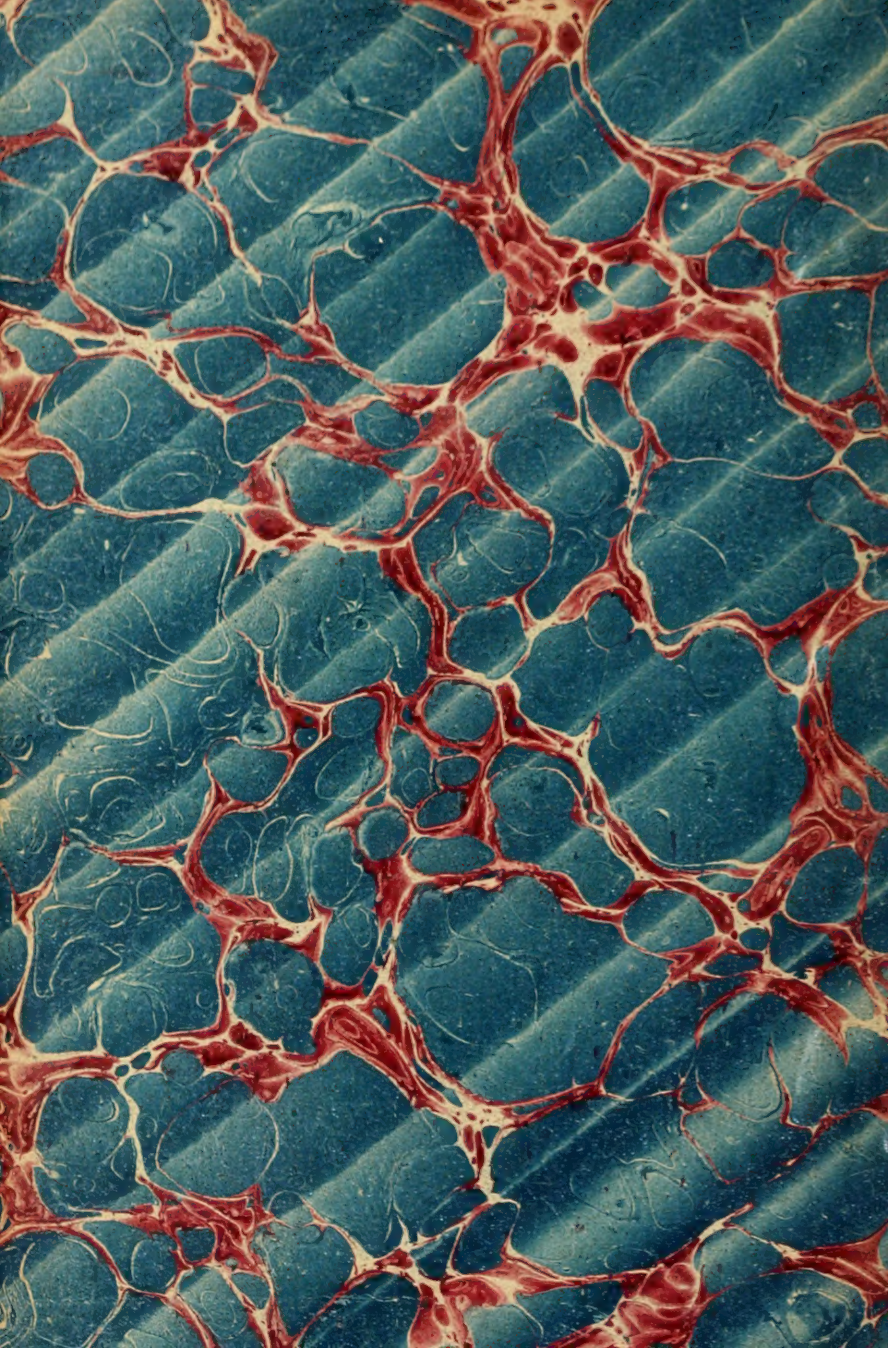
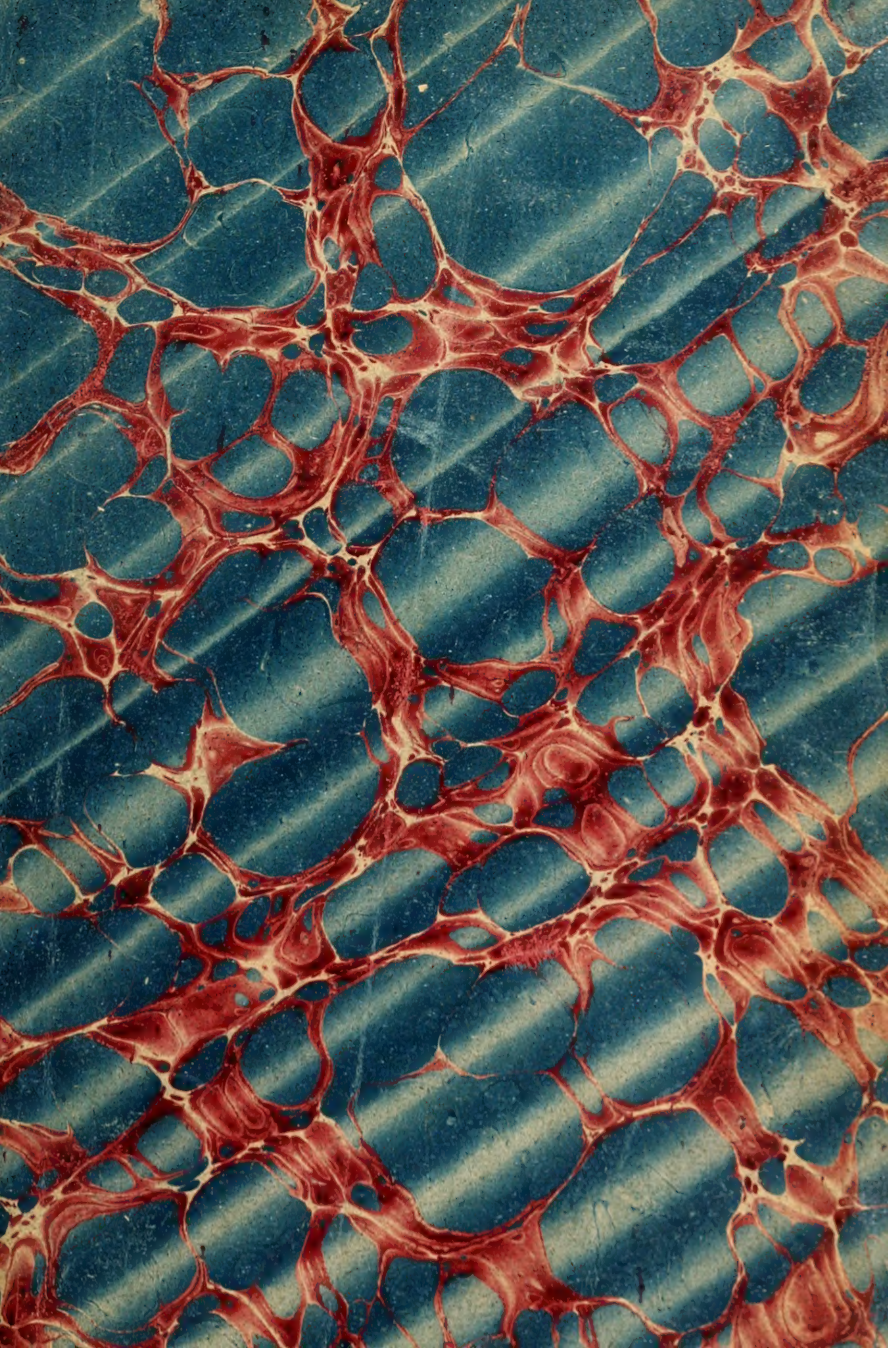








RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE

DE

L'ESPAGNE

PENDANT LE MOYEN AGE



RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE ET LA LITTÉRATURE

DE

L'ESPAGNE

PENDANT LE MOYEN AGE

PAR

R. DOZY

membre de l'Académie royale des sciences de Copenhague, correspondant de celle de St.-Pétersbourg, de l'Institut de France et de l'Académie d'histoire de Madrid, associé étranger de la Soc. asiat. de Paris, professeur d'histoire à l'université de Leyde, etc.

Troisième édition

revue et augmentée

TOME PREMIER

PARIS
MAISONNEUVE & Co
25, Quai Voltaire, 25.

LEYDE
E. J. BRILL

1881.

AVERTISSEMENT

POUR LA SECONDE ÉDITION

Après la publication du premier volume de cet ouvrage, qui a paru il y a dix ans, d'autres travaux m'ont longtemps empêché de le faire suivre du second. D'ailleurs je m'étais proposé, j'en conviens, de ne publier le second volume qu'après avoir achevé un travail étendu sur l'histoire des musulmans d'Espagne auquel je m'étais livré, et qui, en ce moment-ci, est, sinon terminé, du moins fort avancé. Il est résulté de ce délai plus ou moins volontaire, que, lorsque je voulais commencer l'impression du second volume, l'édition du premier était presque épuisée. Ce volume devant donc être réimprimé, j'ai cru devoir le refondre entièrement, afin de le rendre moins indigne de l'attention du public lettré. Les anciens articles ont été en partie remplacés, en partie retravaillés pour le fond et pour la forme. J'ai supprimé en outre la partie polémique, qui tenait une large place dans la première édition. Ce n'est pas que j'aie changé d'avis à l'égard de Conde et de ses copistes, loin de là; mais il me semblait superflu de revenir sur ce sujet après que de savants orientalistes dont personne ne peut contester la compétence, tels que MM. Fleischer, de Slane, Defremery, Renan et William Wright, ont bien voulu déclarer en public que j'avais raison lorsque je soutenais que l'ouvrage de Conde ne

mérite en aucune manière la confiance qui lui a été trop facilement accordée[1]. Mes attaques ayant donc atteint leur but, je n'ai conservé de toute cette polémique que l'avant-propos de la première édition.

En écrivant les articles contenus dans ces volumes, je me suis surtout attaché à expliquer, avec l'aide des documents arabes, certains points de l'histoire de l'Europe chrétienne. De cette manière, j'ai été à même d'éclaircir l'histoire du royaume de Léon et celle du Cid, et les écrivains arabes m'ont même fourni des lumières sur des passages des sagas islandaises. J'espère ne pas avoir négligé non plus la partie arabe; mais, ayant à la traiter ailleurs dans son ensemble, j'ai pris soin de ne toucher qu'à des sujets qui ne pouvaient trouver leur place dans l'autre ouvrage, ou qui exigeaient plus de développements que ne le comporte un livre purement narratif.

Leyde, décembre 1859.

---

1) Voici, par exemple, ce qu'a dit M. Renan en rendant compte de mon livre dans le *Journal des Débats:* «L'histoire de Conde fourmille de bévues et de non-sens. D'un même individu Conde en fait deux ou trois; un homme meurt deux fois, et quelquefois avant d'être né; des infinitifs deviennent des noms de villes, les personnages imaginaires jouent des rôles imaginaires aussi. Se servant, par exemple, du Dictionnaire biographique d'Ibn-al-Abbâr, Conde ne remarque pas que l'ordre des feuillets a été troublé par un relieur maladroit; il brouille à tort et à travers les vies des grands hommes du quatrième et du cinquième siècle de l'Hégire, et sort bravement de ce pêle-mêle à travers les coq-à-l'âne les plus réjouissants.»

NOTE

POUR LA TROISIÈME ÉDITION

Le bienveillant accueil que les juges les plus compétents ont fait à ce livre, m'imposait l'obligation, lorsqu'une troisième édition était devenue nécessaire, de l'améliorer autant que possible et d'exercer envers moi-même toutes les sévérités de la critique. Je me suis efforcé de remplir ce devoir. Les textes et les traductions ont été revus avec une attention scrupuleuse, et dans mes propres récits ou raisonnements j'ai souvent ajouté, souvent retranché; j'ai appuyé mes opinions sur des preuves nouvelles quand cela me semblait nécessaire, et je les ai modifiées quand elles ne me paraissaient pas tout à fait justes. Des travaux récents et des manuscrits nouveaux, parmi lesquels il y en a qui n'étaient pas encore arrivés en Europe à l'époque où je publiais ma seconde édition, m'ont fourni de temps en temps des détails curieux et des pièces justificatives qui paraissent ici pour la première fois. On remarquera, par exemple, la relation de l'ambassade d'al-Ghazâl auprès du roi des Normands, et si l'on veut se donner la peine de comparer cette édition avec la précédente, on verra aussi que mes Observations géographiques sur quelques anciennes localités de l'Andalousie ont subi des changements si nombreux et si considérables, qu'elles pourraient presque passer pour un article nouveau, car à vrai dire, les études de ce genre ne sont devenues possibles qu'après la publication,

postérieure à mon édition précédente, de plusieurs livres importants, tels que le deuxième volume du Corpus Inscriptionum Latinarum, publié par l'Académie royale de Prusse, le grand Dictionnaire géographique de Yâcout, édité par M. Wüstenfeld, et la Bibliotheca geographorum Arabicorum de M. de Goeje.

En outre j'ai ajouté à mon ouvrage cinq articles entièrement nouveaux. Ce sont, dans le premier volume, ceux qui sont intitulés: Le comte Sancho de Castille et Sur ce qui se passa à Grenade en 1162, et dans le second les trois derniers: Le faux Turpin, Observations sur deux noms propres et L'expédition du calife almohade Abou-Yacoub contre le Portugal. Ils sont conçus dans le même esprit que leurs aînés, et j'espère qu'on aura pour eux la même bienveillance.

Leyde, mars 1881.

EXTRAIT

DE

L'AVANT-PROPOS DE LA PREMIÈRE ÉDITION

Vous connaissez, Messieurs et honorables amis[1], les savants et consciencieux travaux des Moralès, des Zurita, des Sandoval, des Diago, des Moret, des Salazar, des Florez, sur l'histoire de l'Espagne pendant le moyen âge; vous savez que ces hommes laborieux ont passé leur vie à lire les inscriptions, à compulser les chartes, à publier les chroniques, à contrôler tous ces documents les uns par les autres: vous pensez comme moi, que leurs travaux, quoique déjà anciens, n'ont nullement vieilli, et que probablement ils ne vieilliront que lorsqu'on cessera d'étudier l'histoire de la Péninsule.

Malheureusement ces investigateurs pénétrants, qui, de nos jours, ont trouvé de dignes émules dans les Bofarull, les Yanguas et les académiciens de Madrid, étaient étrangers à une branche d'études, peu cultivée alors en Europe, et en Espagne moins qu'ailleurs, mais indispensable à tous ceux qui font de l'histoire d'Espagne au moyen âge, l'objet d'une

1) Cet avant-propos était en forme de lettre adressée à MM. Reinaud et Defrémery.

étude sérieuse. Ils écrivaient l'histoire de leur patrie dont plusieurs provinces avaient, pendant huit siècles, obéi aux Arabes, sans connaître la langue de ce peuple. Ne pouvant donc consulter les écrits musulmans, ils trébuchaient presque à chaque pas quand il s'agissait de l'histoire des empires arabes, des guerres ou des relations des chrétiens avec les Maures. Plusieurs faits de la dernière importance et relatifs à l'histoire des royaumes chrétiens, leur restaient inconnus, parce que ces faits ne se trouvaient ni dans les chartes ni dans les chroniques latines ou espagnoles, mais seulement chez les chroniqueurs, les rhéteurs, et les poètes arabes, car l'Espagne musulmane est le pays d'Europe où l'on a le plus écrit durant le moyen âge, et où le sentiment historique était à cette époque le plus exact et le plus développé.

Vous savez que, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, Casiri tâcha de remédier à cet inconvénient. Dans son Catalogue de la Bibliothèque de l'Escurial, il publia et il traduisit plusieurs passages arabes relatifs à l'histoire d'Espagne. Mais vous savez aussi que ces extraits laissent beaucoup à désirer sous le rapport de l'exactitude; que Casiri ne s'était pas suffisamment familiarisé avec le sujet qu'il voulait éclaircir, et qu'il ne se distingue pas d'ailleurs par un jugement ferme et éclairé.

Enfin parut le livre de Conde. Ce fut en 1820, et désormais, pensait-on, le plus difficile et le plus important était fait.

En attendant, Masdeu avait publié son histoire critique en vingt volumes. Puisqu'il ne connaissait rien d'autre des livres arabes que les extraits donnés par Casiri, on ne pouvait s'attendre à le voir débrouiller avec succès la partie arabe. Aussi s'attacha-t il surtout à prouver que certains documents, et notamment une quantité considérable de chartes, sont apocryphes et ne méritent aucune confiance.

Il y avait donc, à une trentaine d'années d'ici, deux choses accomplies, du moins à ce que l'on croyait. On connaissait les récits arabes, et la fausseté de plusieurs documents latins et espagnols avait été démontrée.

Ces idées présidèrent à la composition des Histoires d'Espagne qui ont pour auteurs MM. Aschbach, Rosseeuw Saint-Hilaire, Romey, Schæfer, en un mot, à toutes celles qui ont paru depuis Conde jusqu'à ce jour. Les résultats de Masdeu ne furent pas adoptés tous et sans restriction par ces historiens; mais ils en adoptèrent du moins une assez grande partie, et c'est surtout votre compatriote, M. Rosseeuw, qui a mis de côté, comme un bagage inutile, une foule de chartes et d'inscriptions. «Tous ces documents ecclésiastiques, dit-il, forgés d'ordinaire pour servir des intérêts de couvents ou flatter des amours-propres nationaux, sont à bon droit suspects, quand ils ne s'appuient pas sur le témoignage des chroniques.» D'un autre côté, on s'aperçut bien qu'il y avait des fautes dans Conde, mais on considéra son livre, pris dans son ensemble, comme digne de confiance. «L'ouvrage de Masdeu, dit M. Aschbach [1], mérite d'être préféré à tous les ouvrages d'histoire espagnols.» «Conde, dit M. Romey [2], sera désormais plus particulièrement notre guide. Il fait autorité sur la période arabe. C'est un maître. Il faut savoir reconnaître et subir au besoin, malgré qu'on en ait, les maîtres.»

Ce sont ces deux opinions qui j'ai voulu combattre. Conde et Masdeu — «l'un des deux frères brisait des pots, l'autre, des cruches. Ménage ruineux!» (Gœthe).

J'ai fait une large part à la polemique dans ce livre. J'ai tâché de prouver que plusieurs documents rejetés par Masdeu

1) *Geschichte der Omaijaden*, p. X.
2) *Histoire d'Espagne*, t. VI, p. 2.

méritent une confiance entière, ou que du moins on doit leur en accorder beaucoup plus que Masdeu et ses disciples n'ont voulu le faire. Il sera curieux de voir que l'authenticité de quelques-uns d'entre eux est prouvée, plus ou moins directement, par le témoignage d'auteurs arabes.

Mais avant tout, j'ai voulu montrer ce que c'est que le livre de Conde, la source principale où l'on a puisé pour écrire l'histoire de l'Espagne arabe. Il se peut que j'aie eu une idée bien malheureuse. J'ai écrit quelques mémoires; puis j'ai comparé les récits de Conde avec les textes dont il s'était servi, et je l'ai critiqué. Il eût peut-être mieux valu choisir quelques passages très marquants pour faire ressortir le caractère du livre de l'académicien de Madrid.

Je ne l'ai pas fait; j'ai pris des passages de Conde, comme si j'avais ouvert son livre à la première page venue; je me suis laissé aller, le hasard seul m'a guidé. Je puis donc dire sans qu'on puisse m'accuser de partialité et avec une confiance entière: *Quidquid attigeris, ulcus est!*

Voilà le résumé des critiques que j'ai adressées à Conde. Et pourtant il y a peut-être des livres historiques dont on pourrait en dire autant avec toute justice, et qui cependant ne seraient pas aussi détestables que le sien. Disons donc:

Conde a travaillé sur des documents arabes sans connaître beaucoup plus de cette langue que les caractères avec lesquels elle s'écrit; mais, suppléant par une imagination extrêmement fertile au manque des connaissances les plus élémentaires, il a, avec une impudence sans pareille, forgé des dates par centaines, inventé des faits par milliers, en affichant toujours la prétention de traduire fidèlement des textes arabes.

Les historiens modernes ont copié fort naïvement tout cela; quelquefois même ils ont laissé en arrière leur maître en combinant ses inventions avec les renseignements des au-

teurs latins et espagnols, qu'ils faussaient de cette manière. Ainsi

> Aprentif jugléor et escrivain mari
> Ont l'ystoire faussée, onques mès ne vi si.
>
> (*Berte aus grans piés*, I)

Chose étrange! des orientalistes du plus grand mérite se sont laissé prendre à cette amorce, ont suivi ce feu follet.

Il faut avouer que Conde avait pris ses mesures pour que l'on ne découvrît pas facilement ses impostures. Il les cache sous un caquetage de faux bonhomme. Il s'est borné à mentionner les manuscrits dont il s'est servi, dans sa préface: encore faut-il ajouter que ce qu'il y dit n'est pas exact: il prétend par exemple que, pour l'histoire des petites dynasties du onzième siècle, il s'est servi surtout d'Ibn-Bachcowâl. Nous connaissons ce livre, vous et moi, car il est dans la Bibliothèque de la Société asiatique, et nous savons que ce Dictionnaire biographique, écrit dans le style d'un registre de paroisse, contient de bons renseignements sur l'histoire littéraire, mais que, pour ce qui concerne l'histoire politique, il n'est presque d'aucune utilité.

Mais l'ouvrage de Conde n'a-t-il pas été remplacé, dans ces dernières années, par celui de M. de Gayangos? Ce savant, témoin sa préface (p. XIV), a voulu donner une Histoire critique des Arabes espagnols.

Je répondrai à cette question en reproduisant les paroles de M. le comte de Circourt, sans entrer dans l'examen du livre de M. de Gayangos. J'aurais bien plus de choses à dire à son sujet que cette lettre ne le comporte. Voici donc ce qu'on lit dans l'Histoire des Mores Mudejares et des Morisques (t. III, p. 334): « Les documens arabes, je veux dire ceux que l'on peut consulter facilement lorsque l'on n'est pas versé dans les langues orientales, se reduisent à un petit nombre. J'ai suivi generalement l'Histoire de la domination

des Arabes en Espagne, par Condé, ouvrage inachevé, mais *le plus copieux, et à tout prendre le mieux digéré de tous ceux qui ont été faits sur le même plan*. Les extraits donnés par Casiri, et la traduction publiée par M. Gayangos, m'ont fourni le moyen de *contrôler quelquefois* Condé. » M. Miguel Lafuente Alcántara, qui n'est pas versé non plus dans la langue arabe, a suivi la même méthode dans son Histoire de Grenade. Le livre de M. de Gayangos n'a donc pas remplacé celui de Condé. Aussi y a-t-il des périodes entières sur lesquelles il ne donne que des renseignements maigres et vagues.

Somme toute: si l'on ne compte que le livre de Condé, considéré toujours comme le plus important et le plus complet sur l'histoire de l'Espagne arabe, le public d'aujourd'hui — et je parle ici des littérateurs non orientalistes — n'a pas plus de moyens de s'instruire de cette histoire, que n'en avait le public pour lequel écrivit Moralès au seizième siècle. Il y a pis que cela: ceux qui ont lu et étudié Condé, se trouvent dans la nécessité de faire tout leur possible pour sortir de cette abominable route où il les a fourvoyés, d'oublier tout ce qu'ils avaient appris: besogne infiniment plus difficile que d'apprendre quelque chose de neuf. Car on devra bien considérer désormais le livre de Condé comme non avenu: la vérité historique est à ce prix.

Leyde, juillet 1849.

ÉTUDES

SUR LA

CONQUÊTE DE L'ESPAGNE PAR LES ARABES.

La conquête de l'Espagne par les Arabes est à coup sûr un sujet très important, puisque, pour bien comprendre la situation faite aux vaincus par les vainqueurs, il faut avoir saisi préalablement le véritable caractère de la conquête; mais c'est en même temps une matière fort obscure, et si elle est féconde pour le poète et le romancier, qui ont le droit de suppléer par l'imagination à la disette des documents, elle est au contraire ingrate et stérile pour l'historien. La conquête, il est triste de devoir le dire, est jusqu'à un certain point une lacune dans les annales de la Péninsule, et tant qu'on n'aura pas découvert de meilleurs documents latins, cette lacune subsistera. J'ose croire, cependant, qu'un examen attentif des sources peut fournir des résultats plus satisfaisants que ceux qu'on a obtenus jusqu'ici, et je m'estimerais heureux si les textes inédits et les observations que je vais donner, pouvaient contribuer à éclaircir certaines questions aussi difficiles qu'intéressantes. Au reste, ne voulant pas répéter ici ce que j'aurai à dire ailleurs, je ne toucherai qu'à certains points, et je tâcherai surtout

de donner une juste idée du degré de confiance que méritent les différentes sources.

I.

CHRONIQUE D'ISIDORE DE BÉJA.

On attribue ordinairement à un certain Isidore, qui aurait été évêque de Béja, la chronique latine écrite, en 754, dans le midi de l'Espagne. Il est possible que l'auteur se soit appelé Isidore, car il y a des manuscrits qui portent ce nom; mais son titre d'évêque ne me semble reposer que sur une bévue commise par le moine qui a ajouté un index au manuscrit d'Oviédo. Entre autres chroniques, ce manuscrit, qui a été achevé de copier après l'an 1100, contient aussi celles d'Isidore, évêque de Séville (Isidorus Hispalensis), et l'auteur de l'index les attribue à «Isidorus Pacensis Ecclesiae Episcopus[1].» Il est clair, je crois, que le moine a sauté la syllabe *His* et qu'il a écrit *pacensis* au lieu de *palensis*; mais je ne conçois pas comment on a pu tirer de cet index les conclusions suivantes: 1º il y a eu un Isidore, évêque de Béja; 2º ce personnage a écrit une chronique, et 3º cette chronique est celle qui commence par les mots: «Era DCXLIX, Romanorum LVII Heraclius» etc. Ce qui rend ces conclusions d'autant plus singulières, c'est que la chronique dont il s'agit ne se trouve pas dans le man. d'Oviédo. L'argument tiré de l'index n'est donc pas valable. On cite encore le témoignage de Vaseo,

---

1. Voyez *España sagrada*, t. IV, p. 200.

qui dit avoir vu un manuscrit où notre chronique était attribuée à Isidore de Béja. Mais il est permis de demander si c'était un manuscrit ancien, ou bien une copie trop récente pour faire autorité dans une question de ce genre. Quoi qu'il en soit, je me tiens persuadé que le chroniqueur, loin d'être évêque de Béja, n'écrivait pas même dans cette ville. Il ne parle pas une seule fois de Béja, et pourtant il aurait eu toute raison de le faire, puisque de son temps la population chrétienne de cette ville s'insurgea contre le gouverneur musulman de l'Espagne [1]. Tout indique au contraire qu'il écrivait à Cordoue. Il parle de cette ville avec une prédilection très marquée [2], et il donne des détails si exacts sur plusieurs événements qui s'y sont accomplis, qu'il doit en avoir été témoin oculaire.

La chronique d'Isidore est à coup sûr un ouvrage très important. Pour les temps antérieurs à l'arrivée des Syriens en Espagne, elle est bien plus complète que les chroniques musulmanes, car les Arabes, quand ils se mirent à écrire leur histoire, avaient presque oublié les événements de cette époque. Pour les guerres civiles qui précédèrent l'arrivée d'Abdérame I[er] en Espagne, elle est aussi d'une grande valeur; de plus, elle fournit sur la conquête des renseignements précieux, quoique fort courts. Malheureusement elle est souvent obscure et parfois inintelligible. La faute en est en partie à l'auteur, dont le style, à la fois incorrect et prétentieux, porte tous

---

1) Maccarì, t. II, p. 17 de l'édition de Leyde.
2) Voyez, par exemple, c. 86 à la fin.

les signes de l'extrême décadence littéraire. Ajoutez-y qu'il écrivait en prose rimée, genre de composition qui était alors à la mode dans toute l'Espagne[1], mais qui a souvent contraint notre chroniqueur à donner un tour forcé à ses phrases. Cependant je crois qu'il faut surtout imputer aux copistes l'obscurité de l'ouvrage, car dans le texte tel que nous l'avons, on rencontre tour à tour des mots altérés, des gloses, des interpolations, des lacunes et des feuillets déplacés, de sorte que je serais presque tenté de dire qu'il n'existe pas d'autre ouvrage latin dont le texte soit corrompu au même degré. Les manuscrits qu'on a collationnés n'ont pas suffi pour corriger ces fautes; ils sont tous fort mauvais, et je me tiens persuadé qu'ils découlent d'une seule source: d'un vieux manuscrit glosé, difficile à lire et fort endommagé. Pour corriger le texte il faut donc appeler la critique conjecturale à son secours. Je l'ai fait, et je donnerai ici mes remarques sur quelques passages, en me servant de la dernière édition, celle que Florez a donnée dans le huitième volume de l'*España sagrada*.

Chap. 18. Isidore dit en parlant du calife omaiyade Yezîd Ier:

qui nullam umquam (ut hominibus moris est) sibi, regalis fastigii causâ, gloriam appetivit,

sed communiter cum omnibus civiliter vixit.

On pourrait être tenté de rayer ici l'adverbe *communiter* et de le considérer comme une glose de *civiliter*, mot qui se trouve dans le sens de *gracieusement*, *affa-*

---

1) Voyez, par exemple, l'inscription qu'Alphonse II fit placer dans l'église d'Oviédo, *Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 140.

blement, chez des auteurs classiques tels que Tacite et Cicéron, et chez Isidore lui-même; voyez chap. 16 in f., 43 init., 44 init.; mais comme notre auteur copie ici comme ailleurs le continuateur de Jean de Biclar[1], il vaut mieux lire comme chez ce dernier (c. 33): sed communis cum omnibus civiliter vixit.

Chap. 36, où il est question de Mousâ:

Nonnullos Seniores nobiles viros qui utcumque remanserant, per Oppam, filium Egicæ regis, a Toleto fugam *arripientem*, gladio patibuli iugulat,

et per eius occasionem cunctos ense detruncat.

Sicque non solum ulteriorem Hispaniam,

sed etiam citeriorem usque ultra Cæsaraugustam,

antiquissimam ac florentissimam civitatem, dudum iam iudicio Dei patenter apertam,

gladio, fame et captivitate *depopulatur*;

civitates decoras igne concremando præcipitat;

Seniores et potentes sæculi cruci adiudicat;

iuvenes atque lactantes pugionibus trucidat;

sicque dum tali terrore cunctos stimulat, etc.

Dans ce passage il faut lire *arripientes*, au lieu de *arripientem*. Le sens est que les seigneurs essayèrent, mais sans y réussir, de se soustraire par la fuite aux bourreaux d'Oppas, l'allié des musulmans. Ensuite il faut lire *depopulat*, au lieu de *depopulatur*, à cause de la rime.

Chap. 38—40. Afin de faire comprendre ce que j'ai à dire sur ces chapitres, il est nécessaire que j'en donne d'abord le texte:

---

1) Dans l'*Esp. sagr.*, t. VI.

38. Nam in Era DCCL. Muza, expletis quindecim mensibus,

a Principis iussu præmonitus,

Abdallaziz filium

linquens in locum suum,

lectis Hispaniæ senioribus qui evaserant gladium,

cum auro argentove, trapecitarum studio comprobato (*lisez*: comparato), vel insignium ornamentorum

atque preciosorum lapidum,

margaritarum et unionum

(quo ardere solet ambitio matronarum)

congerie, simulque Hispaniæ cunctis spoliis,

quod longum est scribere, adunatis,

Ulit Regis repatriando

sese præsentat obtutibus, anno regni eius extremo quem

et Dei nutu iratum reperit repedando,

et male de conspectu Principis cervice tenus eiicitur pompisando.

Nomine Theudimer, qui in Hispaniæ partibus

non modicas Arabum (*lisez* Arabibus)

intulerat neces, et diu exagitatis,

pacem cum eis

fœderat habendam.

Sed etiam

sub Egicâ et Witizâ,

Gothorum regibus, in Græcos, qui *æquoreo navalique* [1]

descenderant, suâ in patriâ

---

1) Je crois devoir lire: *qui æquore navalique*. La leçon *æquore* se trouve dans quelques manuscrits.

de palmâ
victoriæ triumphaverat. Nam et multa ei dignitas et honor refertur,
necnon et a Christianis Orientalibus perquisitus laudatur,
cum tanta
in eo inventa
esset veræ fidei constantia,
ut omnes Deo laudes referrent non modicas. Fuit enim Scripturarum amator, eloquentiâ mirificus,
in præliis expeditus,
qui et apud Amiralmuminin prudentior inter cæteros inventus,
utiliter est honoratus,
et pactum
quod dudum
ab Abdallaziz acceperat, firmiter ab eo reparatur. Sicque hactenus permanet stabilitum [1],
ut nullatenus a successoribus Arabum
tantæ vis
proligationis
solvatur,
et sic ad Hispaniam remeat gaudibundus. — 39. Athanaildus post mortem ipsius multi honoris et magnitudinis habetur.
Erat enim in omnibus
opulentissimus dominus,

---

1) Cette leçon se trouve dans l'édition de Berganza. Florez donne *stabilitus*.

et in ipsi nimium pecuniæ dispensator; sed post modicum Alhoozzam Rex Hispaniam adgrediens, nescio quo furore arreptus,

non modicas

iniurias

in eum attulit,

et in ter novies millia solidorum damnavit.

Quo audito, exercitûs qui cum duce Belgi advenerant,

sub spatio fere trium dierum omnia parant,

et citius ad Alhoozzam, cognomento Abulchatar, gratiam revocant,

diversisque munificationibus remunerando sublimant.

40.[1] Supradictus Ulit Amiralmumminin (quod idioma regni in linguâ eorum resonat omnia prospere gerens) prævisis copiis universarum gentium, necnon et munera Hispaniæ cum puellarum decoritate sibi exhibita, et in oculis eius prævalidâ famâ parvipensâ, dum eum tormentis plectendum morti adiudicat, impetratu pro eo Præsulum vel Optimatum, quibus multa ex illis affluentissimis divitiis bona obtulerat, mille millia et decies centena millia solidorum numero damnans, Ulit vitæ terminum dando e sæculo migrat.

Il est clair que tout le passage relatif à Theudimer et son fils est déplacé; mais partout ailleurs dans le livre il le serait également, de sorte que je soupçonne que c'est un fragment d'une autre chronique d'Isidore.

---

1) Je donne le commencement de ce chapitre tel qu'il se trouve dans l'édition de Florez, sans essayer de corriger les fautes.

Cet auteur atteste lui-même qu'il en écrivit d'autres relatives à la même époque, car il dit, c. 65:

Sed quia
nequaquam ea
ignorat omnis Hispania,
ideo illa
minime recenseri tam tragica bella
ista decrevit historia;
quia
iam in aliâ Epitomâ,
qualiter cuncta
extiterunt gesta,
patenter et paginaliter manent nostro stylo conscripta.

c. 70: Quisquis vero huius rei gesta
cupit scire, singula in epitome temporum legat, quam dudum collegimus, in quâ cuncta
reperiet enodata;
ubi et prælia Maurorum adversus Cultum dimicantium cuncta
reperiet scripta,
et Hispaniæ bella eo tempore imminentia releget annotata.

c. 78: Reliqua vero gesta eorum, — — nonne hæc scripta sunt in libro verborum dierum sæculi, quem Chronicis præteritis ad singula addere procuravimus.

Je crois donc qu'une feuille d'une de ces chroniques, aujourd'hui perdues, a été insérée par hasard dans la chronique qui nous occupe, et que le chapitre 40 doit être placé immédiatement après les mots: cervice tenus eiicitur pompisando. Quoique je n'aie pas osé proposer

des corrections sur le commencement de ce 40e chapitre, il me paraît certain que l'explication du terme *amir-al-mouminín* n'est pas d'Isidore. Vivant au milieu des Arabes, cet écrivain devait connaître trop bien la langue de ce peuple pour expliquer d'une manière aussi ridicule un terme qu'il entendait chaque jour.

Chap. 42. Abdallaziz — — consilio Ajub occiditur: atque eo Hispaniam *remitente*. Lisez *retinente*; l'auteur veut dire qu'Aiyoub resta gouverneur de l'Espagne.

Chap. 56. Huius tempore — — Oddifa, vir levitate plenus, auctoritate a Duce Africano acceptâ (qui *sorte* Hispaniae *potestatem* semper a monitu Principis sibi gaudet fore collatam), per sex menses absque ullâ gravitate retemptans, prae paucitate regni nihil dignum *adversumque ingeminet*. Il faut lire ici *sortem* au lieu de *sorte*, et rayer le mot *potestatem*. *Potestas* est la glose de *sors*: l'auteur veut dire que le gouverneur de l'Afrique avait reçu du calife le droit de nommer le gouverneur de l'Espagne. Quant aux derniers mots de la phrase, il résulte du contexte que l'auteur veut dire: «Oddifa ne fit rien qui mérite d'être remarqué;» mais le copiste n'a pas su déchiffrer son vieux manuscrit; au lieu de *nihil dignum adversumque ingeminat*, paroles qui ne donnent aucun sens, il faut lire: *nihil dignum animadversione germinat*. Pline emploie aussi *germinare* comme verbe actif.

Chap. 57. Florez donne ici: Inter quos Zat Saracenum genere, plenum facundiâ, clarum etc.; mais la rime et la phraséologie d'Isidore exigent qu'on ponctue ainsi:

Inter quos Zat Saracenum,

genere plenum,
facundiâ clarum,
atque diversarum
rerum opulentissimum dominum,
pœnâ extortum,
vel flagris inlusum,
atque colaphis cæsum,
gladio verberat.

Isidore emploie souvent *genere plenus* dans le sens de: issu d'une noble race; comparez c. 63: vir genere plenus et armis militaribus expertus; c. 75: a cunctis ut vir belliger et genere plenus præficitur.

Plus loin, Florez donne: Sed ubi sedem Cordubensem Mammet adiit, turbidus Abderraman; mais il faut ponctuer de cette manière:

Sed ubi sedem Cordubensem Mammet adiit turbidus,
Abderraman cum necdum fuisset repertus,
statim Alhaytam a Mammet rigide extat comprehensus.

Dans ce même chapitre on lit:

Denique dum quid de eo fieret a regalibus *sedibus regis* expectaretur,
stylus multis sermocinationibus involvitur,
et diversis iudiciis *impetitur*.

Il faut biffer *sedibus regis*; c'est une glose de *regalibus*; et au lieu de *impetitur*, il faut lire *impeditur*.

Chap. 58. Il est question ici de la révolte du chef berbère Monousa, qu'Isidore appelle Munuz (car c'est ainsi qu'il faut lire avec presque tous les manuscrits, et non pas Munniz, comme donne Florez), et le texte dit:

Nempe ubi in Cerritanensi oppido reperitur vallatus,

obsidione oppressus et aliquandiu intra muratus,

nutu Dei statim in fugam prosiliens cedit exauctoratus;

et quia a sanguine Christianorum, quem ibidem innocentem fuderat, nimium erat crapulatus,

et Anabadi, illustris Episcopi *et decore iuventutis proceritatem, quam* igne cremaverat, valde exhaustus,

atque adeo ob hoc iam satis damnatus,

Civitatis penitudine olim abundantia aquarum affluentis siti praeventus,

dum quo aufugeret non reperit moriturus,

statim, exercitu insequente, in diversis anfractibus manet elapsus.

Les gloses ont rendu ce passage tout à fait inintelligible. Au lieu de donner ces paroles vides de sens: *et Anabadi, illustris Episcopi et decore iuventutis proceritatem, quam igne cremaverat*, Florez aurait mieux fait de suivre l'édition de Berganza, où on lit: *et decora proceritatis, quem igne cremaverat*. Le mot *iuventutis* est une glose inexacte de *decora proceritatis*, expression qu'Isidore a empruntée à Tacite (*Ann.*, XII, 44). Ensuite il faut lire: *civitatis, plenitudine*[1] *olim aquarum affluentis*, en rayant le mot *abundantia*, qui est une glose de *plenitudo*. L'expression *plenitudo* (= copia, abundantia) *aquarum* était fort usitée au moyen âge. Entre autres exemples, Ducange donne celui-ci: «Pons de Brazolo destructus fuit per plenitudinem aquarum; et inundationes

1) Cette conjecture est confirmée par le man. de l'Arsenal. Au reste, ce manuscrit, que j'ai collationné, est fort mauvais.

diluvii ita venerunt magnæ et maximæ quod dictum pontem destruxerunt.» Au reste, Isidore, embarrassé par ses rimes, dit ici en deux phrases ce qu'il aurait dû dire en une seule. Il veut dire que le chef berbère, assiégé dans une ville de la Cerdagne, fut forcé, faute d'eau, de la quitter; et comme auparavant elle était abondamment pourvue d'eau, le pieux chroniqueur voit dans cette circonstance un châtiment que Dieu infligea à Monousa, parce que ce chef avait répandu le sang de beaucoup de chrétiens et qu'il avait fait brûler l'évêque Anabade.

Un peu plus loin, Florez aurait dû lire, avec les manuscrits, *insequitat*, à cause de la rime, et non pas *insequitur*, comme il donne d'après l'édition de Berganza.

Chap. 61. Cui et mox successor venit nomine Aucupa,
qui (= *cuius*) dum *potestate excelsa genealogiam*
et legis suæ custodiam
cuncta tremeret Hispania etc. Lisez: *potestatem, excelsam genealogiam* etc. Souvent les copistes n'ont pas fait attention à la petite barre au-dessus des lettres, destinée à indiquer l'*m*.

Plus loin, dans le même chapitre:

Deinde ad Cæsaraugustanam civitatem progrediens, sese cum infinitâ classe [1] apte receptat.

Sed ubi rebellionem Maurorum per epistolas ab Africâ missas subito lectitat,

---

1) Comme je crois me rappeler d'avoir lu chez des historiens modernes qu'Ocba se rendit *avec une flotte* à Saragosse, je ferai observer que le mot *classis* ne signifie pas ici *flotte*, mais *armée*. Comparez c. 68: tunc Abulcatar cum classe palatii (avec sa garde) praeceps insequitur.

sine mora, quanta potuit velocitate, Cordubam repedat,

transductivis promontoriis sese receptat.

Au lieu de *transductivis*, Florez aurait dû lire *transductis* (ou plutôt *transductisque*), comme on trouve dans l'édition de Sandoval. Ici et ailleurs (c. 34) l'expression *transductis promontoriis* signifie: après avoir passé la Sierra de Guadarrama.

Plus loin, il faut substituer *aedi* machinatores à *male* machinatores, *avares*, comme porte un manuscrit (الخزر), à *aquares*, et *Trimacrios* à *Timacrios*.

L'ouvrage d'Isidore fourmille donc de fautes de copiste. Il me semblait nécessaire d'appeler l'attention sur cette circonstance, parce que plus tard j'aurai à présenter des corrections et des remarques qui pourraient étonner le lecteur, s'il ne s'était pas fait auparavant une juste idée de l'état du texte.

II.

CHRONIQUES LATINES DU NORD DE L'ESPAGNE.

Après l'invasion des Arabes, les faibles débris de la civilisation romaine disparurent de plus en plus dans les Asturies et dans la Galice. Obligés de combattre sans cesse pour le maintien de leur indépendance, les habitants de ces deux provinces ne songèrent plus à la culture de l'esprit, et la barbarie les envahit à un tel point que, pendant cent soixante-dix ans, il n'y eut personne parmi eux qui écrivît l'histoire de sa patrie. C'est ce

qui résulte du témoignage formel de Sébastien de Salamanque, qui composa sa chronique sous le règne d'Alphonse III (866—910). Ne connaissant pas la chronique d'Isidore de Béja, qu'aucun Espagnol du Nord ne semble avoir connue avant Rodrigue de Tolède, écrivain du XIII[e] siècle, Sébastien se plaint, dans son introduction, de l'incurie et de la paresse de ses compatriotes, lesquels, dit-il, n'ont rien écrit sur l'histoire d'Espagne depuis le temps où Isidore de Séville (qui mourut en 636) composa sa chronique, et il avoue que ce qu'il va rapporter dans son ouvrage, il ne le sait que par la tradition.

Dans le cours de presque deux siècles, cette tradition, en passant de bouche en bouche, avait subi des altérations considérables, d'autant plus que les prêtres et les moines n'étaient que trop enclins à fausser l'histoire dans l'intérêt de leurs idées, de leurs croyances, de leurs dogmes religieux. La manière dont, au temps de Sébastien, on parlait de Witiza, l'avant-dernier roi visigoth, en est une preuve frappante. D'après Sébastien, Witiza croupissait dans la débauche «comme un animal dépourvu de raison;» non content d'avoir épousé plusieurs femmes à la fois, il entretenait en outre une foule de concubines; redoutant les censures ecclésiastiques, il plaça les canons de l'Église sous de bonnes serrures, défendit aux évêques de s'assembler en concile, et rendit le mariage obligatoire pour tous les membres du clergé. Les écrivains postérieurs, tels que le moine de Silos, Lucas de Tuy et Rodrigue de Tolède, ont fait des amplifications sur ce thème. Leur Witiza est un monstre plus horri-

ble encore, et ses nobles sont comme lui plongés dans la débauche et souillés de tous les vices. Ces accusations, ces anathèmes, qui, en passant de main en main, grossissent comme une boule de neige détachée du sommet de la montagne, forment un singulier contraste avec le témoignage d'un auteur presque contemporain, celui d'Isidore de Béja. Selon lui, Witiza était un roi très clément, qui donna des preuves éclatantes de son amour de la justice et de la religion en convoquant des conciles à différentes reprises, en restituant leurs biens et leurs charges à ceux qui les avaient perdus sous le règne de son père, en rappelant de l'exil ceux que son père y avait envoyés, en rendant la liberté à ceux qui gémissaient dans les prisons pour des raisons politiques, de sorte que toute l'Espagne s'estimait heureuse d'avoir un si bon roi [1]. Le seul reproche qu'Isidore adresse à Witiza, c'est qu'il était trop sévère pour les ecclésiastiques qui négligeaient leurs devoirs. Un chroniqueur arabe, qui a puisé à d'anciennes sources latines aujourd'hui perdues, dit de même que Witiza était le plus juste et le plus pieux de tous les rois de la chrétienté [2]. Un autre [3] s'exprime ainsi: «Witiza avait une belle conduite et un naturel doux; il mit en liberté tous ceux que son père avait emprisonnés et rendit leurs biens à ceux qui en avaient été privés.» Quelle différence entre cet excellent Witiza, celui de l'histoire, et l'impie, le

1) Les expressions d'Isidore sont encore plus fortes: «atque omnis Hispania gaudio nimio freta alacriter lætatur,» dit-il.

2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 4.

3) Ibn-al-Athîr, t. IV, p. 443 éd. Tornberg.

monstre, des chroniqueurs asturiens! Mais cette différence s'explique aisément. Il ne faut pas s'imaginer que les accusations accumulées par Sébastien et par sa séquelle sur la tête de l'avant-dernier roi visigoth proviennent d'un parti hostile à ce monarque: elles découlent d'une tout autre source. Après la conquête arabe, une foule de chrétiens embrassèrent la religion des vainqueurs, en partie parce que l'intérêt les y poussait, mais en partie aussi parce qu'ils étaient convaincus que l'islamisme était la religion véritable: ramenant leur philosophie à la théorie du duel judiciaire, ils croyaient que le parti le plus fort est toujours le plus juste. «Si le catholicisme était la vraie religion, disaient-ils aux prêtres, pourquoi Dieu aurait-il livré alors notre pays, qui pourtant était chrétien, aux sectateurs d'un faux prophète? Vous nous dites que Dieu a pris le catholicisme sous sa protection spéciale; vous nous racontez une foule de miracles opérés en faveur de cette religion au temps des persécutions ariennes: pourquoi ces miracles ne se sont-ils donc pas renouvelés alors qu'ils auraient pu sauver notre patrie?» Dans les premiers temps, ces objections embarrassaient les prêtres eux-mêmes, qui ne comprenaient pas non plus pourquoi les fidèles avaient été vaincus et subjugués par les mécréants; mais plus tard, lorsqu'on ne savait plus au juste quelle avait été la situation de l'Espagne immédiatement avant la conquête, ils s'expliquèrent tout en supposant que les derniers rois goths, de même que leurs évêques et leurs nobles, avaient été de grands pécheurs, et que les infortunes qui les avaient frappés avaient été une juste punition de Dieu. Considérer le malheur comme

un châtiment de l'Éternel, ç'avait été la philosophie de toute l'antiquité et du judaïsme en particulier; les Proverbes de Salomon proclament sous les images les plus variées le bonheur des hommes vertueux et le malheur des méchants; frappé par toutes les infortunes, Job a beau protester de son innocence et de sa vertu, ses amis n'en persistent pas moins à le croire criminel. Le moyen âge envisageait le malheur sous le même point de vue, et les progrès des Sarrasins surtout étaient aux yeux des chrétiens un signe de la colère du Tout-Puissant, comme les victoires des chrétiens l'étaient aux yeux des musulmans.[1] «Si les Sarrasins triomphent, c'est que Dieu veut nous punir à cause de nos péchés,» disait-on en Italie[2], et en Espagne on raisonnait de la même façon: «sed peccatis exigentibus, victi sunt Christiani.[3]» Déjà dans l'année 812, Alphonse II disait dans une charte dictée par les prêtres: «Les Goths vous avaient tellement offensé par leur orgueil, Seigneur, qu'ils méritaient de périr sous le glaive des Arabes[4].» En 924, Sancho de Navarre, dans la charte de fondation du cloître d'Albelda, s'exprime en ces termes: «Autrefois l'Espagne était au pouvoir des chrétiens; les châteaux, les villes et les campagnes étaient remplis d'églises, et la religion chrétienne régnait partout; mais nos ancêtres péchaient sans relâche, ils transgressaient journellement les commandements du Seigneur. Alors, pour les punir comme

1) Voyez, p. e., dans Amari, *Bibl. Arabo-Sicula*, p. 185, l. 14.

2) Voyez Liudprand, *Antapodosis*, Lib II, cap 46. Ce chapitre est intitulé «Quod Domini hoc factum sit voluntate ob nostram correctionem.»

3) *Chronica Adefonsi Imperatoris* (*Esp. sagr.*, t. XXI), c. 15.

4) *Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 312.

ils l'avaient mérité et pour les forcer à se convertir, le plus juste des juges les a livrés à un peuple barbare.[1]» — «Ce fut, dit à son tour Sébastien de Salamanque, ce fut parce que les rois et les prêtres avaient abandonné la loi de Dieu, que toute l'armée des Goths périt sous le glaive des Sarrasins.» — «Dieu, dit le moine de Silos, a puni nos ancêtres dans cette vie, afin de ne pas avoir besoin de les punir dans l'autre.» Et voilà comment il s'est fait que, sous la plume des pieux chroniqueurs du Nord, Witiza et ses contemporains sont devenus des monstres d'impiété. Plus tard le clergé, toujours dominé par ses idées préconçues, a maltraité de la même manière et pour la même raison Bermude II et ses contemporains. D'après le moine de Silos, le plus ancien parmi les chroniqueurs qui parlent de lui, Bermude était un roi sage, clément et juste, «qui s'étudiait à réprouver le mal et à suivre le bien.» Mais comme capitaine, il était malheureux, et pendant qu'il occupait le trône de Léon, le terrible Almanzor portait au catholicisme espagnol les coups les plus rudes qu'il eût reçus depuis l'invasion arabe. Rien n'échappait au glaive des Sarrasins; partout on voyait des villes en ruines, des églises et des couvents en cendres; même le sanctuaire de la Péninsule, le temple de saint Jacques, fut détruit de fond en comble. Alors revenait la question: «Pourquoi le Christ a-t-il été vaincu par Mahomet?» Et les prêtres répondaient comme à l'ordinaire: «C'est une punition pour nos péchés. —

---

1) *Esp. sagr.*, t. XXXIII, p. 466.

peccatis exigentibus [1], propter peccata populi Christiani [2]; — Almanzor a été le fléau de la colère céleste. [3] Cependant il fallait expliquer où étaient les crimes qui avaient appelé un si terrible châtiment; il fallait démontrer qu'à cette époque l'immoralité avait été plus grande qu'en tout autre temps. Les écrivains du XIIe siècle se chargèrent de ce soin. L'auteur de l'*Historia Compostellana*, bien qu'il fût lui-même homme d'Église, sacrifia sans scrupule les évêques qui, au Xe siècle, avaient gouverné l'église de Compostelle; il les présenta presque tous comme des débauchés, des pécheurs endurcis, des monstres. [4] Pélage d'Oviédo se chargea de Bermude. «Indiscretus et tyrannus per omnia fuit,» voilà de quelle manière il commence; puis, quand il a déroulé un long registre de ses forfaits, il arrive à cette conclusion: «Ce fut à cause des péchés de Bermude et de son peuple, qu'Almanzor» etc. C'est ainsi qu'on tâchait de justifier la Providence et de l'absoudre du reproche d'avoir laissé terrasser le Christ par Mahomet.

La tradition orale s'était donc gravement altérée au temps de Sébastien, et comme cet auteur n'a puisé qu'à cette source, tous les renseignements qu'il donne sur l'époque de la conquête doivent inspirer une légitime défiance.

---

1) Expression de Bermude lui-même, dans une charte de 985 (*Esp. sagr.*, t. XIV, appendice 10).

2) Mon. Sil., c. 68.

3) Cui (Almanzor) divina ultio licentiam tantam dedit cæt. Mon. Sil., c. 71.

4) Florez a victorieusement réfuté ces calomnies dans le XIXe volume de l'*España sagrada*, mais il n'a pas pénétré le motif qui les a dictées.

III.

TRADITIONS ARABES.

Dans une chronique arabe qui porte le titre de *Ahâdîth al-imâma wa-'s-siyâsa* (Récits relatifs au pouvoir spirituel et temporel) et qui contient une histoire des califes depuis la mort de Mahomet jusqu'à celle de Hâroun ar-Rachîd, on trouve un récit détaillé des conquêtes de Mousâ en Afrique et en Espagne. M. de Gayangos, qui a traduit ce récit[1], l'a considéré comme une source ancienne et authentique, et depuis lors cette opinion n'a pas été contestée; au contraire, M. Weil et M. Amari ont fait usage de ce document, le premier dans son Histoire des califes, le second dans son Histoire des musulmans de Sicile. Nous allons examiner s'il mérite réellement la confiance qu'on lui a accordée.

La première question qui se présente est naturellement celle-ci: à quelle époque le livre a-t-il été composé? On pourrait croire que le manuscrit qu'en possède M. de Gayangos donne la réponse à cette question, car le livre y est attribué à Ibn-Cotaiba, célèbre historien du IX[e] siècle (828—889); mais le savant professeur de Madrid a observé qu'Ibn-Cotaiba ne pouvait pas en être l'auteur, et voici les raisons dont il a appuyé son opinion: 1° Plusieurs écrivains arabes ont parlé fort au long de la

1) *The History of the Mohammedan Dynasties in Spain*, t. I, Appendice E, et t. II, Appendice A.

vie et des écrits d'Ibn-Cotaiba, mais aucun d'entre eux ne lui attribue un ouvrage intitulé *Ahâdîth al-imâma*. 2° L'auteur du livre dit à différentes reprises que les renseignements qu'il donne lui ont été communiqués par des amis ou par des parents de personnes qui avaient assisté à la conquête de l'Espagne. Or Ibn-Cotaiba, qui ne vint au monde que cent dix-sept ans après cette conquête, ne peut pas avoir consulté des personnes qui vivaient dans ce temps-là. 3° Le style diffère de celui d'Ibn-Cotaiba. 4° Les noms des précepteurs d'Ibn-Cotaiba ne se trouvent mentionnés nulle part. 5° Ibn-Cotaiba, natif de Bagdad, a séjourné presque toute sa vie dans cette ville, au lieu que l'auteur du *Ahâdîth al-imâma* semble avoir habité Damas.

Ces raisons me semblent parfaitement concluantes, et je m'étonne que M. Amari[1], d'ordinaire si judicieux, ait cru qu'il suffisait, pour les réfuter, de leur opposer le témoignage d'Ibn-Chebât, qui attribue aussi le *Ahâdîth al-imâma* à Ibn-Cotaiba. Ibn-Chebât, qui, d'après M. Amari lui-même[2], n'écrivit que dans la seconde moitié du XIIe siècle, est trop récent pour que son témoignage puisse être d'un grand poids dans une question de ce genre. Il manquait d'ailleurs de critique. Le nom d'Ibn-Cotaiba se trouvait, je n'en doute pas, sur le titre du manuscrit dont il se servait, de même qu'il se trouve sur le titre de celui que possède M. de Gayangos; mais Ibn-Chebât aurait dû accorder une confiance moins

---

1) *Storia dei Musulmani di Sicilia*, t. II, p. XL.
2) *Ibid.*, p. XLV.

aveugle à ce titre, et faire attention à l'époque où vivaient les personnes dont l'auteur invoque le témoignage. Il aurait remarqué alors que la femme espagnole qui a fourni à l'auteur des renseignements circonstanciés sur le siège de la ville où elle résidait avec sa famille au temps de la conquête [1], n'a guère pu avoir connu Ibn-Cotaiba. Supposons qu'elle n'ait eu que dix ans à l'époque de ce siège, c'est-à-dire vers l'année 714; supposons encore que dès sa dixième année, en 838, Ibn-Cotaiba ait recueilli des renseignements sur la conquête de l'Espagne: alors cette femme aurait atteint l'âge de cent trente-quatre ans, ce qui, sans être impossible, n'est pas fort vraisemblable. Enfin, si Ibn-Chebât avait été autre chose qu'un de ces compilateurs sans discernement, qui fourmillaient dans la littérature arabe au temps de la décadence, et qui, en pillant une trentaine de volumes, en composaient sans peine un trente et unième, il aurait remarqué que l'auteur du *Ahâdîth* dit: «Ibn-abî-Lailâ m'a raconté ceci [2],» et que cet Ibn-Abî-Lailâ, cadi de Coufa, était mort en 765, soixante-trois ans avant la naissance d'Ibn-Cotaiba.

Nous nous rangerons donc provisoirement à l'opinion de M. de Gayangos, d'après laquelle le livre a été écrit

---

1) Voyez la traduction de M. de Gayangos, t. I, p. LXXVII.

2) Dans le man. de M. de Gayangos, ce personnage, qui portait le nom relatif d'Ançârî, est appelé Todjîbî. Au lieu de ce mot, on lit Hasanî dans les extraits du *Ahâdîth* que donne Ibn-Chebât et que M. Amari a bien voulu copier pour moi sur le man. de M. Rousseau. Comme les deux textes diffèrent ici et que les auteurs, quand ils citent ce cadi de Coufa, le nomment d'ordinaire Ibn-abî-Lailâ tout court, je crois que le nom relatif n'est autre chose qu'une addition des copistes.

peu de temps après la mort de Haroun ar-Rachîd, arrivée en 809. Mais, de ce qu'un livre est ancien, il ne s'ensuit pas encore qu'il soit digne de confiance, et, il faut bien le dire, l'ouvrage contient, à mon sens du moins, un assez grand nombre de récits qui font naître des doutes sur la véracité de son auteur. Quand on y lit qu'un corps de *cinq cents* cavaliers musulmans, après avoir battu une grande armée berbère, fit *dix mille* prisonniers [1], et qu'une autre fois *six mille* musulmans tuèrent des milliers d'ennemis et ne firent pas moins de *cent mille* prisonniers [2], alors on ne peut se défendre de la crainte que l'auteur n'ait exagéré, dans l'intérêt de la gloire nationale, la bravoure et les succès des musulmans. Tout cela, cependant, n'est rien encore en comparaison de ce que fit Târic, qui, s'il faut en croire notre auteur, n'avait que *dix-sept cents* hommes lorsqu'il battit l'armée de Roderic, forte de *quatre-vingt-dix mille* cavaliers. Nous savons, il est vrai, que Roderic fut trahi par une partie de son armée, circonstance qui rend la victoire de Târic moins merveilleuse, quelque minime qu'ait été le nombre de ses soldats; mais c'est par d'autres auteurs que nous savons cela; celui du *Akhbâr* n'en dit rien; chez lui, la victoire de Târic est réellement un miracle. Il y a encore d'autres prodiges dans son récit, et de bien plus surprenants. Ainsi il raconte fort au long et avec une gravité assez amusante, comment, à la prière de Mousâ, les murailles d'une forteresse enne-

---

1) Traduction de M. de Gayangos, t. I, p. LVII, LVIII

2) *Ibid.*, p. LXI.

mie s'écroulèrent d'elles-mêmes, tout comme les murailles de Jérico au bruit des trompettes de Josué [1]; et dans le chapitre intitulé: «Des choses merveilleuses que Mousâ vit dans l'Ouest» — chapitre que M. de Gayangos a cru devoir supprimer dans sa traduction — il débite les contes les plus extravagants, comme on pourra s'en convaincre dans la suite, car je serai obligé de rapporter quelques-uns de ces contes, quand j'aurai à parler d'un autre livre où ils se trouvent également.

Ces exemples, qu'il serait facile de multiplier, montrent suffisamment, je crois, qu'il faut soumettre les récits du *Ahâdîth al-imâma* à un contrôle sévère. Mais je me sens forcé d'aller beaucoup plus loin: je crois devoir révoquer en doute, non-seulement la véracité de l'auteur, mais encore son ancienneté. Son livre, inconnu aux auteurs arabes antérieurs au XIIe siècle qui se sont occupés d'histoire et de bibliographie, n'a nullement le caractère d'un ouvrage ancien. Au lieu de la sobriété, de la nerveuse concision, de la brièveté parfois un peu sèche par lesquelles se distinguent les livres historiques du IXe siècle, on remarque dans celui-ci une puérile et ennuyeuse prolixité. Mais ce qui tranche la question, c'est que ce soi-disant historien du IXe siècle nomme des villes qui n'existaient pas au temps de Hâroun ar-

1) ثم رفع (موسى) يديه واقبل على الدعاء والرغبة فاطال ونحن وقوف ننتظر تكبيره ثم ان موسى كبّر وكبّر الناس وحمل الناس وانهدمت ناحية الحصن التى تلينا فدخل الناس. Ibn-Habîb raconte ce miracle de la même façon.

Rachid. Ainsi il parle de la conquête de Maroc par Mousâ [1]. Cette ville ayant été fondée en 1062, par Yousof ibn-Téchoufîn [2], sultan des Almoravides, Mousâ ne peut pas l'avoir conquise au commencement du VIIIe siècle, et un auteur du IXe ne peut pas l'avoir connue. M. de Gayangos suppose, il est vrai, que Maroc existait déjà du temps de Mousâ; mais une supposition n'est pas une preuve, et je ne crains pas d'être démenti quand j'avance qu'aucun écrivain antérieur à l'année 1062 ne parle de Maroc. L'ouvrage a donc été composé après l'année 1062, et avant l'époque, encore un peu incertaine, où écrivit Ibn-Chebât. Nous tâcherons maintenant de lui assigner sa véritable place dans la littérature arabe.

On sait que les conquêtes des musulmans sous le règne des premiers califes ont été racontées dans plusieurs ouvrages qui, sans être des romans historiques dans le sens que nous attachons à ce mot, contiennent cependant des fictions mêlées à des traditions anciennes. Ces livres, qui portent en tête le nom de Wâkidî, célèbre historien du VIIIe siècle, sont d'une date bien plus récente. Le savant Hamaker, qui en avait fait l'objet de sérieuses études, les croyait composés à l'époque des croisades; selon lui, les Pseudo-Wâkidîs voulaient stimuler l'enthousiasme religieux des musulmans, et pour atteindre ce but, ils exagéraient les exploits des fondateurs de l'islamisme, inventaient des miracles que Dieu aurait accomplis en

1) Voyez la traduction de M. de Gayangos, t. I, p. LXIII, LXIV.

2) C'est ainsi qu'on prononçait en Espagne ce nom berbère, témoin la chronique d'Alphonse VII où on lit constamment *Texufin*.

faveur de son peuple, et mettaient leurs productions plus ou moins fabuleuses à couvert des soupçons en les attribuant à un historien ancien et respecté, qui avait écrit sur le même sujet, mais dont les ouvrages étaient devenus excessivement rares. Le *Ahâdîth al-imâma* me semble composé avec la même intention et vers la même époque. Proche parent des Pseudo-Wâkidîs, notre romancier se donne, comme eux, l'air d'être fort ancien; comme eux, il mêle des traditions anciennes à des fictions; comme eux, il cite pour garants des traditionnaires qui, selon toute apparence, n'ont jamais existé que dans son imagination[1]; comme eux, il exagère la bravoure des musulmans; comme eux, enfin, il se plaît à raconter les miracles opérés par l'Éternel en faveur de ses élus. Il ne se distingue de ses confrères qu'en un seul point: au lieu de se présenter sous le nom de Wâkidî, il se présente sous celui d'Ibn-Cotaiba. Dans la circonstance que son manuscrit porte le nom de cet auteur, M. de Gayangos n'a vu qu'une erreur plus ou moins volontaire du copiste, et comme il est vrai que les copistes orientaux spéculent souvent sur l'ignorance des bibliophiles en attribuant des livres médiocres ou peu connus à des écrivains renommés, on pourrait admettre cette opinion, si l'ouvrage n'était attribué à Ibn-Cotaiba que dans ce manuscrit-là. Mais il n'en est pas ainsi. Dans le manuscrit qui, de la bibliothèque de M. Sprenger, a passé dans celle de Berlin, le livre est aussi attribué à Ibn-Cotaiba, et l'abrégé qu'en possède la bibliothèque de

1) Ibn-Chebât, du moins, a vainement cherché leurs noms ailleurs.

Lund, commence également par ces mots: «Abou-Mohammed Abdallah ibn-Moslim ibn-Cotaiba dit: Nous commencerons ce livre composé par nous [1]» etc. En outre nous avons le témoignage d'Ibn-Chebât. Cet écrivain était si bien convaincu qu'Ibn-Cotaiba est l'auteur du *Ahâdîth*, qu'ayant inséré un vers de Motanabbi dans sa copie du texte de ce livre, il dit dans une note: «Ce vers ne se trouve pas dans le *Kitâb al-imâma wa-'s-siyâsa*, et il ne pouvait s'y trouver, car Ibn-Cotaiba est plus ancien que Motanabbî. C'est moi qui l'ai ajouté, parce qu'il me semblait convenir à la situation.» Je me tiens donc persuadé qu'à l'instar des Pseudo-Wâkidis, le romancier a mis lui-même le nom d'Ibn-Cotaiba à la tête de son livre. Malheureusement pour lui, et heureusement pour nous, il a été très maladroit, comme les Orientaux qui se permettent des fraudes de cette nature le sont ordinairement. D'une part il a manqué le but en le dépassant: à force de vouloir paraître ancien, il s'est fait plus ancien que l'auteur pour lequel il voulait passer; de l'autre, il s'est trahi par son style et par le nom de Maroc qui lui est échappé.

Quant aux traditions anciennes, quoique nullement authentiques, que donne le Pseudo-Ibn-Cotaiba, elles sont empruntées presque toutes à un ouvrage arabe-espagnol du IX[e] siècle, au Tarîkh Ibn-Habîb. Ce livre, dont la Bibliothèque d'Oxford possède un manuscrit [2] et qui roule sur plusieurs sujets à la fois — sur l'histoire

---

1) Voyez Tornberg, *Codices Orient. Bibl. Lundensis*, p. 12.

2) M. Wright a eu l'obligeance de copier pour moi quelques chapitres de ce livre.

biblique, sur celle de Mahomet et des premiers califes, sur celle d'Espagne, sur des questions théologiques, etc. — n'a pas été composé par Ibn-Habîb lui-même, comme semble l'indiquer le titre et comme l'ont cru les savants européens qui en ont parlé. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à jeter les yeux sur la liste des émirs de l'Espagne, qui se trouve dans le chapitre relatif à l'histoire de ce pays. Cette liste va jusqu'à l'année 275 de l'hégire (888 de notre ère), la première du règne d'Abdallâh, tandis qu'Ibn-Habîb était mort trente-cinq années auparavant, en 238 de l'hégire, 853 de J.-C. L'ouvrage, à en juger par les prédictions lamentables qu'il contient, me semble même avoir été écrit quelque temps après l'année 888, vers 891 je suppose, lorsqu'Ibn-Hafçoun, le chef des renégats et des chrétiens du Midi, menaçait d'enlever Cordoue elle-même au sultan Abdallâh et que le terme fatal de la domination arabe semblait arrivé. Le rédacteur paraît avoir porté le nom d'Ibn-abî-'r-ricâ (ابن ابى الرِّقَاع), car après une prédiction sur la ruine prochaine de Cordoue, où il est dit que pendant cette catastrophe l'endroit le plus sûr sera la colline d'Abou-Abda, «près de l'endroit où se trouvait autrefois l'église,» on rencontre cette phrase: «Ibn-abî-'r-ricâ dit ceci: Un savant m'a raconté que l'endroit où se trouvait autrefois l'église, est situé dans le voisinage de la maison d'Açbagh ibn-Khalîl [1]; — et j'ai aussi entendu

1) Cet Açbagh ibn-Khalîl était un traditionnaire sur lequel on trouve un article dans Homaidî (man. d'Oxford, fol 74 v.) et qui mourut en 273 de l'hégire.

dire à Abdalmelic Ibn-Habib: Quand la maison des Omaiyades aura cessé de régner» etc. Disciple d'Ibn-Habib, Ibn-abi-'r-ricâ a mis par écrit l'enseignement oral de son maître, en y ajoutant quelques choses, mais en petit nombre, tirées de son propre fonds. Jusqu'à un certain point, Ibn-Habib est donc l'auteur de ce Tarîkh, et l'on pourrait espérer d'y trouver des traditions authentiques sur la conquête. Les apparences sont en sa faveur: il est très ancien, il a été dicté par un théologien qui avait acquis une grande réputation, non-seulement dans l'Espagne, sa patrie, mais aussi en Afrique et en Asie. Toutefois ces apparences sont trompeuses. Voici, par exemple, de quelle manière Ibn-Habib raconte l'invasion de Târic:

Mousâ, qui est un grand astrologue, a lu dans les étoiles que l'Espagne sera conquise. Mais par qui le sera-t-elle? Quel général, quelles troupes, faut-il y envoyer? C'est ce qu'il ignore; il sait seulement qu'il existe un vieillard qui pourrait le dire, et que ce vieillard se trouve sur un bâtiment des Roum, lequel jettera l'ancre sur la côte d'Afrique. Il ordonne donc à Târic de s'emparer de tous les navires qui iront au mouillage. Târic trouve enfin le mystérieux vieillard et lui dit: «Vous qui connaissez l'avenir, savez-vous par qui l'Espagne sera conquise? — Par vous, répond le vieillard, et par un peuple qu'on nomme les Berbères et qui professe la même religion que vous.» Informé de cette réponse, Mousâ donne à Târic les ordres singuliers que voici: «Embarquez-vous près d'un rocher que vous trouverez sur la côte; tâchez de découvrir parmi les vôtres quelqu'un qui

connaisse les noms syriens des mois, et quand ce sera le vingt et unième d'Aiyâr, vous mettrez à la voile. Vous arriverez alors à une colline brune. A l'est de cette colline vous trouverez une fondrière et une figure qui représente un taureau. Vous briserez cette figure; puis vous chercherez un homme de haute taille, au teint basané, aux yeux louches, aux mains desséchées, et vous lui donnerez le commandement de votre avant-garde. — J'exécuterai tous vos ordres, lui répond Târic; mais il serait inutile de chercher la personne dont vous avez fait la description; cette personne, c'est moi.[1]»

Débarqués en Espagne, les dix-sept cents soldats de Târic mettent en déroute les soixante-dix mille cavaliers de Roderic.

Plus loin Ibn-Habîb raconte ceci:

«Après avoir conquis Tanger, Algéziras et d'autres villes, Mousâ fit une expédition dans un pays qui fourmillait d'habitants, sur les côtes de l'Atlantique. Il arriva à un pont sur lequel était une figure de cuivre, qui représentait un homme ayant en main un arc et des flèches. Quand les soldats s'approchèrent de cette figure, elle décocha une flèche et tua un homme; puis elle en décocha une autre et tua encore un homme. Cela fait, elle tomba. Les soldats s'avancèrent pour l'examiner;... ce n'était pourtant qu'une figure de cuivre....

Une autre fois Mousâ assiégeait une forteresse de cuivre. Il faisait jouer ses machines lorsque tout à coup

1) Ce récit a été copié par le Pseudo-Ibn-Cotaiba, voyez la traduction de M. de Gayangos, t. I, p. LXX.

les assiégés lui crièrent: «O roi, nous ne sommes pas ce que vous croyez, nous sommes des génies. Laissez-nous donc en repos!» Mousâ leur demanda ce qu'ils avaient fait de ses soldats qui avaient franchi la muraille; ils répondirent que ces soldats étaient dans leur pouvoir, mais qu'ils allaient les remettre en liberté. C'est ce qu'ils firent en effet. Interrogés par leur général sur ce qu'ils avaient vu et sur la manière dont on les avait traités, les soldats répondirent que pendant leur captivité ils avaient été sans connaissance. «Louange à Dieu, le seigneur du monde!» s'écria alors Mousâ, et il leva le siège.

Dans le cours de ses conquêtes, Mousâ arriva aussi à un endroit où il trouva des coffres de cuivre. Ignorant que Salomon avait enfermé des diables dans ces coffres, il en fit ouvrir un. Un diable en sortit. Croyant avoir affaire à Salomon, il dit à Mousâ en secouant la tête: «Salut à toi, ô prophète de Dieu! Tu m'as bien puni dans ce monde!» Puis, s'apercevant que son libérateur n'était pas Salomon, il se sauva au plus vite. Mousâ crut prudent de ne pas ouvrir les autres coffres.

Ne croirait-on pas lire des fragments des Mille et une Nuits? Et pourtant Ibn-Habîb donne tout cela pour de l'histoire! Que penser de cet étrange phénomène? Faut-il en conclure que, dans le cours d'un seul siècle, la population arabe de l'Espagne avait oublié ses traditions nationales pour des fables absurdes? Nullement; les contes rapportés par Ibn-Habîb n'ont rien de commun avec les traditions populaires d'Espagne: ce n'est

pas là, c'est en Orient, et notamment en Égypte, qu'il les a recueillis. Il nomme les personnes de qui il les tenait: ce sont des savants étrangers, parmi lesquels on remarque Abdallâh ibn-Wahb (+ 813), un célèbre docteur du Caire, qui, entre autres choses, lui a fourni le bizarre récit de l'invasion de Târic. Plusieurs des aventures de Mousâ lui ont été racontées par un autre savant égyptien, qu'il ne nomme pas [1]. Ainsi, au lieu d'interroger ses compatriotes sur l'histoire de Mousâ et sur la conquête de la Péninsule, Ibn-Habîb a mieux aimé s'adresser aux docteurs égyptiens dont il suivait les cours. Il n'a pas été le seul qui en ait agi ainsi: presque tous les *tâlibs* espagnols qui venaient étudier en Orient, en faisaient de même. Méprisant leurs compatriotes, que les savants orientaux traitaient, avec un superbe mépris, d'ignorants et de rustres [2], et pleins de vénération pour les professeurs qui leur expliquaient les traditions relatives au Prophète et les initiaient aux subtilités de la scolastique, ils pensaient que ces grands docteurs, qui savaient tant de choses, devaient connaître l'histoire d'Espagne bien mieux que les habitants de ce pays. Ils les accablaient donc de questions sur ce sujet. Pour les professeurs la situation était embarrassante. Ils ne savaient rien, ou presque rien, sur la conquête de la Péninsule; mais ils avaient la réputation de tout savoir et ils tenaient à ne pas la perdre. Que firent-ils? Faute de mieux, ils se mirent à régaler leurs disciples d'histo-

---

1) قال ابن حبيب وحدّثنا بعض مشايخ مصر (p. 150).

2) Voyez Mohammed ibn-Hârith, man. d'Oxford, p. 216.

riettes égyptiennes. Pour le peuple de ce pays, l'Espagne était un Eldorado, et sur la côte de l'Atlantique il avait découvert un pays de génies, de châteaux enchantés, de statues automates, de diables enfermés dans des coffres par Salomon. Ces traditions fabuleuses étaient la source où les professeurs puisaient la plupart de leurs récits; quelquefois, cependant, ils en inventaient eux-mêmes. On en trouve des exemples frappants et curieux dans l'Histoire des cadis de Cordoue, par Mohammed ibn-Hârith. Cet écrivain, comme il le raconte lui-même, avait un ami qui, pendant son voyage, avait questionné les savants étrangers sur les cadis de Cordoue antérieurement à l'époque où Abdérame Ier arriva en Espagne. Chose étrange! ces savants pouvaient donner des renseignements précis et circonstanciés sur des cadis qui étaient morts plus de deux siècles auparavant, et dont en Espagne on ignorait jusqu'au nom. Un savant de Tinnîs, en Afrique, raconta au voyageur que le gouverneur Ocba ibn-al-Haddjâdj avait nommé cadi un certain Mahdî ibn-Moslim, qui, à l'en croire, appartenait à une famille de renégats espagnols; — circonstance bien singulière, car tous les autres cadis appartenaient à la noblesse arabe, et quand le sultan Mohammed eut nommé à cette dignité un de ses clients, c'est-à-dire un Espagnol, cette innovation excita de violents murmures parmi les Arabes[1]. Qui plus est, ce savant récita d'un bout à l'autre le diplôme délivré par le gouverneur à ce cadi; et ce diplôme est d'une longueur fort respectable: dans

1) Voyez Mohammed ibn-Hârith, p. 282.

le manuscrit de Mohammed ibn-Hârith il n'occupe pas moins de quatre pages. Aussi, quand le savant eut cessé de parler, l'Espagnol ne put retenir une exclamation de surprise:

— Votre mémoire est vraiment prodigieuse, dit-il, puisque vous savez par cœur des diplômes aussi longs et que vous avez retenu tant de vieilles histoires.

— J'ai appris tout cela quand j'étais jeune, lui répondit l'autre; c'est mon grand-père qui me l'a enseigné. Il avait alors environ le même âge que j'ai aujourd'hui. Il connaissait à merveille l'histoire de l'Occident, celle de la conquête, celle de vos Omaiyades surtout. Parmi ses livres il y avait de beaux ouvrages d'histoire; mais le feu ayant pris à ma maison, ils sont devenus la proie des flammes.... Je n'ignore pas qu'un je ne sais plus quel prince aghlabite ou chiïte prétend avoir composé ce diplôme et qu'il en a envoyé une copie à un de ses cadis; mais je vous assure que c'est pour Mahdî ibn-Moslim qu'il a été composé. Je le sais par cœur depuis mon enfance, et je le tiens de mon aïeul, comme je vous le disais.... Parle-t-on encore chez vous de ce cadi?

— Jamais je n'avais entendu parler de lui; son nom même m'était inconnu.

— J'ai demandé à plusieurs de vos compatriotes s'ils le connaissaient, et tous m'ont répondu que non. C'est étonnant que sa mémoire se soit ainsi perdue dans votre pays; probablement il sera mort sans postérité, ou bien son souvenir se sera effacé pendant vos guerres civiles.

Tandis que ce savant-là récitait au voyageur un di-

plôme moderne qu'il faisait passer pour une charte ancienne, d'autres lui racontaient des miracles fort édifiants. Quand il fut arrivé à al-Arich, sur les frontières de l'Égypte et de la Syrie, un vieillard lui parla d'un cadi de Cordoue qu'il nommait Mohâdjir ibn-Naufal le Coraichite. «Quand on enterra ce cadi, dit-il, et qu'on jeta du sable sur son cercueil, on entendit ces paroles sortir de la fosse: — Je vous ai bien dit que la tombe est étroite et que la charge de cadi aboutit à une fin misérable. — Comme on croyait qu'il vivait encore, on s'empressa de déblayer le sable jeté sur la bière; mais on trouva le visage du défunt enveloppé dans le linceul; il était bien mort [1].»

Si invraisemblables que fussent ces contes, les étudiants espagnols les acceptaient sans restriction et avec une confiance absolue. Ils révéraient trop leurs professeurs pour ne pas considérer comme un crime le moindre doute sur leur véracité, et les études théologiques avaient d'ailleurs étouffé en eux jusqu'à l'ombre du scepticisme.

Ibn-Habîb n'est pas le seul auteur ancien qui nous donne les traditions égyptiennes regardant la conquête. Un chroniqueur de ce pays, Ibn-Abd-al-hacam (+ 871), les a aussi recueillies dans son histoire de la conquête de l'Égypte, et celles qu'il donne sont en partie identiques avec celles que l'on trouve chez Ibn-Habîb. Ainsi il raconte, lui aussi, que Târic battit la grande armée des Visigoths avec dix-sept cents hommes; «on dit bien,

---

1) Voyez Mohammed ibn-Hârith, man. d'Oxford, p. 211—218.

ajoute-t-il, que l'armée berbère de Târic était forte de douze mille hommes, parmi lesquels on comptait seulement seize Arabes; mais cela n'est pas vrai.» La fable d'un palais qui devait rester fermé, mais que Roderic fit ouvrir et où il trouva une espèce de tableau qui représentait des Arabes, avec cette inscription: «Quand cette porte aura été ouverte, des hommes semblables à ceux-ci envahiront ce royaume» — cette fable se trouve chez Ibn-Abd-al-hacam aussi bien que chez Ibn-Habîb. La différence entre ces deux auteurs, c'est que l'un a raconté naïvement et sans réserve tout ce qu'il a entendu dire, tandis que l'autre, moins crédule mais non mieux informé, a pris soin de supprimer presque toutes les traditions palpablement absurdes. Presque toutes, dis-je, car quoique son récit ait un certain air de vraisemblance, les récits invraisemblables n'y manquent pas cependant. Ainsi il raconte ceci (p. 3 édit. Jones): Târic, afin de frapper les Espagnols de terreur, fit couper un prisonnier en morceaux et bouillir sa chair dans une chaudière. Puis les soldats firent semblant de manger de cette chair, et alors les autres prisonniers répandirent parmi leurs compatriotes le bruit que les envahisseurs étaient des hommes qui mangeaient de la chair humaine. C'est là une légende populaire fort en vogue au moyen âge. On mettait alors cette barbarie sur le compte de je ne sais combien de guerriers et de conquérants. Ibn-Adhârî (t. I, p. 123) la raconte du prince aghlabite Ibrâhîm, Adémar [1], de Roger le Normand, Guillaume de Tyr

1) *Apud* Pertz, *Monum. Germ.*, t. VI, p. 140.

(IV, 23), de Boémond d'Antioche; mais tous ces guerriers avaient trop d'esprit, nous aimons du moins à le croire, pour ne pas sentir qu'une telle atrocité, loin de favoriser leurs projets, devait les faire avorter. On se soumet à des conquérants de toute espèce, mais non pas à des anthropophages.

En général les récits d'Ibn-Abd-al-hacam sont vagues et ils se contredisent souvent les uns les autres. Lui et ses compatriotes savaient bien quelque chose sur cette époque, mais le peu qu'ils en savaient, ils le savaient à demi. Ainsi le chroniqueur égyptien sait bien qu'Abdalazîz, le fils de Mousâ, a épousé une princesse chrétienne nommée Egilo ou Eylo (ايلُه), comme l'appellent les Arabes en se servant de la forme contractée; mais pour lui cette Eylo est la fille de Roderic, tandis qu'elle était sa veuve, comme Isidore le dit formellement.

Au reste, supposé même que les traditions égyptiennes méritassent plus de confiance que je ne suis porté à leur en accorder, elles seraient encore d'un médiocre intérêt. Elles ne servent nullement à éclaircir les questions vraiment importantes; elles n'expliquent pas, par exemple, quelles relations existaient ou s'établirent entre les envahisseurs et une partie de la noblesse espagnole; au contraire, elles gardent à ce sujet un profond silence. Rien de plus naturel: la pensée qui domine dans ces récits est précisément de présenter la conquête comme quelque chose de surnaturel, comme une espèce de miracle accompli par le Tout-Puissant en faveur de son peuple, et même au cas que les docteurs égyptiens eussent connu les causes naturelles qui facilitèrent la con-

quête et sans lesquelles cette conquête n'aurait peut-être pas été possible, il est encore fort douteux qu'ils eussent jugé à propos de les exposer.

Les traditions espagnoles n'ont rien de commun avec les traditions égyptiennes. Doués d'un bon sens vraiment admirable et qu'on ne saurait trop louer, les Arabes d'Espagne, à l'exception des théologiens, n'auraient pas cru facilement à des automates, à des châteaux enchantés, à des génies condamnés, par des puissances supérieures, à gronder et à gémir dans des coffrets de métal scellés. Aussi les traditions vraiment espagnoles ne contiennent rien qui ressemble à ces extravagances. Au contraire, elles sont si simples, si plausibles, si peu enjolivées par des incidents romanesques ou merveilleux, qu'elles me semblent mériter, je ne dis pas une confiance absolue, mais un examen sérieux. Malheureusement ces bonnes traditions se trouvent mêlées aux mauvaises dans les compilations d'Ibn-Adhârî, de Maccarî et d'une foule d'autres auteurs, et ce mélange se trouve déjà chez Ibn-al-Coutîa, qui écrivit au Xe siècle. Ibn-al-Coutîa, il est aisé de s'en apercevoir, ne met pas les traditions égyptiennes sur la même ligne que les traditions nationales; il s'en méfie, il ne les rapporte ordinairement qu'avec un «on dit;» mais il les donne, et cet assemblage de récits hétérogènes rend la tâche du critique extrêmement épineuse et délicate. Pour arriver à une certitude, sinon absolue, du moins relative, il faudrait posséder un récit espagnol pur de tout alliage. Heureusement un tel récit existe. Il se trouve dans la précieuse collection d'anciens documents qui porte le titre d'*Akh-*

bar madjmoua (Recueil d'histoires)[1]. Le hasard a voulu que ce récit, le plus intéressant de tous, soit justement à peu près le seul qui n'ait pas été traduit. On en connait bien quelques fragments, mais c'est l'ensemble qu'il importe de connaitre. Nous croyons donc faire un travail utile en le traduisant.

IV.

RÉCIT DE L'AKHBAR MADJMOUA.

«Mousâ continua sa marche pour aller attaquer les villes de la côte africaine, dans lesquelles se trouvaient des gouverneurs nommés par le roi d'Espagne, qui s'étaient emparés de ces villes et de leur territoire. La principale de ces villes était Ceuta, dont le gouverneur était un chrétien nommé Julien. Plusieurs autres villes des environs étaient sous sa dépendance. Mousâ l'attaqua; mais ayant éprouvé que les sujets de Julien étaient plus forts et plus braves que les peuples qu'il avait attaqués jusque-là, il retourna à Tanger, et ordonna de ravager les campagnes voisines de Ceuta. Les razzias qu'il fit faire n'eurent pas l'effet qu'il s'en était promis, car des navires venant d'Espagne apportaient sans cesse des vivres et des renforts aux habitants de Ceuta; en

1) Man. de Paris, anc. fonds nº 706. Voyez sur ce livre mon édition d'Ibn-Adhârî, Introduction, p. 10—12. En 1867, sept ans après que la deuxième édition de mes *Recherches* eut paru, le texte en a été publié à Madrid, accompagné d'une traduction espagnole, par don Emilio Lafuente y Alcántara, un jeune savant de belle espérance et dont il faut regretter la mort prématurée.

outre ceux-ci, remplis d'amour pour leur patrie, combattaient avec vigueur pour défendre leurs femmes et leurs enfants.

«Sur ces entrefaites le roi d'Espagne, Witiza, vint à mourir. Il laissa plusieurs enfants parmi lesquels se trouvaient Sisebert et Oppas [1]; mais comme les Espagnols ne voulaient pas d'eux, la discorde éclata dans le pays. On convint enfin de donner le trône à un chrétien nommé Roderic. C'était un vaillant guerrier; il n'était pas de la famille royale, mais c'était un des meilleurs généraux de l'Espagne. Il fut donc proclamé roi.

«La coutume voulait que chaque noble espagnol envoyât ses fils et ses filles au palais du roi, qui résidait à Tolède, alors la capitale de l'Espagne. Les enfants des nobles y recevaient leur éducation; eux seuls avaient le droit de servir le monarque, et dans la suite les jeunes gentilshommes épousaient les jeunes demoiselles, que le roi dotait. Roderic, quand il fut monté sur le trône, devint épris des charmes de la fille de Julien, et satisfit sa passion. Informé par une lettre de ce qui était arrivé, Julien entra dans une grande colère. «Je jure par la religion du Messie, s'écria-t-il, que je le chasserai de son trône et que je creuserai un abime sous ses pieds!» Par conséquent il fit dire à Mousâ qu'il se soumettait à lui, l'invita à venir et lui ouvrit les portes de ses villes, après avoir conclu avec lui un traité avantageux, de

1) شنشبرت وابه. Rodrigue de Tolède, qui travaillait sur des documents arabes, les appelle Eba et Sisebut; mais comme le nom d'Eba était inconnu aux Visigoths, je crois devoir prononcer أَبَّة, *Oppâ*, a l'ablatif.

sorte que lui et ses sujets n'avaient rien à craindre. Ensuite il lui parla de l'Espagne et l'engagea à la conquérir. Ceci eut lieu vers la fin de l'année 90[1]. Mousâ écrivit à Walid [le calife] pour lui donner avis de l'accroissement de son territoire et du projet de Julien. Walid lui répondit: «Faites explorer l'Espagne par des troupes légères; mais gardez-vous d'exposer les musulmans aux périls d'une mer orageuse. — Ce n'est pas une mer, lui répondit Mousâ; ce n'est qu'un détroit de si peu d'étendue que d'ici l'on peut voir la côte opposée. — N'importe, lui répondit Walid; faites explorer le pays par des troupes légères.» Mousâ envoya donc en Espagne un de ses clients, nommé Abou-Zora Tarif, avec quatre cents hommes et cent chevaux. Ces troupes, après avoir passé le détroit dans quatre bâtiments, abordèrent à une péninsule nommée Andalos[2], d'où les navires partaient d'ordinaire pour se rendre en Afrique et où se trouvaient les chantiers des Espagnols. Cette péninsule fut depuis appelée celle de Tarif, parce que cet officier y aborda. Quand toutes ses troupes furent débarquées, Tarif se mit à piller les environs d'Algéziras, emmena en esclavage des femmes si belles que ni Mousâ, ni ses compagnons, n'avaient jamais vu leurs pareilles en beauté, s'empara de beaucoup d'argent, et retourna sain et sauf en Afrique. Ceci eut lieu dans le mois de Ramadhân de l'année 91 (juillet 710).

«L'heureux succès de cette expédition ayant enflam-

---

1) Cette année finissait le 8 novembre 709.

2) Je reviendrai sur ce passage dans un autre article.

mé chez les musulmans leur désir de se rendre maîtres du pays, Mousâ y envoya un autre de ses clients, le général de son avant-garde, qui s'appelait Târic ibn-Ziyâd. C'était un Persan de Hamadân[1]; il y en a qui disent qu'il n'était pas client de Mousâ, mais client de la tribu de Çadif. Les sept mille musulmans qui accompagnaient Târic et qui, pour la plupart, étaient berbères et clients (car il n'y avait que peu d'Arabes parmi eux), passèrent successivement le détroit dans les quatre navires dont nous avons parlé, les musulmans n'en ayant pas d'autres. Ceci arriva en 92 (29 octobre 710 — 18 octobre 711). Au fur et à mesure que les navires lui amenaient des hommes et des chevaux, Târic les réunissait sur une montagne escarpée de la côte.

«Quand le roi, alors en guerre contre Pampelune, eut reçu avis de l'expédition de Tarîf, il la jugea dangereuse et quitta le pays de Pampelune pour se diriger vers le Midi. Puis, quand Târic eut débarqué en Espagne, Roderic réunit contre lui une armée, d'environ cent mille hommes, dit-on.

«Informé des préparatifs de l'ennemi, Târic écrivit à Mousâ pour lui demander des renforts et pour lui dire que, grâce à Dieu, il avait pris Algéziras et qu'il était maître des environs du lac[2], mais qu'à présent le roi d'Espagne marchait contre lui avec une armée à laquelle il ne pourrait résister. Mousâ qui, depuis le départ de

---

1) „La plupart disent que Târic était un Berbère de la tribu de Nefza, mais d'autres affirment qu'il était Persan.“ Ibn-Adhârî, t. II, p. 6.

2) البحيرة. Ce lac est le Lago de la Janda

Târic, avait fait construire des vaisseaux et qui maintenant en avait beaucoup, lui envoya cinq mille soldats. Les forces de Târic s'élevaient donc à douze mille hommes. Il avait déjà fait un butin fort considérable. Julien, accompagné de plusieurs Espagnols, se trouvait auprès de lui et lui rendait d'utiles services; il l'informait de tout ce qui venait à sa connaissance et lui indiquait les côtés faibles de l'ennemi.

Roderic, accompagné des nobles les plus considérés de son royaume, alla donc à la rencontre des musulmans; mais dans son armée se trouvaient aussi les princes de la famille de Witiza. Ayant appris que les musulmans étaient pourvus de tout ce qu'il leur fallait et qu'ils se tenaient sur leurs gardes, ces princes eurent une conférence et l'un d'entre eux parla en ces termes: — Cet infâme nous a ôté le trône, auquel sa naissance ne lui donnait aucun droit, car c'était un des moindres de nos sujets. Quant à ces étrangers, ils n'ont nullement le projet de se fixer dans le pays; tout ce qu'ils veulent, c'est du butin, et dès qu'ils l'auront, ils retourneront d'où ils sont venus. Prenons donc la fuite pendant la bataille et abandonnons cet infâme. — Cette proposition fut agréée.

«Roderic, qui avait donné le commandement de son aile droite à Sisebert et celui de son aile gauche à Oppas, l'un et l'autre fils de Witiza et chefs de la conspiration, s'avança avec une armée d'environ cent mille hommes. Elle aurait été encore plus considérable, si la famine qui, depuis l'an 88 (707), avait désolé le pays pendant trois années consécutives et qui n'avait cessé

qu'en 91 (710), l'année pendant laquelle Tarîf débarqua en Espagne, n'eût fait périr la moitié des habitants, ou même plus de la moitié.

«Le roi d'Espagne rencontra Târic, qui jusque-là était resté à Algéziras, près du lac. Le combat s'étant engagé, les deux ailes de l'armée espagnole, commandées par Sisebert et Oppas, prirent la fuite. Le centre, sous les ordres de Roderic lui-même, tint ferme; mais à la fin il lâcha pied, et alors les musulmans firent un grand carnage de leurs ennemis. Quant à Roderic, comme on ne le trouva point, on ignore ce qu'il est devenu: les musulmans trouvèrent bien son cheval blanc qui s'était embourbé et dont la selle était en brocart d'or orné de rubis et d'émeraudes; ils trouvèrent aussi son manteau en drap d'or orné de perles et de rubis; il est certain encore que le roi s'était enfoncé dans la bourbe et qu'en tâchant d'en sortir il y laissa une de ses bottines; mais comme on n'entendit plus parler de lui et qu'on ne le trouva ni mort, ni vivant, son sort n'est connu que de Dieu seul.

«Après sa victoire, Târic marcha vers le défilé d'Algéziras [1], puis vers Ecija. Les habitants de cette ville, renforcés par plusieurs fuyards de la grande armée, vinrent lui livrer bataille. Le combat fut très vif et beaucoup de musulmans furent blessés ou tués; Dieu aidant,

---

1) «Ce défilé ne peut être que celui qui se trouve près de Los Barrios, non loin d'Algéziras, ou bien celui des coteaux de Camara, qui traverse la chaîne de montagnes Pénibétique entre Jimena et Alcala de los Gazules,» Lafuente y Alcántara dans l'index géographique joint à son édition de l'*Akbâr madjmoua*, p. 247.

ils finirent par mettre les polythéistes en déroute, mais jamais encore ils n'avaient rencontré une résistance aussi obstinée. Ensuite Târic établit son camp à quatre milles d'Ecija, sur les bords de la rivière qui baigne cette ville[1], et près d'une source qui reçut le nom de source de Târic.

«Dieu remplit de crainte les cœurs des infidèles. Ils avaient cru que Târic retournerait en Afrique, comme Tarif l'avait fait, et quand ils le virent s'avancer dans leur pays, ils se retirèrent en toute hâte vers Tolède et vers d'autres villes, en se préparant à les défendre. «Tout est fait en Espagne, dit Julien à Târic; je vous conseille maintenant de marcher vers Tolède avec le gros de vos troupes et de détacher de votre armée quelques corps auxquels mes compagnons serviront de guides et qui attaqueront les autres villes.» Târic suivit ce conseil. Il envoya donc à Cordoue (alors une des plus grandes villes des chrétiens et aujourd'hui la capitale de l'Espagne) un corps de sept cents hommes, commandés par Moghîth le Roumî, un client du calife Walîd. Tous les musulmans ayant des chevaux après la victoire qu'ils avaient remportée, il n'y avait pas un seul piéton dans ce corps. Un autre corps fut envoyé contre la capitale de la province de Reiya[2], un troisième contre Grenade, la capitale de la province d'Elvira, et Târic lui-même marcha contre Tolède avec le gros de son armée.

«Quand Moghîth et ses soldats furent arrivés dans le

---

1) C'est-à-dire, sur les bords du Genil.

2) Malaga était alors la capitale de Reiya, comme l'auteur le dit plus loin.

voisinage de Cordoue, ils se cachèrent, près de Secunda [1], dans un bois de mélèzes, lequel se trouvait entre Secunda et Tarsail [2]; après quoi Moghîth envoya à la découverte quelques-uns de ses guides. Ceux-ci rencontrèrent dans le bois un berger qui faisait paître son troupeau. Ils l'amenèrent à Moghîth, qui le questionna sur la force de la garnison de Cordoue. «Les principaux habitants ont quitté la ville pour se rendre à Tolède, lui répondit le berger; outre le gouverneur et quatre cents soldats, il n'y a plus que des personnes de basse naissance.» A la demande si les murailles étaient fortes, le berger répondit affirmativement, mais il ajouta qu'il y avait une brèche au-dessus de la porte de la Statue [3] (aujourd'hui la porte du pont).

«A la faveur de la nuit, Moghîth continua sa marche. Dieu secondait l'entreprise du général, car cette nuit-là il pleuvait et de temps à autre il grêlait, de sorte que les sentinelles, toutes trempées par la pluie et transies de froid, faisaient mauvaise garde et n'échangeaient qu'à de rares intervalles les paroles convenues. Les musulmans passèrent donc la rivière sans que leur approche eût été signalée. Ayant essayé en vain de

---

1) Secunda était une ancienne ville romaine sur la rive gauche du Guadalquivir, vis-à-vis de Cordoue. Sous la domination arabe elle entra dans l'enceinte de cette capitale et devint un de ses faubourgs.

2) طُرْسِيل. Ces voyelles se trouvent dans le manuscrit. Le nom est *Tarsil* dans l'ancienne traduction latine du Calendrier de Cordoue de l'année 961 (p. 66, 104 et 109 de mon édition).

3) باب الصورة.

grimper sur la muraille, ils s'adressèrent de nouveau au berger, qui leur montra la brèche. Elle n'allait pas jusqu'à terre, mais en bas il y avait un figuier. Après beaucoup d'efforts inutiles, un musulman atteignit le sommet de cet arbre, et Moghîth lui jeta la pièce de mousseline qu'il portait roulée autour de sa tête en guise de turban. Se servant de cette pièce d'étoffe comme d'une corde, plusieurs musulmans grimpèrent, l'un après l'autre, sur le figuier, et de là, sur la brèche. Cela fait, Moghîth, qui était à cheval près de la porte de la Statue, ordonna aux soldats qui avaient atteint la brèche, de se précipiter, l'épée au poing, sur les sentinelles postées près de cette porte (qui est aujourd'hui la porte du pont, mais alors il n'y avait pas de pont; il y en avait eu un auparavant, mais il avait été détruit). Conformément à cet ordre, les musulmans se jetèrent sur les gardes de la porte de la Statue (nommée alors porte d'Algéziras), en tuèrent plusieurs, mirent les autres en fuite et brisèrent les serrures, de sorte que Moghîth put entrer avec tous ses frères d'armes, ses espions et ses guides. Le général alla droit au palais.

«Le gouverneur n'y était plus. Aussitôt qu'il eut appris que la ville avait été surprise, il en était sorti avec ses soldats, au nombre de quatre ou cinq cents, et avec plusieurs habitants. Après avoir passé par la porte de l'ouest, celle de Séville, il était allé chercher un asile dans l'église de saint Aciscle[1], dont les murailles étaient

---

1) Le nom de ce saint étant difficile à prononcer pour les Arabes (et même pour les Cordouans, qui disent Ciselo ou Cisco; voyez Moralès, *Corónica*,

épaisses et solides. Peu de temps après, Moghîth, qui avait pris possession du palais et qui avait rendu compte à Târic des avantages qu'il venait d'obtenir, vint assiéger cette église.

«Pour ce qui concerne le corps envoyé contre Reiya, il prit possession de cette province, les chrétiens étant allés chercher un refuge dans les hautes montagnes. Le troisième corps, celui qui avait été envoyé contre Elvira, assiégea Grenade, la capitale de cette province, la prit, et en confia la garde à une garnison composée de juifs et de musulmans. C'est ce qu'on faisait partout où l'on trouvait des juifs; mais on ne l'avait pas fait à Malaga, la capitale de Reiya, parce qu'on n'y avait pas trouvé de juifs et qu'elle avait été abandonnée par ses habitants.

«Ensuite on marcha contre Todmîr. Le nom de cette ville était proprement Oriola[1]; on l'appelle Todmîr du nom de son prince[2]. Ce prince alla, avec une nombreuse armée, à la rencontre des musulmans; mais après

---

t. III, fol. 244 v.), notre auteur a écrit شنت اجلج (أجلّج saint *Acillo*); mais il n'est pas douteux qu'il n'ait voulu désigner l'église de saint Aciscle, dont Euloge, écrivain du IXe siècle, parle à différentes reprises. D'après Isidore de Séville (*Hist. Goth.*, p. 497), cette église existait déjà vers le milieu du VIe siècle. L'opinion de Florez (*Esp. sagr.*, t. X, p. 306), qui a conclu des paroles d'Isidore que cette église était hors de l'enceinte de Cordoue, se trouve confirmée par le texte arabe que nous traduisons; mais ce texte prouve en même temps que Florez se trompe quand il assure, sans citer aucun texte à l'appui de son assertion, que cette église se trouvait à l'est de Cordoue, là où, de son temps, il y avait un cloître de saint Aciscle.

1) Aujourd'hui Orihuela.

2) C'est le Theudimer (Théodemir) d'Isidore.

une faible résistance, ses soldats prirent la fuite à travers une plaine où rien ne les protégeait, de sorte que les musulmans purent en faire un grand carnage. Plusieurs, cependant, se sauvèrent dans Oriola; ils avaient perdu leurs plus braves guerriers et la place était mal fortifiée; heureusement pour les chrétiens, leur chef, Todmîr, était un homme expérimenté et ingénieux. Voyant que ses soldats étaient en petit nombre, il ordonna aux femmes de laisser flotter leurs cheveux, leur donna des lances et les posta sur les remparts derrière les hommes; puis il essaya de conclure un traité avec l'ennemi [1]. A cet effet il se présenta en parlementaire, et s'insinua à un tel point dans les bonnes grâces du général musulman, qu'il conclut avec lui un traité de paix, en vertu duquel lui et ses sujets conservaient tous leurs biens. Tout le pays de Todmîr fut donc assujetti par un traité à la domination des musulmans; ceux-ci n'en obtinrent pas la moindre partie par droit de con-

---

1) Je dois avouer que ce récit me paraît un peu suspect. Ce pourrait bien être une réminiscence du stratagème que les défenseurs de Hadjr avaient employé, environ quatre-vingts ans auparavant, lorsque leur forteresse était assiégée par Khâlid. Cette garnison avait aussi placé les femmes sur les remparts, afin de présenter à l'ennemi le simulacre d'une force imposante et d'obtenir un traité avantageux (voyez Caussin de Perceval, *Essai* etc., t. III, p. 375). Toutefois je n'insiste pas sur cette observation; Théodemir, j'en conviens, peut bien avoir eu la même idée que le commandant de Hadjr; mais ce qui est certain, c'est que Théodemir ne capitula pas avec un lieutenant de Târic, comme notre auteur donne à l'entendre, mais avec Abdalaziz, le fils de Mousâ, qui, à l'époque dont parle l'écrivain arabe, était encore en Afrique. Isidore dit formellement en parlant de Théodemir: pactum quod ab Abdallaziz acceperat, et nous possédons encore le texte de ce traité, qui est daté du 4 Redjeb 94 (5 avril 713). Casiri l'a trouvé dans Dhabbî et il l'a publié (t. II, p. 106).

-quête. Le traité conclu, Todmîr se nomma et invita les musulmans à entrer dans la ville. Ils le firent, et quand ils s'aperçurent de l'extrême faiblesse de la garnison, ils se repentirent bien des conditions qu'ils avaient accordées, mais ils ne les violèrent pas. Puis ils informèrent Târic du succès de leurs armes. Quelques musulmans restèrent à Todmîr; mais la plupart prirent la route de Tolède pour aller rejoindre Târic.

«Pendant trois mois Moghîth avait assiégé les chrétiens dans leur église, lorsqu'un matin on vint lui dire que le gouverneur avait quitté l'église en secret et qu'il avait pris la fuite vers les montagnes de Cordoue, afin d'aller rejoindre ses coreligionnaires à Tolède. Sans avertir personne, Moghîth sauta aussitôt à cheval et se mit à la poursuite du gouverneur. Près du village de Catalavera[1], il l'aperçut qui fuyait sur un cheval de poil alezan. Le chrétien regarda derrière lui et quand il vit Moghîth courir vers lui à franc étrier, il perdit la tête. Ayant quitté la grande route et se trouvant arrêté par un fossé, il poussa son cheval; mais le cheval tomba et se cassa le cou. Moghîth trouva le chrétien étendu sur son bouclier. Ce fut le seul prince chrétien qui fût fait prisonnier; tous les autres conclurent des traités ou se retirèrent en Galice. Ensuite Moghîth força les chrétiens de l'église à se rendre et leur coupa la tête. Cette église

---

1) قطلبيرة dans le manuscrit. Ce village, qui n'existe plus, est nommé *Catluira* dans la traduction latine du Calendrier de Cordoue (p. 114 de mon édit.). Ce sont les mêmes lettres et ةتطلبيرة chez Maccari (t. I, p. 166, l. 2) est une faute.

fut appelée depuis [par les musulmans], celle des captifs. Quant au gouverneur, Moghîth, qui avait l'intention de le présenter plus tard au commandeur des croyants, le fit jeter en prison. Ajoutons encore que le général musulman confia la garde de la ville aux juifs, qu'il continua d'occuper le palais et qu'il donna les maisons de la ville à ses frères d'armes.

Sur ces entrefaites, Târic était arrivé à Tolède. Après avoir mis garnison dans cette ville, il se rendit à Guadalaxara, passa la Sierra[1] par le col nommé depuis le Col de Târic[2], et arriva à une ville située de l'autre côté de la Sierra. On lui donna le nom de ville de la Table, parce qu'on y trouva la table de Salomon, fils de David[3]. Les bords de cette table étaient incrustés d'émeraudes, de même que ses pieds, lesquels étaient au nombre de trois cent soixante-quinze. Ensuite Târic arriva à la ville d'Amaya[4], où il trouva beaucoup d'argent et d'objets précieux, et dans l'année 93, il retourna à Tolède.

Mousâ ibn-Noçair débarqua en Espagne dans le mois de Ramadhân de l'année 93 (juin 712), accompagné d'une grande armée, laquelle, selon quelques-uns, comp-

1) La Sierra de Guadarrama.

2) On pense que c'est Buitrago. Selon Lafuente y Alcantara (p. 252) c'est le défilé de Somosierra.

3) D'après Arib *apud* Ibn-Chelât, p. 90 et Ibn-Haiyân (*apud* Maccari, t. I, p. 172), cette table provenait de legs pieux, et elle servait à porter les saintes Ecritures dans les processions. Elle existait déjà longtemps avant la conquête arabe et Frédegaire (cap. 73) en parle; voyez Lafuente y Alcantara, p. 27, n. 2.

4) اماىه, sans points, dans le manuscrit.

tait dix-huit mille hommes. Ayant appris ce que Târic avait fait, il avait pris ce général en haine. Quand il fut arrivé à Algéziras, on lui conseilla de suivre la route que Târic avait suivie; mais il refusa de le faire, d'autant plus que les chrétiens qui lui servaient de guides, lui disaient: — Nous vous indiquerons une route beaucoup meilleure et sur laquelle il y a à conquérir des villes plus importantes que celles que Târic a conquises. — Enchanté de cette proposition, autant qu'irrité de la conduite de Târic, Mousâ se laissa guider d'abord vers la capitale de Sidona (Medina-Sidonia), qu'il prit de vive force, ensuite vers Carmona. Cette dernière ville était une des plus fortes de l'Espagne, et comme elle ne pouvait être prise ni par assaut, ni par blocus, mais seulement par ruse, Mousâ y envoya quelques chrétiens qui, comme Julien, s'étaient soumis spontanément (peut-être étaient-ce des sujets de Julien). Ces chrétiens y arrivèrent armés et comme s'ils eussent été des fuyards. Les habitants de Carmona leur ayant permis d'entrer dans leur ville, ces prétendus fuyards ouvrirent, pendant la nuit, la porte dite de Cordoue aux cavaliers de Mousâ, lesquels se précipitèrent sur les gardes.

«Maître de Carmona, Mousâ marcha contre Séville. C'était, parmi toutes les villes de l'Espagne, la plus grande, la plus importante, la mieux bâtie et la plus riche en anciens monuments. Avant la conquête de l'Espagne par les Goths, elle avait été la résidence [du gouverneur romain]; les rois Goths avaient choisi Tolède pour la leur, mais Séville était restée le siège de la science sacrée et profane, et c'est là que demeurait la

noblesse romaine. Après un siége de plusieurs mois, Mousâ la prit, les chrétiens s'étant retirés à Béja. Ayant mis des juifs en garnison à Séville, Mousâ marcha contre Mérida. Là aussi il y avait plusieurs nobles espagnols, de même que d'anciens monuments, un pont, des palais et des églises magnifiques. Quand Mousâ vint assiéger la ville, les habitants allèrent à sa rencontre. Le combat, qui fut sanglant, eut lieu à un mille de la cité. Le lendemain il recommença; mais pendant la nuit Mousâ avait embusqué des piétons et des cavaliers dans des carrières qui se trouvaient là, et quand le second combat se fut engagé, ces troupes attaquèrent les ennemis à l'improviste et en firent un grand carnage. Ceux qui avaient eu le bonheur d'échapper aux épées des musulmans, se retirèrent dans la ville. Celle-ci était très forte et ses murailles étaient telles que jamais on n'en a bâti de semblables. Aussi Mousâ l'assiégea-t-il sans succès pendant plusieurs mois. Au bout de ce temps il fit ouvrir une tranchée, et alors les musulmans se mirent à saper les murailles d'une tour; mais ils furent arrêtés dans leurs travaux par une substance extrêmement dure, nommée *argamasa* en espagnol, contre laquelle leurs pioches et leurs haches ne pouvaient rien. Pendant qu'ils essayaient en vain de la briser, les chrétiens donnèrent l'alarme. Les musulmans périrent en martyrs dans la tranchée, et aujourd'hui encore cette tour porte le nom de *tour des martyrs;* mais peu de personnes connaissent l'origine de ce nom.

«Après cette catastrophe, les chrétiens se dirent: — Nous avons brisé les forces de l'ennemi; aujourd'hui

plus qu'en aucun autre temps, il sera disposé à nous accorder la paix; il faut donc la lui demander. — Cet avis ayant été approuvé, des députés se rendirent auprès de Mousâ. Les négociations avortèrent; mais la veille de la fête, les députés revinrent. La première fois qu'ils étaient venus, ils avaient vu que la barbe de Mousâ était blanche; cette fois au contraire, ils virent qu'elle était brune, Mousâ l'ayant teinte avec du henné. Ils s'en étonnèrent, et l'un d'entre eux dit: — Je le crois anthropophage, ou bien c'est un autre homme que celui d'hier. — Le jour de la rupture du jeûne, quand les députés revinrent pour la troisième fois, ils virent que la barbe de Mousâ était noire, et, de retour auprès de leurs concitoyens: — Insensés que vous êtes, leur dirent-ils; vous combattez des prophètes qui se métamorphosent et se rajeunissent quand ils le veulent! Leur roi, d'un vieillard qu'il était, est devenu un jeune homme [1]. Il faut donc accepter toutes les conditions qu'il voudra nous accorder. — Les habitants conclurent alors un traité, en vertu duquel les propriétés des chrétiens qui avaient péri le jour de l'embuscade et de ceux qui s'étaient réfugiés en Galice appartiendraient aux musulmans, tandis que les biens et les ornements des églises deviendraient la propriété de Mousâ. Ce traité conclu, les chrétiens ouvrirent les portes de leur ville aux musulmans le jour de la rupture du jeûne de l'année 94 (30 juin 713).

«Sur ces entrefaites, les chrétiens de Séville s'étaient

---

1) Ceci est évidemment un conte populaire.

mis à comploter contre la garnison musulmane, et, renforcés par les chrétiens de Niébla et de Béja, ils avaient tué quatre-vingts soldats. Le reste de la garnison avait pris la fuite et était arrivé dans le camp de Mousâ devant Mérida. Cette ville s'étant rendue, Mousâ envoya son fils Abdalaziz avec une armée contre Séville. Abdalaziz s'empara de cette cité et retourna ensuite auprès de son père.

«Vers la fin du mois de Chauwâl (vers la fin de juillet 713), Mousâ quitta Mérida et se mit en route vers Tolède. Informé de son approche, Târic alla à sa rencontre pour lui présenter ses hommages. Il le trouva dans un endroit nommé . . . . . [1], dans la province de Talavera. Du plus loin qu'il l'aperçut, il mit pied à terre; mais Mousâ lui donna un coup de fouet sur la tête et lui reprocha durement de lui avoir désobéi. Ensuite, quand on fut arrivé à Tolède, Mousâ dit à Târic: — Montre-moi ton butin et surtout la table. — Târic lui montra la table; mais comme il y manquait un pied que Târic en avait arraché, Mousâ lui demanda où était ce pied. — Je n'en sais rien, lui répondit Târic; c'est ainsi que j'ai trouvé la table. — Mousâ fit remplacer le pied qui manquait par un pied d'or, et en outre il fit envelopper la table dans une natte.

«Ensuite il se remit en marche et conquit Saragosse ainsi que les autres villes de cette province; mais dans l'année 95 (26 septembre 713 — 15 septembre 714), un messager du calife Walîd vint lui apporter l'ordre

1 Le man. porte بادك (*sic*).

de retourner à la cour. Il confia alors le gouvernement de toute l'Espagne à son fils Abdalazîz, après lui avoir assigné Séville pour sa résidence. Cette ville étant située sur les bords d'un fleuve si large qu'il est impossible de le traverser à la nage. Mousâ voulait que les navires musulmans y fussent en station, et qu'elle fût, pour ainsi dire, la porte de l'Espagne. Abdalazîz resta donc à Séville, tandis que son père quitta la Péninsule, accompagné de Târic et de Moghîth. Ce dernier avait avec lui le gouverneur de Cordoue qu'il avait fait prisonnier, et quand Mousâ lui eut ordonné de lui livrer ce chrétien, Moghîth, qui s'enorgueillissait de son titre de client du calife, lui répondit ceci: — Je vous jure que vous ne l'aurez pas; il n'appartient qu'à moi de le présenter au calife. — Alors Mousâ lui enleva ce prisonnier de vive force; mais on lui dit: — Si vous réussissez à le conduire vivant à la cour, nous en serons bien étonnés. — En effet, Moghîth s'écria: — C'est moi qui l'ai fait prisonnier; à présent qu'on me l'a enlevé, je lui couperai la tête, — et il le fit.»

V.

LE COMTE JULIEN.

On sait que Masdeu et d'autres écrivains, croyant que Julien ne se trouve mentionné dans aucune chronique antérieure à celle que le moine de Silos composa au commencement du XII[e] siècle, ont prétendu que ce personnage n'a jamais existé. Une telle asser-

tion n'est plus permise aujourd'hui. Les chroniques arabes les plus anciennes parlent déjà de Julien; encore au XIe siècle son nom, comme il résulte du témoignage de Becri, se conservait dans ceux de plusieurs localités aux environs de Ceuta, et d'ailleurs M. de Slane[1] a trouvé dans la partie nécrologique des Annales de Dzahabi un passage fort curieux, d'où il résulte que Julien laissa un fils nommé Pedro, ou Malka-Pedro comme l'appellent les Arabes, et que son petit-fils embrassa l'islamisme et prit le nom d'Abdallâh. Cependant on n'est pas encore d'accord sur la nation à laquelle appartenait Julien. Était-ce un Berbère, un Grec ou un Goth? Et puis, était-ce un prince indépendant, ou bien un tributaire, soit du roi d'Espagne, soit de l'empereur de Constantinople? Ces questions, qui ont beaucoup occupé les critiques, sont encore fort obscures. Peut-être un passage qui se trouve dans un auteur presque contemporain, Isidore de Béja, nous aidera-t-il à les résoudre. Je sais bien que l'on affirme que ce chroniqueur ne dit pas un seul mot de Julien, mais je crois pouvoir prouver que cette opinion est erronée.

A l'endroit où Isidore (c. 40) raconte que Mousâ, de retour en Orient, fut condamné par le calife à une forte amende, il s'exprime en ces termes:

Quod ille [Mousâ] consilio nobilissimi viri Urbani, Africanæ Regionis sub dogmate Catholicæ fidei exorti, qui cum eo cunctas

---

1) Voyez sa traduction de l'*Histoire des Berbères*, par Ibn-Khaldoun, t. I, p. 346.

Hispaniæ adventaverat patrias[1],
accepto, complendum pro nihilo exoptat,
atque pro multâ opulentiâ parum (*lisez* parvum) impositum onus existimat;
sicque fideiiusores dando per suos libertos congeriem nummorum dinumerat,
atque mirâ velocitate compositum pondus exactat,
sicque successoris tempore fisco adsignat.

Ce passage qui a échappé, je ne sais comment, à l'attention de tous les historiens et de tous les critiques qui se sont occupés de cette époque, est pourtant extrêmement remarquable. Dans aucun autre auteur, soit chrétien, soit musulman, on ne trouve le nom de cet Urbain, de ce *nobilissimus vir*, qui avait constamment accompagné Mousâ pendant le cours de ses conquêtes en Espagne. Aussi je me tiens convaincu que ce nom propre est altéré, et que, sous le nom d'*Urbanus*, se cache celui de *Iulianus*. Remarquons d'abord que la terminaison des deux noms (*anus*) est absolument la même. La syllabe *ur* et la syllabe *iu* ont le même nombre de jambages, et dans l'ancienne écriture il est d'autant plus difficile de distinguer l'une de l'autre, que la première lettre des noms propres était, non pas une majuscule, mais une minuscule, et que la lettre *i* s'écrivait sans point. Aussi rien n'est plus fréquent que des corruptions de ce genre, et je puis me borner à en citer un seul exemple. Dans une charte de l'année 1090,

1) Chez Isidore ce mot signifie *provinces*

publiée par M. Munoz[1], on trouve: «elegerunt ipsius patrie homines veridicos et huius rei sapitores iam in decrepitâ etate positos, fratrem Dominum (Dominicum?), fratrem Didacum, — —, quos *adrimamentaverant* in sanctâ ecclesiâ ut dicerent veritatem inter episcopum et regem.» Il est clair qu'il faut lire *adiuramentaverant* (*adjurer*). Enfin le nombre des traits de la lettre *b* et de la syllabe *li* (l'*i* sans point) est aussi le même. Pour peu que l'on se soit familiarisé avec la paléographie et que l'on sache dans quel déplorable état se trouve le texte d'Isidore, le changement de *urbanus* en *iulianus* ne paraitra donc pas trop hasardé, tandis qu'il serait fort étrange qu'Isidore parlât d'un allié de Mousâ qu'aucun autre auteur ne connaît.

Pour ce qui concerne les mots qui suivent immédiatement après le nom de Julien: «Africanæ Regionis sub dogmate Catholicæ fidei exorti,» ils pourraient signifier à la rigueur que Julien était né en Afrique; mais Isidore savait assez de latin pour ne pas se permettre de construire le mot *exortus* avec un génitif. Au lieu de *exorti* je crois devoir lire *exarci* (exarchi). Julien aurait été alors gouverneur de l'Afrique pour l'empereur de Constantinople. Que ces gouverneurs portaient réellement le titre d'exarque, c'est ce qui ne saurait être révoqué en doute. Deux lettres du pape Grégoire le Grand portent cette adresse: «Gennadio Patricio et Exarcho Africæ,» et chacun sait qu'Héraclius, le père de l'empereur de ce nom, était aussi

1) *Fueros*, t. I, p. 159.

exarque de l'Afrique; mais ce titre étant presque inconnu aux ignorants copistes du moyen âge, ils y ont souvent substitué d'autres mots. C'est ainsi qu'on lit dans l'édition que Struvius a donnée de la chronique de Reginon (sous l'année 755): «Ravennam cum Pentapoli et omni *exercitu* conquisivit et S. Petro tradidit.» C'est une faute; il faut lire *exarcato*, comme on trouve dans l'édition de M. Pertz. Au reste, le titre de comte, que le moine de Silos et d'autres auteurs donnent à Julien, est l'équivalent d'exarque, car le continuateur de Jean de Biclar (c. 29), copié par Isidore de Béja (c. 16), donne le titre de comte à l'exarque Grégoire.

En lisant donc comme je l'ai proposé: «nobilissimi viri Iuliani, Africanæ Regionis sub dogmate Catholicæ fidei exarchi,» nous voyons qu'un auteur beaucoup plus ancien que les chroniqueurs arabes parle déjà de Julien, ce qui met hors de doute l'existence de ce personnage, et nous arrivons en outre à ce résultat, que Julien n'était pas vassal ou sujet du roi visigoth, comme on l'a cru, mais gouverneur, pour l'empereur de Constantinople, de ce petit coin de l'Afrique que les Arabes n'avaient pas encore arraché aux faibles successeurs de Constantin le Grand, c'est-à-dire de Ceuta et des lieux circonvoisins. Ce pays, en effet, n'appartenait pas à l'Espagne au commencement du VIII[e] siècle: il appartenait à l'empereur byzantin, depuis l'époque où le roi d'Espagne Theudis (531—548) l'avait perdu, événement dont Isidore de Séville (*Hist. Goth.*, p. 496) parle en ces termes: «Post tam felicis successum victoriæ, trans fretum inconsulte Gothi se gesserunt. Denique, dum

adversus milites [les Impériaux, comme constamment chez cet auteur] qui Septem oppidum, pulsis Gothis, invaserant, Oceani freta transissent, idemque castrum magna vi certaminis expugnarent, adveniente die Dominico deposuerunt arma, ne diem sacrum prælio funestarent. Hac igitur occasione repertâ, milites, repentino incursu aggresi, exercitum, mari undique terrâque conclusum, adeo prostraverunt, ut ne unus quidem superesset, qui tantæ cladis excidium præteriret.» Le chroniqueur arabe Ibn-Adhârî parle aussi de ce désastre et voici ce qu'il en dit (t. I, p. 211): «Un roi goth d'Espagne, nommé Theudus [1], ayant passé le Détroit pour aller combattre des Berbères [2] qui s'étaient jetés dans Ceuta, d'autres Berbères se réunirent en grand nombre contre lui, l'attaquèrent à l'improviste et le combattirent [3] si vigoureusement que bien peu de Goths réussirent à se sauver. Theudus lui-même retourna en Espagne.»

Il n'y a aucun ancien témoignage latin qui nous autorise à penser que les Goths ont plus tard recouvré cette province. On a bien prétendu que Sisebut (612—621) la reconquit, et l'on cite à ce propos Isidore de Séville, p. 502, où on lit: «De Romanis quoque præsens bis feliciter triumphavit, et quasdam eorum urbes expugnando sibi subiecit, [residuas inter fretum

1) Il faut lire تُودوش au lieu de بردوش.

2) Si c'étaient réellement des Berbères, ils étaient au service de l'empereur byzantin.

3) Au lieu de فقتلوه il faut lire فقتلوه, comme je l'ai dit dans la note, p. 117.

omnes exinanivit, quas gens Gothorum post in ditionem suam facile redegit].» Les mots que j'ai mis entre des crochets comme l'a fait Florez, ne se trouvent ni dans l'édition de Grotius ni dans celle de Labbe, mais seulement dans celle qui a paru à Madrid en 1597. Qu'ils soient interpolés ou non (Rodrigue de Tolède, l. II, c. 17, les a aussi), l'expression *inter fretum* (chez Rodrigue *intra fretum*) ne peut signifier en tout cas que *de ce côté-ci du détroit* (comme plus loin *infra fretum*), car lorsqu'Isidore veut dire *de l'autre côté du détroit*, il dit, comme tout le monde, *trans fretum* (p. e. dans le passage cité ci-dessus et *Orig.* XIV, c. 4, § 29). Ce qu'il raconte un peu plus loin en parlant de Suinthila (p. 503), montre aussi qu'il s'agit de victoires remportées sur les Impériaux en Espagne, mais non pas en Afrique. Voici ses paroles: «Postquam vero apicem fastigii regalis conscendit, urbes residuas, quas in Hispanis Romana manus agebat, prælio conserto obtinuit, auctamque triumphi gloriam præ cæteris regibus felicitate mirabili reportavit. Totius Hispaniæ infra Oceani fretum monarchia regni primus idem potitus, quod nulli retro principum est collatum.» Isidore de Béja (c. 6), qu'on m'a opposé aussi, ce qui est fort étrange, se borne à dire: «Hic (Sisebutus) per Hispaniam urbes Romanas subiugat.» Comparez encore dans la petite chronique d'Isidore de Séville (*Esp. sagr.*, t. VI, p. 475): «In Hispania quoque Sisebutus Gothorum rex quasdam eiusdem Romanæ militiæ urbes cepit.»

Il n'est donc nulle part question d'une reprise de l'ancienne Mauritania Tingitana sur les Impériaux. C'est

ce qui a été reconnu depuis longtemps, par exemple en 1827 par Aschbach[1], qui l'admet, mais en avouant que, pour le faire, il faut s'appuyer sur des auteurs du XVe ou du XVIe siècle, ce que la critique historique ne permet certainement pas. D'un autre côté, la Tingitanie était considérée par les anciens écrivains d'Orient comme faisant partie de l'empire romain au temps de l'invasion arabe de l'Afrique, et ils affirment (voir Beládzori, p. 227) que le pouvoir de l'exarque Grégoire s'étendait depuis Tripoli jusqu'à Tanger. Enfin un Espagnol qui a été témoin de la conquête de l'Espagne par les Arabes, le continuateur de Jean de Biclar, ne semble avoir nul soupçon que la Tingitanie fût avant cette époque au pouvoir des Goths, car il dit (c. 38): «Moroan vero antequam moreretur Ismaelitarum provincias suos inter filios dispertivit, id est,' Persidis cet. — — Ægyptum, vel ulterioris Ætyopiæ partes, Tripoleos, Africæ, *et usque ad Gaditana freta adiacentes provincias* Habdelaziz filio dereliquit,» et (c. 42): «fratremque supra præmissum, cui pater a finibus Ægypti usque ad fretum Gaditanum tradiderat potestatem.»

Encore un mot pour couper cours aux malentendus et aux fausses conclusions. *De droit*, la Tingitanie étair toujours une province de l'Espagne; aussi Isidore de Séville (*Orig.* XIV, 4, § 29) la nomme-t-il comme la sixième, exactement comme Sextus Rufus (*Breviarium*, c. 5), qui énumère les six provinces dans le même ordre, l'avait fait deux siècles et demi avant lui, et il y

---

1) *Geschichte der Westgothen*, p. 240.

a des listes d'évêchés où la Tingitanie est nommée pour mémoire, tandis qu'il n'en est pas question dans d'autres [1]. Elle n'était pas portée en ligne de compte; «le nombre des évêches de l'Espagne, dit une de ces listes, déduction faite de la Tingitanie, est,» etc. *De fait*, elle était perdue; aussi ne trouve-t-on jamais la signature d'un évêque africain parmi celles des conciles tenus sous les Goths, quoique ces signatures soient en grand nombre.

Les auteurs arabes-espagnols sont donc dans l'erreur quand ils disent que Julien était gouverneur de Ceuta pour le roi d'Espagne. Ils sont beaucoup trop récents pour faire autorité sur un tel point, et d'ailleurs ils ne sont pas d'accord entre eux, car pour l'un des plus anciens, Ibn-al-Coutîa, Julien n'est pas un vassal de Roderic, mais un marchand. Les autres détails qu'ils donnent sur ce personnage me semblent assez plausibles. Entouré de barbares et séparé par de vastes pays d'avec les autres provinces de l'empire byzantin, l'exarque de Ceuta devait, par la force des choses, chercher à se rapprocher du roi visigoth, le seul prince chrétien qui se trouvât dans son voisinage.

VI.

LES FILS DE WITIZA.

Il y a de fortes présomptions en faveur du récit de

1) Voyez plusieurs de ces listes dans l'*Esp. sagr.*, t. IV, p. 253 et suiv. Dans celle que contient notre man. Vossius n° 91 in-octavo, la Tingitanie n'est pas nommée.

la trahison des fils de Witiza. Ce récit ne se trouve pas dans les mauvaises traditions, mais bien dans les traditions arabes-espagnoles. Les chroniques du Nord (celles d'Albelda et de Sébastien) le donnent aussi, et chez Isidore (c. 36), Oppas, le frère de Witiza, est l'allié des musulmans; d'ailleurs, cet écrivain dit qu'au temps de l'invasion musulmane, l'Espagne était en proie à la guerre civile [1], et que Roderic fut trahi pendant la bataille; chap. 34:

eoque prælio, fugato omni Gothorum exercitu, qui cum eo æmulanter fraudulenterque ob ambitionem regni advenerant, cecidit;

sicque regnum simul cum patriâ male cum æmulorum internetione amisit.

Je me tiens même persuadé que si nous possédions cette chronique telle qu'elle est sortie de la plume de son auteur, nous y trouverions le récit de la trahison des membres de la famille de Witiza. Il y a, dans le chapitre 30, une phrase qu'on ne semble pas avoir remarquée, mais qui mérite bien de l'être. Après avoir fait l'éloge de Witiza, Isidore dit qu'Apsimare monta sur le trône de Constantinople; puis il continue en ces termes:

Huius temporibus Witiza decrepito iam patre pariter regnat;

qui in Æra DCCXXXIX *suprafata cladis non feren-*

---

1) Dum per supranominatos Missos Hispania vastaretur, et nimium, non solum hostili, verum etiam intestino furore confligeretur. c. 36.

tes exitium, per Hispaniam e palatio vagitant, quâ de causâ propriâ morte decesso iam patre, florentissime suprafatos per annos Regnum retemptat,

atque omnis Hispania,
gaudio nimio freta,
alacriter lætatur.

A qui se rapportent les paroles que j'ai soulignées? A personne, évidemment; elles ne sont pas à leur place. Dans le texte d'Isidore tel qu'il nous est parvenu, il n'a pas été question d'un événement funeste qui aurait forcé certaines personnes à quitter le palais et à aller mener une vie errante; et pourtant Isidore doit avoir parlé d'un tel événement, puisqu'il dit: «suprafata clades.»

Que si l'on remarque à présent 1° qu'Isidore dit bien dans le chapitre 34: «Rudericus tumultuose regnum hortante senatu invadit,» mais que dans le texte tel que nous l'avons, il garde un silence absolu sur la mort de Witiza, ce qui est fort étrange puisqu'il parle de la mort des autres rois goths et qu'il en indique soigneusement la date, et 2° que, d'après une tradition rapportée par Ibn-Adhârî (t. II, p. 4), Roderic se souleva contre Witiza et le tua: alors il est présumable que la «suprafata clades» est le meurtre de Witiza; que les personnes qui quittèrent le palais étaient les frères et les fils de ce roi, et que les passages d'Isidore sur le meurtre de Witiza et sur le sort de ses parents, manquent, à l'exception d'un seul, dans le texte que nous avons. Cette dernière circonstance n'est pas inexplicable. La conduite des parents de Witiza ayant été plus

qu'équivoque au temps de l'invasion, il ne serait pas étonnant qu'un de leurs amis se fût efforcé de rendre illisibles, dans la chronique latine, les passages qui les concernaient.

Au reste, bien que le fond de l'histoire de la trahison soit sans doute véritable, il est néanmoins fort difficile, à cause de la diversité des témoignages, d'en préciser les détails. Pour commencer par les noms propres, nous remarquerons qu'Ibn-al-Coutia nomme trois fils de Witiza et qu'il les appelle Olemundo (ثمند dans le manuscrit), Romulo (رملد) et Ardabast (ارطبس), tandis que l'auteur de l'*Akhbâr madjmoua* n'en nomme que deux, qu'il appelle Sisebert et Oppas. En ce point, le témoignage d'Ibn-al-Coutîa me semble mériter la préférence. Les trois noms qu'il donne ne soulèvent en eux-mêmes aucune objection. Olemundo est une altération d'Audemundus [1], de même qu'Alphonsus est une altération d'Adephonsus; dans les chartes des IX[e] et X[e] siècles, ce nom est écrit Olemundus, Olimundus et Olomundus [2], et chez Sampiro (c. 20) on trouve Olmundus. Les noms de Romulo et d'Ardabast étaient aussi en usage. Le premier se trouve, par exemple, dans une charte de 818, que Villanueva a publiée [3], et le second était porté par le bisaïeul de Witiza [4]. D'ailleurs, Ibn-al-Coutîa pouvait être bien renseigné sur ce point.

---

1) Voyez les signatures du XIII[e] concile de Tolède.

2) Voyez les chartes publiées dans l'*Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 430, 449 et 458.

3) *Viage literario á las iglesias de España*, t. XIII, p. 221.

4) Sébastien, c. 3.

puisqu'il descendait lui-même d'un fils de l'avant-dernier roi goth. Cependant je ne veux pas dire qu'il faille rejeter tout à fait le témoignage de l'auteur de l'*Akhbâr madjmoua*. L'Oppas qu'il nomme est sans doute le même que celui dont parle Isidore; mais au lieu de l'appeler le fils de Witiza, il aurait dû l'appeler le frère de ce monarque. Quant à Sisebert, j'ignore qui il était; il peut avoir été un frère d'Oppas, ou bien un seigneur goth non allié à la famille de Witiza.

Examinons à présent ce que les frères et les fils de Witiza ont fait à l'époque de l'invasion.

Sébastien raconte ceci: «Witizano defuncto, Rudericus a Gothis eligitur in Regno. Filii vero Witizani, individiâ ducti eo quod Rudericus regnum patris eorum acceperat, callide cogitantes, Missos ad Africam mittunt, Saracenos in auxilium petunt, eosque navibus advectos Hispaniam intromittunt.» Aucun auteur arabe digne de confiance ne raconte la chose de cette manière, et j'hésite fort à admettre que les fils de Witiza aient invité les Sarrasins à venir en Espagne. Je ne crois pas non plus qu'ils leur aient fourni des navires. Les navires sur lesquels les Sarrasins passèrent le Détroit, leur avaient été fournis par Julien; les auteurs arabes le déclarent unanimement.

Le récit d'Ibn-al-Coutia ne me semble pas non plus tout à fait exact. D'abord cet auteur dit que les fils de Witiza étaient encore en bas âge à l'époque de la mort de leur père. On a déjà observé que s'il en eût été ainsi, ils n'auraient pas pu commander des troupes peu de temps après. Mais cette erreur est légère; ce

qui s'expliquerait moins aisément, ce serait que les fils de Witiza se fussent mis à traiter avec Târic dès que les deux armées auraient été en présence, et que le lendemain matin ils eussent passé du côté de l'ennemi; car d'après Isidore, les Sarrasins, après avoir remporté la victoire, n'épargnèrent pas plus les traitres que les partisans de Roderic (»regnum *cum æmulorum internetione* amisit» Rudericus). Et puis, quelle était l'intention des princes quand ils trahirent le roi? Voulaient-ils seulement s'assurer, comme Ibn-al-Coutia donne à l'entendre [1], la paisible possession de leurs domaines patrimoniaux? Évidemment ils voulaient autre chose: ils convoitaient le pouvoir, le trône; mais livrer le pays aux musulmans n'était pas le moyen d'atteindre ce but.

La tradition rapportée par Ibn-al-Coutia soulève donc des objections assez graves. Aussi l'auteur de l'*Akhbâr madjmoua*, dont le récit se recommande par sa vraisemblance et par son accord avec le témoignage d'Isidore, présente-t-il la trahison sous un tout autre point de vue. Selon lui, les princes (qui semblent s'être réconciliés avec Roderic quelque temps après la mort de Witiza) ne traitèrent avec Târic ni avant ni pendant la bataille. Le cœur rempli de haine contre l'usurpateur, ils résolurent de l'abandonner, mais ils ne se doutaient pas qu'en le faisant ils livreraient leur patrie aux Africains. «Ces étrangers, se dirent ils, n'ont nullement le projet de se fixer dans notre pays; tout ce qu'ils veulent, c'est du butin, et quand ils l'auront, ils re-

1) أَنْ يُمْضِىَ (طارِقٌ) لَهُم ضِياعَ ابيهم.

tourneront en Afrique.» Ce raisonnement était juste: Târic, pas plus que Tarîf avant lui, n'était venu en Espagne pour conquérir ce pays; il avait mission pour le reconnaître et pour en piller la côte, mais pour rien de plus, et si Mousâ eût pu prévoir qu'une simple razzia deviendrait une conquête, il aurait donné à Târic une armée plus considérable, ou plutôt il se serait bien gardé de l'envoyer en Espagne, il serait venu y recueillir en personne la gloire et les avantages matériels de la conquête. Aussi les traditions arabes s'accordent-elles toutes en ce point, que Mousâ, malgré les éclatants succès de son lieutenant, ou plutôt à cause de ces succès, était extrêmement irrité contre lui et qu'il récompensa son zèle intempestif par des coups de fouet. «Pourquoi, lui dit-il d'après une tradition rapportée par Arîb [1], pourquoi as-tu marché en avant sans ma permission? Je t'avais ordonné de faire seulement une razzia et de retourner ensuite en Afrique.»

Les membres de la famille de Witiza avaient donc raison de croire que l'ennemi n'était pas venu sur le territoire du royaume pour y établir sa domination, y planter son drapeau, y importer sa religion et ses lois. Mais les choses prirent une tournure à laquelle ni les princes, ni Mousâ, ni Târic lui-même ne s'étaient attendus. Ayant vu fuir devant lui l'armée des Goths,

---

1) *Apud* Ibn-Chebât, man., p. 90: ما دعاك الى الايغال والتقحّم فى البلاد بغير امرى وانما كنت بعثتك غازيا ثم تنصرف ٥

Târic, au lieu de retourner en Afrique, dépassa les ordres qu'il avait reçus et marcha hardiment en avant. Dès lors l'Espagne était à lui. Énervé par la servitude et renfermant dans son sein une population immense qui voyait dans les Berbères des libérateurs plutôt que des ennemis, ce royaume devait crouler au premier choc. Il croula en effet et avec une rapidité étonnante. Alors les grands se mirent à capituler; les princes de la maison de Witiza firent comme eux, et ils obtinrent de Târic le traité dont parle Ibn-al-Coutîa et qui fut ratifié par le calife.

En résumé, les princes de la maison de Witiza ont donc été moins coupables qu'ils ne le paraissent d'après le récit de Sébastien ou celui d'Ibn-al-Coutîa; mais il n'en est pas moins vrai que, par leur aveugle ambition et leur étroit égoïsme, ils ont été la cause première de la perte de leur patrie. Le déplorable état du pays fit le reste.

VII.

TEXTES RELATIFS A LA PROPRIÉTÉ TERRITORIALE APRÈS LA CONQUÊTE.

De même que je n'avais pas l'intention, en écrivant ce mémoire, de raconter la conquête, mais seulement de discuter quelques questions qui se rattachent à ce sujet, de même je n'ai pas le dessein d'exposer ici la situation que les conquérants firent aux vaincus. Ce que j'ai à dire sur la conquête et sur ses suites, trouvera ailleurs

une place plus convenable; mais je crois devoir profiter de cette occasion pour donner la traduction de deux textes inédits qui me semblent d'un grand intérêt.

Le premier passage que je vais donner et que je dois à l'extrême obligeance de feu mon savant ami, don Serafin Estevanez Calderon, à Madrid, se trouve dans la relation d'un voyage fait en Espagne par un ambassadeur marocain au temps de Charles II. En parlant des villes de la côte de l'Andalousie, cet ambassadeur donne sur la conquête arabe des détails qu'il a empruntés textuellement à des historiens anciens, aujourd'hui perdus ou du moins inconnus en Europe. M. Calderon qui possédait un manuscrit de ce livre et qui en a parlé [1], a bien voulu en faire copier pour moi le passage suivant [2]:

«Dans le livre de Mohammed [3] on trouve encore ceci: De même que Mousâ avait partagé entre ses soldats, après la conquête de l'Espagne, les prisonniers et le reste du butin, il partagea aussi entre eux les terres conquises; mais il déclara propriété de l'État la cinquième partie de ces terres et des maisons qui s'y trouvaient, comme il l'avait fait pour la cinquième partie des captifs et de la propriété mobilière. Il choisit parmi

---

1) Voyez la brochure que M. Calderon a publiée à Madrid, en 1851, sous ce titre: *De la milicia de los Arabes en España, fragmento tomado de la historia de la infanteria Española* (p. 7).

2) On trouvera le texte dans l'Appendice, nº 1.

3) C'est-à-dire, de Mohammed ibn-Mozain, que l'auteur de la Relation a cité précédemment. Ce Mohammed ibn-Mozain, qui vivait au XIe siècle, était le fils d'un prince de Silves que Motadhid de Seville avait détrône. Voyez mes *Scriptorum Arabum loci de Abbadides*, t. II, p. 123

les prisonniers les mieux élevés et parmi leurs enfants cent mille personnes pour les présenter à Walid, le commandeur des croyants; mais il laissa les paysans et les enfants qui étaient encore très jeunes sur le *khoms* [1], afin qu'ils le cultivassent et qu'ils donnassent au trésor la troisième partie des productions. Ces gens-là étaient ceux des plaines; on leur donnait le nom d'*akhmis* [2], et à leurs enfants celui de *beni-'l-akhmis*. Pour ce qui concerne les autres chrétiens, qui (au temps de la conquête) se trouvaient dans les forteresses ou sur les hautes montagnes, Mousâ leur laissa leurs biens et le libre exercice de leur culte, à condition qu'ils payeraient l'impôt foncier (*djizya*) [3]. Ceux-là conservèrent, dans le Nord, une partie de leurs biens; car, en capitulant avec les musulmans, ils s'étaient engagés à leur céder le reste et à payer l'impôt foncier (*djizya*) pour les terres à arbres fruitiers et pour les terres labourables. En leur accordant ces conditions, Mousâ s'était réglé sur le meilleur exemple, le Prophète ayant accordé aux juifs de Khaibar les mêmes conditions pour ce qui concernait leurs plantations de palmiers et leurs terres arables.

«A l'exception de trois districts, à savoir Santarem et Coïmbre dans l'ouest, et .... [4] dans l'est, Mousâ par-

---

1) C'est-à-dire, sur les terres devenues la propriété de l'État. Le mot *khoms* signifie *cinquième partie*.

2) C'est le pluriel de *khoms*.

3) Le passage qui se trouve un peu plus loin, montre que ce mot ne désigne pas chez notre auteur *la capitation*, mais *l'impôt foncier*. Chez lui, c'est donc le synonyme de *caratch*.

4) Ce nom propre est altéré dans le manuscrit.

tagea donc entre ses soldats les terres de tous les districts conquis de vive force, après en avoir assigné la cinquième partie au trésor. Ce partage eut lieu en présence des *tâbiîs*[1] Hanach Çanânî, Abou-Abdérame Djobbolî et Ibn-Rabâh, qui se trouvaient dans l'armée de Mousâ, et depuis lors ces terres se sont transmises par héritage de père en fils.

«Quand on parle de terres conquises par la force des armes, on entend par là le *khoms.* Les terres agrégées au domaine de l'islam par capitulation, sont celles du Nord. Là les chrétiens ont conservé la propriété de leurs terres et de leurs arbres, mais non celle de leurs autres biens.

«D'après des savants des temps anciens, qui connaissaient bien la condition de l'Espagne, tout ce pays, à l'exception d'un petit nombre de localités bien connues, fut annexé à l'empire musulman par capitulation; car, après la déroute de Roderic, toutes les villes capitulèrent avec les musulmans. Par conséquent, les chrétiens qui y demeuraient, restèrent en possession de leurs terres et de leurs autres propriétés, et ils conservèrent le droit de les vendre.

«Lorsque Mousâ et plusieurs de ses frères d'armes furent arrivés auprès du calife Walîd, ils lui demandèrent la permission d'évacuer l'Espagne et de retourner dans leurs demeures. Le calife les traita avec beaucoup d'égards et de bonté; il leur donna des fiefs dans la Péninsule, mais il leur refusa les moyens de quitter ce

---

1) On appelait ainsi les disciples des compagnons de Mahomet.

pays et ne consentit pas à ce qu'ils l'abandonnassent, sous quelque prétexte que ce fût. Il les y renvoya donc, après leur avoir ordonné de communiquer sa réponse à leurs camarades.

Plus tard, le calife Omar ibn-Abdalaziz [Omar II] s'intéressa beaucoup à l'Espagne. Il ôta au gouverneur d'Afrique le droit qu'il avait eu jusque-là de nommer celui de l'Espagne, et donna lui-même le gouvernement de ce dernier pays à Samh ibn-Mâlic. Arrivé dans la Péninsule avec ses soldats, Samh voulut que ceux-ci eussent leur part des propriétés données autrefois aux soldats de Mousâ. Alors ces derniers envoyèrent des députés à la cour du calife. Ces députés se plaignirent de Samh; ils demandèrent au calife la permission de retourner dans leurs anciennes demeures, et ils voulurent que les soldats de Samh les remplaçassent en Espagne. Mais le calife n'y voulut point entendre; il les rassura, les confirma dans leurs droits par des lettres patentes données en présence de témoins, et concéda aux soldats de Samh d'autres fiefs. — Si Omar, fils de Khattâb [Omar Ier], dit-il, n'avait pas donné dans l'Inde des fiefs aux soldats, la défense de ce pays aurait été impossible. Ce qui est vrai pour l'Inde, l'est encore plus pour l'Espagne. A Dieu ne plaise que les musulmans soient un jour forcés d'abandonner ce pays! — (Cependant ceci arrivera; les arrêts du destin doivent s'accomplir).

«D'après une autre tradition [1], Mousâ n'avait pas en-

---

1) Cette tradition est la meilleure, puisqu'elle est confirmée par le témoignage d'Isidore (c. 48).

core partagé toutes les terres conquises entre ses soldats et le trésor, lorsqu'il fut rappelé à la cour. Il pria donc le calife Walîd de finir ce qu'il avait commencé; mais ceci n'eut lieu que sous le califat d'Omar II, lequel donna le gouvernement de l'Espagne à Samh ibn-Mâlic le Khaulânite, en lui ordonnant de dresser le cadastre du domaine de l'État. Se conformant à cet ordre, Samh envoya en divers lieux des personnes chargées de ce soin.

«Quelques-uns de ceux qui avaient conquis l'Espagne sous Mousâ et Târic arrivèrent à la cour de Walîd, et celui-ci les confirma, par des lettres patentes, dans leurs droits sur les terres qui avaient été divisées entre eux. Quant à ceux qui plus tard étaient venus en Espagne, il leur donna en fief beaucoup de terres qui appartenaient au *khoms*.

«Abdalmelic ibn-Habîb dit ceci [1]: Lorsque, dans l'année 100 (718—719), sous le califat d'Omar II, Samh eut été nommé gouverneur de l'Espagne, les soldats arabes qui l'accompagnaient voulurent avoir leur part de ce que possédaient les soldats de Mousâ; mais alors quelques-uns de ces derniers se rendirent auprès d'Omar II. Ils lui dirent que Mousâ avait partagé les terres entre eux, après en avoir assigné la cinquième partie au trésor, et que Walîd les avait confirmés dans leurs droits, comme le prouvaient les lettres patentes de ce calife. Omar II leur confirma alors à son tour, par des lettres patentes, les droits que Walîd leur avait accordés, et il

1) Ce passage ne se trouve pas dans le man. d'Oxford, il est emprunté à un autre livre qu'Ibn-Habîb écrivit sur la conquête, et que les auteurs arabes citent souvent.

écrivit à Samh une lettre dans laquelle il lui enjoignait de respecter ses lettres patentes et de faire exécuter ce qu'il avait ordonné en faveur des pétitionnaires, lesquels retournèrent pleins de joie et en vantant la générosité et la justice du calife. Ce dernier ordonna en outre à Samh de donner en fief des terres du *khoms* aux soldats qui étaient venus avec lui en Espagne.

«Un autre savant dit ceci: Les terres du *khoms* restèrent distinctes des autres et on les cultivait au profit du trésor musulman sous le règne des gouverneurs. Sous celui des Omaiyades, on les cultivait en leur nom, jusqu'au temps des troubles, lorsque les chefs s'insurgèrent partout. Le *khoms* a donc existé fort longtemps et sous différents régimes. Dieu est l'héritier de la terre et de ceux qui l'habitent; c'est le meilleur des héritiers!»

L'autre passage, dans lequel il est question des Arabes de Syrie et de leur établissement en Espagne, se trouve dans la préface du Dictionnaire biographique qu'Ibn-al-Khatîb a publié sous ce titre: *al-Ihâta fî tarîkh Gharnâta.* Il est conçu en ces termes [1]:

«Lorsque les Arabes de Syrie, qui, par la noblesse de leur naissance et par leur amour de la gloire, étaient comme des lions de Charâ [2], furent entrés en Espagne avec Baldj, leur émir, les Baladis, c'est-à-dire les Arabes qui y étaient venus avant eux, se trouvèrent fort à l'étroit. En conséquence ils voulurent que ces étrangers quittassent le pays. — Ce pays, disaient-ils, nous

1) Voyez le texte dans l'Appendice, n° II.

2) Charâ était une région montagneuse en Arabie. Il y avait beaucoup de bêtes féroces.

appartient puisque nous l'avons conquis, et il n'y a pas de place pour d'autres. — Puis, voyant que les Syriens ne voulaient pas partir, ils prirent les armes pour les y contraindre. La guerre entre ces deux partis dura jusqu'à l'arrivée d'Abou-'l-Khattâr Hosâm ibn-Dhirâr le Kelbite. S'étant embarqué secrètement sur la côte de Tunis, cet Abou-'l-Khattâr arriva à l'improviste à Cordoue, et quand il eut montré le diplôme par lequel Handhala ibn-Çafwân, le gouverneur de l'Afrique, le nommait au gouvernement de l'Espagne, les deux factions, qui étaient encore en guerre l'une contre l'autre, se soumirent à ses ordres. Ayant fait arrêter les chefs des Syriens, il les força, comme chacun sait, de quitter le pays; puis, voulant empêcher que la guerre civile ne recommençât, il forma le projet d'établir les tribus syriennes dans les provinces. Il exécuta ce plan, et assigna aux Syriens la troisième partie de ce que produisaient les terres des chrétiens [1]. Les tribus syriennes quittèrent donc Cordoue.

«D'après Abou-Merwân [2], Ardabast, le comte de l'Espagne, le chef des chrétiens et le percepteur du caratch que ceux-ci avaient à payer aux émirs, avait suggéré cet expédient. Ce comte était fort renommé, dans les premiers temps de la domination musulmane, par son

---

1) Auparavant on avait déjà établi les soldats de Samh sur le domaine de l'État, sur le *khoms* comme disaient les Arabes, et ce fut aussi sur le *khoms* qu'Abou-'l-Khattâr établit les Syriens. Sous le rapport pécuniaire, les cultivateurs chrétiens ne perdirent rien à cette mesure: au lieu de donner à l'État la troisième partie des produits de la terre, ils devaient la donner dorénavant aux Syriens.

2) C'est-à-dire Ibn-Haiyân, le célèbre historien.

savoir et par sa grande pénétration en affaires. Ce fut donc lui qui conseilla au gouverneur d'éloigner les Syriens de Cordoue, la résidence, où il n'y avait pas de place pour eux, et de les établir dans les provinces, où ils vivraient comme ils avaient vécu auparavant dans les provinces de la Syrie. Le gouverneur suivit ce conseil, après s'être assuré du consentement des Syriens eux-mêmes. Il établit donc le *djond*[1] de Damas dans la province d'Elvira, celui du Jourdain dans la province de Reiya, celui de Palestine dans la province de Sidona, celui d'Émèse dans la province de Séville, celui de Kinnesrîn dans la province de Jaën, et celui d'Égypte, en partie dans la province de Béja, et en partie dans celle de Todmîr. Pour faire subsister les Arabes de Syrie, le gouverneur leur donna la troisième partie de ce que produisaient les terres des chrétiens. Les Berbères et les Arabes-baladîs restèrent les associés[2] des chrétiens; ils conservèrent leurs métairies, on ne leur prit rien du tout. Quant aux Syriens, lorsqu'ils virent que les terres sur lesquelles ils avaient été établis ressemblaient à celles qu'ils avaient occupées dans leur patrie, ils s'y plurent, et bientôt ils y devinrent puissants et riches. Cependant ceux d'entre eux qui, au moment de leur arrivée en Espagne, s'étaient établis dans des endroits qui leur avaient paru agréables, ne quittèrent pas leurs de-

1) *Armée, division.*

2) En arabe *charîc*. Ce nom, qui est l'équivalent du *hospes* des lois germaniques, était commun au propriétaire et au paysan cultivateur. Le dernier rendait au premier quatre cinquièmes des récoltes et des autres produits de la terre. Voyez mon Glossaire sur Ibn-Adhârî, p. 15, 16.

meures; ils y restèrent avec les Baladîs, et quand on payait la solde ou qu'il fallait se mettre en campagne, ils se rendaient au *djond* auquel ils appartenaient. Dans ce temps-là, on les appelait *les séparés*.

«Ahmed (ibn-Mohammed) ibn-Mousâ [1] dit ceci: Le calife nommait ordinairement (dans chaque *djond*) deux chefs; l'un allait à la guerre, et l'autre restait dans le *djond* [2]. Le premier recevait une solde de deux cents pièces d'or; le second ne recevait pas de solde pendant trois mois, mais au bout de ce temps il allait remplacer son collègue, soit que celui-ci appartînt à la même tribu, soit qu'il appartînt à une autre. Les Syriens qui allaient à la guerre, c'est-à-dire les frères, les fils ou les neveux du chef, recevaient dix pièces d'or par tête à la fin de la campagne. (Quand on payait les troupes), le chef siégeait à côté du général; il déclarait quelles personnes avaient acquis des droits à la solde par leur service actif, et afin de lui donner un témoignage d'estime, on réglait la solde sur sa déclaration. Lui seul, d'ailleurs, prenait soin que les soldats de son bataillon fissent leur service, et personne, excepté lui, ne les in-

---

1) C'est le célèbre historien Râzî, qui naquit en 888 et qui mourut en 955.

2) Littéralement: «Le calife donnait ordinairement deux drapeaux un drapeau qui allait à la guerre, et un drapeau qui demeurait en place.» Dans les armées musulmanes, c'étaient les chefs qui portaient les drapeaux (voyez Tabarî, t. II, p. 216, 218 éd. Kosegarten; Ibn-Khallicân, t. I, p. 386 éd. de Slane; Ibn-Batouta, t. I, p. 265); de là vient que *porte-drapeau* est synonyme de *chef*; comparez Ibn-al-Khatîb, dans mes *Notices*, p. 258, l. 9, et p. 259, l. 14.

spectait. Les soldats syriens qui n'appartenaient pas à la famille du chef[1], recevaient cinq pièces d'or par tête à la fin de la campagne. Pour les Baladîs, c'était autre chose: on ne donnait une solde qu'à ceux d'entre eux qui appartenaient à la famille du chef. Eux aussi avaient deux chefs; l'un allait à la guerre, l'autre demeurait où il était[2]. Le premier recevait cent pièces d'or de poids, et au bout de six mois, son collègue venait le remplacer. Le Divan et le *kitba*[3] existaient exclusivement pour les Syriens. Ceux-ci étaient exempts de la dîme[4]; ils étaient destinés au service militaire, et ils devaient seulement payer un impôt fixe sur les revenus qu'ils retiraient des chrétiens. Les soldats arabes-baladîs au contraire, payaient la dîme comme tout le monde. Quelques-unes de leurs familles allaient à la guerre de la même manière que les Syriens, mais sans toucher une solde, et on les traitait alors comme nous l'avons dit ci-dessus[5]. Les Baladîs n'étaient portés sur le rôle que dans le cas où le calife avait formé deux armées et les envoyait chacune dans une direction différente; alors il

---

1) Les volontaires.

2) Les Baladîs, comme le prouve la suite de ce passage, étaient une réserve qu'on n'appelait aux armes qu'en cas de besoin.

3) Ces deux mots, qui sont synonymes, désignent le rôle des soldats régulièrement payés par le trésor public. Isidore (c. 75) appelle le Divan: „publicus Codex Scrinarii."

4) Comme les Syriens ne possédaient pas de terres (Isidore, c. 75, dit aussi qu'ils subsistaient des impositions que payaient les chrétiens), cette exemption était fondée sur la nature des choses.

5) L'auteur semble vouloir dire que le service des Baladîs n'était réglé que par leurs propres chefs.

appelait les Baladîs à son aide [1]. Il y avait encore une troisième troupe qu'on appelait *les remplaçants*, et qui était composée de Syriens et de Baladîs; quand elle allait à la guerre, on la traitait comme ces derniers.»

---

1) Ce passage prouve clairement que les Baladîs n'étaient qu'une réserve.

RECHERCHES

SUR

L'HISTOIRE DU ROYAUME DES ASTURIES ET DE LÉON.

Outre les inscriptions et les chartes, les sources latines pour les trois premiers siècles de l'histoire du royaume des Asturies et de Léon, sont celles-ci:

Chronique d'Albelda, écrite en 881 et continuée en 883 (publiée dans l'*España sagrada*, t. XIII).

Chronique de Sébastien, écrite vers la même époque (*ibid.*).

Chronique de Sampiro (866—984) (*ibid.*, t. XIV).

Fragments d'une ancienne chronique relatifs aux règnes d'Alphonse III, de Garcia et d'Ordoño II (*Esp. sagr.*, t. XVII). Ces fragments se trouvent dans l'ouvrage du moine de Silos (c. 39—47), et comme ce chroniqueur a la coutume de copier assez fidèlement les chroniques anciennes, je crois que cette partie de sa compilation est aussi une copie, à peu près littérale, d'une chronique aujourd'hui perdue.

Les petites chroniques imprimées dans le XXIIIe volume de l'*España sagrada*. Elles ne donnent que des dates, et ces dates ont été fréquemment altérées par des copistes inattentifs.

Quant aux chroniqueurs du XIII[e] siècle, Lucas de Tuy et Rodrigue de Tolède, qui n'ont pas eu d'autres documents que ceux que nous possédons aussi, ils sont parfois utiles quand il s'agit de rétablir un texte corrompu; mais lorsqu'ils racontent quelque chose qui ne se trouve pas dans les chroniques anciennes, ils méritent rarement croyance.

Les chroniques latines sont donc en petit nombre; elles sont d'ailleurs maigres et incomplètes, de sorte que les premiers siècles de l'histoire des Asturies et de Léon sont pleins d'obscurités. Heureusement ces sources ne sont pas les seules: les annales arabes contiennent sur le même sujet des détails aussi nouveaux que curieux. Vivant au milieu d'un peuple qui était arrivé à un très haut degré de civilisation, les habiles et consciencieux chroniqueurs de Cordoue prenaient beaucoup d'intérêt à l'histoire des États du Nord, et comme ils n'ont négligé aucune occasion pour s'en instruire, leurs ouvrages peuvent et doivent servir à corriger les chroniques latines et surtout à les compléter.

A la tête de ces annalistes musulmans, il faut placer le célèbre Ibn-Haiyân de Cordoue, qui florissait au XI[e] siècle. C'est lui qui a connu le mieux, non-seulement l'histoire de sa patrie, mais aussi celle des États voisins, et si nous possédions encore les dix volumes de son *Moctabis* et les soixante de son *Matin*, l'histoire du royaume de Léon nous serait peut-être plus claire que celle d'aucun autre État chrétien de la première moitié du moyen âge. Malheureusement tout ce que nous en avons se réduit à un seul volume du *Moctabis* et à des

fragments ou extraits qui se trouvent chez les historiens postérieurs; mais ces morceaux sont fort précieux et il faut les recueillir soigneusement. Beaucoup d'entre eux se rapportent à l'histoire du royaume de Léon, et c'est principalement dans l'Histoire universelle d'Ibn-Khaldoun qu'il faut les chercher. Ibn-Khaldoun les a insérés, soit dans son chapitre sur les Omaiyades d'Espagne, soit dans celui qu'il a consacré aux rois chrétiens de ce pays.

Quelles étaient les sources où puisaient les annalistes cordouans du XIe siècle et notamment Ibn-Haiyân? Savaient-ils le latin ou du moins le roman, cette langue qui n'était plus le latin, mais qui cependant n'était pas encore l'espagnol? Ont-ils travaillé seulement sur des rapports faits de vive voix, ou bien se sont-ils aussi servis de chroniques latines? Ces questions se présentent d'elles-mêmes, mais il est assez difficile d'y répondre.

En thèse générale il est permis d'affirmer que les Arabes, excessivement fiers de leur langue et de leur littérature, dédaignaient d'apprendre la langue des vaincus. Quand ces derniers voulaient converser avec eux, ils étaient forcés d'apprendre l'arabe [1], et c'est là une des différences essentielles qui existent entre la conquête arabe et la conquête germanique: les rudes Germains adoptèrent la langue et la religion des vaincus, beaucoup plus civilisés qu'eux; les Arabes au contraire, qui, profitant habilement des connaissances des vaincus, étaient deve-

---

1) Voyez Euloge et Alvaro, *passim*.

nus peu à peu leurs supérieurs, leur imposèrent, du moins jusqu'à un certain point, leur langue et leur religion. Cependant il y avait, même dans les hautes classes de la société arabe, des personnes qui n'ignoraient pas tout à fait le roman. Une anecdote fort curieuse, mais très indécente, montre qu'Abdérame III et ses vizirs comprenaient et employaient certains mots de cette langue [1]; et pour ce qui concerne les annalistes de Cordoue, il ne faut pas oublier que pour la plupart ils n'étaient pas d'origine arabe, mais d'origine espagnole. L'arabe était donc bien leur langue maternelle, mais leurs ancêtres avaient parlé le roman, et leurs amis ou leurs parents le parlaient encore. Or, Ibn-Haiyân était aussi d'origine espagnole, et il me paraît certain qu'il savait le roman. Il rapporte [2] une phrase en cette langue, phrase qui avait été prononcée par Omar ibn-Hafçoun En outre, ses données sur l'ancienne histoire de Léon sont trop exactes pour être puisées uniquement dans la tradition orale. Je serais donc porté à croire qu'il a consulté des chroniques chrétiennes aujourd'hui perdues.

J'ai l'intention de publier dans cet article quelques textes arabes relatifs à l'histoire de Léon et de discuter à leur aide plusieurs points qui sont encore obscurs; mais avant de commencer ce travail, j'ai encore à dire quelques mots sur un manuscrit latin dont je me suis

---

1) Voyez cette anecdote chez Ibn-Adhârî, t. II, p. 243, chez Maccarî, t. II, p. 417, et dans le *Badâyi*, man. de Copenhague, fol. 105 v., 106 r.

2) Man. d'Oxford, fol. 74 r.

servi et qui appartient à la Bibliothèque de Leyde. Ce manuscrit (fonds Vossius, nº 91 in-octavo), dont il est fait mention dans le Catalogue de 1716 (p. 390), mais d'une manière vague et inexacte, est en parchemin, et d'une écriture du XIIIᵉ siècle; il se compose de 113 feuillets. C'est ce qu'on appelle un *livre de Pélage*. On sait que Pélage, évêque d'Oviédo au commencement du XIIᵉ siècle (1101—1129), a réuni dans un seul volume plusieurs anciennes chroniques, qu'il les a interpolées et qu'il y a joint ses propres ouvrages. On donne à cette collection le titre de *livre de Pélage* ou de *manuscrit d'Oviédo*; mais il y a deux livres de Pélage: le grand, que Moralès a décrit (voyez cette notice dans l'*Esp. sagr.*, t. XXXVIII, appendice 40), et le petit, dont il existe plusieurs rédactions. Celle du manuscrit de Leyde semble à peu près la même que celle qui se trouve dans un manuscrit de la Bibliothèque royale de Madrid, décrit par Bayer dans une de ses notes sur la *Bibliotheca vetus* de Nicolas Antonio (p. 14). Sans compter quelques pièces très courtes et d'aucune importance, il contient donc: une liste des villes épiscopales, sous ce titre: Hec sunt civitates quas regebant reges Gothorum et sui pontifices (dans l'*Esp. sagr.*, t. IV, p. 253 et suiv., Florez a publié plusieurs listes de cette espèce, mais non pas celle-ci); — Annales Complutenses; — courte chronique du cloître de Corias (dans les Asturies) (imprimée dans l'*Esp. sagr.*, t. XXXVIII, p. 372); — traité de Pélage d'Oviédo sur Tolède, Saragosse, Léon et Oviédo (*ibid.*, p. 372—376); — collection d'anciens documents, connue sous le nom de *Chronicon Albeldense* (ces mor-

ceaux se trouvent ici dans un autre ordre que dans le tome XIII de l'*Esp. sagr.*); — dernière partie de la chronique de Sébastien (chapitre 20 jusqu'à la fin); — chronique de Sampiro; — chronique de Pélage; — concile de Léon, de l'année 1020; — Chronicon Iriense; — Privilegium votorum (*Esp. sagr.*, t. XIX, p. 329 —335).

Quoique ce manuscrit n'offre presque rien d'inédit, il m'a cependant été utile; il m'a servi pour corriger en quelques endroits le texte des éditions, et dans la suite j'aurai l'occasion de faire connaître quelques-unes des bonnes leçons qu'on y trouve.

I.

HISTOIRE DES ROIS CHRÉTIENS DE L'ESPAGNE, PAR IBN-KHALDOUN.

Le célèbre historien Ibn-Khaldoun, qui sortait d'une illustre famille sévillane, et qui, dans l'année 1364, avait été envoyé en ambassade, par le sultan Mohammed V de Grenade, à la cour de don Pèdre le Cruel, a consacré un chapitre de son Histoire universelle aux rois chrétiens de la Péninsule. Ce chapitre n'est pas irréprochable: l'auteur n'avait pas toujours assez de matériaux à sa disposition, et il est tombé parfois dans des erreurs généalogiques, chronologiques et autres; mais ces fautes ne peuvent surprendre dans un étranger, dans un homme d'une autre race et d'une autre religion; la seule chose qui nous étonne, c'est qu'elles ne soient

pas infiniment plus nombreuses, et l'on ne peut nier qu'à tout prendre ce morceau historique ne fasse honneur à la littérature arabe. Il est certain du moins que celle des chrétiens du moyen âge n'a rien qui mérite d'être mis en comparaison avec lui: il n'y a pas eu de chroniqueur chrétien qui ait donné un aperçu aussi lucide et aussi exact de l'histoire d'un État musulman quelconque.

Le chapitre d'Ibn-Khaldoun est surtout important pour l'histoire du Xe siècle. Rien de plus laconique, pour ce qui concerne cette période intéressante, que les chroniques latines de Léon: ne trouvant à enregistrer que des défaites et des humiliations de toute sorte, les moines ont pris le parti le plus simple, celui de se taire. Les fragments d'Ibn-Haiyân, cités par Ibn-Khaldoun, suppléent à leur silence.

Pour publier ce chapitre[1] je me suis servi de trois manuscrits, dont deux se trouvent dans la Bibliothèque nationale à Paris[2], tandis que le troisième appartient à la Bibliothèque de Leyde. Le man. A. (man. de Paris $\frac{742}{4}$) est le meilleur de tous; celui que je désigne par la lettre B. (man. de Paris $\frac{742}{3}$) est moins correct. Le man. de Leyde (n^0^ 1350, t. IV), le plus fautif des trois, est cependant remarquable parce qu'il contient deux passages qui ne se trouvent pas dans les autres

1) Voyez le texte dans l'Appendice, n° III. Si celui qui a publié à Boulac, en 1867, l'ouvrage d'Ibn-Khaldoun, avait connu le texte de ce chapitre tel que je l'avais donné, le sien n'offrirait pas les fautes, les omissions et les contresens dont il fourmille.

2) M. Defrémery a eu l'obligeance de les collationner pour moi.

exemplaires et d'où il résulte que l'auteur a donné deux éditions de ce chapitre. Il nous apprend lui-même [1] que la première (celle que donnent les man. de Paris) a paru, vers l'année 1380, à Tunis, où il se trouvait alors. La seconde (celle que nous avons ici) a été publiée environ douze années plus tard, vers l'année 1392. L'auteur habitait alors le Caire [2], et la grande distance entre cette ville et l'Espagne explique la plus grave des fautes dans lesquelles il est tombé, quand il raconte que Jean Ier de Castille, après avoir perdu la bataille d'Aljubarrota, battit les Portugais, s'empara de Lisbonne et plaça un jeune homme de la famille royale sur le trône de Portugal. C'était évidemment une nouvelle qu'on avait reçue au Caire, mais elle n'avait aucun fondement.

Les notes que j'ai ajoutées à ma traduction n'ont presque d'autre but que de rectifier les fautes de l'auteur, pour la plupart assez légères. Si j'avais donné plus d'extension à ces notes, si je m'étais laissé aller à y discuter des questions historiques et à comparer d'autres récits avec celui d'Ibn-Khaldoun, mon commentaire aurait, pour ainsi dire, étouffé le texte. C'est ce qu'il fallait éviter, et je m'en suis abstenu d'autant plus volontiers que la plupart de mes observations trouveront plus tard une place plus convenable.

---

1) Voyez l'autobiographie d'Ibn-Khaldoun dans le *Journ. asiat.*, IVe série, t. III, p. 303, ou dans la traduction des *Prolégomènes* par M. de Slane, t. I, p. LXX.

2) Voyez *Journ. asiat.*, *ibid.*, p. 337, 338; dans la trad. des *Prolég.*, p. LXXXII, 1381 est une faute d'impression pour 1388.

«Histoire des Beni-Alphonse de Galice, rois d'Espagne après les Goths, au temps de la domination musulmane. Notices sur leurs voisins, les Francs, les Basques et les Portugais.

«Il y a aujourd'hui quatre rois chrétiens, qui règnent sur quatre pays, lesquels entourent le pays musulman. Il est évident qu'à la longue nos coreligionnaires, qui ne possèdent plus les provinces que leurs ancêtres avaient conquises, ne pourront pas demeurer avec eux de l'autre côté de la mer. Le plus puissant parmi ces quatre rois est celui de Castille. Son royaume est d'une grande étendue, car il embrasse toutes les provinces de la Galice, à savoir la Castille, la Galice proprement dite, la Frontera (c'est-à-dire la plaine de Cordoue [1]), Séville, Tolède et Jaën, et il comprend presque tout le nord de la Péninsule depuis l'ouest jusqu'à l'est. A l'ouest ce royaume confine avec celui du roi de Portugal, qui est petit; c'est Lisbonne avec son territoire. J'ignore à quelle famille appartient ce roi [celui de Portugal]; mais je crois qu'il descend d'un des comtes qui dans le temps se sont emparés des provinces des Beni-Alphonse, comme nous le raconterons plus tard; peut-être aussi est-il de la famille des Beni-Alphonse; je n'en sais rien de certain [2]. A l'est du royaume de Castille se trouve celui de

---

1) «La Frontera est la plaine qui s'étend depuis Cordoue et Séville jusqu'à Jaën.» Autobiographie d'Ibn-Khaldoun, p. 16.

2) Les rois de Portugal descendaient de Henri de Bourgogne. S'étant mis au service des rois de Castille et ayant obtenu de grands succès sur les musulmans, cet aventurier en fut récompensé par la main de la fille naturelle d'Alphonse VI, et par un comté, qui, en grandissant, devint un royaume.

Navarre, c'est-à-dire, des Basques. Ce petit État, dont Pampelune est la capitale, sépare les provinces du roi de Castille de celles du roi de Barcelone. Ce dernier règne sur les provinces orientales de la Péninsule, depuis les districts d'Almérie jusqu'au delà de Barcelone.

« Nous entrerons à présent dans quelques détails sur l'histoire de ces peuples depuis le temps de la conquête.

«Lorsque les musulmans eurent vaincu les chrétiens, dans l'année 90 de l'hégire, et qu'ils eurent tué Roderic, le roi des Goths, ils se répandirent dans toutes les provinces de l'Espagne, tandis que les chrétiens, fuyant devant eux, passaient les défilés de Castille et se retiraient vers la côte du Nord. Rassemblés en Galice, ils proclamèrent roi Pélage, fils de Fafila. Celui-ci régna dix-neuf ans et mourut en 133 (9 août 750—30 juillet 751). Son fils Fafila, qui lui succéda, régna deux ans. Après sa mort, les chrétiens proclamèrent roi Alphonse, fils de Pedro, dont les descendants règnent encore aujourd'hui. Ces rois sont d'une famille de Galice; Ibn-Haiyân prétend, il est vrai, qu'ils descendent des Goths; mais à mon avis cette opinion est erronée; car cette nation avait déjà perdu le pouvoir, et il arrive rarement qu'une nation qui l'a perdu parvienne à le ressaisir. C'était une nouvelle dynastie, qui régnait sur un peuple nouveau; mais Dieu seul sait la vérité [1].

---

1) Ibn-Khaldoun s'est laissé tromper ici par son esprit philosophique. Ibn Haiyân a raison, car Sébastien (c. 13) assure également qu'Alphonse Ier, fils de Pierre, duc de Cantabrie, et gendre de Pelage, descendait de Reccared, le premier roi catholique parmi les Visigoths.

« Cet Alphonse, fils de Pedro, rassembla les chrétiens et les excita à défendre le pays que les musulmans ne leur avaient pas encore enlevé. Ceux-ci s'étaient avancés jusqu'en Galice; mais ils ne furent pas en état de poursuivre leurs conquêtes, et pendant que leur puissance s'amoindrissait de plus en plus, les chrétiens regagnèrent une grande partie de ce qu'ils avaient perdu.

« Alphonse, fils de Pedro, étant mort en 142 (4 mai 759—22 avril 760), après un règne de dix-huit années, son fils Froïla lui succéda. Celui-ci régna onze années, pendant lesquelles son pouvoir allait toujours en croissant, car ce fut précisément le temps où Abdérame Ier était occupé à fonder sa nouvelle dynastie. Froïla fut donc en état de recouvrer Lugo, Porto, Zamora, Salamanque, Ségovie et la Castille, qui, au temps de la conquête, avaient été occupées par les musulmans [1].

« Froïla étant mort en 52 (14 janvier 769 — 4 janvier 770), son fils [2] Aurelio régna pendant six ans et mourut en 58 (11 novembre 774 — 31 octobre 775). Ensuite Silon, son fils [3], régna pendant dix ans et mourut en 68 (24 juillet 784 — 14 juillet 785). A sa place on élut Alphonse, lequel fut détrôné et tué [4] par Maurecat, qui régna sept ans.

---

1) L'agrandissement du royaume des Asturies n'eut pas lieu sous le règne de Froïla Ier, mais sous celui de son prédécesseur, Alphonse Ier.

2) D'après Sébastien (c. 17), Aurelio était, non pas le fils, mais le cousin germain de Froïla Ier.

3) Silon, qui n'était pas le fils d'Aurelio, parvint à la dignité royale par son mariage avec la fille d'Alphonse Ier.

4) Ceci est une erreur: Alphonse II survécut cinquante-trois ans à Maurecat.

« Ensuite Abdérame [1], dont la puissance s'était accrue, envoya ses troupes en Galice, lesquelles remportèrent des victoires et firent du butin et des prisonniers. »

Afin que l'on puisse comparer la chronologie des premiers rois asturiens, telle que la donne Ibn-Khaldoun, avec celle que donnent Sébastien et le *Chronicon Albeldense*, je placerai les deux calculs l'un à côté de l'autre:

	Chroniques latines.	Ibn-Khaldoun.
Pélage	718—737	731(2) —750(1)
Fafila	737—739	750(1) —752(3)
Alphonse Ier	739—757	752(3) —759(60)
Froïla	757—768	759(60)—769
Aurelio	768—774	769 —774(5)
Silon	774—783	774(5) —784(5)
Maurecat	783—789	784(5) —791(2)

La chronologie des chroniques latines a été attaquée par plusieurs savants espagnols, tels que Pellicer, le marquis de Mondejar, Noguera et Masdeu, lesquels prétendent que la révolte de Pélage eut lieu, non pas en 718, comme disent les chroniques latines, mais en 754 ou dans l'année suivante. Leur opinion n'a pas été reçue avec faveur, et les raisons sur lesquelles ils se fondent sont en effet si faibles, qu'il était facile de les

1) Au lieu de nommer Abdérame, qui mourut avant Maurecat, Ibn-Khaldoun aurait dû nommer Hichâm Ier.

réfuter victorieusement, comme l'ont fait Risco, dans le XXXVII[e] volume de l'*España sagrada*, et M. de Govantes, dans le VIII[e] volume des *Memorias de la Real Academia de la Historia.* Cependant je ne voudrais pas défendre la chronologie des chroniques latines, car d'après le témoignage de Râzî et d'Ibn-Haiyân [1], auquel j'attache une grande importance, l'insurrection de Pélage n'eut lieu que sous le gouvernement d'Anbasa ibn-Sohaim, c'est-à-dire entre l'année 721 et 725.

Quant à la chronologie d'Ibn-Khaldoun, elle se contredit elle-même, car elle donne à Alphonse I[er] un règne de dix-huit années (ce qui s'accorde avec le témoignage des chroniques latines), et cependant elle fait commencer le règne de ce prince en 135 de l'hégire et en fixe la fin en 142, ce qui ne fait que sept ans. D'un autre côté, il paraît certain que la révolte de Pélage eut lieu, non pas en 731, comme prétend Ibn-Khaldoun, mais plusieurs années auparavant. Il est extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, de résoudre des difficultés de cette nature. Le fil conducteur pour sortir de ce labyrinthe nous manque.

«Un autre Alphonse [2] régna cinquante-deux ans, et quand il fut mort en 227 (21 octobre 841 — 10 octobre 842), son fils [3] Ramire (I[er]) lui succéda. Le trône fut occupé successivement par les descendants de ce dernier jusqu'au temps de Ramire (II), fils d'Ordoño (II),

---

1) *Apud* Maccarî, t. II, p. 9 et 671.

2) C'est le même Alphonse dont Ibn-Khaldoun a déjà parlé, à savoir Alphonse II, surnommé le Chaste.

3) Ramire I[er] était fils de Bermude I[er].

le dernier roi qui régnât sur tous les chrétiens de ce pays. Voici ce que dit Ibn-Haiyân: Ce Ramire monta sur le trône lorsque son frère Alphonse (IV), qui avait régné avant lui, fut devenu moine, l'année 319 (931), dans le temps de Nâcir (Abdérame III). Ce dernier remporta facilement des victoires sur Ramire; mais à la fin les musulmans essuyèrent une grande défaite dans l'année d'Alhandega, c'est-à-dire en 327 (939). Cette bataille eut lieu à Alhandega, près de la ville de Simancas, comme nous l'avons raconté dans l'histoire de Nâcir.

«Ramire mourut en 39 (20 juin 950—8 juin 951). Son frère Sancho [1], qui lui succéda, était vain, orgueilleux et belliqueux. Son pouvoir s'affaiblit de plus en plus, de même que celui des membres de sa famille; les comtes de son royaume s'insurgèrent contre lui, et dans la suite les Beni-Alphonse ne régnèrent plus seuls sur les Galiciens, si ce n'est après le temps des petites dynasties, comme nous le dirons plus tard. D'après Ibn-Haiyân, leur puissance fut brisée principalement par Ferdinand Gonzalez, comte d'Alava et de Castille, le plus considérable parmi les comtes, c'est-à-dire, parmi les gouverneurs provinciaux nommés par le roi. Ce Ferdinand se souleva contre Sancho et proclama roi le cousin germain de ce dernier, à savoir Ordoño (IV), fils d'Alphonse (IV), au nom duquel il s'empara du pouvoir. Abondonnant Sancho, les chrétiens firent cause

1) Sancho Ier n'était pas le frère, mais le second fils de Ramire II. Il succéda à son frère aîné, Ordoño III

commune avec Ferdinand, et ils furent soutenus par le roi des Basques[1]. Sancho arriva à Cordoue auprès de Nâcir pour lui demander du secours, et, en ayant obtenu, il s'empara de Zamora et fit occuper cette ville par ses auxiliaires musulmans. La guerre continua entre Sancho et Ferdinand jusqu'à ce que ce dernier fût fait prisonnier dans une bataille par le roi des Basques; alors Ordoño, fils d'Alphonse, régna seul. Sur ces entrefaites Hacam Mostancir était monté sur le trône. Celui-ci conclut la paix avec le roi des Basques, à la condition qu'il lui livrerait son prisonnier Ferdinand Gonzalez, comte d'Alava et de Castille; mais le roi des Basques refusa de remplir cette clause du traité et rendit la liberté à Ferdinand.

«Dans l'année 51 (962), Ordoño, fils d'Alphonse, le compétiteur de Sancho, arriva auprès de Mostancir pour lui demander du secours, et celui-ci lui donna alors des troupes sous les ordres de son client Ghâlib.

«Sancho, de la famille des Beni-Alphonse, mourut à Badajoz[2], et son fils Ramire (III) lui succéda. Ferdinand Gonzalez, le comte d'Alava, eut pour successeur son fils Garcia.

«Ramire (III) rencontra sur la frontière les musulmans qui faisaient une incursion, et les mit en fuite. Les musulmans essuyèrent plusieurs autres graves défaites après la mort de Hacam Mostancir, jusqu'à l'épo-

---

1) Ceci est une erreur. Le roi de Navarre, Garcia, l'oncle maternel de Sancho, prit parti pour ce dernier.

2) Ibn-Khaldoun se trompe ici; comparez Sampiro, c. 27.

que où Dieu leur donna Almanzor ibn-abî-Amir, le *hâdjib* de Hichâm, fils de Hacam. Almanzor fit plusieurs incursions dans le royaume de Ramire, et l'assiégea d'abord dans Zamora, ensuite dans Léon, après avoir combattu et vaincu Garcia, fils de Ferdinand, le seigneur d'Alava, et son allié le roi des Basques. Ces deux princes s'allièrent ensuite avec Ramire, et marchèrent ensemble contre Almanzor. La bataille eut lieu près de Simancas. Almanzor mit les chrétiens en fuite, s'empara de Simancas et détruisit cette ville.

«Les Galiciens s'étant dégoûtés de Ramire que le malheur semblait toujours poursuivre, son cousin germain [1] Bermude (II), fils d'Ordoño (III), se souleva contre lui. Alors la guerre civile éclata parmi les chrétiens. Dans l'année 74 (4 juin 984—23 mai 985), Ramire reconnut de nouveau la souveraineté d'Almanzor, et quand il fut mort quelque temps après, sa mère la reconnut également; mais les Galiciens résolurent d'offrir la couronne à Bermude, fils d'Ordoño, auquel Almanzor donna, sous certaines conditions que Bermude accepta, Zamora, Léon

---

1) Au lieu de *cousin germain*, les man. portent *oncle*. Je crois avec la plupart des historiens que Bermude II était fils d'Ordoño III, et par conséquent neveu de Sancho le Gras et cousin germain de Ramire III. Quelques écrivains ont voulu lui donner une autre origine, et ils ont suivi le moine de Silos, qui le nomme (c. 73) fils d'Ordoño, fils de Froïla II; mais ils n'ont pas remarqué qu'ils ont contre eux le témoignage de Bermude lui-même, car dans une charte que Yépès a publiée (t. V, Escr. 17), ce prince donne le nom de tante (*amita*, et non pas *amica*, comme Yépès a imprimé) à Thérèse et à Elvire, l'épouse et la sœur de Sancho le Gras. Son fils, Alphonse V, appelle aussi ces princesses ses tantes (grand'tantes); voyez *Esp. sagr.*, t. XXXVI, Escr. 2. D'ailleurs Ordoño, fils de Froïla II, n'a pas régné, et le père de Bermude II a bien régné, attendu que les chartes lui donnent le titre de roi.

et le territoire situé entre ces deux villes et la mer. Mais dans la suite Bermude se souleva, mécontent et irrité des violences qu'Almanzor se permettait dans le pays des Galiciens et du mépris qu'il montrait pour eux. Par conséquent Almanzor marcha contre lui dans l'année 78 (21 avril 988—10 avril 989). Après avoir pris Léon, il vint assiéger Bermude dans Zamora; mais Bermude s'enfuit de cette ville que ses habitants livrèrent à Almanzor, et celui-ci l'abandonna à la fureur de ses soldats. Depuis lors le roi des Galiciens, qui ne possédait plus que quelques châteaux dans les montagnes de la côte, reconnut tantôt l'autorité musulmane et tantôt se souleva contre elle, pendant qu'Almanzor faisait maintefois des incursions dans son pays. A la fin Bermude se soumit, retira sa protection au Coraichite qui s'était soulevé contre le *hâdjib*[1], et le lui livra dans l'année 85 (995). Alors Almanzor lui imposa un tribut, mit, en 89 (999), une population musulmane dans Zamora, et confia le commandement de cette place à Abou-'l-Ahwaç Man ibn-Abdalazîz le Todjîbite.

«Ensuite[2] il marcha contre Garcia, fils de Ferdinand, le seigneur d'Alava, qui d'ordinaire accordait un asile à ceux qui s'étaient révoltés contre Almanzor. Parmi eux se trouvait le propre fils de ce dernier.

«Almanzor assiégea, prit et détruisit Astorga[3], la capitale de la Galice.

---

1) Ce Coraichite est le prince du sang Abdallâh, surnommé Pierre sèche.

2) Ce mot est déplacé ici. La guerre contre Garcia Fernandez eut lieu en 989 et dans l'année suivante.

3) Les manuscrits nomment ici *Lisbonne*. Il est vrai qu'un demi-siècle

«Garcia étant mort, son fils Sancho lui succéda.

«Almanzor imposa un tribut aux Galiciens et tous les chrétiens reconnurent son autorité, de sorte que leurs princes semblaient des gouverneurs nommés par lui, à l'exception de Bermude, fils d'Ordoño, et de Menendo Gonzalez, comte de Galice, car ceux-ci étaient plus indépendants que les autres; toutefois Bermude envoya en 83 (993) sa fille à Almanzor, qui en fit son esclave, mais qui dans la suite l'affranchit et l'épousa.

«Bermude s'étant soulevé de nouveau, Almanzor s'avança jusqu'à Santiago, près de la côte de la Galice. C'est un pèlerinage de la chrétienté et l'on y trouve le tombeau de l'apôtre saint Jacques. Almanzor détruisit la ville qu'il trouva abandonnée, et il en fit transporter les portes à Cordoue, où il les plaça dans le toit de la mosquée, qu'il faisait agrandir à cette époque. Ensuite Bermude, fils d'Ordoño, implora la paix et envoya son fils Pélage [1] vers Man ibn-Abdalazîz, le gouverneur de

auparavant, Ordoño III avait pris cette ville; mais ce roi s'était borné à la piller, et elle n'était pas restée au pouvoir des Léonais (voyez Sampiro, c. 25). Sous le règne d'Almanzor, elle a constamment appartenu aux musulmans, et elle était même assez éloignée de la frontière, Almanzor ayant pris Coimbre dès l'année 987. D'ailleurs le titre de capitale de la Galice ne convient nullement à Lisbonne; les Arabes ne donnaient pas le nom de Galice au pays où elle se trouve. Il ne peut donc être question ici de Lisbonne, et je crois qu'Ibn-Khaldoun a mal lu le manuscrit dont il se servait. Dans l'écriture arabe أشبونة (Lisbonne) ne diffère pas beaucoup de أسترقة (Astorga), et c'est sans doute de cette dernière ville que l'auteur copié par Ibn-Khaldoun a voulu parler. Les chroniqueurs latins attestent qu'elle fut prise par Almanzor, et Léon ayant été ruinée de fond en comble, Astorga était devenue en effet la ville principale du royaume.

1) Ce Pélage, un bâtard à ce qu'il paraît, signe des chartes dans les années 998, 999 et 1006; il s'y nomme «proles Beremundi Regis.» Voyez *Esp. sagr.*, t. XVI, Escr. 11; Yépès, t. V, Escr. 7 (2), Berganza, t. I, p. 304.

la Galice, lequel se rendit avec lui à Cordoue. La paix ayant été conclue, Pélage retourna auprès de son père.

«Almanzor combattit vigoureusement la famille des Gomez. Ces comtes régnaient sur le pays qui s'étend entre Zamora et la Castille, sur la frontière de la Galice, et leur capitale s'appelait Santa-Maria[1]. Almanzor prit cette ville en 85 (995).

«Après la mort de Bermude, fils d'Ordoño, de la famille des Beni-Alphonse, son fils Alphonse (V), petit-fils par sa mère du seigneur d'Alava Garcia Fernandez[2], monta sur le trône. Comme il était encore en bas âge, le comte de Galice, Menendo Gonzalez, devint son tuteur et régna en son nom; mais Sancho, fils de Garcia, l'oncle maternel d'Alphonse, lui disputa la tutelle, et ils choisirent pour arbitre Abdalmelic, fils d'Almanzor, qui ordonna alors au juge des chrétiens [de Cordoue], Açbagh ibn....[3], de décider cette affaire. Le juge se prononça en faveur de Menendo Gonzalez. Alphonse resta donc sous la tutelle de Menendo jusqu'à l'époque où celui-ci mourut assassiné, c'est-à-dire jusqu'à l'année 98 (17 septembre 1007—4 septembre 1008). A partir de cette époque, Alphonse régna par lui-même. Il tâcha de réduire à l'obéissance les comtes qui, du

---

1) Santa-Maria était l'ancien nom de Carrion (voyez Sandoval, *Cinco Reyes*, fol. 12, col. 2, fol. 29, col. 1), et sa cathédrale était consacrée à la Vierge (voyez Lucas de Tuy, p. 98, et Rodrigue de Tolède, l. VI, c. 16).

2) Sa mère, nommée Elvire, était en effet fille de Garcia, comte de Castille, et d'Ava. Voyez Risco, *Historia de Leon*, t. I, p. 231; *Esp. sagr.*, t. XXXVI, Escr. 5.

3) Ce nom est douteux.

temps de son père ou auparavant, s'étaient soustraits à l'autorité royale. Il réussit dans son projet, et il remplaça les comtes par des personnes à sa dévotion, de sorte que dans la suite on n'entendit plus parler ni des Beni-Gomez, ni des Beni-Ferdinand, qui, comme nous l'avons raconté, s'étaient insurgés dans le temps de Sancho, fils de Ramire. Ensuite Alphonse rassembla les chrétiens, et, accompagné de son allié le roi des Basques, il alla combattre Modhaffar, fils d'Almanzor. La bataille eut lieu près de Clunia. Modhaffar mit les ennemis en fuite et devint maître de Clunia, qui avait fait sa capitulation.

«A la fin du quatrième siècle, lorsque la famille d'Almanzor eut perdu le pouvoir et que les Berbères eurent allumé la guerre civile, le seigneur d'Alava, Sancho, fils de Garcia, profita de la discorde des musulmans. Aidant une faction contre l'autre, il obtint une partie de ce qu'il désirait; mais en 406 (21 juin 1015—9 juin 1016) [1] il fut tué par le roi des Basques [2]. Cependant les chrétiens reconquirent ce qu'Almanzor leur avait enlevé en Castille et en Galice.

---

1) D'après son épitaphe (*apud* Berganza, t. I, p. 310), Sancho mourut le 5 février 1017. Trois petites chroniques (dans l'*Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 309, 320, 385) donnent la même date. Celui qui a écrit vers la fin du XIIIe siècle le document publié par Yépès (t. V, fol. 324, col. 1), et qui indique le même jour, mais l'année 1022, a mal lu l'épitaphe; elle porte: Era MLV, mais il a pris le V pour un X, ce qui donne une différence de cinq ans. Une charte chez Berganza (t. II, p. 416, Escr. 80) confirme la date de 1017. Elle est du 26 juin 1019, et on y lit que Garcia, le fils de Sancho, régnait à cette époque en Castille.

2) C'est une erreur: Sancho mourut de mort naturelle, et le roi de Navarre, Sancho le Grand, était son gendre.

Alphonse et ses descendants continuèrent à régner sur la Galice pendant l'époque des rois des petites dynasties et après ce temps, lorsque les Almoravides, c'est-à-dire les rois de la Mauritanie, de la tribu de Lamtouna, eurent vaincu et détrôné les rois des petites dynasties et que la domination arabe eut entièrement cessé en Espagne. On trouve dans les chroniques des Lamtouna que le roi de Castille qui imposa un tribut aux rois des petites dynasties, dans l'année quatre cent cinquante et tant, s'appelait Alvitus[1]. Celui-ci, à ce qu'il paraît, s'était révolté contre Sancho[2], fils d'Abarca, de la famille des Beni-Alphonse[3], qui régnait à cette époque et qui est souvent mentionné dans les chroniques des chrétiens, où on lit aussi qu'après sa mort ses trois fils, Ferdinand, Garcia et Ramire, divisèrent entre eux son royaume. Ferdinand, lorsqu'il régna seul, se rendit maître de Coïmbre et de plusieurs provinces d'Ibn-al-Aftas. En mourant il laissa trois fils, Sancho, Garcia et Alphonse, qui se disputèrent le trône. Alphonse (VI) resta le maître. Ce fut de son temps, dans l'an-

1) Ce nom est altéré dans les manuscrits, qui lui donnent une terminaison en *in*. Les auteurs ou les copistes arabes commettent très souvent cette faute, quand ils ont à écrire un nom latin en *us*: Maccari, par exemple, écrit (t. I, p. 237) Romanin (رومنين) au lieu de Romanus (رومنس). Au reste, l'Alvitus dont il est question dans le texte, n'était pas un roi de Castille, comme Ibn-Khaldoun et l'auteur du *Kitâb al-ictifâ* (dans mes *Script. Arab. loci de Abbad*, t. II, p. 14) l'ont supposé; c'était l'evêque de Léon qui se trouvait à la tête de l'ambassade que Ferdinand I[er] envoya à Séville en 1063 (455 de l'hégire) et sur laquelle on trouvera des détails dans mon *Histoire des musulmans d'Espagne*, t. IV, p. 129 et suiv.

2) Cette conjecture est malheureuse.

3) Ibn-Khaldoun se trompe: le roi dont il parle ici, Sancho le Grand de Navarre, n'était pas de la maison de Léon.

née 467 (27 août 1074 — 15 août 1075), que mourut Thâhir Ismâîl ibn-Dzî-'n-noun [1]. Alphonse s'empara de Tolède en 78 (1085), et cette ville devint alors le centre de la domination des chrétiens d'Espagne. Alphonse, qui comptait Alvar Fañez parmi ses grands et ses comtes, portait le titre d'*Imperator*, qui signifie *roi des rois*; il combattit, en 81 (1088), contre Yousof ibn-Téchoufîn à Zallâca, où il fut vaincu. Il assiégea aussi Ibn-Houd dans Saragosse. Son cousin germain Ramire, qui lui disputait le trône, vint assiéger Tolède, mais ne put la prendre. Alphonse assiégea Valence; Almérie fut assiégée par Garcia, Murcie par Alvar Fañez, et Xativa et Saragosse par le Campéador, lequel s'empara de Valence en 89 (1096) [2]; mais cette ville lui fut enlevée par les Almoravides [3], après que ceux-ci eurent détrôné les rois des petites dynasties.

«Alphonse étant mort en 501 (22 août 1107 — 10 août 1108) [4], sa fille régna sur les Galiciens. Elle épousa Ibn-Ramire [5], mais ayant divorcé d'avec lui, elle épousa en secondes noces un de ses comtes, dont elle eut un fils qu'on appelait ordinairement le petit roi [6].

---

1) Au lieu de nommer ce prince, Ibn-Khaldoun aurait dû nommer son fils, Mamoun Yahyâ, lequel mourut en juin 1075.

2) Lisez: en 87 (1094).

3) Valence ne fut prise par les Almoravides que trois ans après la mort du Campéador, à savoir en 1102

4) Alphonse VI mourut en 1109.

5) C'est-à-dire Alphonse Ier, roi d'Aragon et petit-fils de Ramire Ier

6) Ce renseignement, qu'Ibn-Khaldoun a puisé dans le *Kitâb el-ictifâ*, n'est pas tout à fait exact Urraque fut mariée trois fois, d'abord avec Raymond de Bourgogne, ensuite avec Alphonse Ier (d'avec lequel elle divorça) et enfin avec le comte Pedro Gonzalez de Lara (ce dernier mariage

En 503 (31 juillet 1109 — 19 juillet 1110), Ibn-Ramire livra à Ibn-Houd[1] une célèbre bataille, dans laquelle ce dernier perdit la vie. Ibn-Ramire s'étant emparé de Saragosse, Imâd-ad-daula[2] et son fils allèrent chercher un asile à Rueda. Il [c'est-à-dire le fils d'Imâd-ad-daula, Saif-ad-daula Ahmed] resta dans cette ville jusqu'à l'époque où le petit roi, après l'avoir forcé à se rendre, le transporta en Castille.

«Il y eut entre Ibn-Ramire et les Castillans une guerre dans laquelle Alvar Fañez fut tué, l'année 507 (18 juin 1113—6 juin 1114). La domination des Lamtouna ou Almoravides touchait alors à sa fin; cette dynastie fut détrônée par les Almohades, qui lui enlevèrent d'abord la Mauritanie et ensuite l'Espagne. On trouve dans les chroniques des Almohades qu'au temps d'Almanzor Yacoub, fils du commandeur des croyants Yousof ibn-Abd-al-moumin, trois rois régnaient sur les chrétiens, à savoir Alphonse (VIII), el Baboso[3] et Ibn-Henri[4]. Alphonse, le plus

---

était secret). C'est de son premier mari qu'elle eut Alphonse, septième du nom. Ce prince, porté sur le trône quand il était encore enfant, conserva longtemps le surnom de *petit roi*. Les Arabes l'appellent constamment *as-solaitin*, *le petit sultan*, et Orderic Vital, qui écrivit en 1141, dit: Puerum Hildefonsum regem sibi statuerunt, et *huc usque* parvum regem vocitantes, libertatem regni sub eo viriliter defendunt.

1) Ahmed Mostaîn.

2) Le fils d'Ahmed Mostaîn; mais ce prince avait déjà quitté Saragosse en 1110, huit années avant que cette ville fût prise par Alphonse Ier. Voyez Ibn-al-Abbâr, dans mes *Notices*, p. 225.

3) Alphonse IX de Léon. El Baboso signifie *le Baveux*, الكثير اللعاب comme dit Abd-al-wâhid (p. 235); mais au moyen âge ce sobriquet, comme on l'a déjà observé dans la nouvelle édition de Ducange (t. I, p. 629), avait un sens bien plus injurieux qu'aujourd'hui: il était synonyme de *fou*, parce que les fous bavent souvent. David, quand il voulut contrefaire le fou

puissant d'entre eux, commandait les chrétiens dans la bataille d'Alarcos, livrée en 591 (1195). Dans cette bataille il fut battu par Almanzor. El Baboso, roi de Léon, fut celui qui trompa Nâcir l'année de la bataille d'al-Icâb (las Navas). Il s'était rendu auprès de lui et avait gagné sa confiance en se donnant pour son ami; mais après avoir reçu beaucoup d'argent, il le trahit et causa la déroute [1].

---

auprès du roi Akis, „faisait couler sa salive sur sa barbe," comme dit l'Écriture. Ibn-al-Athîr (t. X, p. 404, l. 6 a f.) dit en parlant d'un homme qui voulait passer pour idiot: „sa salive coulait sur sa poitrine." On trouve assez souvent le mot *bavosus* employé dans le sens de *fou*. Ainsi (et je cite cet exemple parce qu'on ne le trouve pas dans Ducange), lorsque les moines promenaient en triomphe le pape Alexandre II, le peuple de Rome, qui le détestait, criait: Vade leprose, exi bavose, discede perose. C'est l'évêque Benzo qui nous apprend ce fait (Livre II, c. 2), et son éditeur a remarqué avec raison que *bavosus* signifie *stultus*. Enfin Pedro de Alcala traduit *bavoso* par *ebléh*, c.-à-d. *fou*.

Les Espagnols donnaient donc à Alphonse IX l'épithète de *fou*; nous le savons seulement par les auteurs arabes, et en général les sobriquets qu'on donnait aux rois chrétiens ne nous sont connus que par eux; les chroniqueurs latins ne les donnent pas, soit qu'ils eussent trop de ménagements à garder, soit qu'ils se fissent scrupule de manquer à la dignité de l'histoire. Alphonse méritait-il d'être appelé ainsi? Avait-il réellement le cerveau dérangé? Le chroniqueur latin de cette époque, Lucas de Tuy, se garde bien de le dire: écrivant sous le règne du fils du Baveux, il lui était impossible de s'expliquer franchement à ce sujet. Mais ce qu'il ne dit pas, il le laisse entrevoir (voyez p. 109). Il peint Alphonse comme un homme dont les gestes, quand il était à cheval revêtu de son armure, exprimaient la férocité plus encore que la bravoure. Prompt à se mettre en colère — „et alors sa voix ressemblait au rugissement du lion" — il s'apaisait l'instant d'après pour redevenir le plus doux des hommes. Voilà tout ce que Lucas pouvait dire sans manquer aux convenances, mais dans sa bouche, de telles paroles sont assez significatives.

4) Les Arabes donnaient ce nom à tous les rois du Portugal, parce qu'ils descendaient de Henri de Bourgogne.

1) Dans son *Histoire des Berbères* (t. II, p. 226 de la traduction), Ibn-Khaldoun rapporte aussi ce fait, qui n'est pas indiqué par les auteurs chrétiens.

« Mostancir ayant succédé à son père Nâcir et la puissance des Beni-Abd-al-moumin s'étant amoindrie, Alphonse reconquit toutes les forteresses que les musulmans avaient occupées en Espagne.

« Alphonse eut pour successeur son fils Ferrando [saint Ferdinand][1], surnommé le Louche, qui enleva Cordoue et Séville aux musulmans. Vers la même époque, le roi d'Aragon regagna dans l'est Xativa, Dénia, Valence, Saragosse, en un mot toutes les forteresses de l'est. Alors les musulmans reculèrent vers la côte et se donnèrent pour roi, d'abord Ibn-Houd, ensuite Ibn-al-Ahmar.

« Ferrando eut pour successeur son fils [Alphonse X]. Ensuite le fils de ce dernier, Ferrando, monta sur le trône[2]. Pendant le règne de ce dernier, les Beni-Merîn arrivèrent en Espagne comme auxiliaires d'Ibn-al-Ahmar, et leur sultan, Yacoub, fils d'Abd-al-hacc, combattit les chrétiens, commandés par le comte don Nuño[3], près du Guadalete, et les mit en déroute. Cette bataille, dans laquelle don Nuño fut tué, eut lieu en 673 (7 juillet 1274 — 26 juin 1275)[4].

---

1) On sait que saint Ferdinand n'était pas le fils d'Alphonse VIII, mais de l'autre Alphonse, de celui qu'Ibn-Khaldoun appelle el Baboso. On remarquera aussi que notre auteur a négligé de parler du règne de Henri Ier.

2) Le Ferdinand dont Ibn-Khaldoun parle ici n'a jamais régné, c'était le fils aîné d'Alphonse X, mais il mourut avant son père. Cependant l'erreur de l'écrivain arabe s'explique aisément: vers l'époque de la bataille dont il est question dans ce passage, Ferdinand était régent du royaume, son père étant allé à Beaucaire pour y avoir une entrevue avec le pape.

3) Don Nuño Gonzalez de Lara.

4) Dans son *Histoire des Berbères* (t. IV, p. 77 et suiv. de la tra-

« Quand Ferrando (*lisez :* Alphonse X) régna seul, il eut à soutenir une guerre continuelle contre Yacoub ibn-Abd-al-hacc. Ce dernier, toutefois, ne lui livra plus de bataille; il se contenta de faire des razzias dans le pays des chrétiens; mais il y exerça tant de ravages que les chrétiens finirent par lui demander la paix. Plus tard, quand Sancho, le fils de Ferrando (*lisez :* d'Alphonse X), le roi de Castille, se fut insurgé contre son père, ce dernier vint demander du secours à Yacoub ibn-Abd-al-hacc et lui baisa la main. Yacoub lui accorda sa demande, et lui donna de l'argent et des troupes; de son côté, Ferrando (*lisez :* Alphonse X) promit de lui rendre cet argent et lui laissa en gage la célèbre couronne qui, depuis longtemps, faisait partie des trésors de ses prédécesseurs. Depuis lors cette couronne est restée dans le palais des Mérinides ou Beni-Abd-al-hacc et elle y est encore au moment où j'écris.

« Ferrando (*lisez :* Alphonse X) étant mort en 83 (1284), son fils Sancho (IV), qui lui succéda, vint à Algéziras auprès de Yousof, le successeur de son père Yacoub, et conclut la paix avec lui; mais dans la suite il recommença les hostilités, et alors il assiégea Tarifa, qu'il prit. Il mourut en 93 (1294)[1]. Son fils et successeur

---

duction), Ibn-Khaldoun place cette bataille dans l'année 674, et cette date s'accorde avec celle que donne le *Cartâs* (p. 214): 15 Rabî Ier 674, c'est-à-dire 8 septembre 1275. Mais il y a ici une différence d'un jour: la bataille eut lieu le jour précédent, qui était un samedi; car les *Annales Toledanos III* (*Esp. Sagr.*, t. XXIII, p. 420) disent: *samedi*, le septième des ides (c'est ainsi qu'il faut lire au lieu de *nonas*, comme Florez l'a déjà observé) de septembre 1275.

1) Sancho IV mourut en 1295.

Ferrando (IV) mourut en 712 (1312), laissant un fils en bas âge, nommé Pedro[1], lequel eut pour tuteur son oncle Juan. Pedro et Juan perdirent la vie en 718 (1318)[2], lorsqu'ils se furent mis en marche contre Grenade.

«Alphonse (XI), fils de Pedro (*lisez :* de Ferdinand IV), après avoir été sous la tutelle des grands, marcha en 41 (27 juin 1340 — 16 juin 1341) contre Abou-'l-Hasan, qui assiégeait alors Tarifa. Tout le monde sait que les musulmans essuyèrent à cette occasion une grande défaite.

«Alphonse étant mort, en 51 (1350), de la grande peste, lorsqu'il assiégeait Gibraltar, son fils Pedro (Pierre le Cruel) lui succéda. Afin d'échapper aux poursuites de ce roi, *le comte*[3] s'enfuit vers Barcelone, où le roi[4] le prit sous sa protection. Pedro marcha contre ce dernier à différentes reprises, lui enleva plusieurs de ses provinces et assiégea plus d'une fois Valence; mais le comte ayant remporté la victoire, en 768 (7 septembre 1366 — 27 août 1367), et s'étant emparé de la Castille, les chrétiens, lassés du gouvernement dur et tyrannique de Pedro, se rallièrent à lui. Pedro se rendit alors auprès des Francs qui demeurent au nord de la Castille, en Allemagne et en Bretagne (l'Angleterre), sur les côtes et sur les îles de l'Océan; puis, ayant donné

---

1) Ibn-Khaldoun se trompe: Ferdinand IV eut pour successeur son fils Alphonse XI; don Pedro, oncle du jeune roi, était son tuteur conjointement avec don Juan.

2) En juin 1319.

3) Henri de Trastamare.

4) Le roi d'Aragon.

la main de sa fille au fils de leur roi, le prince de Galles [1], il revint accompagné de ce dernier et de troupes innombrables. Il s'empara ainsi de la Castille et de la Frontera; mais un grand nombre de ces étrangers étant morts de la peste, les autres retournèrent dans leur pays.

«Toujours en guerre contre son frère le comte, Pedro fut enfin vaincu et forcé de chercher un refuge dans une forteresse. Le comte l'y assiégea et il était déjà sur le point de prendre la forteresse, lorsque Pedro fit demander secrètement un asile à un seigneur [2]. Celui-ci lui accorda sa demande; mais il informa le comte de ce qui était arrivé, de sorte que le comte surprit son frère dans la tente de ce seigneur et le tua, ce qui eut lieu dans l'année 772 (26 juillet 1370 — 14 juillet 1371) [3]. Dès lors le comte fut en possession de tout le royaume des Beni-Alphonse, et il força le fils de Pedro, qui, après la mort de son père, s'était fortifié dans Carmona avec son ministre Martin Lopez, de se rendre à lui.

«Le comte était donc devenu roi de Castille; mais le prince de Galles (*lisez:* le duc de Lancastre), le roi des Francs, lui disputa le trône en prétendant qu'il appartenait à son fils, celui qu'il avait eu de la fille de Pedro [4]. En effet, la coutume permet chez les chré-

---

1) Ibn-Khaldoun s'abuse ici: ce ne fut pas le Prince Noir qui épousa Constance, fille de don Pèdre et de doña Maria de Padilla, mais son frère, Jean de Gand, duc de Lancastre.

2) Bertrand du Guesclin.

3) Dans la nuit du 23 mars 1369.

4) On sait que le duc de Lancastre réclama la couronne pour lui-même.

tiens que le fils de la fille succède, et d'ailleurs le prince faisait valoir la circonstance que le comte n'était pas issu d'un mariage légitime. La guerre entre ces deux compétiteurs étant de longue durée et le roi de Castille ne pouvant s'occuper des musulmans, ceux-ci en profitèrent pour ne plus lui payer le tribut qu'ils avaient payé à ses prédécesseurs.

«Ce comte étant mort en 781 (1379), son fils don Juan (Ier) lui succéda. Son autre fils, Gomez [1], alla chercher un asile à Grenade; ensuite il retourna en Castille; [puis il se rendit auprès du roi de Portugal [2] et leva des troupes pour lui. Ayant rassemblé les Galiciens, don Juan marcha contre son frère et contre le roi de Portugal; mais il fut battu par le Portugais et son armée fut fort maltraitée, ce qui arriva en 88 (1386) [3]. Dans la suite Gomez retourna auprès de son frère et se réconcilia avec lui; après quoi don Juan marcha contre le Portugais, le battit, s'empara de Lisbonne et plaça sur le trône un jeune homme de la famille royale, qui se trouvait là [4].

«Don Juan étant mort en 91 (1389) [5], son peuple éleva au trône son fils Pedro (*lisez:* Henri III), et comme celui-ci était encore en bas âge, *le marquis* [6], l'oncle

---

1) Les auteurs chrétiens ne parlent pas de ce Gomez.

2) Jean Ier, le fondateur de la dynastie d'Avis

3) La célèbre bataille d'Aljubarrota, dont il s'agit ici, se livra le 14 août 1385.

4) Comparez plus haut, p. 91.

5) En 1390.

6) Le marquis de Villena.

maternel de son aïeul le comte, fils d'Alphonse (XI)[1], se chargea de son éducation et du gouvernement. Aujourd'hui encore le jeune roi est sous la tutelle du marquis.][2]

«Tel est l'état des choses en ce moment, et comme les Castillans sont toujours en guerre avec le Prince, le roi des Francs[3], ils laissent les musulmans en repos. Dieu ait nos frères en sa sainte garde!

«Le royaume de Portugal, dans l'ouest de l'Espagne, autour de Lisbonne, est petit. C'était auparavant une province de la Galice; mais aujourd'hui le roi de ce pays est indépendant. Il est allié à la famille des Beni-Alphonse, mais j'ignore de quelle manière.

«Le royaume de Barcelone, dans l'est de l'Espagne, est d'une étendue fort considérable, car il comprend Barcelone, l'Aragon, Xativa, Saragosse, Valence et les îles de Sardaigne, de Majorque et de Minorque. La famille régnante est d'origine franque. L'histoire de ce royaume, d'après le récit d'Ibn-Haiyân, est celle-ci: Les Goths d'Espagne, après avoir été sous l'empire des Francs, s'étaient révoltés contre eux; cependant Barcelone appartenait encore au royaume des Francs[4]. Quand Dieu

1) Telle n'était pas la parenté qui existait entre le marquis de Villena et Henri III. Ce dernier était fils de Léonore, fille de Pierre IV d'Aragon, fils d'Alphonse IV, fils de Jacques II. Le marquis de Villena (Alphonse) était fils de l'infant Pedro, et petit-fils de Jacques II.

2) Le passage entre crochets ne se trouve que dans le man. L., qui contient la seconde édition.

3) Ceci était vrai au moment où Ibn-Khaldoun publia la première édition de son ouvrage, mais non pas dans le temps où il en donna la seconde; car vers la fin du règne de don Juan Ier, en 1388, le duc de Lancastre avait renoncé à ses pretentions sur le trône de Castille.

4) On remarquera qu'au XIe siècle on avait encore quelque réminiscence du temps où l'Espagne se sépara de l'empire romain, et des guer-

eut révélé l'islamisme et que les musulmans eurent commencé la conquête de l'Espagne, les Francs, irrités contre les Goths, refusèrent de les aider. Le royaume des Goths ayant été anéanti, les musulmans attaquèrent les Francs, les expulsèrent de Barcelone, se rendirent maîtres de cette ville, et, passant par les défilés, ils arrivèrent dans les plaines, où ils prirent Girone, Narbonne et d'autres villes. Mais vers la fin du règne des Omaiyades (d'Orient) et au commencement de celui des Abbâsides, il y eut un temps de langueur, la discorde ayant éclaté entre les Arabes d'Espagne. Les Francs en profitèrent pour reconquérir le pays qu'ils avaient perdu: s'avançant jusqu'à Barcelone, ils reprirent cette ville, environ deux cents ans après l'hégire, et y placèrent un gouverneur. Depuis lors Barcelone fit partie des États du roi franc de Rome, lequel était alors Carlo le Grand, un fameux conquérant. Mais plus tard, la discorde s'étant mise parmi les faibles rois des Francs, les seigneurs leur disputèrent le pouvoir, de la même manière que les seigneurs musulmans le faisaient, alors que leurs rois étaient faibles. Les gouverneurs s'arrogèrent donc partout la souveraineté sur les provinces confiées à leur garde, et ceux de Barcelone firent comme les autres. Les Omaiyades (d'Espagne), au commencement de leur empire, avaient pris pour règle de ménager ces princes, de peur que, s'ils les attaquaient, ils n'eussent aussi à combattre, d'abord le roi de Rome, et ensuite celui de Con-

---

res que les Visigoths eurent à soutenir contre les Francs; mais ces souvenirs, il faut le reconnaître, étaient fort confus. Au reste l'on sait qu'à l'époque de la conquête arabe, Barcelone appartenait aux Goths.

stantinople; mais Almanzor ibn-abî-Amir, après avoir acquis la certitude que les Barcelonais s'étaient entièrement séparés du royaume des Francs, les attaqua vigoureusement, pilla et ravagea leur pays, prit Barcelone, détruisit cette ville, et abreuva ses habitants d'humiliations et de douleurs. Le prince de Barcelone, Borrel, fils de Suniario, fut traité comme les autres princes chrétiens de ce temps. Après la mort de Borrel, ses trois fils, ...[1], Raymond et Ermengaud, divisèrent entre eux le pays de Barcelone; puis, ..., l'aîné, étant mort, Raymond eut Barcelone et son frère Ermengaud les frontières du pays. Ermengaud fut attaqué par Abdalmelic, fils d'Almanzor, contre lequel il s'était soulevé, et il fut fait prisonnier sur la frontière, après avoir capitulé. Dans la suite il prit part à la guerre civile causée par les Berbères, et il perdit la vie dans la bataille qui eut lieu en 400 (25 août 1009 — 14 août 1010) et dans laquelle les Berbères furent vaincus. Raymond, demeuré seul prince de Barcelone après la mort de son frère, mourut après l'année 410 (9 mai 1019 — 26 avril 1020)[2]. Son fils Bérenger lui succéda sous la tutelle de sa mère, laquelle fut en guerre con-

---

1) On ne connaît que deux fils de Borrel, Raymond et Ermengaud; dans son testament, Borrel lui-même ne nomme que ceux-là. J'ignore quel est le nom qui se trouve chez Ibn-Khaldoun (Foppo, Féloppo ou Foloppo, d'après les manuscrits). Ce nom pourrait être *Philippe*, mais les voyelles des man. ne permettent pas de prononcer ainsi, et d'ailleurs ce nom n'était pas usité alors en Catalogne.

2) Il mourut le 25 février 1019; voyez plus loin mon article sur le comte Sancho de Castille.

tre Yahyâ ibn-Mondzir[1], l'un des rois des petites dynasties. Elle conquit aussi la frontière de Tortose.

La couronne resta dans la maison de Raymond. Celui qui régnait vers la fin de l'empire des Almohades était Jacques, fils de Pedro, fils d'Alphonse, fils de Raymond. Ce fut lui qui reprit Valence. Celui qui règne à présent s'appelle Pedro (IV); mais sa généalogie m'est inconnue. Il a commencé à régner après la vingtième année de ce siècle[2], et il vit encore au moment où j'écris; mais comme il est fort avancé en âge, c'est en réalité son fils qui gouverne.

«[Pedro est mort, presque septuagénaire, dans l'année 789 (1387). Ses deux fils, *le duc*[3] et Martin, ont divisé entre eux les États de leur père, et c'est Martin qui a obtenu Saragosse[4]. Quelques années après[5], il a conquis la Sicile, grâce à sa flotte, et cette île lui appartient aujourd'hui.]

«Dieu est l'héritier de la terre et de ceux qui l'habitent: c'est le meilleur des héritiers!»

II.

SUR LES CAUSES DE L'AGRANDISSEMENT DU ROYAUME DES ASTURIES SOUS LE RÈGNE D'ALPHONSE Ier, ET SUR L'ORIGINE DES MARAGATOS.

Quand on lit la chronique d'Albelda et celle de Sé-

1) Le roi de Saragosse.

2) 720=1320. Pedro IV monta sur le trône en 1336.

3) Don Juan, duc de Girone, plus tard don Juan Ier.

4) On sait que ce ne fut pas Martin, mais *le duc*, c'est-à-dire don Juan Ier, qui succéda à Pedro IV.

5) En 1392.

bastien, on voit que le royaume des Asturies, fort petit encore sous le règne de Pélage et sous celui de son successeur Fafila, s'agrandit tout d'un coup, et fort considérablement, sous le règne d'Alphonse Ier. Ce roi, à en croire les chroniques latines, enleva aux musulmans une foule de villes, parmi lesquelles il y en avait de très fortes, et les refoula jusqu'au delà du Duero, ou même du Mondego et du Tage. Comment faut-il expliquer ces conquêtes si rapides? Alphonse les devait-il uniquement à sa vaillance, à l'heureux succès de ses armes? Les chroniqueurs chrétiens ne les expliquent pas autrement; mais on ne conçoit pas par quel miracle le petit royaume chrétien aurait acquis tout d'un coup une telle supériorité sur le vaste et puissant empire musulman. Il est vrai qu'à partir de l'époque où Alphonse, gendre de Pélage, monta sur le trône des Asturies, les forces des chrétiens se trouvèrent presque doublées. Ce prince était de son chef duc de Cantabrie, c'est-à-dire du pays qui s'étend le long de la côte, depuis les frontières orientales des Asturies jusqu'à celles de la France [1], et qui n'avait point été soumis par les musulmans [2]. Après son avènement au trône des Asturies, les deux États indépendants du Nord étaient donc plus puissants, car ils étaient réunis; mais cette circonstance ne suffit pas pour expliquer les grandes conquêtes d'Alphonse, puisque, malgré leur réunion, les deux États chrétiens ne pouvaient pas encore lutter contre

1) Voyez Risco, *Esp. sagr.*, t. XXXII, p. 74—80.
2) Sébastien, c. 14, 13; *Chron. Albeld.*, c. 52.

l'empire arabe, qui comprenait presque tout le reste de l'Espagne. Aussi les chroniques arabes démontrent que les Asturiens durent l'agrandissement soudain de leur État à deux autres causes: à une guerre civile qui éclata entre les musulmans, et à une grande calamité publique, à une horrible famine.

Les conquérants établis dans les provinces qui avoisinent les Asturies, n'étaient pas Arabes, mais Berbères. Partout, même en Galice, leur domination était assez solidement assise, et un ancien auteur arabe n'exagère pas trop, ce semble, quand il dit que, sous le gouvernement d'Ocba ibn-al-Haddjâdj (734—741), il n'y avait pas un seul village en Galice qui n'eût été conquis [1], car il est certain qu'une ville aussi éloignée que l'ancienne Britonia, laquelle est située entre Mondonedo et la rivière qui porte le nom d'Eo, fut détruite par les musulmans [2]. Mais pendant le règne d'Alphonse, tout changea de face.

Depuis longtemps les Berbères étaient fort mécontents des Arabes. Ils se considéraient à bon droit comme les véritables conquérants de la Péninsule. C'étaient eux qui avaient battu l'armée de Roderic, tandis que Mousâ et ses Arabes n'étaient venus dans le pays qu'au moment où il n'y avait presque plus rien autre chose à faire qu'à occuper quelques villes toutes prêtes à se rendre à la première sommation. Et pourtant, quand il s'était agi de partager les fruits de la conquête, les

1) *Akhbâr madjmoua*, fol. 61 r., p. 28 de l'édit.
2) Charte de 830. Voyez *Esp. sagr.*, t. XVIII, p. 21.

Arabes s'étaient attribué la part du lion: ils s'étaient approprié la meilleure partie du butin, le gouvernement du pays et les terres les plus fertiles. Gardant pour eux-mêmes la belle et opulente Andalousie, ils avaient relégué les compagnons de Târic dans les plaines arides de la Manche et de l'Estrémadure, dans les âpres montagnes de Léon, de Galice, d'Asturie, où il fallait escarmoucher sans cesse contre les chrétiens mal domptés. Peu scrupuleux eux-mêmes sur le tien et le mien, ils s'étaient montrés d'une rigidité extrême dès qu'il s'agissait des Berbères. Quand ceux-ci se permettaient de rançonner des chrétiens qui s'étaient rendus par composition, les Arabes, après leur avoir fait subir le fouet et la torture, les laissaient gémir, chargés de fers et à peine couverts de guenilles toutes grouillantes de vermine, au fond de cachots immondes et infects [1].

Les Berbères d'Espagne étaient donc extrêmement irrités contre les Arabes, lorsqu'une insurrection, à la fois politique et religieuse, éclata parmi les Berbères d'Afrique, que les Arabes opprimaient de la manière la plus cruelle. Cette insurrection eut en Espagne un retentissement prodigieux. Les Berbères de ce pays accueillirent à bras ouverts les missionnaires non-conformistes, qui venaient d'Afrique afin de les prêcher et de les exciter à prendre les armes pour exterminer les Arabes. La révolte éclata en Galice et se communiqua à tout le Nord, à l'exception du district de Saragosse, le seul dans cette partie du pays où les Arabes fussent en

1) Voyez Isidore, c. 41.

majorité. Partout les Arabes furent battus et chassés. Puis les Berbères de la Galice, de Mérida, de Coria, de Talavera et d'autres endroits se réunirent et marchèrent contre le Midi; mais, battus à leur tour, ils furent traqués comme des bêtes fauves. Déjà décimés par le glaive, ils le furent encore bien davantage par la famine qui, à partir de l'année 750, ravagea l'Espagne pendant cinq années consécutives [1]. La plupart résolurent alors de quitter l'Espagne et d'aller rejoindre leurs contribules qui demeuraient à Tanger, à Acîla et dans d'autres endroits de la côte d'Afrique. Leur embarquement eut lieu dans la province de Sidona, et comme les navires destinés à les transporter se trouvaient dans le fleuve de Barbate, les musulmans appellent ces années désastreuses: les années du Barbate [2].

Profitant de cette émigration, les Galiciens s'insurgèrent en masse contre leurs oppresseurs dès l'année 751, et reconnurent Alphonse pour leur roi. Secondés par lui, ils massacrèrent un grand nombre de leurs ennemis et forcèrent les autres à se retirer sur Astorga. Dans le pays que les musulmans venaient d'abandonner, il ne resta presque aucune trace de leur domination, et les indigènes, qui, pour différentes raisons, avaient embrassé l'islamisme, mais qui vacillaient encore dans leur nouvelle foi, s'empressèrent de revenir au giron de

---

1) Isidore (c. 76) parle aussi de cette grande famine.

2) L'ancienne traduction espagnole de Râzî (p. 58) explique cette expression d'une manière un peu différente. J'ai suivi l'*Akhbâr madjmoua* et Ibn-Adhârî.

l'Église aussitôt qu'ils virent la croix triompher[1]. Dans l'année 753(4), les Berbères durent se retirer encore davantage vers le Midi[2]. Ils évacuèrent Braga, Porto et Viseu, de sorte que toute la côte, jusqu'au delà de l'embouchure du Duero, se trouva affranchie du joug. Reculant toujours et ne pouvant se maintenir ni à Astorga, ni à Léon, ni à Zamora, ni à Ledesma, ni à Salamanque, ils se replièrent sur Coria, ou même sur Mérida; toutefois plusieurs d'entre eux restèrent dans les environs de Léon et surtout d'Astorga. Plus à l'est, ils abandonnèrent Saldaña, Simancas, Ségovie, Avila, Oca, Osma, Miranda sur l'Èbre, Cenicero et Alesanco (toutes les deux dans la Rioja). Les principales villes frontières du pays musulman furent dès lors, de l'ouest à l'est: Coïmbre sur le Mondego, Coria, Talavera et Tolède sur le Tage, Guadalaxara, Tudèle et Pampelune.

Voilà de quelle manière une grande partie de l'Espagne fut affranchie de la domination musulmane qui n'y avait duré qu'une quarantaine d'années. La guerre civile et la terrible famine de 750 amenèrent ce résultat bien plus que les armes d'Alphonse, et les chroniqueurs chrétiens se trompent quand ils attribuent à ce roi la conquête des villes que nous venons de nommer. Là où il n'y a point de résistance, il ne peut être

1) تَنَصَّرَ كُلُّ مُذَبْذَبٍ فى دينه. *Akhbár madjmoua*, fol 75 r. (p 62 de l'édit.).

2) *Akhbár madjmoua*, *ibid.*; Ibn-Adhârî, t II, p 38, 39.

question de conquête. Les musulmans avaient abandonné ces villes, et les indigènes qui y étaient encore, reçurent le roi chrétien, leur coreligionnaire et leur compatriote, à bras ouverts.

Alphonse profita peu des avantages qu'il avait obtenus. Il parcourut le pays abandonné et passa au fil de l'épée les musulmans, peu nombreux sans doute, qu'il y trouva; mais loin d'en prendre possession, il le priva de ses habitants qu'il emmena avec lui lorsqu'il retourna dans ses États[1]. La raison de cette manière d'agir saute aux yeux. Pour cultiver un pays si étendu il eût fallu un grand nombre de laboureurs, de serfs, et comme la famine avait moissonné des milliers d'hommes dans les Asturies et dans la Cantabrie aussi bien que dans toutes les autres provinces de l'Espagne, les seigneurs du Nord devaient avoir conservé à peine assez de serfs pour cultiver leurs propres terres; mais supposé même qu'il en eût été autrement, il eût encore fallu pourvoir à la défense du pays par des forteresses, et comme les musulmans, qui ne voulaient laisser à leurs ennemis que des décombres, les avaient toutes démantelées ou détruites avant leur départ, il eût fallu beaucoup de temps et d'argent pour les rebâtir. Alphonse dut donc se contenter de prendre possession des districts les plus rapprochés de ses anciens domaines. C'étaient la Liébana (c'est-à-dire le sud-ouest de la province de Santander), la Vieille-Castille (nommée alors la Bardulie), la côte de la Galice[2] et peut-être la ville de

1) Sébastien, c. 13 in fine.

2) Sébastien, c. 14.

Léon[1]. Tout le reste ne fut longtemps qu'un désert qui formait une barrière naturelle entre les chrétiens du Nord et les musulmans du Midi. Même des villes considérables, telles qu'Astorga et Tuy, ne furent repeuplées qu'après l'année 850, sous le règne d'Ordoño Ier[2].

Toutefois, ce grand pays ne resta pas entièrement inhabité. Dans les environs d'Astorga et de Léon, les Berbères, quoique séparés par une vaste solitude des musulmans du Midi, se maintinrent pendant plus d'un siècle. Ce qui le prouve, ce sont les noms des témoins dans les chartes de ces deux villes[3]. Ces noms sont pour la plupart musulmans, tandis que dans les autres chartes du Nord, si l'on en excepte celles de la Castille, on ne trouve presque jamais de tels noms. Ils sont presque tous arabes, car on sait que les Berbères portent ordinairement des noms empruntés à cette langue; mais quelques-uns, tels que *Taurel* et *December*, sont berbères. Taurel l'est très certainement; l'aïeul du Berbère Dzou-'n-noun s'appelait ainsi (طوريل)[4]. Quant à l'autre nom, je ne sache pas qu'un chrétien ou un Arabe l'ait jamais porté; je crois donc que l'Avolfeta iben December et le December filius de Abulfreli, qui se trouvent nommés dans des chartes de Léon, étaient

1) Voyez plus bas, nº V.

2) *Chron. Albeld.*, c. 60. Sebastien, c. 25.

3) On trouvera les chartes de Léon dans l'appendice du XXXIVe volume de l'*España sagrada*, et celles d'Astorga dans l'appendice du XVIe volume.

4) Ibn-Haiyân, man. d'Oxford, fol. 13 v.

d'origine berbère. Il est vrai que le mot Décembre ne s'emploie plus aujourd'hui comme un nom propre dans la Cabylie; mais un Berbère fort intelligent, que feu mon excellent ami, M. de Slane, a bien voulu consulter à ce sujet, était d'opinion qu'il est fort possible qu'un tel nom ait été porté autrefois par des hommes de sa race, «car, disait-il, nous avons toujours employé les noms romains des mois pour indiquer l'époque des semailles, celle de la moisson, etc., et ces noms peuvent fort bien avoir été employés comme des noms propres, de même que certains noms de mois arabes, tels que Redjeb, Chabân, Ramadhân, le sont encore aujourd'hui.»

Les chrétiens du Nord, qui avaient une haine instinctive pour ces Berbères d'Astorga et de Léon, donnaient au pays qu'ils habitaient et qui formait partie des Campi Gothici, le nom de Malacoutia, *mauvaise Gothie*. De son côté, cette population berbère qui, par suite de son mélange avec la population indigène, avait en partie embrassé le christianisme, ne laissa pas toujours les Asturiens en repos. Dans l'année 784, ces «montagnards de Malacoutia,» comme dit une chronique, ces «étrangers qui pour la plupart étaient de faux chrétiens,» selon l'expression d'un autre document, sortirent de leur pays et firent une invasion, d'abord dans la Castille, et ensuite dans les Asturies, où régnait alors Maurecat. Leur chef, «un serviteur du diable et un fils de perdition,» c'est-à-dire un musulman, s'appelait Mahmoud[1]. Déjà ils s'étaient avancés jusqu'à

---

1) Voyez cette note dans l'Appendice, n° IV.

l'église de saint Pierre, dans le voisinage d'Oviédo, lorsque Maurecat leur livra bataille. La victoire fut chaudement disputée et des deux côtés on perdit beaucoup de soldats; mais à la fin Maurecat mit les ennemis en déroute et les poursuivit jusqu'au Minho. Plusieurs d'entre eux furent tués pendant leur fuite, d'autres perdirent la vie dans les eaux du fleuve.

Il serait curieux de savoir quelles relations s'établirent entre ces Berbères et les chrétiens, lorsque ceux-ci repeuplèrent Astorga et Léon. Nous ne possédons à ce sujet aucun renseignement, si l'on en excepte les déductions que l'on peut tirer des chartes. Celles-ci donnent à penser que, n'ayant pas rencontré de la résistance de la part des Berbères, les chrétiens les laissèrent en possession de leurs biens. Quelques-uns avaient même des châteaux, car on trouve dans une charte léonaise de l'année 916: «In rivulo Ceja subtus castro de Abatub (*lisez* Abaiub) [1].» Le christianisme semble avoir été parmi eux la religion dominante; mais l'islamisme avait aussi des sectateurs. Même en 1020, il y avait encore des musulmans à Léon ou du moins dans les environs de cette ville, car le Fuero de Léon, donné par Alphonse V, dit (article 22): «Servus qui per veridicos homines servus probatus fuerit, tam de Cristianis *quam de Agarenis*, sine aliquâ contentione detur domino suo.» Il est curieux d'ailleurs de voir que les

1) *Esp. sagr*, t. XXXIV, p. 436. Cet Abaiub est sans doute Abauub (c'est ainsi qu'il faut lire au lieu de Zabaiub) Ibentebit, ابو ايوب بن ثابت, dont le nom se trouve parmi ceux des témoins de cette charte. Dans une autre (p. 458) on trouve: Abaiub iben Tevite.

Berbères qui avaient embrassé le christianisme, n'en avaient pas moins conservé leurs noms musulmans, et que même leurs prêtres les portaient encore, car on trouve dans les chartes: Mahummudi (محمود) le diacre, Marvanus (مروان) le diacre, Aliaz (الياس) le prêtre, Meliki (ملكي) le prêtre, Kazzem (قاسم) le prêtre, Hilal (هلال) l'abbé, Aiuf (ايوب) le prêtre, Agegi (حجي) le prêtre, etc.

Dix siècles se sont déjà écoulés depuis l'époque où ces Berbères se soumirent à l'autorité d'un roi espagnol, et cependant leurs descendants sont restés séparés jusqu'à ce jour du reste de la population de la Péninsule. Ce sont les Maragatos, qui demeurent au sud-ouest d'Astorga, dans un pays aride, rocailleux et ingrat, et qui ont conservé, non-seulement le nom de leurs ancêtres — car celui de Maragatos n'est qu'une légère altération de celui de Malagontos —, mais encore leurs coutumes et leur habillement, lequel diffère fort peu de celui que les Berbères d'Afrique portent encore aujourd'hui. A l'exception d'une petite mèche de cheveux qu'ils laissent croître sur le derrière de la tête, ils ont la tête rasée, de même que l'avaient leurs ancêtres du VIIIe siècle alors qu'ils eurent embrassé les doctrines des non-conformistes et qu'ils se furent soulevés contre les Arabes soi-disant orthodoxes. Chez cette singulière et remarquable population d'*arrieros* (muletiers) tout porte le cachet d'une origine étrangère, et bien qu'elle ait oublié la langue de ses aïeux, elle ne parle pas encore couramment l'espagnol; elle a la pro-

nonciation si dure, si lente et si embarrassée, qu'en entendant parler un Maragato, on croirait entendre un paysan allemand ou anglais qui essaie de s'exprimer en castillan.

III.

SUR LES GUERRES QU'ALPHONSE II EUT A SOUTENIR CONTRE LES SULTANS HICHAM Ier ET HACAM Ier.

Les chroniqueurs musulmans Ibn-Adhârî, Nowairî et Ibn-Khaldoun (dans son chapitre sur les Omaiyades d'Espagne) donnent sur ces guerres des particularités qu'il sera utile de faire connaître; mais je suis obligé d'entrer auparavant dans quelques détails sur l'histoire des Asturies à cette époque, laquelle est fort obscure et qu'il faut en quelque sorte deviner.

Après la mort de Silon, qui ne laissa pas d'enfants, sa veuve Adosinde, au lieu de prendre le voile comme la veuve d'un roi devait le faire en vertu d'une ancienne coutume à laquelle un décret rendu par un concile avait donné force de loi [1], tâcha de conserver le pouvoir en faisant proclamer roi son neveu Alphonse, deuxième du nom, qui sortait à peine de l'enfance et sous le nom duquel elle comptait régner elle-même. Mais ses espérances furent déçues. Un grand nombre de seigneurs et d'évêques voulurent donner la couronne à Maurecat. C'était un demi-frère d'Adosinde, qu'Alphonse Ier avait

---

1) Voyez Florez, *Reynas*, t. 1, p. 53, et le tit. 5 du 13e concile de Tolède.

ou d'une femme de condition serve. Maurecat l'emporta. Il contraignit son compétiteur à aller chercher un asile dans l'Alava chez la famille de sa mère, et Adosinde, mal gré qu'elle en eût, fut obligée d'aller prendre le voile dans le cloître de saint Jean à Pravia (26 novembre 785)[1], où reposait son mari qui l'avait fondé[2].

Alphonse ne revint dans les Asturies qu'après la mort de Maurecat. Il fut proclamé roi pour la seconde fois, en octobre 789[3]; mais il n'avait pas encore régné deux ans, que plusieurs grands se soulevèrent contre lui, on ne sait pour quelle raison ou sous quel prétexte, et proclamèrent roi un de ses parents, nommé Bermude, quoique ce fût un homme d'Église, un diacre. Ils triomphèrent: Alphonse fut enfermé dans un cloître[4], et Bermude régna à sa place.

Quoiqu'il fût pieux, clément et magnanime, au dire des chroniqueurs, le ci-devant diacre était un mauvais capitaine, et malheureusement pour lui, il commença à régner justement à l'époque où les Arabes, qui jusque-là avaient à peu près laissé les Asturiens en repos, se mirent à les attaquer vigoureusement. Le vertueux Hichâm Ier, qui comptait la guerre sainte parmi ses devoirs les plus sacrés, occupait alors le trône de Cordoue. Bien décidé à ne laisser aux Asturiens ni paix ni trêve, il envoya contre eux, dans l'année 791,

---

1) Voyez la lettre d'Étérius et de Béatus à Elipand, dont Florez (*Esp. sagr.*, t. V, p. 359) cite un fragment, et Risco, *Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 124.

2) Voyez *Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 117, 118, et Sébastien, c. 18.

3) Voyez cette note dans l'Appendice, n° V.

4) *Chron. Albeld.*, c. 58.

deux armées, dont l'une, commandée par le vieux client omaiyade Abou-Othmân, devait attaquer l'Alava et la Castille, tandis que l'autre, sous les ordres de Yousof ibn-Bokht, devait agir sur la frontière occidentale du royaume de Bermude. Ces deux généraux remportèrent de grands avantages; Abou-Othmân battit complètement les chrétiens et coupa neuf mille têtes; Yousof livra bataille à Bermude lui-même, le mit en déroute, pilla son camp et décolla dix mille chrétiens [1].

Pendant que Bermude se laissait battre, Alphonse fut tiré de prison par quelques-uns de ses partisans, et alors Bermude, qui avait été à même de se convaincre qu'il ne possédait pas les talents militaires exigés par les circonstances, se souvint tout à coup qu'il ne pouvait être roi puisqu'il avait reçu les ordres [2]. Il abdiqua donc en faveur de celui qu'il avait chassé du trône, et pendant le reste de ses jours, il vécut en parfaite intelligence avec lui [3].

Alphonse II eut bientôt à se défendre contre les Arabes. Dans l'année 794, Hichâm envoya contre lui deux armées, dont l'une devait attaquer l'Alava et la Castille, et l'autre la frontière de l'ouest, car afin d'obliger l'ennemi à diviser ses forces, Hichâm le faisait attaquer ordinairement de deux côtés à la fois. Ces deux armées étaient commandées par deux frères, Abd-al-ca-

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 65 (cet auteur raconte ces événements sous l'année 792); Ibn-Khaldoun (dans l'Appendice, n° VI). Voyez aussi Nowairî, p. 446.

2) Reminiscens ordinem sibi impositum diaconi. Sebastien, c. 20.

3) Sebastien, c. 20, *Chron. Albeld.*, c. 57.

rim et Abdalmelic, fils d'Abd-al-wahid ibn-Moghith. Abd-al-carim ne fit qu'une razzia; mais son frère s'empara de la capitale d'Alphonse, qu'il détruisit après l'avoir pillée. Toutefois son armée fut malheureuse pendant sa retraite; ses guides s'étant égarés, elle erra à l'aventure dans les montagnes et perdit beaucoup d'armes, de montures et de soldats [1].

Voilà de quelle manière les historiens musulmans racontent cette campagne, et quoiqu'ils ne nient pas qu'elle eût une funeste issue, ils n'avouent pas tout cependant, car les chroniqueurs chrétiens nous apprennent que, pendant sa retraite, l'armée musulmane fut attaquée et battue par Alphonse à un endroit qui, à cause des boues dont il était ordinairement rempli, portait le nom de Lutos ou Lutis, et ils ajoutent que le général ennemi fut tué dans ce combat [2]. D'après une tradition qui s'est conservée dans les Asturies, Lutos était situé près de la Narcea, entre Tineo et Cangas (de Tineo). Aujourd'hui encore on appelle cet endroit *Llamas del Mouro*, *le bourbier du Maure*; et dans le voisinage il y a un champ qui s'appelle *campo de la matanza* (le champ du massacre) [3]. Au reste, si les historiens cordouans s'efforcent de déguiser la perte qu'essuya l'armée musulmane, le chroniqueur chrétien Sébastien de

---

1) Nowairî, dans l'Appendice, n° VI. Voyez aussi Ibn-Khaldoun, sous l'année 178.

2) Sébastien, c. 21; *Chron. Albeld.*, c. 58. Sébastien appelle le général arabe *Mokehit*. Moghîth étant, comme on l'a vu, le nom du grand-père du général, celui-ci portait le nom d'Ibn-Moghîth: c'était, pour ainsi dire, son nom de famille.

3) Voyez Carvallo, cité par Risco, *Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 136.

Salamanque l'exagère sans doute quand il la porte à environ soixante-dix mille hommes, et il faut remarquer aussi que les annalistes latins passent prudemment sous silence la prise de la capitale d'Alphonse.

Quelle était cette capitale? Ce n'était ni Cangas d'Onis, ni Pravia, car bien que les rois asturiens aient résidé tour à tour dans l'une et dans l'autre de ces deux villes, rien n'indique que l'une d'elles ait jamais été prise par les musulmans après que Pélage les eut chassés des Asturies. Je crois qu'il s'agit d'Oviédo. Cette ville avait été fondée par des moines et par le roi Froïla Ier. Dans l'année 761, le terrain, alors inculte, qu'elle couvre à présent, avait attiré l'attention du prêtre Maxime. L'air y était sain, et la terre, pour devenir fertile, ne demandait qu'un peu de culture. Frappé de ces avantages, Maxime se mit à défricher le sol, et secondé par des moines, par son oncle l'abbé Fromistan, et par ses serfs, il bâtit sur la montagne une église et un couvent [1]. Puis le roi Froïla, qui, dès l'origine, avait pris un vif intérêt à cette entreprise, plaça des serfs sur d'autres terres encore incultes [2], et fit bâtir l'église dite *du Sauveur*, dans laquelle il fit placer douze autels, consacrés aux douze apôtres [3]. Oviédo semble avoir été sa résidence ordinaire, et c'est là que lui naquit son fils

---

1) Voyez le testament des moines, de l'année 78[illegible], dans l'*Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 309—311.

2) Pobló á Oviedo, dit l'ancien traducteur de la chronique de Rodrigue de Tolède (*Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 109).

3) Voyez l'inscription qu'Alphonse II fit placer dans l'église du Sauveur (*Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 140).

Alphonse, comme ce dernier l'atteste lui-même quand il dit dans une donation qu'il fit à l'église du Sauveur [1]: «C'est sur ce sol que je suis né, c'est dans ce temple que j'ai été régénéré dans les eaux du baptême.» Par son testament, Froïla dota richement l'église qu'il avait bâtie [2], et c'est là qu'il fut enterré avec son épouse [3]. Aucun de ses successeurs immédiats, qui appartenaient à d'autres branches de la famille royale, ne semble avoir résidé à Oviédo; il est même certain que Silon et Maurecat résidaient à Pravia, où ils furent aussi enterrés [4]; mais tout porte à croire qu'Alphonse, aussitôt qu'il eut pris possession de la royauté, établit sa résidence dans la ville où il était né et pour laquelle il avait une grande prédilection. Ce fut elle que les Arabes prirent et détruisirent en 794, et quoique les chroniqueurs chrétiens gardent le silence à cet égard, le fait est mis hors de doute par le témoignage d'Alphonse lui-même, car dans une inscription qu'il fit placer dans l'église du Sauveur, il dit qu'il a rebâti cette église après qu'elle eut été couverte d'ordures et en partie détruite par les païens [5]. C'est ce qui s'accorde à merveille avec le témoignage de Nowairî, qui remarque expressément que l'armée d'Ibn-Moghîth détruisit les églises de la résidence du roi [6].

---

1) *Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 313

2) Voyez la charte d'Alphonse, *Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 313.

3) Sébastien, c. 16.

4) Voyez *Chron. Albeld.*, c. 55; Sébastien, c. 18, 19.

5) *Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 140.

6) Ne connaissant pas le texte de Nowairî, Risco (*Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 193) a pensé que l'inscription d'Alphonse se rapporte à l'expédition des

Pour réparer l'échec qu'il venait d'éprouver, Hichâm envoya, dans l'année suivante (795), une armée fort nombreuse contre les Asturies. Abd-al-carîm, qui avait à venger la mort de son frère, la commandait [1]. Tout semblait annoncer que les Arabes allaient prendre une éclatante revanche, et comme Alphonse ne se sentait pas assez fort pour leur résister, il appela à son secours les Basques et les Aquitains. L'Aquitaine, comme on sait, était alors un royaume à part, que Charlemagne avait donné à son fils Louis (le Débonnaire), et comme dans ce temps-là les Francs étaient aussi en guerre avec Hichâm, il existait entre eux et les Asturiens une étroite alliance. Alphonse considérait le puissant Charlemagne comme son protecteur naturel, et dans les lettres qu'il lui adressait, il se nommait son client [2].

Quand ses alliés furent arrivés, Alphonse échelonna ses soldats dans les montagnes qui s'étendent depuis la Sierra Covadonga jusqu'à la baie qui sépare les Asturies de la Galice, après avoir ordonné aux habitants des plaines d'aller se mettre en sûreté sur les hautes mon-

---

Berbères, des Maragatos, dont il est question dans les actes du concile d'Oviédo et qui eut lieu sous le règne de Maurecat. Cette opinion est facile à réfuter. D'abord quelques-uns seulement de ces agresseurs étaient musulmans; les autres étaient chrétiens, ils l'étaient du moins assez pour ne pas profaner ou détruire une église. Ensuite il ne résulte nullement des actes du concile que les Maragatos se soient emparés d'Oviédo; la ville courut sans doute un grand péril (gladius furoris imminebat Oveto), mais avant que les Maragatos eussent pu la prendre, Maurecat les avait déjà battus à quelque distance de la ville.

1) Nowairî et Ibn-Khaldoun se trompent en nommant Abdalmelic au lieu d'Abd-al-carîm. Ibn-Adhârî, dont le récit est plus circonstancié et plus exact, n'est pas tombé dans cette erreur.

2) Voyez Einhard, *Vita Karoli Magni*, c. 16

tagnes de la côte. Il semble avoir voulu attirer les envahisseurs dans l'intérieur du pays pour ne les attaquer qu'au moment où ils s'engageraient dans les ravins. Mais il avait affaire à un général circonspect. Abd-al-carîm, qui avait été informé, peut-être par les Maragatos, des dispositions de l'ennemi, eut la précaution, quand il quitta Astorga, de faire éclairer sa marche par une avant-garde de quatre mille cavaliers, sous les ordres de Faradj ibn-Kinâna. Ce général se heurta bientôt contre un corps de chrétiens qui, à ce qu'il paraît, étaient à l'entrée d'un défilé. Il les attaqua et les mit en fuite. Dans cette rencontre les musulmans avaient fait beaucoup de prisonniers; mais le général en chef, qui ne voulait pas les faire garder de peur qu'ils n'entravassent sa marche, eut la barbarie d'ordonner qu'on les massacrât tous. Puis il fit courir le pays par ses cavaliers, qui ravagèrent les champs et brûlèrent les hameaux.

Les musulmans arrivèrent ensuite à une rivière, la Narcea ou la Trubia[1], où ils trouvèrent Gondemar[2] et trois mille cavaliers, qui voulaient leur barrer le passage. Ils les attaquèrent, en tuèrent un grand nombre, mirent les autres en déroute et firent prisonnier Gondemar lui-même (18 septembre 795).

---

1) Le man. d'Ibn-Adhârî porte كرثية. C'est une faute, mais on pourrait lire aussi bien نرثية que نربية.

2) Chez Ibn-Adhârî ce nom est غدشاره, mais comme un tel nom n'existe pas, que je sache, je lis غندمره *Gondemaro*. Dans une charte d'Alphonse II, de l'année 812 (*Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 315), on trouve parmi les noms des témoins celui de *Gondemarus*: c'est peut-être le même.

Poursuivant sa marche victorieuse, Abd-al-carîm arriva près d'une montagne sur laquelle était Alphonse avec le gros de ses troupes. Le roi n'attendit pas l'ennemi ; il se jeta d'abord dans une forteresse qu'il avait bâtie sur le Nalon [1], au sud d'Oviédo, puis dans une autre « qui était sa résidence ordinaire, » comme dit un chroniqueur arabe, c'est-à-dire, dans Oviédo. Le général arabe fut donc à même d'occuper, sans coup férir, la forteresse située sur le Nalon. Il y trouva des provisions considérables et quantité d'objets précieux, qu'Alphonse n'avait pas eu le temps d'emporter. Le jour suivant il donna à Faradj l'ordre d'aller attaquer Oviédo avec un corps de dix mille cavaliers, et comme la réparation des murailles de cette ville n'était pas encore suffisamment avancée pour qu'elle fût à l'abri d'un coup de main, Alphonse l'abandonna aux ennemis, qui y trouvèrent un riche butin.

Les musulmans ne semblent pas avoir pénétré plus loin dans les Asturies. Ils croyaient sans doute pouvoir se contenter des brillants avantages qu'ils avaient obtenus. On était d'ailleurs aux approches de l'hiver, et l'hiver, dans ce temps-là, mettait fin à chaque campagne. Ce qui peut avoir contribué aussi à la décision que prirent les musulmans de ne pas continuer leur marche vers le nord, c'est que, dans une autre partie du pays, une de leurs divisions avait éprouvé un rude échec. Abd-al-carîm opéra donc sa retraite,

---

1) Chez Ibn-Adhârî il faut lire نلون au lieu de بلون

pendant laquelle il ne semble pas avoir été inquiété par les chrétiens [1].

Quelque légitime intérêt qu'inspirent ces montagnards, qui défendaient vaillamment leur indépendance contre les forces infiniment supérieures du sultan de Cordoue, il est cependant permis de douter qu'à la longue leur courage eût suffi pour résister à l'énergique Hichâm I[er]. Dans le court espace de cinq ans, leur pays avait été envahi trois fois; deux fois leur capitale avait été prise et pillée, et dans la dernière campagne ils avaient essuyé des pertes énormes, nonobstant le secours que les Aquitains et les Basques leur avaient prêté. Heureusement pour eux, Hichâm ne survécut que peu de mois à la brillante campagne d'Abd-al-carîm. Son fils Hacam I[er], qui lui succéda, avait bien le désir de marcher sur les traces de son père; aussi envoya-t-il Abd-al-carîm en Galice au commencement de son règne (en 796) [2]; mais bientôt après il eut à se défendre contre ses deux oncles qui lui disputaient la couronne et qui avaient conclu une alliance avec le formidable Charlemagne. Alphonse entra aussi dans cette coalition: l'occasion de prendre sa revanche était trop belle pour qu'il la laissât échapper. Et il se vengea avec éclat: après avoir traversé avec son armée le vaste pays inculte qui séparait les frontières musulmanes des siennes, il attaqua Lisbonne, prit cette ville et la livra au pillage. La manière dont il informa Charlemagne de son triomphe fut

1) Ibn-Adhârî, t. II, p. 66, 67; Nowairî, dans l'Appendice, n° VI. Voyez aussi Ibn-Khaldoun, sous l'année 179.

2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 70, 71; Nowairî; Ibn-Khaldoun.

assez caractéristique: il lui fit offrir par deux seigneurs sept musulmans de distinction, avec leurs armes et leurs mulets [1].

Plus tard, Hacam fut en état de reprendre l'offensive. Les chroniqueurs chrétiens parlent de la campagne qui eut lieu dans l'année 816, et Sébastien (c. 22) dit à ce sujet: « Dans la trentième année du règne d'Alphonse, deux armées musulmanes marchèrent contre la Galice; l'une était commandée par Alhabbez, l'autre par Melih; ces deux généraux étaient Coraichites. Les deux armées entrèrent hardiment dans le pays, mais elles payèrent cher leur audace, car l'une périt dans un endroit appelé Naharon, l'autre dans la rivière d'Anceo. » Comme Sébastien place cette campagne dans la trentième année du règne d'Alphonse, on a cru qu'elle eut lieu en 820; mais les historiens arabes, Ibn-Adhârî (t. II, p. 76, 77), Nowairî et Ibn-Khaldoun, en parlent tous sous l'année 200 de l'hégire, 816 de J.-C. Je me bornerai à traduire ici le récit d'Ibn-Adhârî, parce qu'il est le plus détaillé. « Dans l'année 200, dit ce chroniqueur, Hacam donna l'ordre à son vizir Abd-al-carîm ibn-Moghîth d'aller attaquer le pays des polythéistes. Ce vizir pénétra jusqu'au cœur du pays; il détruisit les vivres, coupa les blés et ruina les maisons et les châteaux, jusqu'à ce qu'il eût ravagé tous les villages du Wâdî-Aron. Le roi (que Dieu le maudisse!) ayant alors appelé ses sujets aux armes, les chrétiens arrivèrent de tous côtés et s'établirent sur la rivière d'Aron (nahr

---

1) Einhardi *Annal.* ad ann 798. Poeta Saxo.

Aron), vis-à-vis des musulmans. Le lendemain, Abd-al-carîm et ses soldats voulurent passer la rivière à gué; mais les mécréants s'y opposèrent et les combattirent partout où la rivière était guéable. Les musulmans se conduisirent en hommes qui voulaient mériter le ciel; mais ils furent repoussés, et les mécréants réussirent à traverser la rivière. Alors les musulmans les attaquèrent vigoureusement, les refoulèrent dans les défilés, et, les faisant reculer vers des lieux où l'on ne pouvait passer, ils en tuèrent une quantité innombrable à coups de lance et d'épée. Cependant la plupart périrent dans la rivière [1], où l'un noya l'autre. Après avoir combattu à la lance et à l'épée, l'on se jeta des pierres. Le combat fini, l'on fit sentinelle auprès des endroits guéables, et l'on s'y retrancha derrière des palissades et des fossés.» (Nowairî et Ibn-Khaldoun ajoutent que les deux armées restèrent treize jours en présence, et qu'elles se combattirent journellement). «Ensuite les pluies commencèrent; les mécréants n'avaient plus de vivres et les musulmans en manquaient aussi. Abd-al-carîm opéra donc sa retraite, et le huitième de Dzou-'l-cada (8 juin 816) il rentra victorieux dans la capitale.»

Ce récit assez circonstancié démontre que les Asturiens ne remportèrent pas, sur les bords du Naharon, des avantages aussi brillants que Sébastien voudrait le faire croire. Peut-être furent-ils plus heureux en combattant, sur les bords de l'Anceo, contre l'autre armée.

---

1) Au lieu de بنردى, je crois devoir lire بنوادى.

Les chroniqueurs musulmans se taisent à cet égard, et ce silence est significatif.

IV.

MAHMOUD DE MÉRIDA.

Sébastien et la chronique d'Albelda donnent sur ce personnage les détails suivants: — Mahmoud était un habitant de Mérida, qui, après avoir été longtemps en guerre contre son souverain, Abdérame II, fut enfin obligé de prendre la fuite. Il vint alors chercher un asile auprès d'Alphonse II. Ce roi le prit sous sa protection et pendant sept années tout alla bien; mais dans la huitième, Mahmoud se mit à piller ses voisins à la tête d'une bande de musulmans, et s'empara du château de Sainte-Christine. Alphonse étant venu l'y assiéger, Mahmoud perdit la vie au premier assaut. Le château fut pris, et les Sarrasins qui s'y trouvaient furent passés au fil de l'épée.

Nowairî et Ibn-Khaldoun racontent à peu près la même chose, mais ils donnent des renseignements plus précis sur ce Mahmoud. Son père s'appelait Abd-al-djabbâr, et peut-être appartenait-il à une famille de renégats; cependant je n'oserais rien affirmer à cet égard, car dans les fréquentes révoltes de Mérida, sur lesquelles nous n'avons que des données insuffisantes, le premier rôle semble avoir appartenu aux Berbères plutôt qu'aux renégats. Quoi qu'il en soit, voici ce que racontent les deux chroniqueurs musulmans nommés plus haut:

Les habitants de Mérida s'étant révoltés et ayant tué leur gouverneur, le sultan Abdérame II envoya contre eux une armée en 828. Ils se soumirent alors et consentirent à donner des otages; mais quand on voulut détruire leurs murailles, ils reprirent les armes, chassèrent les troupes du sultan et réussirent à se maintenir indépendants jusqu'en 833, que leur ville fut prise. Ce fut à cette occasion que Mahmoud s'expatria. Accompagné de ses concitoyens les plus turbulents, qui l'avaient reconnu pour leur chef, il s'établit d'abord à Monte-Salud; mais en 835, lorsque l'armée du sultan se fut mise en marche contre lui, il s'achemina vers la Galice et défit coup sur coup trois corps que le sultan avait envoyés à sa poursuite. Arrivé sur le territoire chrétien, «il s'empara d'une forteresse; mais quand il l'eut possédée cinq ans et trois mois, il fut assiégé par Alphonse. Sa forteresse fut prise; lui-même et ses soldats furent tués. Ceci arriva dans le mois de Redjeb de l'année 225 (mai 840).»

Il est aussi question de ce Mahmoud dans une charte de Lugo, publiée dans l'*España sagrada*, t. XL, appendice XV; mais l'authenticité de ce document me paraît fort contestable.

V.

PRISE DE LÉON EN 846.

Selon Sébastien (c. 25) et l'auteur de la chronique d'Albelda (c. 60), la ville de Léon ne fut repeuplée

que sous le règne d'Ordoño Ier (850-866); une autre chronique donne même la date précise, à savoir l'année 856 [1]; cependant on lit dans une charte que déjà sous le règne de Ramire Ier (842—850), cette ville était entourée de murailles et qu'il y avait des cloîtres et des églises [2].

La contradiction entre ces deux témoignages, qui a fort embarrassé les historiens de Léon, n'est qu'apparente. Les historiens musulmans nous apprennent ceci: Dans l'année 846, la ville de Léon fut assiégée par Mohammed, l'héritier présomptif du trône. Réduits à l'extrémité, les assiégés sortirent de la ville pendant la nuit, et allèrent se mettre en sûreté dans les bois et dans les montagnes. Les musulmans pillèrent alors la ville et y mirent le feu; ils voulurent aussi en détruire les murailles, mais comme celles-ci avaient dix-sept coudées d'épaisseur, elles résistèrent à tous leurs efforts [3]. — On voit donc que la ville était habitée du temps de Ramire Ier, mais que, prise et brûlée par les Arabes en 846, elle dut être repeuplée dix années plus tard par Ordoño Ier. Peut-être avait-elle déjà été repeuplée par Alphonse Ier, comme l'assure Rodrigue de Tolède; mais j'avoue que quand il s'agit d'une époque aussi reculée, je ne puis pas accorder beaucoup de confiance à un chroniqueur du XIIIe siècle.

1) Voir Risco, *Historia de Leon*, t. I, p. 10.

2) Voir *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 127; Risco, *Hist. de Leon*, *loc. laud.*

3) Ibn-Adhârî, t. II, p. 91; Nowairi; Ibn-Khaldoun.

VI.

ALPHONSE IV ET SANCHO.

Dans les chartes des années 927, 928 et 929, on trouve souvent nommé un certain Sancho, fils d'Ordoño II. Il y porte le titre de roi; il y dit lui-même qu'il a été couronné à Saint-Jacques-de-Compostelle, et, dans un titre de l'année 997 [1], Bermude II le compte parmi ses prédécesseurs. Cependant ce Sancho, on l'assure du moins, ne se trouve pas nommé dans les anciennes listes des rois de Léon, et Sampiro, le seul chroniqueur original que nous possédons sur cette époque, les autres s'étant bornés à le copier, ne le compte pas non plus parmi les rois de Léon. Il ne le nomme même pas: arrivé au règne d'Alphonse IV, il dit seulement qu'après la mort de Froïla II (925), son neveu, Alphonse, fils d'Ordoño II, lui succéda, et que plus tard cet Alphonse se fit moine, après avoir abdiqué en faveur de son frère Ramire (II). Les savants espagnols ont conclu de là que Sancho n'a jamais régné à Léon; mais trouvant cependant dans les chartes qu'il portait le titre de roi, ils ont pris le parti d'en faire un roi de Galice. Telle est, par exemple, l'opinion de Florez, qui, dans l'*España sagrada* (t. XIX, p. 119—135), a écrit une fort ample dissertation sur ce Sancho. Cette dissertation, dont Florez, à en juger par ses propres expressions (voyez p. 119, 122, 129), n'était pas sa-

---

1) *Apud* Yépès, t. V, fol. 438 v.

tisfait lui-même, renferme, indépendamment de la question principale, plusieurs erreurs assez graves. Ainsi, ayant à expliquer pourquoi Sancho nomme, dans une charte, l'année 927 la première de son règne, Florez dit, en s'appuyant sur l'autorité de Rodrigue de Tolède, qu'Alphonse IV abdiqua dans la seconde année de son règne, c'est-à-dire en 926, et qu'alors Ramire II lui succéda dans le royaume de Léon, et Sancho dans celui de Galice. Cette explication est inadmissible. Le continuateur de Florez, Risco [1], a prouvé au moyen des chartes qu'Alphonse n'abdiqua pas avant l'année 931. Un chroniqueur cordouan contemporain, Arîb (t. II, p. 203), dit formellement qu'Alphonse abdiqua dans cette année-là, et à son témoignage on peut joindre celui d'Ibn-Haiyân cité par Ibn-Khaldoun (plus haut, p. 97). Quant à la question principale, les méprises de Florez sont fort excusables. Ce savant ne pouvait consulter que les chartes latines, et celles-ci ne suffisent pas pour résoudre la difficulté. *Ex Oriente lux!* Un fragment précieux d'Ibn-Haiyân, qu'Ibn-Khaldoun nous a conservé dans son chapitre sur Abdérame III, nous fournira des renseignements précis sur Sancho Ordoñez; il montrera que ce Sancho a été roi, non-seulement de Galice, mais encore de Léon. Voici les propres paroles de l'historien cordouan [2]:

«Ibn-Haiyân dit: Après la mort de Froïla (II), fils [*lisez* frère] d'Ordoño (II), arrivée en 313 (925), son

1) *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 241.
2) Voyez le texte dans l'Appendice, n° VII.

frère [*lisez*: son neveu; Alphonse était fils d'Ordoño II], Alphonse (IV), monta sur le trône; mais son frère Sancho le lui disputa et se rendit maître de Léon, une des villes principales du royaume. Alphonse eut pour alliés son neveu [*lisez*: son cousin germain], Alphonse, fils de Froïla (II), et son beau-père, Sancho, fils de Garcia, le roi des Basques[1]. Ils marchèrent ensemble pour aller combattre Sancho; mais ils furent mis en déroute et se séparèrent. Ensuite, s'étant réunis pour la seconde fois, ils déposèrent Sancho et le chassèrent de la ville de Léon. Sancho prit la fuite vers l'extrémité de la Galice[2]. Il préposa son frère Ramire, fils d'Ordoño (II), sur la partie occidentale de son royaume, de sorte que ce dernier régna sur la province qui a Coïmbre pour ville frontière. Quelque temps après, Sancho mourut sans laisser de postérité.»

Ce texte prouve que Sancho Ordoñez a régné, non-seulement sur la Galice, mais aussi sur Léon; il nous apprend en outre qu'après la mort de Froïla il y eut une guerre civile, et c'est ce qu'on ignorait.

Examinons à présent s'il est vrai que Sancho Ordoñez ne se trouve nommé dans aucune liste des rois de Léon, comme les savants espagnols l'ont toujours assuré. Consultons celle qui se trouve dans la collection

1) L'épouse d'Alphonse IV, qui s'appelait Onneca, était en effet la fille de Sancho de Navarre; voyez le manuscrit de Meyá, §. 15. Le nom de cette reine se trouve dans les privilèges; voyez *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 239. L'interpolateur de Sampiro lui donne à tort le nom de Chimène.

2) C'est-à-dire, vers la Galice proprement dite.

d'anciens documents connue sous le nom de *Chronicon Albeldense* (c. 47, 48). On y trouve ces paroles, que je copie en y joignant la note de l'éditeur:

Deinde Ordonius.

Deinde frater eius Froïla.

Post filius eius Adefonsus. } Duo hi versus redundant.
Deinde Sancius filius Ordonii. }

Deinde Adefonsus, qui dedit Regnum suum et convertit ad Deum.

L'éditeur s'est trompé: il n'y a rien de trop dans ce passage, et les rois de Léon s'y trouvent nommés dans le même ordre que chez Ibn-Haiyân. L'auteur a voulu dire:

Ordoño II.

Froïla II, son frère.

Alphonse IV, son fils (d'Ordoño II).

Sancho Ordoñez.

Alphonse IV pour la seconde fois, lequel abdiqua et se fit moine.

Ces points établis, nous tâcherons, avec l'aide des chartes, d'indiquer les dates auxquelles il faut fixer les faits rapportés par Ibn-Haiyân, et d'expliquer cette période de l'histoire de Léon.

Au Xe siècle, la couronne était encore élective chez les Léonais, comme elle l'avait été chez les Visigoths: mais depuis longtemps les électeurs, c'est-à-dire les seigneurs, les évêques, les abbés et les comtes [1], usaient si rarement de leur droit, que l'élection n'était plus guère

---

1) Voir Mon. Sil., c. 14.

qu'une formalité: quand le trône était devenu vacant, les électeurs se bornaient à saluer roi celui qui l'était déjà en vertu de sa naissance. Cependant, quoiqu'il y eût une tendance très marquée vers l'hérédité de la couronne, cette hérédité n'avait pas encore été formellement reconnue. On était dans une période de transition: la couronne, héréditaire de fait, ne l'était pas encore de droit. Cette situation était pleine de dangers, et tôt ou tard elle devait faire naître des guerres civiles. L'ordre de succession n'ayant pas été réglé par une loi, tous les membres de la famille royale pouvaient prétendre à la couronne. Après la mort d'Alphonse III, les choses s'étaient encore arrangées à l'amiable. Les trois fils de ce monarque s'étaient partagé ses États: Garcia avait eu Léon, Ordoño la Galice, Froïla les Asturies, et chacun des trois frères avait pris le titre de roi, mais sans que la monarchie eût été démembrée; le roi de Léon était le seul souverain: ceux de Galice et des Asturies n'étaient que des gouverneurs [1]. Les trois frères semblent avoir arrêté entre eux, probablement avec l'approbation des électeurs, que si Garcia venait à mourir, Ordoño lui succéderait à Léon, et qu'Ordoño mort, il aurait Froïla pour successeur. Il est certain du moins que les choses se passèrent de cette manière: Garcia (910—914) eut pour successeur à Léon son frère Ordoño II (914—924), et Froïla II (924—925) succéda à ce dernier. Mais qui succéderait maintenant à Froïla? Ce roi avait laissé trois fils: Alphonse,

---

1. Voyez *Esp. sagr.*, t. XIX, p. 124, et t. XXXVII, p. 269.

Ordoño et Ramire; toutefois personne ne semble avoir eu l'idée de donner la couronne à l'un d'entre eux; tout le monde paraît avoir été d'opinion qu'il fallait la donner à un prince de la branche aînée, à un fils d'Ordoño II. Ces fils étaient au nombre de trois: c'étaient Sancho, Alphonse (IV) et Ramire (II). Sancho était bien certainement l'aîné, car dans les chartes données par son père il signe toujours avant Alphonse [1], et l'on sait que dans les chartes les princes signaient constamment dans l'ordre de leur naissance. Si la couronne eût donc été héréditaire, Sancho seul y eût eu des droits; mais elle ne l'était pas, rien n'avait été réglé à cet égard, et Alphonse, qui était le plus fort parce qu'il était soutenu par Sancho, le puissant roi de Navarre, dont il venait d'épouser la fille [2], et par son cousin germain, l'autre Alphonse, le fils aîné de Froïla II, l'emporta sur son frère et monta sur le trône. Il régna une année et quelques mois, car il existe des chartes dans lesquelles l'année 926 est nommée la seconde du règne d'Alphonse à Léon [3]. Dans cet intervalle, Sancho, qui n'était pas homme à se laisser supplanter par son cadet et qui avait son frère Ramire pour allié, rassembla des troupes; puis, s'étant fait couronner à Saint-

---

1) Voyez la charte de 919, publiée dans l'*Esp. sagr*, t. XXXIV, Escr. 12, celle de 920, citée par Moralès, t III, fol. 197 v., celle de 921 que cite Risco, *Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 269, 270, celle de 922, publiée dans l'*Esp. sagr.*, t. XIV, p. 384, etc.

2) En janvier 924 Onneca n'était pas encore mariée, comme il résulte d'une charte qui se trouve dans l'*Esp. sagr.*, t. XXXIII, p. 468.

3) *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 235, 236.

Jacques-de-Compostelle[1], il vint assiéger Léon, prit cette ville et enleva le trône à son frère. Ceci doit avoir eu lieu dans l'été ou dans l'automne de l'année 926, car dans une charte du 16 avril 927, Sancho nomme cette dernière année la première de son règne[2]. Au reste, il semble avoir traité honorablement son frère et lui avoir donné une province à gouverner; ce qui me le fait croire, c'est que la charte que je viens de citer porte non-seulement la signature du *roi Sancho*, mais aussi celle du *roi Alphonse*. Ce dernier, il est à peine besoin de le dire, signe après son frère.

C'est en 928, je crois, qu'Alphonse tâcha de reconquérir la couronne. Ibn-Haiyân, il est vrai, dit qu'il eut pour auxiliaire Sancho de Navarre, et comme ce dernier mourut en 926, l'historien arabe semble vouloir donner à entendre que la levée de boucliers, faite par Alphonse, eut lieu avant l'année 926 ou dans cette année même; mais comme les chartes s'opposent à admettre une telle assertion, j'aime mieux croire qu'Ibn-Haiyân a nommé par erreur Sancho et qu'il aurait dû nommer son fils et successeur Garcia. Il est d'ailleurs fort invraisemblable que dans l'année 925 ou dans l'année suivante, les Navarrais aient porté leurs armes dans le royaume de Léon, car en 924 Abdérame III avait ravagé leur pays, sans en excepter la capitale, de la plus terrible manière, et, le sultan parti, ils devaient avoir trop à faire chez eux pour intervenir, les armes à la main, dans les différends de leurs voisins.

---

1) Charte du 21 novembre 927, dans l'*Esp. sagr.*, t. XIX, p. 360.
2) *Esp. sagr.*, t. XVIII, p. 321.

Voulant remonter sur le trône, Alphonse s'adressa donc à son beau-frère Garcia, roi de Navarre, et à l'autre Alphonse, le fils aîné de Froïla II. Tous les deux répondirent à son appel; mais la campagne des alliés fut malheureuse; ils furent battus et se séparèrent; l'expression dont se sert Ibn-Haiyân [1] semble même donner à entendre que la discorde se mit parmi eux. Plus tard, cependant, ils se réconcilièrent, après quoi ils marchèrent de nouveau contre Sancho, et, plus heureux cette fois, ils le chassèrent de la capitale. Une charte [2] nous apprend qu'en octobre 928 Alphonse régnait à Léon, et plusieurs autres privilèges démontrent qu'il resta sur le trône, au moins jusqu'au 1er mars 931 [3].

Chassé de Léon, Sancho chercha et trouva un asile en Galice, et comme cette province semble lui avoir été fort dévouée, elle continua de le reconnaître pour son roi. C'est ce qui résulte d'une charte du 10 juin 929, dans laquelle Sancho est appelé, en fort mauvais latin: «serenissimus Rex Dñs. Sancius, universe urbe Gallecie princeps [4].»

D'après Ibn-Haiyân, Sancho, quand il fut réduit à la Galice seule, préposa son frère Ramire sur la partie occidentale, ou plutôt méridionale, de son royaume, sur celle qui était la plus rapprochée du territoire musulman, c'est-à-dire sur la province qui porte aujourd'hui

---

1) افترقت كلمتهم.
2) *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 238
3) Voyez la charte publiée par Berganza, t. II, p. 378, Escr. 21.
4) *Esp. sagr.*, t. XIX, p. 131.

le nom de Beira. Un passage de Sampiro confirme indirectement cette assertion de l'historien arabe. Sampiro dit qu'Alphonse IV, lorsqu'il eut pris la résolution de se faire moine, «nuntios misit pro fratre suo Ranimiro in partes *Visei*[1], dicens qualiter vellet a Regno discedere et fratri suo tribuere.» Or, Viseu était justement la capitale de la province dont Ramire était gouverneur: c'est là qu'avait aussi résidé son père Ordoño à l'époque où il n'était encore que gouverneur de Galice[2].

La mort de Sancho doit avoir eu lieu dans le mois de juillet de l'année 929, comme Florez l'a déjà démontré en faisant remarquer que, selon la charte citée plus haut, Sancho vivait encore le 10 juin 929; qu'à partir de cette époque son nom ne se trouve plus dans les chartes, et que dans le mois d'août de cette même année 929, Alphonse doit avoir régné en Galice, puisqu'il conféra à cette époque le gouvernement d'une partie de cette province au comte Gutierre.

VII.

ALPHONSE IV ET RAMIRE II.

Après le passage que j'ai cité, Ibn-Haiyân parle en-

1) L'edition de Florez porte *Virci*, et dans ce mot on a cru reconnaître le comté du Bierzo ou Vierzo; mais on a oublié que le Bierzo s'appelait au moyen âge, non pas Vireus ou Vireum, mais Bergidum, Bercidum ou Berizum; voyez *Esp. sagr.*, t. XVI, p. 31, 32. D'après Florez lui-même, la leçon *Visei*, la seule bonne, se trouve dans plusieurs man. de Sampiro. Je la trouve dans le man. de Leyde, chez le moine de Silos, chez Lucas de Tuy et dans la *Crónica general*.

2) Voir Mon. Sil., c. 42 in fine.

core de la guerre qui éclata entre Alphonse IV et son frère Ramire II. Ce qu'il dit à ce sujet s'accorde en général avec le récit de Sampiro; mais comme il donne quelques détails de plus, je crois qu'on ne sera pas fâché de posséder aussi ce passage. Le voici [1]:

«Alphonse (IV) régna sept ans; puis il se fit moine [2], et son frère Ramire (II) régna à sa place. Mais dans la suite Alphonse renonça à la profession monacale, se souleva contre son frère Ramire et se rendit maître de la ville de Simancas. Comme on improuvait hautement ce qu'il avait fait, il rentra dans le cloître; mais il le quitta pour la seconde fois et s'empara de la ville de Léon. Ramire, qui était alors en route pour aller faire une razzia du côté de Zamora, retourna sur ses pas, assiégea Léon et prit cette ville de vive force, dans l'année 320 (932). Ayant jeté d'abord son frère en prison, il lui fit plus tard crever les yeux ainsi qu'à plusieurs de ses cousins germains [3] qu'il jugeait dangereux pour sa couronne.»

Si l'on compare ce récit avec celui de Sampiro (c. 21), on remarquera que, chez ce dernier, Alphonse ne quitte le cloître qu'une seule fois, tandis que chez Ibn-Haiyân il dépose le froc, le reprend et le quitte encore, et

---

1) Le texte dans l'Appendice, n° VIII.

2) Dans l'année 931.

3) Au lieu de *cousins germains*, le texte dit *frères*. C'est une erreur; on sait par Sampiro que les princes auxquels Ramire fit crever les yeux, ainsi qu'à Alphonse IV, étaient les trois fils de Froila II, Alphonse, Ordoño et Ramire. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, dans un autre passage (c. 26), Sampiro dit, comme Ibn-Haiyân: «Adephonsi Regis, qui orbatus fuerat oculis cum *fratribus* suis.»

l'on verra en outre que Sampiro ne parle pas de Simancas.

Je ne vois nulle raison pour révoquer en doute le témoignage de l'historien cordouan, et il me semble que son récit peut fort bien se concilier avec celui du chroniqueur chrétien. Je remarquerai donc seulement qu'Alphonse avait de bonnes raisons pour faire de Simancas le théâtre de sa révolte. Voulant favoriser un de ses amis, il avait séparé cette ville du diocèse de Léon auquel elle appartenait, et l'avait érigée en évêché [1]. Il croyait donc sans doute pouvoir compter sur la reconnaissance du nouvel évêque.

VIII.

LE MASSACRE DES MOINES DE CARDÈGNE.

Parmi les nombreux monastères castillans du moyen âge, il y en avait peu d'aussi renommés que celui de Saint-Pierre-de-Cardègne. Situé à deux lieues à l'est de Burgos, dans un pays froid, infertile et d'un aspect désolé, mais propre, par son isolement même, à servir de retraite aux âmes pieuses qui avaient renoncé aux vanités du monde pour vivre dans une pénitence continuelle, il se glorifiait de posséder les tombeaux du Cid, de son épouse Chimène et d'une foule de rois, de reines et d'autres personnages illustres; mais son principal titre à la vénération des fidèles, c'étaient ses deux cents

---

1) *Esp. sagr*, t. XXXIV, Escr. 20. L'évêché de Simancas fut supprimé, en 974, par Elvire, alors régente du royaume.

martyrs, ses deux cents moines massacrés en un seul jour, en une seule heure, par les barbares Sarrasins. Jusqu'à la fin du moyen âge, jusqu'à l'époque où Ferdinand et Isabelle arrachèrent aux mécréants le dernier asile qui leur restât sur la Péninsule espagnole, un miracle annuel perpétuait le souvenir de ces saints: à l'anniversaire de leur mort, les dalles qui couvraient leurs cadavres se teignaient de sang.

A quelle époque et par quelle armée ces moines ont-ils été massacrés? Il semble au premier abord qu'une ancienne inscription de Cardègne donne à cette question une réponse fort précise; mais en y regardant de plus près, on s'aperçoit qu'en réalité il n'en est pas ainsi. Cette inscription [1] est conçue en ces termes:

ERA DCCC. LXXII. IIII. F. VIII. IDUS AG. ADLISA EST KARADIGNA ET INTERFECTI SUNT IBI PER REGEM ZEPHAM CC. MONACHI DE GREGE DOMINI IN DIE SS. MARTYRUM IUSTI ET PASTORIS.

Il faut remarquer d'abord, comme Florez l'a déjà fait, que cette inscription (le seul document qui existe sur les martyrs, la notice dans la chronique espagnole de Cardègne [2] n'en étant qu'une traduction) renferme un contresens. Jamais un roi maure n'a porté le nom de Zepha; ce mot, que les chroniqueurs latins écrivent ordinairement *azeipha*, est le terme arabe الصائفة *expédition pendant l'été*, et de là *l'armée qui fait une telle expédition.* L'auteur de l'inscription a donc pris par er-

1) Elle se trouve chez Moralès, *Opusculos*, t. I, p. 28, chez Berganza, t. I, fol. 134, dans l'*Esp. sagr*, t. XXVII, p. 112, et ailleurs.

2) *Esp. sagr*, t. XXIII, p. 371

reur un nom commun pour un nom propre. Mais ce qui est bien plus embarrassant, c'est la date, car dans l'année 834 le 6 août, jour des saints Just et Pasteur, ne tombait pas un mercredi, mais un jeudi. Cette observation a été faite depuis longtemps; mais une circonstance qu'on n'a pas encore remarquée et qui cependant mérite fort de l'être, c'est que dans l'année 834 (219 de l'hégire) l'armée musulmane, loin de pénétrer en Castille, se borna à ravager le territoire de Tolède, cette ville s'étant révoltée contre le sultan [1].

Voyant que le jour de la semaine et celui du mois ne concordent pas, les savants espagnols ont tenté de résoudre cette difficulté de différentes manières. Il serait superflu de les énumérer toutes; qu'il suffise donc de dire que la plupart de ces savants, entre autres Berganza, Florez et le père Alphonse Chacon, qui a publié un opuscule sur les martyrs de Cardègne, sont d'avis que dans l'inscription le mot *ère* ne désigne pas l'ère de César, mais l'année de l'incarnation, attendu que dans l'année 872 le 6 août tombait réellement un mercredi. Je dois avouer que cette explication me paraît inadmissible. Il est toujours fort hasardé, quand il s'agit d'un document ancien (et personne n'a révoqué en doute l'antiquité de l'inscription), de donner au mot *ère* un autre sens que celui qu'il a partout ailleurs; c'est un pis aller, rien de plus. Mais en outre, et j'insiste sur cette remarque, il n'y eut pas d'expédition, dans

---

1) Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 86.

l'année 872 (258 de l'hégire), soit contre la Castille, soit contre un pays chrétien quelconque [1].

A mon sens la difficulté doit être résolue d'une autre manière. Comme la tradition conservée dans le couvent plaçait le massacre, non pas dans le IXe, mais dans le Xe siècle [2], je crois que le graveur a fait une faute et que par mégarde il a omis un C: au lieu d'en mettre trois, il aurait dû en mettre quatre. Dans l'ère 972, c'est-à-dire dans l'année 934, le 6 août tombait un mercredi, et c'est dans cette année que nous trouvons l'armée musulmane dans le voisinage immédiat de Cardègne. Ibn-Khaldoun dit que dans l'année 322 de l'hégire, 934 de J.-C., Abdérame III, après avoir assiégé Ramire II dans la forteresse d'Osma, détruisit Burgos ainsi qu'un grand nombre de forteresses. A Burgos il n'était qu'à deux lieues de Cardègne, et ce couvent se trouvait précisément sur sa route puisqu'il venait du côté d'Osma. Nous en concluons que ce fut l'armée, la *zépha*, d'Abdérame III qui eut la cruauté d'égorger les pauvres moines. Le calife lui-même, nous nous en tenons convaincu, était trop humain pour commander un acte aussi barbare; mais son armée se composait en grande partie d'Africains, de Berbères, et ces soldats, aussi féroces qu'indisciplinés, se permettaient souvent des atrocités contre lesquelles le calife ne pouvait rien.

Je sais bien qu'on pourrait m'opposer que, d'après

---

1) Voyez Ibn-Adhârî, t. II, p. 103.

2) Berganza, t. I, p. 136.

plusieurs savants espagnols, le cloître de Cardègne fut *repeuplé*, suivant l'expression consacrée, dans l'année 899, et que par conséquent le massacre doit avoir eu lieu avant cette époque. Mais une telle objection, si on la faisait, serait facile à réfuter. Le texte d'où l'on a conclu que Cardègne fut repeuplé en 899 et qui se trouve dans les annales de Compostelle, dit simplement: dans l'année 899 «fuit Cardeña populata.» Ces paroles signifient que le couvent fut fondé en 899 et que des moines vinrent s'y établir; aussi lisait-on dans un ancien livre de Cardègne, cité par Yépès (t. I, fol. 91, col. 2): «Ce cloître *a été fondé* (fundóse) dans l'ère 937» (année 899). Ainsi ce texte, loin d'être en contradiction avec ma manière de voir, lui sert au contraire d'appui: il prouve que l'époque à laquelle on a voulu fixer le massacre est antérieure à la fondation du cloître.

IX.

BATAILLES DE SIMANCAS ET D'ALHANDEGA.

Au X[e] siècle aucun lien n'attachait l'Espagne à l'Europe ou à l'Asie; ce pays était en quelque sorte isolé du reste de la terre. L'ancienne rupture entre les musulmans d'outre-mer et ceux d'Espagne était devenue plus complète encore, s'il était possible, depuis l'époque où Abdérame III avait changé son titre de sultan en celui de calife. D'un autre côté, la France, à partir de la mort de Charlemagne, l'allié d'Alphonse II, n'avait

plus eu de rapports avec les Asturies, et comme les comtes de la Marche avaient profité de la faiblesse des Carlovingiens pour se rendre indépendants, le lien qui attachait cette province à la France s'était brisé pour toujours. Aussi ne se souciait-on ni en Occident, ni en Orient, de ce qui se passait dans ce coin du monde, où deux religions et deux races s'étaient violemment heurtées, et où elles se combattaient sans relâche depuis plus de deux siècles.

Une fois seulement, dans tout le cours du Xe siècle, les Européens et les Asiatiques se laissèrent tirer de leur apathie: ce fut lorsque Ramire II eut battu la grande armée du puissant Abdérame III. Cette victoire fut si complète et si éclatante, qu'on en parla au fond de l'Allemagne aussi bien que dans les pays les plus reculés de l'Orient, mais avec des sensations bien différentes. Ici l'on s'en réjouissait, ailleurs on s'en affligeait; les uns y voyaient un sûr garant du triomphe de la foi, les autres, une cause de sérieuses alarmes.

Et cependant il est fort difficile aujourd'hui de donner des renseignements précis sur la campagne de 939, autrefois si célèbre. Les chroniqueurs latins de l'Espagne sont extrêmement avares de détails, même quand il s'agit des victoires de leurs coreligionnaires, et les chroniqueurs arabes, qui en d'autres circonstances les complètent si souvent, sont cette fois plus laconiques encore. Un polygraphe de Bagdad est le seul écrivain musulman qui nous fournisse une relation un peu détaillée; quant aux chroniqueurs arabes-espagnols ou africains, ils passent le plus rapidement possible sur cette

expédition désastreuse. Ils auraient voulu effacer cette page de leurs annales; quelques-uns ont même tâché de le faire: ayant à parler de l'année 939, ils gardent un profond silence. Ibn-Adhâri, par exemple, dont la chronique est, à tout prendre, la plus complète parmi celles que nous possédons, ne dit absolument rien sur la campagne de 939. Il semble avoir pensé que l'honneur national commande de taire jusqu'au nom de certains champs de bataille.

Toutefois il ne faut pas s'imaginer que les chroniques arabes ne contiennent à ce sujet rien qui mérite d'être rapporté. Le peu qu'elles donnent est précieux et mérite certainement d'être connu. Nous ferons donc connaître les textes que nous avons pu recueillir, mais nous croyons utile de reproduire auparavant les témoignages latins.

Sampiro (c. 22, 23) s'exprime en ces termes:

Postea Abderrachman, Rex Cordubensis, cum magno exercitu Septimancas properavit [1]. Rex noster Catholicus hæc audiens, illuc ire disposuit cum magno exercitu, et ibidem dimicantibus adinvicem, dedit Dominus victoriam Regi Catholico, qualiter die II. Feriâ, imminente festo Sanctorum Iusti et Pastoris [2], deleta sunt ex eis LXXX. millia Maurorum. Etiam ipse Aboiahia [3],

1) L'interpolateur de Sampiro a ajouté ici cette phrase: Tunc ostendit Deus signum magnum in caelo, et conversus est sol in tenebras in universo mundo per unam horam.

2) La veille des saints Just et Pasteur, c'est-à-dire le 5 août, qui, dans l'année 939, tombait réellement un lundi.

3) Ce personnage, dont Sampiro a déjà parlé précédemment, est Mo-

Rex Agarenorum, ibidem a nostris comprehensus est, et [1] Legionem adductus [2], et ergastulo trusus; quia mentitus est Domino Ranimiro Regi, comprehensus est recto iudicio Dei [3]. Illi vero qui remanserant, itinere arrepto, in fugam versi sunt. Rege vero illos persequente, dum ipsi pervenerunt [4] ad urbem quæ dicitur Alhandega, a nostris ibidem comprehensi et extincti sunt. Ipse vero Rex Abderrachmam semivivus evasit. Unde nostri multa attulerunt spolia, aurum videlicet [5] et argentum et vestes pretiosas. Rex quidem, iam [6] securus, perrexit ad domum suam cum victoriâ magnâ in pace.

Deinde secundo mense post Azeipham, ad ripam Turmi ire disposuit [7], et civitates desertas ibidem po-

---

hammed ibn-Hâchim, le gouverneur ou vice-roi de Saragosse, sur lequel je donnerai des détails dans un autre article. Au reste, on verra tout à l'heure qu'Ibn-Khaldoun dit aussi que ce vice-roi fut fait prisonnier dans la bataille de Simancas.

1) La copulative ne se trouve pas chez Florez; le man. de Leyde la donne.

2) Notre man. porte: advectus.

3) Il avait d'abord reconnu la suzeraineté de Ramire II, mais plus tard il s'était réconcilié avec le calife.

4) J'ai cru devoir rectifier la ponctuation de ce passage. Florez l'a ponctué de cette manière: in fugam versi sunt, Rege vero illos persequente. Dum ipsi pervenerunt etc.

5) Chez Florez le mot *videlicet* se trouve après *argentum*. J'ai suivi le man. de Leyde.

6) Ce mot manque chez Florez; notre man. le donne.

7) L'édition de Florez porte ici: Deinde post duos menses Azeipham, id est exercitus, ad ripam Turmi ire disposuit. Le man. de Leyde: Demum post duos dies azeipham idem exercitus ad ripam cæt. J'ai déjà dit plus haut que le mot *azeipha* (الصائفة) signifie *expédition pendant l'été*, et de là *l'armée qui fait une telle expédition.* Rodrigue de Tolède ne le savait pas. Trouvant dans son man. de Sampiro la même leçon que celle qui se trouve dans l'édition de Florez, et prenant *azeipha* pour un nom propre, il a écrit qu'une armée de Sarrasins, commandée par le prince

pulavit. Hæ sunt Salmantica, sedes antiqua castrorum, Letesma[1], Ripas[2], Balneos[3], Alhandega, Penna[4], et alia plurima castella, quod longum est prænotare.

Avant d'aller plus loin, nous devons dire où se trouvait Alhandega, endroit qui a disparu depuis bien long-

---

Aceipha) arriva sur les bords du Tormes. La même bévue se trouve chez je ne sais combien d'historiens. Plus tard, quand on eut enfin compris qu'*azeipha* n'est pas le nom d'un général, on tomba dans une erreur moins bizarre, mais non moins grave, en disant qu'*azeipha* signifie ici l'armée de Ramire, et que le sens du passage est: Deux mois plus tard, Ramire se mit de nouveau en campagne avec une armée, et se porta sur le Tormès. Supposé qu'*azeipha* pût signifier *l'armée de Ramire*, l'auteur n'aurait pas construit le verbe neutre *aller* avec un accusatif, au lieu de dire: *azeipham ire disposuit*, il aurait dit: *cum azeiphâ ire*, ou bien: *azeipham mittere*; mais le mot en question ne peut pas désigner une armée léonaise; les chroniqueurs ne l'emploient et ne pouvaient l'employer qu'en parlant d'une armée musulmane. Il est certain que le texte a été altéré par un copiste ignorant et qu'il faut le corriger comme je l'ai fait. Sampiro a sans doute écrit ainsi: Deinde II mense post Azeipham. La transposition, faite par un copiste inattentif: post II. mense (menses), a tout gâté, et les mots: *id est exercitus* sont évidemment une glose du mot *azeipha*. On peut comparer ce passage, tout à fait analogue, du moine de Silos, qui dit (c. 68) en parlant de la mort de Bermude II: Et secundo anno post Azeipham (après l'expédition d'Almanzor contre Saint-Jacques-de-Compostelle) terrâ Bericensi proprio morbo in confessione Domini emisit spiritum.

1) Florez donne: Salmantica Sedes antiqua Castrorum, Letesma. Dans le man. de Leyde, où les capitales sont en rouge: Salamantica sedes antiqua, Castrorum letesma. Mais comme ni Salamanque, ni Ledesma (le Bletisa des anciens), n'avait été un camp romain, je crois que Sampiro nomme ici *trois* endroits, dont un avait servi de camp à des troupes romaines.

2) Pelage (c. 11) nomme Ribas parmi les villes conquises par Alphonse VI. Cet endroit n'existe plus.

3) Los Baños, près de Ledesma.

4) Peña-Ausende, entre Ledesma et Zamora. — Risco assure, dans son *Histoire de Léon* (t. I, p. 196), que les archives de cette ville renferment des chartes relatives au repeuplement de quelques-uns de ces endroits. Il serait à désirer qu'on les publiât.

temps déjà, mais que Sampiro nomme deux fois, en disant d'abord que la seconde bataille s'y livra, et ensuite que Ramire le repeupla. Les Arabes l'appellent al-Khandec. On a pris ce nom pour un appellatif, et quand on trouvait chez les auteurs musulmans: *wac'a al-khandec*, on a traduit: *bataille du Fossé*. En comparant Sampiro, il était pourtant facile de voir que c'est un nom propre, et qu'il faut traduire: *bataille d'al-Khandec*. En effet, les Arabes ont donné à plusieurs endroits entourés d'un fossé, le nom d'al-Khandec; Yâcout, dans son dictionnaire géographique (t. II, p. 476) et dans son *Mochtaric* (p. 160), en nomme quatre. Celui dont il s'agit ici est placé par Ibn-Khaldoun (plus haut, p. 97) près de Simancas. Cette indication est un peu vague, et au XVIe siècle la tradition du pays était bien plus précise: elle plaçait Alhandega au sud de Salamanque, sur les bords du Tormès [1], et je crois qu'elle mérite confiance.

Parmi les auteurs étrangers, l'Italien Liudprand, qui écrivit son *Antapodosis* à Francfort, dans l'année 958, à la demande de Recemund, évêque d'Elvira et ambassadeur d'Abdérame III à la cour d'Otton Ier, s'exprime de cette manière (*Antap.*, Liv. V, c. 2 éd. Pertz):

Hoc in tempore, ut ipsi bene nostis, sol magnam et cunctis terribilem passus est eclipsin, sextâ feriâ, horâ diei tertiâ; quâ etiam die Abderahamen, Rex vester, a Radamiro christianissimo Rege Gallitiæ in bello est superatus.

---

1) Voyez Moralès, t. III, fol. 226 v, et Yépès, t. V, fol. 4, col. 1

Dans la partie des grandes Annales de Saint-Gall qui a été écrite en 956, on trouve sous l'année 939 (dans Pertz, *Monum. Germ.*, t. I, p. 78):

Ecclypsis solis facta est circa horam tertiam diei XIV kal. Aug. in IV anno Ottonis regis in VI feriâ, lunâ XXIX. Eodem die in regione Galliciae innumerabilis exercitus Saracenorum a quâdam reginâ, nomine Toia (*lisez* Tota)[1], penitus extinctus est, nisi rex illorum et quadraginta novem viri cum eo.

Ces deux auteurs se trompent quand ils disent que la bataille eut lieu le jour même de l'éclipse, c'est-à-dire le 19 juillet. La même faute se trouve dans d'autres chroniques allemandes, par exemple dans l'Annalista Saxo[2], où la date (944) est en outre fautive.

Passons maintenant aux auteurs arabes, sans nous arrêter aux singulières bévues de Casiri (t. II, p. 49), qui, en donnant la substance d'un article biographique d'Ibn-al-Abbâr[3], article qui n'a rien de commum avec le sujet qui nous occupe, a pris Khindif, le nom d'une aïeule des Omaiyades, pour *khandec* (fossé), et qui, après avoir changé arbitrairement une date, s'est imaginé que la bataille d'Alhandega a été gagnée par les Arabes et chantée par un de leurs généraux.

Le passage le plus curieux est à coup sûr celui qui

---

1) La reine régente de Navarre. Il n'est nullement invraisemblabie que les Navarrais aient pris part à la bataille — Masoudî, comme on le verra plus tard, confirme sur ce point le témoignage des Annales de Saint-Gall —, et Tota, femme d'un courage mâle et guerrier, peut fort bien avoir commandé elle-même ses troupes à cette occasion.

2) Collection de M. Pertz, t. VIII, p. 605.

3) J'ai publié cet article dans mes *Notices*, p. 140.

se trouve dans l'excellente compilation d'anciens documents connue sous le titre d'*Akhbâr madjmoua.* L'auteur de ce livre dit que si Abdérame III eût constamment montré la même énergie qu'au commencement de son règne, il aurait conquis, avec l'aide de Dieu, non-seulement l'Occident, mais encore l'Orient; puis il continue en ces termes [1]:

« Mais le calife (que Dieu lui pardonne!) se livra de plus en plus aux plaisirs, et d'ailleurs ses triomphes l'avaient rempli d'orgueil. Dès lors il donna les emplois à la faveur, et non au mérite; il prit pour ministres des personnes incapables et irrita les nobles en élevant aux plus hautes dignités des hommes de rien, tels que Nadjda de Hîra et d'autres esclaves de la même espèce. Il donna à ce Nadjda le commandement de son armée; il lui abandonna la conduite des affaires les plus importantes; il força les généraux et les vizirs, même les généraux et les vizirs arabes, à s'humilier devant lui et à lui obéir en toutes choses. Or, ce Nadjda était un homme incapable, arrogant et stupide, comme les gens de sa sorte le sont ordinairement. Les généraux de noble extraction convinrent donc entre eux de se laisser battre, et ils exécutèrent ce projet dans la campagne de l'année 326 [2]. Le calife, qui avait appelé sous les drapeaux un nombre immense de soldats et qui avait fait des frais énormes pour cette expédition, lui avait donné d'avance le nom de: campagne

1) Le texte dans l'Appendice, nº IX.
2) L'auteur aurait dû dire 327.

de la puissance suprême; mais il essuya la plus honteuse déroute. Pendant plusieurs jours consécutifs, les ennemis poursuivirent ses soldats d'étape en étape, tuant partout et faisant un grand nombre de prisonniers. Bien peu d'officiers réussirent à rallier sous le drapeau une partie de leurs soldats et à les reconduire dans leurs foyers. Depuis lors le calife ne voulut plus accompagner l'armée quand elle se mettait en campagne; il ne s'occupait plus que de ses plaisirs et de ses bâtiments. »

Ce précieux récit est évidemment d'un contemporain et d'un contemporain qui partageait les passions de l'époque. L'auteur ne cache ni ses sympathies pour la noblesse outragée, ni sa haine des parvenus, de Nadjda surtout, qu'il écrase de tout le poids de son superbe dédain. Il n'a pas un mot de blâme pour les traitres; le seul coupable à ses yeux, c'est le calife, qui avait osé préférer des roturiers, des hommes de rien, des esclaves, aux Arabes pur sang, aux gens de haut parage qui comptaient les héros du Désert parmi leurs ancêtres. Il ne s'afflige pas de la terrible déroute, il en parle avec un calme qui étonne, avec un sang-froid qui choque et révolte. Peu s'en faut qu'il n'y voie un salutaire avertissement pour le monarque, un juste châtiment de ses torts, de ses crimes envers la noblesse. Un contemporain seul pouvait écrire de cette manière; un écrivain postérieur ne se serait pas laissé dominer à ce point par les préjugés des nobles du Xe siècle.

Un autre auteur arabe, Ibn-Khaldoun, ne parle que succinctement de cette campagne. On a vu que dans son chapitre sur les rois chrétiens (plus haut, p. 97),

il renvoie pour ce qui concerne ce sujet, à ce qu'il a dit précédemment lorsqu'il traitait du règne d'Abdérame III, mais ce qu'il y raconte est peu de chose et se réduit à ceci [1]:

« Dans l'année 327 (939) Abdérame fit la campagne d'Alhandega contre la Galice. Il fut mis en fuite; les musulmans essuyèrent une grande perte, et Mohammed ibn-Hâchim le Todjîbide fut fait prisonnier [2]. Le calife fit ce qu'il pouvait pour le faire relâcher, et à la fin Mohammed recouvra la liberté après un emprisonnement de deux ans et trois mois. A partir de cette époque, le calife ne fit plus de campagne lui-même, mais il envoya souvent des armées [3] contre l'ennemi. »

Dans deux endroits de ses *Prairies d'or* le célèbre polygraphe Masoudî, qui était né à Bagdad, mais qui passa sa vie à parcourir l'Asie et l'Afrique, parle aussi de la campagne de 939. Dans le premier passage, il dit ceci [4]:

« Abdérame se mit en campagne avec plus de cent mille hommes, et vint assiéger Zamora, la capitale des Galiciens. Cette ville a sept murailles d'une construction admirable et extrêmement solides, qui ont été bâties par les anciens rois et qui sont séparées les unes des autres par des avant-murs, des fossés et des eaux

1) Le texte dans l'Appendice, n° IX.

2) On a vu plus haut que Sampiro rapporte aussi ce fait.

3) L'auteur emploie ici le mot *çâifa* dont nous avons parlé ci-dessus.

4) Man. de Leyde, n° 282, p. 91. On trouvera ce texte chez Maccarî, t. I, p. 228, et dans l'édition de M. Barbier de Meynard, t. I, p. 363.

très larges. Abdérame s'empara des deux premières enceintes; mais ensuite les musulmans, attaqués par les défenseurs de la place, perdirent quarante mille, on dit même cinquante mille hommes, tant tués que noyés. Cette victoire fut remportée par les Galiciens et les Basques. »

Dans le second passage [1], l'auteur s'exprime en ces termes :

« Les ennemis les plus redoutables des Andalous parmi les peuples qui les avoisinent, sont les Galiciens. Les Francs [2] sont aussi en guerre avec eux, mais les Galiciens sont plus braves.

« Or, Abdérame, fils de Mohammed, qui règne à présent en Andalousie, avait un vizir de la maison d'Omaiya, nommé Ahmed ibn-Ishâc. Il le fit arrêter et mettre à mort, parce qu'il s'était rendu coupable d'un acte qui, d'après la loi, méritait le dernier supplice. Ce vizir avait un frère, nommé Omaiya, qui se trouvait à Santarem, ville située non loin de la mer, et cet Omaiya, quand il eut appris la mort de son frère, se souleva contre Abdérame. (De temps en temps) il se rendait sur le territoire de Ramire, le roi des Galiciens, l'aidait contre les musulmans et lui indiquait les endroits où leur empire pouvait être attaqué avec succès. Ensuite, étant un jour sorti de la ville pour aller à la chasse dans une de ses terres, un de ses of-

1) Man. de Leyde, n° 282, p. 220, édit. Barbier de Meynard, t. III, p. 72. Maccarî a copié ce passage presque en entier; on en trouvera le reste dans l'Appendice, n° IX.

2) C'est-à-dire, les Catalans.

ficiers s'empara de Santarem, l'empêcha d'y rentrer et se mit en relations avec Abdérame. Omaiya ibn-Ishâc, le frère du vizir qui avait été mis à mort, se rendit alors auprès de Ramire, qui lui témoigna beaucoup d'amitié et qui le nomma ministre, de sorte que depuis lors Omaiya servait dans l'armée de ce roi.

«Abdérame, le maître de l'Andalousie, fit une expédition contre Zamora, la capitale des Galiciens, avec une armée de plus de cent mille hommes. Il livra bataille à Ramire dans le mois de Chauwâl de l'année 327 (939), trois jours après l'éclipse qui eut lieu dans ce mois [1]. Les musulmans remportèrent la victoire; mais ensuite les chrétiens, qui avaient été forcés de chercher un refuge dans la ville et qui y étaient assiégés, reprirent courage, et, les musulmans ayant passé le fossé (*al-khandec*), ils en tuèrent cinquante mille. Ramire avait l'intention de poursuivre les débris de l'armée ennemie; mais Omaiya ibn-Ishâc, à ce qu'on dit, l'en détourna; d'ailleurs, ce prince fut retenu par la crainte d'une embuscade et le désir de s'emparer des munitions de guerre et des trésors qui se trouvaient dans le camp ennemi; sans cela, les musulmans auraient été exterminés jusqu'au dernier.

«Plus tard, Omaiya demanda et obtint son pardon, et, ayant trouvé le moyen de s'évader de la Galice, il

1) C'est-à-dire le 22 juillet, l'éclipse ayant eu lieu le 19 juillet. Au reste, il y a ici une légère erreur, car le 22 juillet correspond justement au 1er Chauwâl; à l'époque de l'éclipse on était encore dans le mois de Ramadhân

fut accueilli par Abdérame de la manière la plus honorable.

Après cette bataille perdue, Abdérame a envoyé maintefois encore ses armées et ses généraux contre les Galiciens, et dans ces guerres il a péri une fois autant de Galiciens qu'il avait péri de musulmans dans la bataille susdite, tant les musulmans furent victorieux alors. Ramire règne encore au moment où j'écris, c'est-à-dire dans l'année 332[1] (943—4).

Supposé que ce récit mérite confiance et qu'il doive être combiné avec ceux que nous connaissons déjà, alors le calife aurait été battu trois fois: le 22 juillet près de Zamora, le 5 août près de Simancas, et quelques jours après à Alhandega. Mais il ne faut pas croire qu'il en ait été ainsi: le récit de Masoudi renferme des erreurs palpables et il repose sur un malentendu. En général, le *Moroudj ad-dzeheb* est un livre un peu superficiel. Ce grand ouvrage a été écrit avec une extrême rapidité dans le cours d'une année, ce qui, comme l'a déjà observé Quatremère dans sa Notice sur la vie et les ouvrages de Masoudi[2], serait presque incroyable, si l'auteur ne l'attestait partout avec une sorte de coquetterie. D'ailleurs, Masoudi ne puisait pas toujours dans les meilleures sources; souvent — et cette remarque est aussi de Quatremère — souvent il s'en rappor-

---

1) Cette date se trouve dans le man. de Leyde (comparez *Journ. asiat.*, IIIe série, t. VII, p. 14). Maccarî et Barbier de Meynard donnent 336. dans cette année, Masoudî semble avoir publié la seconde édition de son ouvrage.

2) *Journ. asiat.*, IIIe série, t. VII.

tait au témoignage de ces marchands juifs ou musulmans que l'amour du gain entraînait continuellement jusqu'aux extrémités du monde alors connu, mais qui, dans leur ignorance, dénaturaient parfois l'histoire des peuples au milieu desquels ils avaient vécu. Le récit qu'on a lu porte l'empreinte d'une telle origine, et il ne saurait soutenir l'examen d'une critique judicieuse. Ce qu'il contient de moins inexact, c'est l'histoire des Beni-Ishâc, histoire que nous connaissons par l'*Akhbâr madjmoua* et par Ibn-Khaldoun; mais même cette partie n'est pas à l'abri de la critique, et le reste fourmille de fautes. Ainsi l'auteur se trompe quand il nomme Zamora la capitale du royaume de Ramire; et quand il dit plus loin que ce roi ne poursuivit pas les ennemis, il se trouve en opposition avec le témoignage formel de l'auteur arabe-espagnol cité dans l'*Akhbâr madjmoua*. Mais l'erreur capitale de Masoudî, c'est d'avoir ignoré qu'al-Khandec était un nom propre. Il a pris ce mot dans le sens de *fossé*, et il a cru que la bataille d'Alhandega se livra près d'un fossé de Zamora. Aucun écrivain espagnol ne parle de Zamora à cette occasion, et selon Sampiro, dont le témoignage se trouve confirmé par celui de deux autres chroniques [1], les musulmans vinrent attaquer, non pas Zamora, mais Simancas. Selon toute apparence, Masoudî, qui écrivait à une grande distance de l'Espagne et qui n'avait pas visité ce pays, n'avait jamais entendu parler d'Alhandega, ni même de Simancas. Nous ne lui en faisons

---

1) *Annales Complutenses, Annales Toledanos I.*

pas un reproche: dans ce temps-là, et même beaucoup plus tard, il était extrêmement difficile, quand on écrivait en Orient, de se procurer des renseignements exacts sur ce qui se passait en Espagne. N'avons-nous pas vu qu'Ibn-Khaldoun, ordinairement bien instruit des affaires de ce pays, s'est pourtant laissé tromper, quand il se trouvait au Caire, par un faux bruit qui nous fait sourire? En considération du siècle où Masoudi a vécu et du pays où il avait pris naissance, il faut donc lui pardonner ses erreurs et ses bévues; mais nous ne pourrions prétendre à la même indulgence, si, dans le siècle où nous sommes, nous ne nous tenions pas en garde contre des relations fondées sur des nouvelles évidemment inexactes.

X.

SUR LA DATE DE LA MORT DE RAMIRE II.

Suivant l'opinion généralement admise, Ramire II mourut en janvier 950, et cette opinion semble s'appuyer, non-seulement sur le témoignage de deux chartes, dont l'une est du 25 janvier, l'autre du 25 août 950, et qui nomment cette année la première du règne d'Ordoño III, mais encore sur celui du chroniqueur Sampiro. Cependant, comme d'autres chartes attestent que Ramire vivait encore au moins dix mois après le 5 janvier 950, Florez[1] et Risco[2] ont pensé que

1) *Esp. sagr.*, t. XIV, p. 449.
2) *Ibid.*, t. XXXIV, p. 255.

Ramire, se sentant gravement malade, abdiqua le 5 janvier 950, et qu'il survécut dix mois à son abdication.

Tout bien considéré, ces deux opinions me semblent également inadmissibles. Quant à la dernière, le texte de Sampiro la contredit. Ce chroniqueur s'exprime de cette manière: «Ad Legionem reversus, ab omnibus Episcopis, Abbatibus valde exhortatus confessionem accepit, et vespere Apparitionis Domini ipse se ex proprio [1] Regno abstulit, et dixit: — Nudus egressus sum ex utero matris meæ, nudus revertar illuc. Dominus sit adiutor meus, non timebo quid faciat mihi homo. — Proprio morbo decessit, et sepultus fuit» cæt. Pour peu qu'on lise ce texte sans prévention, on en conclura ceci: Ramire abdiqua le 5 janvier, comme les rois le faisaient toujours au dernier moment de la vie; mais il ne survécut guère à cette abdication, et s'il ne mourut pas le 5 janvier même, il mourut du moins peu de jours après.

Je crois devoir fixer la mort de Ramire au mois de janvier 951, et voici les raisons sur lesquelles je me fonde:

1⁰ Dans notre manuscrit de Sampiro, la date n'est pas l'ère 988, comme dans l'édition de Florez, mais 989, c'est-à-dire 951 de J.-C.

2⁰ Sampiro donne à Ramire un règne de dix-neuf ans, deux mois et vingt-cinq jours. Ce calcul ne serait pas exact si Ramire fût mort en janvier 950, car

1) L'édition de Florez ajoute *morbo*. Ce mot est de trop; aussi le man. de Leyde ne l'a-t-il pas.

alors il aurait commencé à régner en octobre 930, tandis que les chartes[1] nous apprennent que son prédécesseur, Alphonse IV, régnait encore en mars 931. La leçon du man. de Leyde est donc la bonne.

3° Deux chroniqueurs arabes, Ibn-Adhârî (t. II, p. 233) et Ibn-Khaldoun (plus haut, p. 97), rapportent que Ramire mourut en 339 de l'hégire. Cette année commençait le 20 juin 950 et finissait le 8 juin 951. D'ailleurs Ibn-Adhârî, à en juger par l'ordre dans lequel il raconte les faits, place la mort du roi léonais après le mois de Redjeb, c'est-à-dire après décembre 950, et comme il copie ordinairement le chroniqueur Arib, qui vivait à cette époque, son témoignage est d'un grand poids.

4° Huit chartes de 950 disent que Ramire vivait et régnait dans le cours de cette année. Voici leurs dates:

22 janvier. Regnante Serenissimo Rex Ranimiro in Obieto, et Comite Fredinando Gundisalviz in Castella. Berganza, t. II, Escr. 45.

1er février. Regnante Rex Ranimiro in Legione, et Comite Fredinando Gundisalviz in Castella. Berganza, t. II, Escr. 46.

1er mars. Principe Ranimiro in Obieto, et Comite Fredinando Gundisalviz in Castella. Berganza, t. II, Escr. 47.

1er mai. Regnante gloriosissimo Principe Ranimiro in Oveto, et in Castella Comite Fredinando Gundisalviz. Berganza, t. II, Escr. 48.

---

1) Voyez plus haut, p. 149.

7 mai. Regnante Principe Ranimiro in Obieto, et filio eius Sanctio in Burgos. Berganza, t. II, Escr. 49.

17 juin. *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 252. Cette charte est signée par Ramire lui-même et par ses deux fils, Ordoño et Sancho.

16 septembre. Regnante Rex Ranimiro in Obieto, et Sanctio in Castella. Berganza, t. II, Escr. 49 (in fine).

1er novembre. Rex Ranimiro in Obieto, et Sanctio prolis in Burgos. Berganza, t. II, Escr. 50.

5° Une charte du 5 décembre 952 nomme cette année la *seconde* du règne d'Ordoño III. (Yépès, t. V, Escr. 14).

Toutes ces raisons me semblent prouver que Ramire ne mourut qu'en janvier 951, et que dans les chartes où l'on trouve nommée l'ère 988 comme la première année du règne d'Ordoño III, les copistes ont omis une unité. On sait que les fautes de ce genre sont fréquentes dans les cartulaires.

XI.

PRISE DE ZAMORA PAR ALMANZOR, BATAILLE DE LA RUEDA, PRISE DE SIMANCAS, PREMIER SIÈGE DE LÉON.

Les dates de ces événements ont été jusqu'ici fort incertaines. Une charte en donne une, du moins approximativement, mais peut-être n'a-t-elle pas encore été examinée avec assez d'attention, et les chroniques latines ne les donnent pas ou les donnent mal. C'est Ibn-Khaldoun qui, dans son histoire des rois chrétiens

(plus haut, p. 98), nous fournit un fil pour sortir de ce dédale. Néanmoins, je dois en avertir d'avance, les questions chronologiques qui vont nous occuper, sont fort épineuses; elles demandent une grande patience, une attention soutenue, et, considérées en elles-mêmes, elles n'ont rien d'attrayant. Mais sans chronologie il n'y a pas d'histoire; c'est une science aride et souvent ingrate, mais que l'historien ne néglige jamais impunément. Je demande donc pardon pour la sécheresse qui caractérisera inévitablement ce paragraphe; je le donne parce que je tiens à cœur de justifier la chronologie que j'ai cru devoir adopter dans mon Histoire des musulmans d'Espagne.

Cela dit afin que le lecteur s'arme de patience, j'entre en matière.

Ibn-Khaldoun place les faits dans cet ordre:

Almanzor assiège Ramire III d'abord dans Zamora, ensuite dans Léon;

Ramire conclut une alliance avec Garcia Fernandez, comte de Castille, et avec le roi de Navarre;

Les alliés livrent bataille à Almanzor près de Simancas (à la Rueda, au sud-ouest de Simancas, comme nous le savons par la chronique de Cardègne); ils sont battus; Almanzor prend et détruit Simancas;

Les Galiciens, dégoûtés de Ramire que le malheur semble poursuivre, élisent Bermude (II) pour leur roi.

Ce dernier fait eut lieu, d'après Sampiro (c. 29), le 15 octobre 982. Les autres événements dont parle Ibn-Khaldoun doivent donc être antérieurs à cette époque. D'un autre côté, ils ne peuvent pas avoir eu lieu avant

l'année 981, car avant ce temps (on s'en convaincra aisément en lisant le troisième livre de mon Histoire des musulmans l'Espagne) Almanzor avait trop d'affaires sur les bras pour entreprendre une expédition vraiment sérieuse contre le royaume de Léon.

Je range les faits, mentionnés par Ibn-Khaldoun, dans le même ordre que lui, excepté que je place le siège de Léon après la prise de Simancas, car il serait fort étrange qu'Almanzor, en marchant sur Léon, eût laissé sur ses derrières une forteresse telle que Simancas, la plus importante de toutes après Zamora.

Tâchons maintenant de préciser les dates.

Celle de la prise de Zamora ne saurait être douteuse, car dans un article biographique sur le prince du sang Abdallâh, surnommé Pierre sèche, Ibn-al-Abbâr dit ceci [1]:

«Ce prince commandait l'avant-garde d'Almanzor, à l'époque où celui-ci, après avoir tué Ghâlib sur la frontière, fit une incursion en Galice au commencement de Moharram 371, accompagné de la cavalerie de Tolède, des troupes régulières et de toute l'infanterie. A cette occasion, Abdallâh assiégea Zamora, mais il ne réussit pas à s'emparer de la citadelle de cette ville. Il mit à feu et à sang tout le pays d'alentour, et dans un seul district il détruisit environ mille villages dont les noms sont connus et où il y avait beaucoup d'églises et de cloîtres. Il retourna à Cordoue avec quatre mille captifs, après avoir tranché la tête à un nombre presque égal de chrétiens.»

---

1) Le texte dans l'Appendice, n° X

Quand on consulte le texte arabe de ce passage, il pourrait paraître douteux au premier abord, si la date qui s'y trouve se rapporte à la mort de Ghâlib ou à l'expédition contre la Galice. Cependant la dernière explication est la plus naturelle, et elle est confirmée par le témoignage d'Ibn-Adhâri. Cet auteur n'indique pas l'époque précise de la mort de Ghâlib; mais après en avoir parlé, il commence un nouveau chapitre, où il raconte les événements de l'année 371. Il est donc certain que Ghâlib fut tué avant l'année 371, probablement vers la fin de 370, et que la date qui se trouve chez Ibn-al-Abbâr est celle de l'expédition contre la Galice. Zamora a donc été prise vers le mois de Moharram 371, c'est-à-dire vers le mois de juillet 981. Je crois que Simancas fut prise à peu près à la même époque. Les *Annales Complutenses* fixent cet événement à l'année 983, et la chronique de Cardègne, de même que les *Annales Toledanos I*, à l'année suivante; mais ces dates sont toutes les deux fautives. Il est certain que Simancas a été prise avant le mois de juillet 982; ce qui le prouve, c'est l'épitaphe de la femme d'un personnage qui, comme nous le verrons tout à l'heure, avait été fait prisonnier après la prise de la ville. Cette épitaphe, gravée sur une grande dalle de marbre, se trouvait au XVIe siècle dans le cloître de saint Acisele à Cordoue, et Moralès (t. III, fol. 268 v.) l'a publiée [1]. Elle portait ces mots:

1) Le texte que Hübner a donné de cette inscription (*Inscriptiones Hispaniae Christianae*, p. 75) est très mauvais.

OBIIT. FAMULA. DII.
DOMINICUS [1]. SARRACINI.
UXOR. ERA. Γ VICESIM.
V. KAL. AGS.

La femme de Domingo Sarraciniz mourut donc à Cordoue, le 28 juillet 982.

Une charte fort intéressante de Bermude II nous renseignera mieux que les petites chroniques. Le roi y raconte ceci: Simancas ayant été prise par les Sarrasins, la plupart des habitants furent passés au fil de l'épée; quelques-uns cependant, parmi lesquels se trouvait Domingo Sarraciniz, qui possédait de grands biens à Zamora et dans les environs de cette ville, furent traînés à Cordoue, chargés de fers. Ils y restèrent prisonniers *pendant deux ans et demi*. Bermude II prenait un vif intérêt au sort de ces malheureux; il voulait les racheter de captivité, et à cet effet il avait déjà envoyé des messagers à Cordoue, lorsque les Sarrasins coupèrent la tête aux prisonniers [2]. Alors Ramire III, le compétiteur de Bermude II, s'appropria les biens de Sarraciniz, qui était mort intestat et sans laisser d'héritier naturel. Bermude II blâme fort cet acte; à son avis, il n'est pas convenable à un laïque de posséder l'héritage d'un martyr, d'un saint, — un tel héritage n'appartient qu'à l'Église, — et maintenant qu'il règne seul (car son compétiteur était mort), il donne, en vertu de cette charte, une grande partie des biens de Sarraciniz à l'église de Saint-Jacques-de-Compostelle.

---

1) Au lieu de: Dominici

2) Et iam nuntii mei in viâ erant, quos pro illis miseram, quando ipsum martyrium consummatum est.

Chez Moralès, qui, dans son édition d'Euloge[1], a publié le premier cette charte d'après le cartulaire de Compostelle, la date en est: IIII Idus Februarii, Era post millenam tertia scilicet et decima, c'est-à-dire, 10 février 975; mais comme Bermude II n'a été proclamé roi qu'en 982, et que Ramire III n'est mort qu'en 984, il va sans dire que cette date est fautive. Florez l'a fait vérifier sur le cartulaire[2], et l'on y a trouvé: VII Idus Februarii, Era post millenam III, scilicet XX, c'est-à-dire, 7 février 985[3].

Selon cette charte, Simancas a été prise plus de deux ans et demi avant la mort de Ramire III; il faut donc commencer par vérifier la date de cette mort. Moralès comptait cette question chronologique parmi les plus difficiles, et de son temps elle l'était; mais je pense qu'à présent nous avons assez de matériaux pour la résoudre. Plusieurs chartes de l'année 984 portent la formule: Regnante Rege Ranimiro in Legione; mais elles sont toutes, si je ne me trompe, de la première moitié de cette année; pour une raison que j'expliquerai tantôt, elles sont même antérieures au 24 avril; la dernière, ce semble, est du 13 mars[4]. Au commencement de 985, Ramire avait cessé de vivre, témoin la charte de Bermude II que j'ai analysée. Il doit donc être mort

1) *Apud* Schott, *Hisp. illustr.*, t. IV, p. 353, 354. La charte a été réimprimée dans l'*Esp. sagr.*, t. XIV, appendice 10.

2) Voyez *Esp. sagr.*, t. XIX, p. 179.

3) Il ne faut pas changer cette date, comme Florez a voulu le faire. Elle est bonne; mais celle de la charte de Celanova, que Florez cite t. XIX, p. 167, est fautive.

4) Voyez *Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 294, 295.

vers le milieu de 984, et grâce aux *Annales Complutenses*, où l'ère est gravement altérée (au lieu de MXLII, comme porte l'édition de Berganza, il faut lire MXXII), nous pouvons préciser le mois, et même le quantième du mois. On y lit que Ramire mourut le jeudi 26 juin. Or, comme dans l'année 984 le 26 juin tombait réellement un jeudi, cette date est sans doute exacte. Il y a cependant une difficulté: une charte du 24 avril nomme Bermude II comme régnant à Léon [1] (auparavant il ne régnait qu'en Galice). Mais cette difficulté n'est qu'apparente: tout porte à croire qu'entre le 13 mars et le 24 avril, Bermude s'empara de Léon et en chassa son compétiteur. En effet, à l'époque de sa mort, Ramire ne se trouvait pas à Léon, comme Sampiro le prétend. S'il y avait été, il y aurait été inhumé à côté de son père et de son aïeul, au lieu qu'il fut inhumé à une grande distance de Léon, à Destriana, au sud d'Astorga, comme nous l'apprend l'interpolateur de Sampiro, et cette fois cet interpolateur était bien informé, car Lucas de Tuy raconte (p. 106) qu'environ deux cents ans plus tard, c'est-à-dire de son temps, Ferdinand II de Léon fit transporter à Astorga les restes de Ramire III qui reposaient à Destriana. Il est donc vraisemblable que Ramire, chassé de sa capitale, était allé chercher un refuge dans les environs d'Astorga, qu'il y attendait les musulmans alors ses alliés [2], et qu'il mourut à Destriana, le 26 juin 984 [3].

---

1) *Esp. sagr.*, t. XXXIV, Escr. 22

2) Comparez Ibn-Khaldoun, plus haut, p. 99

3) La charte analysée par Moralès (t. III, fol. 264 r) n'est d'aucune

Quand on se rappelle à présent: 1° que Simancas a été prise plus de deux ans et demi avant la mort de Ramire; 2° que cet événement ne peut pas avoir eu lieu en hiver, attendu que, de ce temps-là, on ne faisait pas de campagne ou de siège dans cette saison, et 3° qu'il ne peut pas avoir eu lieu avant l'année 981, — alors, j'ose le croire, on sera d'avis que Simancas a été prise à peu près vers la même époque que Zamora, c'est-à-dire vers le mois de juillet ou d'août 981.

La chronologie des faits dont nous venons de parler est donc celle-ci:

Juillet ou août 981. Prise de Simancas.

28 juillet 982. Mort de la femme de Sarraciniz, à Cordoue.

Janvier ou février 984. Bermude II envoie des messagers à Cordoue. Décapitation de Sarraciniz et des autres prisonniers.

Mars ou avril 984. Bermude enlève Léon à Ramire.

26 juin 984. Mort de Ramire.

7 février 985. Bermude donne les biens de Sarraciniz à l'église de Compostelle.

Quant au siège de Léon, sur lequel le moine de Silos (c. 71) a donné des détails intéressants et qui demeura sans effet, il a eu lieu, selon le chroniqueur que je viens de nommer, aux approches de l'hiver et avant l'époque où Bermude fut proclamé roi en Galice; Ibn-

---

utilité dans cette question. Elle n'est pas, je crois, de Bermude II, mais d'Ordoño III et de l'année 951. Bermude II l'aura seulement confirmée.

Khaldoun l'affirme et le chroniqueur latin est d'accord avec lui. On ne peut donc le fixer qu'à l'automne de l'année 981.

XII.

PRISE DE LÉON PAR ALMANZOR.

Lucas de Tuy (p. 87) est le seul auteur qui donne quelques détails sur la prise de Léon, et quoiqu'en général je lui accorde peu de confiance quand il parle d'une époque antérieure à la sienne, je crois cependant que dans cette circonstance il mérite d'être cru. La prise et la destruction complète de la capitale du royaume était un événement d'une importance tout à fait exceptionnelle; c'était une de ces épouvantables catastrophes dont on garde longtemps le souvenir. En outre, la tradition telle qu'elle se trouve chez Lucas, se recommande par sa simplicité et elle ne pèche nullement contre la vraisemblance. Serait-il vrai cependant que le siège dura un an, comme Lucas l'assure? J'en doute, car je ne crois pas que dans ce temps-là les musulmans aient jamais hiverné en pays ennemi. Mais cette erreur est légère et facile à expliquer; ce qui est bien plus grave, c'est que Lucas donne au comte galicien qui commandait dans la place, le nom de Guillaume Gonzalez. A cette époque le nom de Guillaume, introduit plus tard par les Français, était encore entièrement inconnu dans le royaume de Léon, et la preuve, c'est que les chartes du Xe siècle, qui donnent plusieurs cen-

taines de noms propres, n'offrent pas une seule fois celui de Guillaume. Que si Lucas a donc écrit réellement Guillaume, il faudrait en conclure qu'il ignorait le nom du commandant, peut-être même — car ce commandant joue un grand rôle dans son récit — que ce récit ne mérite pas de confiance; mais je ne crois pas qu'il en soit ainsi, et je serais porté à ne voir dans ce nom alors inusité qu'une erreur de copiste. On sait qu'au moyen âge on exprimait maintefois les noms de baptême ou de famille par les seules lettres initiales (dans l'*Historia Compostellana*, par exemple, Alphonse d'Aragon est constamment désigné par la lettre A., la reine Urraque par la lettre U., etc.), et l'on sait aussi que ces sigles, comme on les appelle, ont été souvent mal interprétés par les copistes ou par les éditeurs, qui se sont donné la liberté d'écrire les noms propres tout au long[1]. On trouve, par exemple, dans le cartulaire d'Astorga une donation de Bermude II, datée de l'année 998, et on y lit: «A toi, notre père et seigneur, Sampiro, évêque d'Astorga[2].» Celui qui remplissait alors la dignité d'évêque d'Astorga portait le nom de Scemeno; mais il saute aux yeux que le compilateur du cartulaire n'a trouvé qu'un S. dans l'original qu'il copiait, et qu'il a mal expliqué ce sigle. Autre exemple: une charte de 1156 porte ces mots: «Vobis Domino I. Tudensi Episcopo[3].» Sandoval a cru que ce

---

1) Voyez *Nouveau Traité de diplomatique*, t. III, p. 506—598; Schœnemann, *Versuch eines vollständigen Systems der Diplomatik*, t I, p. 592—594.

2) *Esp. sagr.*, t. XVI, Escr. 11.

3) *Esp. sagr.*, t. XXII, Escr. 13.

sigle signifiait *Ioannes;* mais il signifie *Isidorus*, comme Florez l'a prouvé. Je crois que Lucas de Tuy a écrit de même: G. Gundisalvi, et quand on connaît les noms de baptême qui étaient en usage dans le royaume de Léon au Xe siècle, on sait que ce sigle ne signifie pas Guillaume, mais Gonsalve. Le nom du commandant de Léon était donc Gonsalve Gonzalez.

Quant à la date de la prise de Léon, parmi tous les chroniqueurs latins et arabes-maghribins, Ibn-Khaldoun est le seul qui la donne. Il dit, comme on l'a vu plus haut (p. 100), que cet événement eut lieu dans l'année 988. Je n'ignore pas qu'on trouve une autre date (983) dans la traduction anglaise de Maccarî (t. II, p. 189); mais Maccarî n'est pas responsable de cette erreur; il ne parle pas du tout de la prise de Léon; pour peu qu'on se donne la peine de consulter son texte, imprimé maintenant, on s'en convaincra. Le fait est que le traducteur, M. de Gayangos, a trouvé la date de 983 chez Conde et qu'il a mis dans la bouche de Maccarî un abrégé d'un passage de cet auteur. Ce dernier peut bien avoir rencontré quelque part cette date: on la trouve aussi chez un auteur de l'Orient, Ibn-al-Athîr [1], dont cependant Conde ne s'est pas servi, car les deux récits n'ont entre eux rien de commun. Quant à celui d'Ibn-al-Athîr, écrivain qui n'avait pas de bonnes sources sur l'histoire d'Almanzor et qui n'en dit presque rien, c'est un conte populaire et assez ridicule. Il est inutile de s'en occuper, et pour peu que

1) T. IX, p. 23 et 24 édit. Tornberg.

l'on connaisse l'histoire d'Espagne à cette époque, on ne s'avisera pas de préférer la date qui s'y trouve à celle qu'indique un auteur bien informé tel qu'Ibn-Khaldoun.

XIII.

MARIAGE D'ALMANZOR AVEC UNE FILLE DE BERMUDE II ET AVEC UNE AUTRE PRINCESSE DU NORD. ABDÉRAME-SANCHOL.

Nos ancêtres du moyen âge, plus crédules encore que pieux, ne pouvaient se passer du surnaturel; il leur fallait à tout prix des miracles, et, si Dieu n'en faisait pas, il se trouvait toujours quelqu'un pour en inventer. De là une foule de légendes, qui, il faut bien en convenir, choquent la véritable piété aussi bien que le sens commun et le bon goût. Cependant ces légendes, quelque insipides qu'elles paraissent, ont souvent été brodées sur un fond historique. En pareil cas, l'historien peut les mettre à profit. Il en est ainsi d'une légende que Pélage, évêque d'Oviédo, qui écrivit au commencement du XII[e] siècle, raconte à peu près en ces termes (c. 2):

Après la mort de Bermude II, son fils et successeur Alphonse V, afin d'obtenir la paix de son ennemi, le roi de Tolède, lui donna sa sœur Thérèse en mariage. Mais Thérèse, en pieuse chrétienne qu'elle était, frémissait d'horreur à l'idée qu'elle serait la femme d'un mécréant, et, arrivée auprès de son époux: « Je ne veux

pas que tu me touches, lui dit-elle, car tu es un païen, et si tu le fais, l'ange du Seigneur te tuera.» Le roi se moqua de sa menace et coucha avec elle, mais une fois seulement, car il fut frappé aussitôt par l'ange du Seigneur. Alors, sentant sa fin approcher, il ordonna à ses ministres de reconduire Thérèse à Léon et d'offrir à Alphonse des présents magnifiques. De retour à Léon, Thérèse y prit le voile. Elle mourut à Oviédo dans le couvent de saint Pélage, et c'est là qu'elle a été enterrée.

Cette Thérèse a existé, on l'a déjà prouvé par les chartes. Dans l'année 1017, elle signe une donation faite par sa mère à l'église de Compostelle. Par un acte du 27 janvier 1030, elle et sa sœur Sancha donnent à cette même église la métairie ou le hameau de Sarantes; elle s'y nomme fille du roi Bermude et de la reine Elvire, et ce qui est bien remarquable, c'est que dans le cartulaire de Compostelle, où elle a été peinte en religieuse, elle porte un sceptre et une couronne [1]. Comme elle n'a jamais régné dans le Nord, il faut voir sans doute dans cette circonstance une allusion à son mariage avec un prince musulman. Plus tard elle a été réellement dans le couvent de saint Pélage d'Oviédo elle signe un diplôme d'Oviédo, daté du 22 décembre 1037 [2]; et c'est là qu'elle est morte le 25 avril 1039, comme nous l'apprend sa longue épitaphe que Yépès a publiée (t. III, fol. 338 v.) et où elle est appelée: Tarasia Christo

1) Moralès, t. III, fol. 313 r, 319 r. et v.

2) Sandoval, *Cinco Reyes*, fol. 67 v.

dicata, proles Beremundi Regis et Geloiræ Reginæ, clara parentatu, clarior et merito.

Qu'y a-t-il maintenant de vrai dans la légende que raconte Pélage, et qu'il a sans doute entendue dans le couvent où Thérèse passa les dernières années de sa vie? Ce qui à coup sûr ne l'est pas, c'est que l'époux de Thérèse ait été un roi de Tolède. Thérèse (les chartes le prouvent) était déjà de retour auprès de sa famille dans l'année 1017, et la légende dit (avec raison, je crois) qu'elle revint dans sa patrie après la mort de son époux. Or, le prince qui régnait à Tolède depuis le commencement de la guerre civile, était Yaich ibn-Mohammed ibn-Yaich, qui ne mourut qu'en 1036 [1], c'est-à-dire plusieurs années après le retour de Thérèse à Léon. Il y a encore une autre raison pour ne pas admettre que la fille de Bermude ait épousé ce Yaich. Cet homme n'était qu'un roitelet dont Alphonse V n'avait rien à redouter, mais qui au contraire avait tout à craindre d'Alphonse. Il est donc impossible que le roi de Léon se soit abaissé envers ce Yaich à la démarche extrêmement humiliante de lui offrir la main de sa sœur. Celui qui a épousé Thérèse doit avoir été un prince très puissant, un ennemi fort redoutable. Ibn-Khaldoun nous apprend qui il était. Cet auteur, comme on l'a vu plus haut (p. 101), raconte que dans l'année 993 Bermude II envoya sa fille à Almanzor, qui en fit son esclave, mais qui dans la suite l'affranchit et l'épousa. Cette fille de Bermude était Thérèse, on ne peut en dou-

1) Ibn-Khaldoun, fol. 26 v.

ter. Son époux n'était donc pas un prince insignifiant et dont l'histoire parle à peine, mais le grand conquérant du Xe siècle, le fameux Almanzor, dont le nom seul faisait trembler les chrétiens.

La légende se trompe donc sur le nom de l'époux de Thérèse, et quand on se rappelle qu'elle a été écrite plus d'un siècle après le mariage dont il s'agit, on ne s'étonnera pas de cette bévue. Le reste, je crois, est de toute vérité. Je ne doute nullement qu'après la mort de son époux, arrivée en 1002, Thérèse n'ait été renvoyée à son frère Alphonse V, qui, trois années auparavant, avait succédé à son père Bermude. Ce qui m'engage à le croire, c'est que dans l'année 1003 Modhaffar, fils et successeur d'Almanzor, conclut la paix avec Alphonse V[1]. A cette occasion Alphonse aura sans doute stipulé qu'on lui rendrait sa sœur, et de son côté, Modhaffar, qui n'avait nulle raison pour retenir à Cordoue cette veuve de son père, lui aura accordé sa demande sans trop de difficulté.

Que l'on retranche maintenant de la légende ce qu'elle a de miraculeux et d'inexact, alors il reste ceci: Une fille de Bermude II, nommée Thérèse, a épousé un roi musulman; renvoyée à son frère Alphonse V après la mort de son père et de son époux, elle prit le voile et mourut à Oviédo, dans le cloître de saint Pélage.

Voilà pour ce qui concerne le mariage d'Almanzor avec une fille de Bermude; mais il me paraît certain que ce ministre a encore épousé une autre princesse du

1) Risco, *Historia de Leon*, t. I, p. 236.

Nord, et c'est de ce mariage que nous allons parler à présent.

On sait qu'Almanzor a eu pour successeur comme premier ministre son fils Abdalmelic, surnommé Modhaffar, et l'on n'ignore pas non plus qu'après la mort de Modhaffar, arrivée dans l'année 1008, un autre fils d'Almanzor, Abdérame, est devenu premier ministre. On donnait à ce dernier un surnom que les Arabes écrivent شنجول ou شنشول. Que signifie ce mot? L'auteur du *Kitâb al-ictifâ* [1] dit que c'est un sobriquet et il l'explique par احمق *fou*; mais cette explication est erronée, et Rodrigue de Tolède était dans le vrai quand il disait dans son *Historia Arabum*: « derisorie Sanciolus dicebatur. » Sanchol, car c'est ainsi qu'il faut prononcer, témoin les *Annales Toledanos II* [2], est bien certainement un diminutif de Sancho. Ibn-Haiyân nous fournit un autre exemple d'un tel diminutif dans la langue romane du midi de la Péninsule. Il parle d'un lieutenant d'Omar ibn-Hafçoun, qu'il appelle tantôt *al-ohaimir* (الاحيمر), tantôt *el royol* (الرييول) [3]. Le premier de ces mots est le diminutif de l'adjectif arabe *ahmar* (*rouge*); le second est le diminutif du mot roman *royo* (*rouge*), qui existe encore en espagnol. El Royo a été de bonne heure un sobriquet. Au XI[e] siècle, on le donnait, par exemple, à Mocâtil, un capitaine berbère du prince de Grenade Abdallâh ibn-Bologguin. « Ce Mocâtil, dit Ibn-

---

1) Dans mes *Scriptorum Arab. loci de Abbad.*, t. II, p 13

2) *Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 403.

3) Ibn-Haiyân, man. d'Oxford, fol 18 v. et 70 v.

al-Khatîb, portait le surnom de el Royo à cause de son teint rougeaud [1]. » Aujourd'hui les Espagnols, quand ils veulent désigner un petit homme au teint rougeaud, disent *el royuelo*, parce que, dans certains cas, leur langue change l'*o* latin ou roman en *ue;* mais au IXe siècle on disait *el royol*, et ce mot est synonyme d'*al-ohaimir;* l'un est une traduction de l'autre. Sanchol est donc un diminutif de Sancho comme *royol* de *royo*, et ce qui le prouve de la manière la plus convaincante, ce sont les vers qu'un poète contemporain composa alors que le cadi Ibn-Dzacwân et le secrétaire d'État Ibn-Bord eurent persuadé au calife Hichâm II de déclarer Abdérame héritier présomptif du trône. Ces vers, qu'Ibn-al-Abbâr (p. 150) nous a conservés, sont conçus en ces termes:

« Ibn-Dzacwân et Ibn-Bord ont blessé la religion d'une manière inouïe [2]. Ils se sont révoltés contre le Dieu de vérité, puisqu'ils ont déclaré le petit-fils de Sancho [3] héritier du trône. »

On voit donc pourquoi on donnait à Abdérame le sobriquet de Sanchol ou petit Sancho: sa mère était la fille d'un prince chrétien, d'un Sancho. Et voilà pourquoi ce malheureux jeune homme a été si indignement calomnié; voilà pourquoi les prêtres musulmans s'achar-

---

1) يعرف بذرويه لحمرة كانت فى وجهه. Man. E., article sur Mocâtil.

2) Au lieu de عين عبد, je crois devoir lire غير عهد.

3) حفيد شنجه.

naient tant à sa perte! Sa naissance était à leurs yeux une tache ineffaçable; la seule pensée que le petit-fils d'un mécréant, d'un Sancho, monterait sur le trône des califes les faisait frémir d'horreur. Aussi n'eurent-ils point de repos qu'il n'eût été massacré.

Almanzor, ceci est désormais incontestable, a donc aussi épousé une princesse chrétienne autre que Thérèse, la fille de Bermude II. Mais qui était le père de cette femme? de quel Sancho s'agit-il? Pour décider cette question, nous devons commencer par examiner vers quelle époque le mariage a eu lieu; nous pouvons le faire, parce que nous sommes en état de préciser, approximativement du moins, la date de la naissance d'Abdérame-Sanchol.

On sait que les musulmans font circoncire leurs fils quand ceux-ci ont atteint leur cinquième ou leur sixième année[1]. Or, nous savons par Maccarî (t. I, p. 348) que l'année où Abdérame fut circoncis, il y avait une grande famine, causée par une longue sécheresse, et que le jour même de la circoncision, il tomba une pluie abondante. Est-il possible à présent de déterminer l'époque à laquelle cette famine eut lieu et d'en préciser le terme? Nous devons consulter à cet effet le *Cartas*, où les calamités de ce genre se trouvent notées avec une scrupuleuse exactitude. Ce livre nous apprend (p. 72, 73) que la grande disette, causée par la sécheresse, commença dans l'année 379 de l'hégire (989 de J.-C.), et qu'elle dura jusque vers la fin de 381, c'est-à-dire jus-

---

1) Lane, *Modern Egyptians*, t. I, p. 77.

qu'en février ou en mars 992; alors il commença à pleuvoir abondamment. Abdérame a donc été circoncis au commencement de l'année 992, et comme il doit avoir compté alors cinq ou six ans, il doit être né vers l'année 986. Le mariage d'Almanzor avec la fille de Sancho peut donc avoir eu lieu dans l'année 985.

Quel Sancho y avait-il alors qui eût une fille nubile? Était-ce Sancho de Castille? Cela ne serait pas impossible. Il est vrai que Sancho ne succéda à son père Garcia Fernandez que dans l'année 995, et qu'il ne mourut qu'en 1017, quinze années après Almanzor; mais déjà dans l'année 972, lui et d'autres enfants de Garcia Fernandez signent des chartes [1]; il est donc permis de le supposer né vers l'année 950; alors il peut s'être marié vers l'année 969, et avoir eu une fille nubile vers 985. Le Sancho dont il s'agit peut donc bien avoir été Sancho de Castille, et ce qui rend cette supposition assez probable, c'est qu'il existait entre lui et Almanzor des relations amicales; Almanzor avait même prêté son appui à Sancho lorsque ce dernier s'était révolté contre son père. Mais l'épouse d'Almanzor peut aussi fort bien avoir été la fille de Sancho de Navarre, qui succéda à son père Garcia en 970. Nous avons donc ici l'embarras du choix.

Ibn-al-Khatîb, dans son article sur Almanzor, parle aussi d'un mariage de ce ministre avec une princesse du Nord; mais il est douteux quelle princesse il a en vue, Thérèse ou la fille de Sancho. Je serais plutôt

---

1) Berganza, t. II, Escr. 69 et suiv.

porte à croire qu'il s'agit de cette dernière. Quoi qu'il en soit, voici le passage d'Ibn-al-Khatib, qui me semble assez curieux (man. G., fol. 180 r. et v.):

« Almanzor fit environ soixante-dix campagnes; il conquit des provinces, arracha les ronces de l'impiété, humilia les mécréants, rompit les rangs des infidèles, brisa les croix, parcourut le pays des ennemis jusqu'à son extrémité et leur imposa des tributs. Le chef des Roum le craignait à un tel point qu'il voulut allier sa propre maison à la sienne et qu'il lui offrit sa fille. Celle-ci devint alors la femme favorite d'Almanzor, et elle surpassa toutes ses compagnes en piété[1] et en vertu. »

واصل رحمه الغزو بنفسه فيما ينافر سبعين [2] غزوة وفتح فيها البلاد وحصد شوكة الكفر واذلّ الطواغيت وفضّ مَصَافّ الكُفّار وكسر الصلبان وبلغ الأَعْماق وضرب على العدوّ الضرائب الى ان تلقّاه عظيمُ الروم نفسه (lisez بِبِنْتِه) واتحفه بنيا فى سبيل الرعية (lisez الرغبة) فى صهره فكانت احظى عقائله وأَبرّت فى الدين والفضل على سائر ازواجه ۞

---

1) Il est presque inutile de dire que cette dame avait dû embrasser l'islamisme.

2) Cette leçon se trouve sur la marge du man.; le texte porte خمسين. Dans l'Abrégé que possède la Bibl. de Berlin, on lit: وغزا نحو السبعين غزاة ۞

XIV.

SUR LA BATAILLE DE CALATAÑAZOR.

Dans le printemps de l'année 1002, cinq ans après sa glorieuse expédition contre Saint-Jacques-de-Compostelle, Almanzor, quoique déjà malade, rassembla vingt mille hommes, et, partant de Tolède, il se mit en campagne pour aller attaquer le royaume de Léon et principalement la Castille. Il était dans les décrets de la destinée que cette campagne, celle de Canalès et du cloître [1], comme l'appellent les Arabes, serait la dernière du grand capitaine; mais elle fut heureuse comme toutes les précédentes l'avaient été; la Castille fut mise à feu et à sang, et les musulmans, ainsi que l'indique le nom qu'ils ont donné à cette expédition, pénétrèrent jusqu'à Canalès (dans la Rioja) [2] et jusqu'à un cloître, qui, selon toute apparence, était celui de San-Millan (saint Émilien), le patron de la Castille. En effet, dans une charte de 1027 [3], Sancho le Grand, roi de Navarre, nomme ce célèbre couvent, qui se trouvait dans le voisinage de Canalès, parmi ceux que «les barbares» et «le féroce persécuteur» avaient détruits.

Cependant Almanzor sentait sa maladie empirer. Se

---

1) توفي (المنصور) رحمه منصرفًا عن غزاته المسمّاة بقنالش والدير وقد دوّخ اقطار قشتالة. Ibn-al-Khatib, article sur Almanzor.

2) Canalès se trouve à 9 lieues S. de Najera.

3) *Apud* Llorente, *Provincias Vascongadas*, t. III, p. 356.

méfiant des médecins, qui n'étaient pas d'accord entre eux sur la nature de cette maladie et sur le traitement à suivre, il refusait obstinément les secours de l'art, et d'ailleurs il était convaincu qu'il ne pouvait guérir. N'étant plus en état de se tenir à cheval, il se faisait porter en litière. Il souffrait cruellement. « Vingt mille soldats, disait-il, sont inscrits sur mon rôle, mais il n'y a personne parmi eux qui soit aussi misérable que moi. »

Porté ainsi à dos d'homme pendant quatorze jours, il arriva enfin à Medinaceli. Une seule pensée remplissait son esprit. Son autorité ayant toujours été contestée et chancelante, en dépit de ses nombreuses victoires et de sa grande renommée, il craignait qu'une révolte n'éclatât après sa mort et n'enlevât le pouvoir à sa famille. Tourmenté sans cesse par cette idée, qui empoisonnait ses derniers jours, il fit venir son fils aîné, Abdalmelic, auprès de son lit, et, lui donnant ses dernières instructions, il lui recommanda de confier le commandement de l'armée à son frère Abdérame et de se rendre sans retard à la capitale, où il devrait s'emparer du pouvoir et se tenir prêt à réprimer immédiatement toute tentative d'insurrection. Abdalmelic lui promit de suivre ces conseils; mais l'inquiétude d'Almanzor était telle qu'il rappelait son fils chaque fois que celui-ci, croyant que son père avait fini de parler, voulait se retirer; le moribond craignait toujours d'avoir oublié quelque chose, et toujours il trouvait un nouveau conseil à ajouter à ceux qu'il avait déjà donnés. Le jeune homme pleurait; son père lui reprochait sa douleur comme

un signe de faiblesse. Quand Abdalmelic fut parti, Almanzor se sentit un peu mieux et fit venir ses officiers. Ceux-ci le reconnaissaient à peine; il était devenu si maigre et si pâle qu'il ressemblait à un spectre, et il avait presque entièrement perdu la parole. Moitié par gestes, moitié par des mots entrecoupés, il leur dit adieu, et peu de temps après, dans la nuit du lundi, 10 août, il rendit le dernier soupir.

Tels sont les détails que les auteurs arabes [1] donnent sur la dernière campagne et sur la mort du premier ministre de Hichâm II; mais les chroniqueurs latins du XIIIe siècle, Lucas de Tuy et Rodrigue de Tolède, en savent davantage. A les en croire, Almanzor, ce héros qui, suivant le témoignage unanime des Arabes et des chrétiens [2], n'avait jamais été vaincu, aurait été battu pendant sa dernière campagne à Calatañazor, entre Osma et Soria, et cette bataille, gagnée, à ce qu'on dit, par les Léonais, les Castillans et les Navarrais, est devenue fort célèbre. Mais si renommée qu'elle soit, il est permis de demander si l'on peut se fier à ce que les chroniqueurs du XIIIe siècle rapportent à ce sujet. Nous nous proposons d'examiner cette question, et nous commencerons par traduire le récit de Lucas, qui est en même temps plus ancien et plus complet que celui de Rodrigue.

Lucas s'exprime en ces termes (p. 88):

« Ensuite » — c'est-à-dire, après l'expédition d'Al-

1) Maccarì, t. II, p. 65; Ibn-al-Abbâr, dans mes *Notices*, p. 151; Ibn-al Khatìb, article sur Almanzor, man. G, fol. 181 v.

2) Almanzor qui semper invictus fuerat. Rodrigue, l. V, c. 16.

manzor contre Compostelle — ensuite le roi Bermude envoya des messagers à Garcia Fernandez, comte de Castille, et à Garcia, roi de Pampelune, pour les prier de l'aider à combattre un ennemi aussi redoutable. Le roi Garcia lui envoya alors la plus grande partie de son armée, et le comte Garcia Fernandez vint en personne avec toutes ses troupes. De son côté, le roi Bermude, qui, tourmenté de la goutte et ne pouvant se tenir à cheval, se faisait porter à dos d'homme, vint avec une grande armée à la rencontre d'Almanzor, alors que ce dernier, après avoir quitté la Galice, voulait ravager de nouveau les frontières de la Castille. La bataille s'étant engagée près de Canatanazor, plusieurs milliers de Sarrasins perdirent la vie, et s'il n'eût été sauvé par l'obscurité de la nuit, Almanzor lui-même aurait été fait prisonnier. Toutefois il ne fut pas vaincu ce jour-là, et la nuit il prit la fuite avec les siens. Le lendemain, le roi Bermude donna l'ordre qu'on se rangeât de nouveau en bataille et qu'on se tînt prêt à attaquer les Sarrasins au lever de l'aurore. L'armée arriva dans le camp de l'ennemi, où elle ne trouva que les tentes et un grand butin; mais le comte Garcia Fernandez, qui poursuivait les Sarrasins fugitifs, tua une multitude innombrable d'entre eux. Il est merveilleux que le jour même où Almanzor eut le dessous à Canatanazor, une espèce de pêcheur criait d'une voix lamentable sur les bords du Guadalquivir, tantôt en chaldéen [1], tantôt en espagnol:

1) C'est-à-dire, en arabe.

En Canatanazor
perdió Almanzor
el tambor:

ce qui signifie: A Canatanazor Almanzor a perdu sa timbale ou son sistre, c'est-à-dire sa joie. Des barbares de Cordoue venaient vers lui; mais dès qu'ils l'approchaient, il s'évanouissait, et, reparaissant aussitôt dans un autre endroit, il répétait la même plainte. Nous croyons que c'était le diable qui pleurait ainsi la défaite des Sarrasins. Quant à Almanzor, à partir du jour où il avait eu le dessous, il ne voulut plus ni manger ni boire, et quand il fut arrivé dans la ville de Medinaceli, il y mourut.»

Il est assez singulier qu'aucun auteur arabe ne parle de cette bataille. On la trouve mentionnée, il est vrai, dans la traduction anglaise de Maccarî (t. II, p. 197); mais à mon grand regret je suis forcé de répéter ici ce que j'ai déjà dû dire à une autre occasion, à savoir que le traducteur s'est donné la liberté de mettre dans la bouche de Maccarî un abrégé d'un passage de Conde, lequel a trouvé bon de défigurer le récit de Lucas et de le donner pour un récit arabe. Les auteurs musulmans ne parlent donc pas de cette bataille, et ce qui à coup sûr n'est pas moins remarquable, c'est que les chroniqueurs latins qui écrivirent avant le XIIIe siècle, ne la connaissent pas davantage; on ne la trouve ni dans les petites chroniques, ni chez le moine de Silos, ni chez Pélage d'Oviédo, ni dans l'*Historia Compostellana*. Et pourtant cette bataille, supposé qu'elle ait eu lieu, valait bien la peine d'être notée. L'honneur national, ce

semble, commandait aux chroniqueurs d'en parler; pourquoi n'ont-ils pas dit qu'Almanzor, qui avait toujours vaincu les chrétiens, fut enfin vaincu à son tour? Et ce qui étonne surtout, c'est le silence du moine de Silos. Après avoir tracé un sombre tableau des calamités que le terrible hâdjib avait infligées à l'Espagne chrétienne: «A la fin, s'écrie-t-il, Dieu eut pitié de tant de misères!» Qu'arriva-t-il donc? Almanzor fut-il vaincu, et vaincu à Calatañazor? Nullement; — il mourut, ou, comme s'exprime le pieux chroniqueur, un démon, qui l'avait possédé vivant, l'emporta.

Que si le silence absolu de tous ces écrivains fait déjà douter de la vérité du récit de Lucas, ce récit, considéré en lui-même, n'est guère vraisemblable. Remarquons d'abord que, d'après cette relation, Almanzor n'alla pas plus loin que Calatañazor, et que c'est là qu'il fut arrêté par l'armée des alliés. Il n'en fut pas ainsi. Almanzor pénétra bien plus avant dans le pays, puisqu'il s'avança jusqu'à Canalès. Les alliés n'ont donc pas arrêté les musulmans à Calatañazor. Mais d'ailleurs, quels étaient ces alliés? Bermude de Léon, qui était mort depuis trois ans, et Garcia de Castille, qui avait cessé de vivre sept ans auparavant! Voilà d'étranges anachronismes! Mais il y a plus: tout le récit est un anachronisme; Lucas — l'ensemble de son texte ne laisse aucun doute à cet égard — Lucas place la bataille de Calatañazor dans la même année que l'expédition de Compostelle; il ignore qu'Almanzor survécut cinq ans à cette expédition. Que dire enfin du diable déguisé en pêcheur, qui chante des vers arabes et espa-

gnols sur les bords du Guadalquivir? Cette histoire miraculeuse ne montre-t-elle pas que ce récit est un conte populaire ou une légende monacale, mais en tout cas un récit fabuleux et indigne de figurer dans l'histoire?

La bataille de Calatañazor fait partie d'une traînée de légendes qui doivent leur origine à l'expédition de Saint-Jacques-de-Compostelle. Les victoires d'Almanzor, et surtout la prise de Compostelle, étaient restées pour les chrétiens un mystère inexplicable. Pourquoi Dieu avait-il permis que les fidèles fussent foulés aux pieds par les mécréants? On répondait, comme nous l'avons vu plus haut (p. 19, 20), que Bermude et ses contemporains avaient mérité un tel châtiment par leurs énormes péchés. Mais une telle réponse n'expliquait pas encore pourquoi le sanctuaire de l'apôtre saint Jacques avait été profané. L'apôtre, du moins, n'était pas un pécheur: il n'avait pas mérité d'être châtié, lui. Et puis, son église une fois violée, pourquoi n'en avait-il pas puni les profanateurs, lui qui en d'autres circonstances savait si bien défendre le pays dont il était le patron; lui, le brave guerrier, qui avait combattu à cheval, un drapeau blanc à la main, dans les batailles de Clavijo et de Simancas? De telles questions, fort compromettantes pour l'honneur du saint, embarrassaient d'abord les prêtres; mais peu à peu ils s'enhardirent. Il n'est pas vrai, disaient-ils alors, que les Sarrasins s'en soient retournés sans accident à Cordoue, et que saint Jacques ait négligé de châtier l'insulte faite à son temple; au contraire, il a envoyé aux infidèles

une dysenterie qui les a fait mourir presque tous, et Almanzor lui-même mourut de remords dès qu'il fut arrivé à Medinaceli. Telle est la tradition qui se trouve dans l'*Historia Compostellana*; celle que donne un Français, qui l'avait entendue de pèlerins qui revenaient de Compostelle, porte un cachet particulier[1]. Les Sarrasins, raconte-t-il, entrèrent avec leurs chevaux dans l'église de saint Jacques et se mirent à manger près de l'autel; mais ils furent punis immédiatement de ce sacrilége, les uns par une violente dysenterie, les autres par la perte de la vue. Almanzor lui-même fut à la fois atteint de dysenterie et de cécité. Le malheureux invoqua tous les saints du paradis et saint Jacques en particulier, auquel il promit de rendre tout ce qu'il lui avait pris. Non-seulement il le fit, mais encore donna-t-il à l'apôtre une fois autant, et alors il guérit et recouvra la vue. La tradition que donne l'interpolateur de Sampiro va plus loin encore. D'après celle-là, l'église de Compostelle n'a pas été détruite; elle a été sauvée d'une manière miraculeuse, et l'armée musulmane a péri jusqu'au dernier homme. «Almanzor — je donne les propres paroles du chroniqueur — Almanzor eut l'audace inouïe de vouloir s'approcher de l'église et même du tombeau de saint Jacques; mais, arrêté par le Tout-Puissant, il retourna sur ses pas frappé de terreur. Notre Roi qui est dans les cieux, n'oublia pas le peuple chrétien; il envoya une dysenterie aux descendants d'A-

---

1) Troisième supplément au Pseudo-Turpin, dans l'édition que Reiffenberg a donnée de la *Chronique rimée de Philippe Mouskes*, t. I, p. 631.

gar, et pas un d'entre eux n'y survécut, pas un ne revint dans son pays.»

D'après ces traditions, ce fut saint Jacques ou Dieu lui-même qui punit les mécréants: ceux-ci moururent de maladie, et non par la main des hommes. Mais les premiers pas étant faits, pourquoi ne serait-on pas allé plus loin? L'honneur de saint Jacques sauvé, pourquoi n'aurait-on pas sauvé aussi l'honneur national? Pourquoi, enfin, n'aurait-on pas dit que, pendant leur retraite, les Sarrasins avaient été exterminés, non-seulement par la main de saint Jacques, mais encore par celle des soldats de Bermude? Et en effet, les ecclésiastiques s'engagèrent dans cette voie; mais au commencement, il faut le dire à leur honneur, ils le firent avec une timidité assez marquée; une certaine pudeur, un certain respect pour la vérité, les retenait encore. La main des hommes se montre d'abord chez le moine de Silos (c. 68), mais d'une manière très vague, car cet écrivain dit seulement ceci: «Rex caelestis, memorans misericordiae suae, ultionem fecit de inimicis suis: morte etenim quâdam[1] subitaneâ *et gladio* ipsa gens Agarenorum coepit interire et ad nihilum quotidie devenire.» Pélage d'Oviédo (c. 4) se borne à répéter cette phrase; mais Lucas de Tuy est bien plus explicite. A l'époque où il écrivait, deux siècles et demi s'étaient déjà écoulés depuis l'expédition de Compostelle; on pouvait donc dire à ce sujet tout ce qu'on voulait, sans avoir à crain-

1) Cette leçon, qui se trouve chez Pélage d'Oviédo, vaut mieux que celle de *morte quidem*.

dre d'être démenti. Aussi Lucas, après avoir copié le passage du moine de Silos que nous avons cité, ajoute-t-il hardiment: «Le roi Bermude envoya beaucoup de troupes légères à la poursuite des Sarrasins, et ces troupes, aidées par saint Jacques, assommèrent les mécréants dans les montagnes de la Galice, à la manière des bouchers qui assomment le bétail.»

Un tel récit suffit-il pour contenter l'amour-propre de la nation? A peu près; mais une victoire remportée par les chrétiens en rase campagne vaudrait mieux, cela est incontestable. Eh bien! les chrétiens ont réellement battu Almanzor, l'invaincu; ils l'ont battu à Calatañazor. Cette fameuse bataille a été ajoutée comme corollaire à la série de légendes que l'on a inventées, non pas tout d'un coup, mais successivement, pour sauver l'honneur de saint Jacques et l'honneur national.

LE COMTE SANCHO DE CASTILLE.

Ce comte (995—1017), qui porte le surnom de *celui qui donna les bons fueros* et qui sut agrandir ses États, soit par la guerre, soit en profitant habilement de la discorde qui avait éclaté entre les musulmans après la chute des Amirides, doit avoir été un homme remarquable. Malheureusement les documents latins ne donnent sur lui que de maigres renseignements. Je crois donc qu'on lira avec intérêt le récit d'un contemporain musulman qui a vu ce comte et qui l'a entendu parler. Il nous a été conservé par Ibn-Haiyân et j'en donne ici la traduction [1]:

«Ibn-Haiyân dit: Voici ce que m'a raconté le secrétaire Abou-Omaiya ibn-Hichâm le Cordouan, un des principaux personnages parmi ceux qui quittèrent notre ville (Cordoue) pendant la guerre civile et qui s'établit à Tudèle, un homme si excellent que je n'ai point vu son égal parmi les nobles:

«Au commencement du règne du hâdjib Mondzir, lorsque le gouverneur qu'il nous avait donné était son ami Solaimân ibn-Houd, le seigneur de Castille, Sancho, fils de Garcia, passa près des portes de Tudèle

1) Le texte dans l'Appendice, n° XI

pour se rendre vers l'extrémité de la Frontière supérieure, où il rencontrerait le comte Raymond, seigneur de Barcelone, car il avait le dessein d'allier sa maison à celle de ce dernier, et la dame appartenait à la sienne. C'était au su de Mondzir qu'il avait mis le pied sur notre territoire, et de son côté il s'était rendu garant de ce que son armée ne nous ferait point de mal. Toutefois les habitants de Tudèle, qui étaient alors fiers et puissants, désapprouvèrent cette convention, ce qu'ils firent savoir à leur émir Mondzir, le conjurant de s'épargner la honte que causerait l'arrivée de ce prince chrétien Sancho. Ce dernier, lorsqu'il approcha de la ville, envoya un message aux habitants pour leur dire qu'il désirait s'aboucher en route avec quelques-uns de leurs notables. J'étais moi-même, continue Abou-Omaiya, un des députés que la ville lui envoya alors. Nous nous rendîmes à son camp où nous comptâmes environ six mille cavaliers et piétons, quoiqu'il fût loin d'avoir rassemblé autant de troupes qu'il aurait pu le faire. Arrivés dans sa tente, nous le trouvâmes assis sur son estrade garnie de matelas, et vêtu à la manière musulmane; il avait la tête découverte, et ses rares cheveux commençaient seulement à grisonner; il avait le teint basané et un bel extérieur. Il nous adressa la parole avec grâce et élégance, expliqua le motif de sa marche et mentionna la convention qu'il avait faite avec notre prince. De notre côté nous lui fîmes connaître la répugnance qu'avaient nos concitoyens à lui permettre de passer près de leur ville et leur dessein de l'en empêcher par la force. Il nous conseilla de ne point le faire

et nous représenta qu'un combat pourrait avoir pour nous des suites fâcheuses. L'ayant quitté, nous portâmes sa réponse aux habitants de la ville; mais la multitude n'y voulut point entendre, et, n'écoutant que son indignation, elle se rua, contre l'avis des chaikhs, sur des chariots de l'arrière-garde, qui portaient les vivres de l'armée et qui étaient en retard, afin de les piller. L'ayant appris, Sancho détacha environ cinq cents de ses cavaliers qui se précipitèrent sur les assaillants. Tous les habitants sortirent alors pour les repousser; mais quoiqu'ils n'eussent affaire qu'à cinq cents individus, ils tournèrent le dos et fuyèrent en toute hâte vers la porte de la ville.

«Je n'ai point vu parmi les chrétiens des guerriers tels que ceux de Sancho, ni parmi leurs princes un homme qui l'égalât en gravité de maintien, en courage viril, en clarté d'esprit, en connaissances, en efficacité de paroles; le seul qui pût lui être comparé était son allié [1] et son homonyme, Sancho, fils de Garcia, le seigneur des Basques, qui, après la mort de Sancho de Castille, régna seul [2].»

Ce passage d'un témoin oculaire est pour plusieurs raisons d'une haute importance. Nous devons nous occuper d'abord du mariage dont parle notre auteur, et

1) Prenez ce mot dans le sens de: celui qui est joint à un autre par affinité. Sancho le Grand, roi de Navarre, était gendre de Sancho de Castille.

2) Le roi navarrais gouverna alors la Castille comme tuteur de son beau-frère Garcia; puis, ce dernier étant mort assassiné, il prit possession du comté comme de son bien propre, et conquit enfin le royaume de Léon.

dont le contrat, comme nous l'apprend Ibn-Haiyân[1], fut signé à Saragosse en présence de l'émir Mondzir et d'une nombreuse réunion de personnes des deux religions. La dame, dit Abou-Omaiya, appartenait à la maison de Sancho de Castille; par conséquent le futur était de celle de Raymond de Barcelone. Ce dernier, autant que l'on sait, n'a eu qu'un seul fils, Bérenger, qui lui succéda[2], et ce Bérenger avait pour épouse «la comtesse Sancha, fille du très puissant comte Sancho,» comme on lit dans une charte de 1025[3]. Plusieurs historiens espagnols, tels que Diago, Pujades, Berganza[4], Florez[5], et en France les auteurs de l'*Histoire générale de Languedoc*[6], ont pensé que cette Sancha était fille du comte Sancho de Castille. Mais selon d'autres, elle était fille de Sancho-Guillaume, duc ou comte de Gascogne. C'est ce que dit Oihenart dans la table généalogique qu'il a donnée de ces princes[7], où Sancho-Guillaume a pour fille «Sanctia, uxor Berengarii Raimundi Comitis Barcenonensis,» et de ce mariage serait né «Belengerius Dux Gasconiæ et Comes Burdigal.» Il ne cite pas

---

1) Voyez le texte dans l'Appendice, n° XIV.

2) Bofarull, *Condes de Barcelona*, t. I, p. 211.

3) *Marca Hispanica*, p. 1038, n° 198: Ego Berengarius Raymundi [corrigé ainsi par Bofarull, t. I, p. 238, n. 1. d'après l'original], gratia Christi Comes Marchisius, qui fui Raymundi divæ memoriæ Comitis filius, una cum coniuge mea Sancia Comitissa, quæ fuit Sancionis potentissimi Comitis filia.

4) T. I, p. 307.

5) *Esp. sagr.*, t. XXIX, p. 175.

6) T. II, p. 157 de l'ancienne édition: «Bérenger — marié avec Sancia, fille de Sanche comte de Castille.» De même dans la réimpression de 1872 et suiv., sans aucune note.

7) *Notitia utriusque Vasconiæ*, Paris, 1638, p. 429.

d'autorité. Dans l'*Art de vérifier les dates*[1] on trouve ces paroles dans le chapitre intitulé: Chronologie historique des comtes ou ducs de Gascogne: «Le nécrologe de Saint-Sever-de-Rustan met sa mort [celle de Sancho-Guillaume] au 4 octobre 1032. Il eut deux filles, suivant le même monument, Garcie, ou plutôt Sancie, mariée à Bérenger-Raymond Ier, comte de Barcelone; et Alausie» etc., et dans le chapitre sur les comtes de Barcelone[2], en parlant de Bérenger-Raymond: «De Sancie, appelée Garcie par Oihenart, fille de Sanche-Guillaume, duc de Gascogne, sa première épouse, il laissa deux fils» etc. Il est faux de dire qu'Oihenart appelle cette dame Garcie; il ne la nomme qu'une seule fois, à l'endroit que j'ai cité, et il y écrit Sancha. Quant au nécrologe de Saint-Sever-de-Rustan, j'espérais en trouver le texte dans l'*Histoire de Béarn* par P. de Marca, car c'est ce livre que l'auteur de l'*Art de vérifier les dates* suit ordinairement dans cette partie de son travail. En effet, Marca cite quelquefois ce nécrologe, notamment pour ce qui concerne la mort de Sancho-Guillame[3]; mais il n'y semble pas avoir rencontré la notice en question, car il dit au contraire (p. 249): «Le duc Sance étant décédé sans lignée, la succession de Gascogne fut ouverte par sa mort au comte Berlenger ou Bérenger, dont il est fait mention dans le Car-

1) T. II, p. 256 de l'édition in-folio de 1783—87, 2e partie, t. IX, p. 246 de l'édition in-8o de 1818.

2) T. II, p. 293 de l'édit. in-folio, 2e partie, t. IX, p. 402 de l'edit. in-8o.

3) P. 248, no V.

tulaire de Sorde. Il est difficile de marquer précisément l'origine de ce comte, n'y ayant point apparence de se persuader qu'il fût né du mariage de Bérenger Raymond, comte de Barcelone, avec Sancie, que l'on pretend avoir été sœur [*sic*] du duc Sance; d'autant que si cette grande province fut entrée dans la maison de Barcelone, Diago, qui a fait l'histoire de ces comtes, aurait rencontré dans les archives de Barcelone quelque titre qui en aurait fait mention; et sans doute la Gascogne ne serait point tombée sans bruit, après le décès de Bérenger, entre les mains d'Odon ou bien Eudes comte de Poitiers, si les Catalans l'eussent possédée. Aussi est-il plus vraisemblable que Sancie, femme de Bérenger de Barcelone, que les anciens actes assurent avoir été fille du très puissant comte Sance, selon le rapport de Surita, était fille de Sance comte de Castille, que non pas de celui de Gascogne.» Il me semble donc plus que douteux que la notice en question se trouve dans le nécrologe de Saint-Sever, car autrement un savant consciencieux tel que P. de Marca n'aurait pas manqué d'en dire quelque chose, et d'un autre côté le récit d'Abou-Omaiya est la preuve évidente que Sancha, l'épouse de Bérenger, était fille de Sancho de Castille. C'est un point qui, sans ce témoignage arabe, serait toujours resté obscur, et le savant Bofarull a même combattu avec une certaine aigreur l'opinion qui, comme nous le savons à présent, était la véritable [1].

---

1) A mon grand regret je suis obligé d'observer en outre que ce que Bofarull (t. I, p. 239) dit à ce sujet, est rempli d'erreurs. Voici ses pa-

L'époque du mariage peut aussi être précisée, du moins approximativement. Il doit avoir eu lieu peu de temps avant la mort de Sancho et de Raymond, car Ibn-Haiyân dit ceci[1]: «Dieu ne permit pas aux deux princes chrétiens de tirer profit de leur union par mariage, qui avait eu pour but d'agir de concert contre les musulmans; car Sancho, fils de Garcia, mourut très peu de temps après, et aussi son allié, l'émir Raymond.» Ce dernier mourut le 25 février 1019[2], et Sancho, le 5 février 1017[3]. Le mariage peut donc avoir eu lieu en 1016. A cette époque Bérenger était fort jeune, car

---

roles: « Mais les savants auteurs de l'*Histoire de Languedoc* (t. 2 de l'édition de 1818, p. 28 et 82), plus versés dans les affaires de France, pays avec lequel les anciens comtes de Barcelone avaient plus de relations qu'avec l'Espagne, ont déjà prouvé que Sancha (ou Garcia selon Oihenart dans l'Histoire des Gascognes), épouse de Bérenger-Raymond de Barcelone, était fille de Sancho-Guillaume, comte et duc de Gascogne, et non de son homonyme de Castille.» Il n'y a pas d'édition de l'*Histoire de Languedoc* de l'année 1818; à l'époque où Bofarull publia son livre, c.-à-d. en 1836, il n'y en avait qu'une seule, celle de 1730 et suiv., et qui plus est, on y lit, comme on l'a vu, le contraire de ce qu'il prétend y avoir lu. Il aura voulu citer l'*Art de vérifier les dates*, dont il y a une édition de 1818, et ce qui le prouve, c'est qu'il répète l'erreur de ce livre à propos du témoignage d'Oihenart; mais alors même, il a été fautif dans ses citations du volume et des pages.

1) Le texte dans l'Appendice, nº XIV.

2) Il y a un singulier *lapsus calami* dans Bofarull, t. I, p. 216. Il prouve par les chartes que Raymond mourut, non pas en 1017, comme on l'avait cru sur l'autorité des chroniques, mais entre le 1 octobre 1018 et le 30 mai 1019; après quoi il remarque que le nécrologe de Ripoll fixe le jour de sa mort au 25 février. Cela nous conduit au 25 février 1019; cependant Bofarull écrit 25 février 1018, ce qu'il répète p. 223 et p. 239. Son erreur est d'autant plus étrange, qu'il attache une importance extrême à ce point chronologique. Au reste, la date que je donne est confirmée par le témoignage d'Ibn-Haiyân (*apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 121 r.), qui dit que Raymond prit part à la campagne de Mortallâ dans l'été de 1018.

3) Voyez plus haut, p. 102, n. 1.

lorsqu'il succéda à son père en février 1019, il n'avait pas encore atteint sa majorité, c'est-à-dire l'âge de quatorze ans. On ignore quand il l'atteignit; il y a bien une charte qui le dit, mais le chiffre de l'année y est noté d'une manière si bizarre, qu'il ne peut se déchiffrer [1]. Ce qui est certain, toutefois, c'est que Bérenger resta très peu de temps sous la tutelle de sa mère [2], et dans ce temps-là ces mariages dictés par la politique — et le témoignage d'Ibn-Haiyân montre clairement que celui de Bérenger appartenait à cette catégorie — se contractaient souvent quand les futurs étaient encore fort jeunes. La princesse Pétronille, fille du roi d'Aragon Ramire le Moine, était encore au berceau lorsqu'en 1137 son père la donna en mariage au comte de Barcelone Raymond-Bérenger IV [3].

Mais ce qui, dans le passage que j'ai traduit, mérite surtout d'attirer l'attention, ce sont les grands éloges qu'une personne d'une autre nation et d'une religion ennemie fait de Sancho de Castille. Ils montrent que ce comte doit avoir été un homme hors ligne, un des plus grands princes que l'Espagne ait eus, et d'un autre côté ils prouvent que les musulmans savaient être justes pour les chrétiens et admirer même ceux de leurs guerriers qui leur avaient fait le plus de mal.

---

1) Voyez Bofarull, t. I, p. 211.
2) Le même, t. I, p. 231.
3) Le même, t. II, p. 184.

ESSAI

SUR

L'HISTOIRE DES TODJIBIDES
LES BENI-HACHIM DE SARAGOSSE

ET

LES BENI-ÇOMADIH D'ALMÉRIE.

I.

«Il est facile de vaincre les Espagnols, il est presque impossible de les soumettre,» avaient déjà dit les Romains; et les Arabes, quand ils tentèrent à leur tour de subjuguer la Péninsule, furent à même de constater la parfaite justesse de cette remarque. Leur autorité, reconnue dans les grandes villes, était contestée partout ailleurs, et dans les provinces éloignées elle se faisait à peine sentir. A la longue un gouvernement fort eût sans doute réussi à dompter la population indigène; mais le gouvernement arabe était faible, et ses meilleures mesures étaient presque toujours déconcertées par l'esprit turbulent et anarchique de ceux qui devaient veiller à leur exécution.

Dans l'Aragon, province qui sous les Arabes s'appelait la Frontière supérieure, une ancienne famille visi-

gothe[1], celle des Beni-Casi, profita de la faiblesse du gouvernement pour fonder une principauté indépendante. A l'époque de la conquête, ces Beni-Casi avaient abjuré la religion chrétienne, et, étant devenus clients du calife Walid[2], ils avaient conservé les vastes domaines qu'ils possédaient sur la rive droite de l'Èbre[3]. Après la mort d'Abdérame Ier (788), lorsque les deux fils de ce monarque, Solaimân et Hichâm, se disputaient le trône, Mousâ Ier, fils de Fortunio, qui était alors le chef des Beni-Casî et qui avait épousé une fille d'Iñigo Arista, premier roi de Pampelune[4], se déclara pour Hichâm et enleva Saragosse aux adversaires de ce prince[5]. Ses héritiers cessèrent de reconnaître la souveraineté des sultans, et Hacam Ier, quoiqu'il eût réussi à vaincre tous les autres rebelles, essaya en vain de réduire ceux-là[6]. Vers le milieu du IXe siècle, cette maison s'éleva à une si grande puissance, grâce aux talents de Mousâ II, qu'elle pouvait marcher de pair avec les maisons souveraines. D'abord gouverneur de Tudèle, Mousâ commandait les armées d'Abdérame II, alors qu'elles allaient ravager les frontières de la France; puis, ayant eu une querelle avec un général fort en faveur auprès

1) Sébastien, c. 25.

2) Ibn-al-Coutia, fol. 26 r.

3) La chronique navarraise connue sous le nom de manuscrit de Meyá donne à Mousâ Ier le titre de seigneur de Borja en Aragon et de Terrero ou Trero. Voyez le texte de cette chronique dans les *Memorias de la Academia de la historia*, t. IV, p. 52.

4) Elle s'appelait Assona. Man. de Meyá.

5) Nowairi, p. 446. Ibn-Adhârî, t. II, p. 63, 64; Ibn-Khaldoun, fol. 5 v.

6) Ibn-al-Coutia, fol. 22 r.

du sultan, il se révolta, conclut une alliance avec le roi de Navarre, et battit avec lui l'armée du sultan [1]. Bientôt après, Abdérame dut le supplier de venir à son secours. N'ayant pas assez de troupes à opposer aux Normands, qui, débarqués à Lisbonne (844), avaient pris et saccagé Séville, il fit dire à Mousâ qu'en sa qualité de client des Omaiyades, il manquerait à l'honneur, s'il refusait de venir sauver ses patrons. Mousâ, après s'être fait prier un peu, marcha vers le Sud avec une armée nombreuse, et, secondé par les troupes du sultan, il attaqua à l'improviste les pirates du Nord et les contraignit à se rembarquer [2]. Depuis lors il sut encore accroître et fortifier sa puissance. A l'époque où Mohammed monta sur le trône (852), il était maître de Saragosse, de Tudèle, d'Huesca [3], de toute la Frontière supérieure [4]. Tolède avait conclu une alliance avec lui, et son fils Lope était consul dans cette ville [5]. Guerrier intrépide et infatigable, il tournait ses armes tantôt contre le comte de Barcelone ou celui de l'Alava, tantôt contre le comte de Castille ou le roi de France. Parvenu au comble de la gloire et de la puissance, respecté et courtisé par tous ses voisins, même par le roi de France, Charles le Chauve, qui lui envoyait des présents magnifiques [6], Mousâ tranchait du souverain sans

1) Nowairi, p. 460; Ibn-Khaldoun, fol. 8 r.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 88, 89.

2) Ibn-al-Coutîa, fol. 26 r.

3) Sébastien, c. 25.

4) Ibn-al-Coutîa, fol. 41 r.

5) Sébastien, c. 25, 26.

6) Sébastien, c. 26.

que personne osât s'y opposer, et enfin, voulant l'être de nom comme il l'était de fait, il prit fièrement le titre de *troisième roi en Espagne* [1]. Mais quand il commença à vieillir, la fortune, *qui n'aime point les vieillards* [2], lui tourna le dos. Vaincu par Ordoño Ier, roi de Léon, dans la bataille d'Albelda, il perdit dix mille cavaliers, et lui-même, démonté et trois fois blessé, ne dut la vie qu'à la générosité d'un ami qu'il avait parmi les vainqueurs, et qui lui prêta un cheval pour se sauver (860) [3]. Mais rien ne pouvait abattre son courage; ce qu'il avait perdu d'un côté, il voulut le regagner de l'autre. Il conçut le projet d'enlever à son rival de Cordoue un serviteur d'une fidélité éprouvée, le gouverneur de Guadalaxara. Accompagné de ses troupes, il prit donc un jour la route de cette ville. Croyant qu'il venait pour l'attaquer, Izrâc (c'était le nom du gouverneur) alla à sa rencontre avec ses soldats; mais quand les deux armées se trouvèrent en présence, Mousâ fit demander à Izrâc un entretien. «Je ne suis point venu pour vous combattre, lui dit-il; mon but est tout autre. J'ai une fille qu'aucune femme ne surpasse en beauté; je ne veux la marier qu'au plus beau jeune homme du pays, et comme tout le monde vous tient pour tel, je vous l'offre pour épouse.» Izrâc accepta, mais sans s'engager à marcher en politique sur les traces de son futur beau-père, et celui-ci acquit bientôt la certitude

---

1) Sébastien, c. 25.
2) Mot de Charles-Quint.
3) Sébastien, c. 26; *Chron. Albeld.*, c. 60.

que son gendre, qui, après avoir goûté les premières joies du mariage, avait fait un voyage clandestin à Cordoue, était toujours sur le meilleur pied avec le sultan. Bien résolu à l'en punir, il vint mettre le siège devant Guadalaxara. Un jour qu'Izrâc dormait dans une chambre de son château, la tête appuyée sur le sein de sa jeune épouse, celle-ci vit son père fondre sur les vignerons et les cultivateurs, et les culbuter dans la rivière. Pleine d'admiration pour le héros qui, dans sa verte vieillesse, déployait encore l'ardeur et l'agilité d'un jeune homme, elle éveilla son mari en criant: «Vois donc ce qu'il fait, le lion! — Ah, lui répondit son époux, jaloux de cette sympathie naïve témoignée à un autre que lui, tu sembles me préférer ton père! Le crois-tu donc plus brave que moi? En cela tu te trompes.» En parlant ainsi, il revêtit sa cuirasse, vola à la rencontre de son beau-père, et le blessa mortellement en lui lançant un javelot (862) [1].

Grâce à la mort de cet homme extraordinaire, le sultan put se remettre en possession de Tudèle et de Saragosse; mais la joie qu'il en ressentit ne fut pas longue. Dix années après la mort de Mousâ, ses fils, aidés par la population de la province qui s'était accoutumée à n'avoir que les Beni-Casî pour maîtres, chassèrent les troupes du sultan [2]. Ce dernier tâcha en vain de les réduire: les Beni-Casî, secondés par le roi de Léon, Alphonse III, qui avait conclu avec eux une al-

1) Ibn-al-Coutîa, fol. 41 r. et v.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 100.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 103.

liance si étroite qu'il leur avait confié l'éducation de son fils Ordoño [1], repoussèrent victorieusement ses attaques [2].

Le sultan Mohammed comprit enfin que ses propres forces étaient insuffisantes, et au risque de se créer un rival non moins dangereux, il chercha un allié dans Abdérame, le chef des Todjîbides.

La noble et puissante famille à laquelle appartenait Abdérame et qui habitait l'Aragon depuis le temps de la conquête, avait toujours exercé sur ses contribules une autorité patriarcale, mais qui jamais n'avait été formellement sanctionnée par les sultans. Mohammed commença donc par reconnaître Abdérame pour le chef de sa tribu, en lui recommandant d'organiser ses hommes et de les établir dans les villes de Calatayud et de Daroca, dont il avait fait réparer les fortifications. Il ne négligea rien pour attacher ces Arabes à sa dynastie, et chaque fois qu'ils faisaient une expédition, il les comblait de présents [3]. C'était une politique habile et qui ne manqua pas de porter des fruits. Grâce à ses alliés, grâce aussi à la discorde qui, depuis l'année 882, avait éclaté entre les Beni-Casî eux-mêmes [4], la puissance du sultan croissait aux dépens de celle de ses adversaires. Le chef de ces derniers, Mohammed, fils de Lope et petit-fils du grand Mousâ II, se vit contraint, dans l'année 884, de vendre Saragosse à Raymond,

1) *Chron. Albeld. contin.*, c. 67.
2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 104, 106.
3) Ibn-Haiyân, man. d'Oxford, fol. 15 r.
4) *Chron. Albeld. contin.*, c. 67.

comte de Pallars[1], soit par besoin d'argent, soit qu'il sentît l'impossibilité de défendre plus longtemps sa capitale contre les attaques sans cesse renouvelées du sultan. Raymond avait fait un mauvais marché : le sultan lui enleva Saragosse[2].

Pendant que l'autorité royale s'affermissait ainsi dans le nord-est, elle déclinait au contraire dans toutes les autres provinces avec une effrayante rapidité. Partout les Espagnols couraient aux armes, avec un indicible enthousiasme, pour chasser ou massacrer leurs oppresseurs, et d'un autre côté l'aristocratie arabe, toujours hostile au pouvoir royal, profitait, pour s'y soustraire, du désordre universel, de sorte qu'à l'époque où Abdallâh monta sur le trône (en 888), l'État semblait menacé d'une dissolution complète. Pour comble de malheur, le sultan était entouré de traîtres. Il le savait, et, déjà soupçonneux de sa nature, il le devint bien davantage quand il eut éprouvé à ses dépens qu'il ne pouvait se fier à personne, pas même aux ministres qui en apparence lui étaient le plus dévoués. Or il arriva que le vizir Barrâ ibn-Mâlic le Coraichite laissa échapper, en présence de tous ses collègues, quelques paroles imprudentes, et d'où la malveillance pouvait conclure que lui et son fils Ahmed, le gouverneur de Saragosse, tramaient un complot contre le sultan. Abdallâh du moins y vit la preuve d'une trahison ; mais que ferait-il ? Dé-

---

1) Ibn-Haiyân, fol. 15 r. et v., où il faut lire 271 au lieu de 261, comme le prouve la comparaison du *Chron. Albeld.* c. 61.

2) Ibn-Khaldoun, fol. 9 v.

poserait-il le vizir et son fils? Il ne l'osait pas; il sentait que ce serait les forcer à se révolter contre lui. Il résolut donc de recourir à un de ces moyens détournés qu'il employait habituellement, et de se servir à cet effet des Todjîbides. Toutefois il ne s'adressa pas au chef de cette famille, mais à son fils, Mohammed al-Ancar [1], qu'il avait connu dans sa jeunesse et auquel il écrivit que, s'il était en état de le faire, il devait assassiner le gouverneur de Saragosse. Il lui envoya en même temps un diplôme de gouverneur, mais en lui recommandant de ne le montrer à personne avant que le gouverneur eût cessé de vivre [2]. Al-Ancar fit voir à son père la lettre du sultan, mais non pas le diplôme. L'un et l'autre étaient Arabes dans le vrai sens du mot, c'est-à-dire extrêmement perfides; ils n'hésitèrent donc pas à se charger de l'exécution de l'ordre du souverain: pour eux il ne s'agissait que de choisir le moyen qui pût les conduire le plus sûrement au but. Le parti auquel ils s'arrêtèrent fut assez singulier: ils convinrent entre eux que le père jouerait le rôle de bourreau et le fils celui de victime; puis ce dernier s'enfuirait à Saragosse; il tâcherait d'y gagner la confiance du gouverneur, et il épierait une occasion favorable pour l'assassiner; cela fait, il ouvrirait les portes de la ville à son père.

Ce plan arrêté, Abdérame feignit d'être fort en co-

---

1) Abou-Yahyâ Mohammed ibn-Abdérame, surnommé al-Ancar, c'est-à-dire, le Borgne, comme on peut voir dans le *Vocabulista*, publié à Florence par M. Schiaparelli (p. 31, 481).

2) Ibn-al-Coutîa, fol. 47 r. et v.

lère contre son fils; il le fit fouetter et mettre en prison, en prenant soin que toute la province le sût; puis al-Ancar s'évada et se rendit à Saragosse, où il implora la protection d'Ahmed, en maudissant l'auteur de ses jours, qui, disait-il, avait été pour lui un bourreau impitoyable. Il joua son rôle avec une adresse si consommée, qu'il réussit à tromper complètement le gouverneur. Beaucoup d'autres Arabes, qui se disaient aussi victimes de la cruauté d'Abdérame, arrivèrent successivement dans la ville. Le gouverneur les reçut tous à bras ouverts, tant sa confiance dans la sincérité de son hôte était grande. Enfin, dans le mois de janvier de l'année 890, lorsqu'al-Ancar crut pouvoir exécuter son dessein sans trop risquer, il fit poignarder le gouverneur par quelques-uns de ses propres gardes qui s'étaient vendus à lui; après quoi il montra le diplôme qu'il avait reçu et s'empara du gouvernement. Peu de temps après, son père vint se présenter devant les portes de la ville. Il ne doutait pas que son fils ne lui cédât la place; mais al-Ancar, le plus fin des deux, n'en fit rien, et Abdérame fut forcé de s'en retourner comme il était venu [1].

Le sultan avait réussi dans son dessein, et comme au fond Ahmed seul, qui disposait d'une force militaire, lui avait inspiré des craintes, il put congédier Barrâ sans courir aucun danger [2]; mais d'un autre côté, il ne semble pas avoir trouvé dans al-Ancar un

---

1) Ibn-Haiyân, fol. 15 v., 16 r.; Ibn-al-Coutîa, fol. 47 v.
2) Ibn-al-Coutîa, fol. 47 v.

fonctionnaire fort soumis. La position de cet Arabe envers le sultan était ambiguë: les chroniqueurs arabes, peu conséquents à eux-mêmes, le comptent et parmi les sujets fidèles et parmi les insurgés; d'où il faut conclure qu'al-Ancar, sans rompre ouvertement avec le souverain, ne lui obéissait cependant que quand cela lui convenait. En un seul point, toutefois, il y avait entre eux communauté de vues: l'un et l'autre haïssaient les Beni-Casî. Pendant de longues années al-Ancar leur fit la guerre, et lorsque leur chef, Mohammed ibn-Lope, eut été tué devant les murs de Saragosse (898), il voulut donner au sultan une preuve de son attachement en lui envoyant la tête de son ennemi [1]. Les Beni-Casî cessèrent dès lors d'être redoutables. Les guerres qu'ils s'étaient livrées entre eux et celles qu'ils avaient eu à soutenir contre les Todjîbides et contre le roi de Navarre, les avaient affaiblis à un tel point, que le sultan Abdérame III, lorsqu'il dompta partout, avec autant de fermeté que d'adresse, les nombreuses insurrections qui avaient conduit l'État à deux doigts de sa ruine, put leur interdire la Frontière et les contraindre à prendre du service dans son armée (924) [2].

Al-Ancar, dont Abdérame III n'avait pas eu à se plaindre, cessa de vivre dans la même année [3], et son fils Hâchim, duquel toute la famille emprunta son nom, celui de Beni-Hâchim, mais dont nous ne savons rien

1) Ibn-Haiyân, fol. 12 r., 13 v.; Ibn-al-Coutîa, fol. 47 v.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 143.

2) Ibn-al-Coutîa, fol. 47 v.; Arîb, t. II, p. 175, 176, 187, 195.

3) 312. Ibn-Haiyân, fol. 16 r.

au reste si ce n'est qu'il mourut en 930 [1], semble lui avoir succédé comme gouverneur de Saragosse. Il laissa deux fils, Abou-Yahyâ Mohammed et Hodzail. Le second fut l'un des généraux les plus distingués d'Abdérame III et de Hacam II [2]; le premier fut gouverneur de la Frontière supérieure, et nous allons voir qu'il prit une part très active aux événements de son temps.

Loin d'avoir à se plaindre du calife Abdérame III, la famille des Beni-Hâchim était au contraire à peu près la seule à laquelle ce monarque, qui avait enlevé toute influence politique, d'une part à l'ancienne noblesse arabe, d'autre part au peuple espagnol, eût laissé son éclat et sa haute position. Toutefois, Mohammed ibn-Hâchim n'était pas content du calife, et soit qu'il eût à cœur de venger les injures de sa caste, soit qu'il ne vît dans la bienveillance d'Abdérame à son égard qu'un calcul dicté par la peur, soit enfin qu'il rêvât un trône pour lui et ses enfants, il se mit à négocier avec Ramire II, roi de Léon, et lui promit que, s'il voulait l'aider contre le calife, il le reconnaîtrait pour son suzerain. Ramire prêta l'oreille à ses ouvertures, et lorsque, dans l'année 934, Abdérame III eut entrepris une expédition contre la forteresse d'Osma, Mohammed se mit en rébellion ouverte en refusant de se joindre à l'armée musulmane [3]. Il se ravisa, toutefois, à l'approche du calife, se rendit dans son camp et lui demanda par-

1) Arib, t. II, p. 219.

2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 235; Ibn-Khaldoun, fol. 16 v.

3) Ibn-Khaldoun, dans l'Appendice, n° XI.

don. Le calife l'accueillit fort bien et lui fit présent de vêtements d'honneur ainsi que d'un cheval et d'un mulet richement harnachés; après quoi il l'invita à venir s'établir à Cordoue, en lui promettant qu'il lui donnerait la dignité de premier ministre et de général en chef. « Je ne fais que de relever de ma dernière maladie, lui répondit Mohammed; vous voyez que je suis encore pâle et défait. Mais si vous voulez, seigneur, m'accorder un délai jusqu'au rétablissement de ma santé, je viendrai me fixer auprès de vous avec ma famille aussitôt que je le pourrai. » Le calife admit son excuse, et, après s'être assuré de sa fidélité par des promesses et des serments, il lui permit de retourner à Saragosse [1]. Mais Mohammed n'avait pas été sincère, et trois années plus tard, il reconnut la suzeraineté de Ramire. Quelques-uns de ses généraux refusèrent de le suivre sur la route de la trahison et rompirent avec lui; mais alors Ramire arriva avec ses troupes dans la province, assiégea et prit les forteresses qui tenaient encore pour le calife, et les livra à Mohammed [2]. Cela fait, Ramire et Mohammed conclurent une alliance avec la Navarre, de sorte que tout le Nord était ligué contre Abdérame [3]. Le péril était grand; mais le calife y fit face avec son énergie habituelle. S'étant mis à la tête de son armée, il marcha d'abord contre Calatayud, où commandait Motarrif, un parent de Mohammed, et dont

1) Chronique rimée d'Ibn-Abd-rabbihi, sous l'année 322, dans son *al-Icd*, t. II, p. 377 édit. de Boulac; le texte dans l'Appendice, nº XI.

2) Sampiro, c. 22.

3) Ibn-Khaldoun, *ubi supra*

la garnison se composait en partie de chrétiens de l'Alava, envoyés par Ramire. Motarrif fut tué dans la première escarmouche. Son frère Hacam lui succéda dans le commandement; mais ayant été obligé d'évacuer la ville et de se retirer dans la citadelle, il se mit à traiter, et, ayant stipulé une amnistie pour lui et pour ses soldats musulmans, il livra la citadelle au calife. Les Alavais, qui n'étaient pas compris dans la capitulation, furent passés au fil de l'épée.

Après ce premier succès, Abdérame s'empara d'une trentaine de châteaux; puis il tourna ses armes tantôt contre la Navarre, tantôt contre Saragosse. Le succès couronna ses efforts. Assiégé dans Saragosse, Mohammed capitula, et pour la seconde fois Abdérame se montra plus traitable que de coutume. Il pardonnait rarement à des sujets rebelles; mais Mohammed n'était pas un rebelle ordinaire: c'était, après le monarque, l'homme le plus puissant et le plus considéré de l'État, et la prudence commandait de le ménager. Le calife lui pardonna donc et lui laissa son poste [1].

Dans l'année 939, Mohammed se trouva avec son souverain à la désastreuse bataille de Simancas, où il eut l'infortune de tomber entre les mains du vainqueur. Ramire II, qui, irrité de ce qu'il appelait sa perfidie et sa défection, le traita d'une manière fort dure. Il le fit enfermer à Léon dans un cachot, et quoique le calife fît de son mieux pour lui faire rendre la liberté,

1) Ibn-Khaldoun, *ubi supra*; cp Sampiro, c 22.

Mohammed ne la recouvra que deux années après [1].

Son fils, le vizir Yahyâ, commanda maintefois les armées d'Abdérame III et de Hacam II, tantôt en Espagne, tantôt en Afrique, et dans l'année 975, il fut nommé gouverneur de Saragosse [2]. Un autre fils de Mohammed, nommé Motarrif, ne semble pas avoir joué un rôle important; mais il laissa un fils, nommé Abdérame, qui était gouverneur de la Frontière supérieure au temps d'Almanzor, et qui reprit le projet que son aïeul avait en vain tâché de réaliser.

Comme Almanzor avait renversé successivement les hommes les plus nobles et les plus puissants de l'empire, Abdérame craignait avec raison qu'étant le dernier des nobles qui restait debout, il ne tombât bientôt, à son tour, victime de l'ambition du premier ministre, et il n'attendait, pour se révolter, qu'une occasion favorable. Il crut l'avoir trouvée lorsqu'Abdallâh, le fils aîné d'Almanzor, fut arrivé à Saragosse. Ce jeune homme était mécontent de son père, parce que celui-ci lui préférait, dans toutes les circonstances, son frère Abdalmelic. Le gouverneur de Saragosse fomenta son mécontentement, et lui inspira peu à peu l'idée de se révolter contre son père. Ils résolurent donc de prendre les armes dès que les circonstances le leur permettraient, et ils convinrent entre eux que, s'ils sortaient vainqueurs de la lutte, ils partageraient l'Espagne, de sorte qu'Abdallâh régnerait sur le Midi et Abdérame sur le

---

1) Voyez plus haut, p. 158—9, 165.

2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 234, 254, 263, 265, 266; Ibn-Khaldoun, fol. 16 v.

Nord. Plusieurs fonctionnaires haut placés, tant dans l'armée que dans le pouvoir civil, entrèrent dans cette conjuration, et entre autres Abdallâh Pierre-sèche, un prince du sang et gouverneur de Tolède. C'était un complot formidable, mais dont les ramifications s'étendaient trop loin pour qu'il pût rester longtemps caché à l'œil vigilant du premier ministre. Des bruits vagues d'abord, mais qui prirent peu à peu de la consistance, en parvinrent à ses oreilles, et il prit aussitôt des mesures efficaces pour déjouer les projets de ses ennemis. Ayant rappelé son fils auprès de lui, il lui inspira une fausse confiance en le comblant d'égards et de témoignages d'affection. Il fit venir aussi Abdallâh Pierre-sèche et lui ôta le gouvernement de Tolède; mais il le fit sous un prétexte fort plausible et d'une manière courtoise, de sorte que d'abord ce prince ne se doutait de rien. Peu de temps après, cependant, Almanzor le priva de son titre de vizir et lui défendit de quitter son hôtel.

Ayant ainsi réduit deux des principaux conspirateurs à l'impuissance de lui nuire, le ministre se mit en campagne pour aller combattre les Castillans, après avoir envoyé l'ordre aux généraux de la Frontière de venir le joindre. Abdérame obéit, de même que les autres généraux. Alors Almanzor excita sous main les soldats de Saragosse à former des plaintes contre lui. Ils le firent, et quand ils eurent accusé Abdérame d'avoir retenu leur solde pour se l'approprier, Almanzor le destitua (8 juin 989). Cependant, comme il ne voulait pas se brouiller avec toute la famille des Beni-Hâchim, il

nomma au gouvernement de la Frontière supérieure le fils d'Abdérame, Yahyâ-Simédja [1]. Peu de jours après, il fit arrêter Abdérame, mais sans laisser apercevoir qu'il avait connaissance du complot; il ordonna seulement qu'on procédât à une enquête sur la manière dont Abdérame avait employé les sommes qui lui avaient été confiées pour payer les troupes, et, l'ayant fait condamner à cause de malversation, il le fit décapiter [2].

Ainsi les Beni-Hâchim avaient eu deux fois la pensée de fonder dans le Nord un État indépendant, et deux fois ils y avaient échoué; mais ce qui ne leur avait pas été possible sous Abdérame III et sous Almanzor, c'est-à-dire sous les deux gouvernements les plus forts que l'Espagne arabe ait eus, leur devint facile après la chute des Omaiyades, alors que les capitaines berbères et slaves se disputaient l'empire.

Yahyâ, un fils de Yahyâ-Simédja, était alors le chef des Beni-Hâchim. Il avait servi autrefois sous Almanzor, qui, dans une des dernières années de sa vie, l'avait promu au grade de général; ensuite il était devenu gouverneur de la Frontière supérieure, qu'il gou-

---

1) Ce surnom ou ce sobriquet était aussi, selon Ibn-Khaldoun, celui sous lequel Omar Motawakkil, roi de Badajoz, était connu (المعروف بسماجه, leçon des deux man. de Paris), et des chroniqueurs chrétiens (*Chron. Lusit.* dans l'*Esp. sagr.*, t. XIV, p. 417, *Chron. Conimbr.*, *ibid.*, t. XXIII, p. 338), qui l'écrivent *Cemia* et *Cimciannis*, le donnent comme le nom d'un roitelet ou gouverneur de Santa Maria Arrifana (petite place située à cinq lieues de Porto). Il n'est pas arabe et semble appartenir à un dialecte roman.

2) Ibn-Adhârî, t. II, p. 303, 304.

verna sans se soucier beaucoup de l'autorité centrale déjà fort affaiblie [1].

Son fils et successeur Mondzir, un fort bel homme et un cavalier accompli, était en même temps d'une insigne déloyauté. Lorsque Hichâm II, auquel il devait son élévation, eut été replacé sur le trône (1010), ce monarque, ou plutôt le général slave qui gouvernait en son nom, lui confia la défense de la Frontière supérieure: mais Mondzir trahit son maître, se déclara pour Solaimân Mostaîn, le compétiteur de Hichâm II et le chef du parti berbère, qu'il accompagna lorsque ces farouches Africains prirent, pillèrent et incendièrent Cordoue en 1013 [2]. Plus tard, lorsqu'Alî ibn-Hammoud, un descendant d'Ali, le gendre du Prophète, eut enlevé le trône et la vie à Solaimân Mostaîn (1016), Mondzir donna un nouvel exemple de sa mauvaise foi. Il avait donné asile à Mohammed, le fils aîné de Solaimân qui avait été déclaré prince héréditaire [3]; mais violant les lois sacrées de l'hospitalité, il n'eut pas honte de le priver de la vie [4].

Sa conduite à l'égard d'un autre prétendant fut également déshonorante. S'étant concerté avec Khairân, le

---

1) Ibn-Haiyân, dans l'Appendice, n° XIV.

2) D'après Ibn-Khaldoun (dans l'Appendice, n° XIII), Mondzir aurait été si irrité contre Solaimân, après que celui-ci eut fait tuer Hichâm II, qu'il abandonna son parti; mais ce témoignage est en opposition avec celui d'Ibn-Haiyân (dans l'Appendice, n° XIV) et avec le récit qui suit ici.

3) Il porte ce titre sur les monnaies de Solaimân, de même que chez Abd-al-wâhid, p. 31, l. 9.

4) Ibn-Haiyân, dans l'Appendice, n° XIV.

seigneur d'Almérie et le chef le plus puissant parmi les Slaves, lesquels s'étaient brouillés avec Alî ibn-Hammoud, il fit proclamer calife un arrière-petit-fils d'Abdérame III, qui portait le même nom que son bisaïeul, et qui, à l'époque de son élection, prit le titre de Mortadhâ. Puis il marcha vers le Midi avec des troupes nombreuses, parmi lesquelles il y avait beaucoup de chrétiens, et notamment des Catalans sous leur comte Raymond de Barcelone, et se réunit à Khairân.

De son côté, Alî ibn-Hammoud, qui avait appris que ses adversaires s'étaient déjà avancés jusqu'à Jaën, se préparait à aller à leur rencontre et il avait annoncé une grande revue pour le 17 avril (1018); mais au jour fixé, les soldats l'attendirent en vain, et comme ils commençaient à s'impatienter, quelques officiers se rendirent au palais pour s'informer du motif de son absence: ils le trouvèrent assassiné dans le bain [1]. Ce crime avait été commis par des Slaves qui auparavant avaient été au service des Omaiyades [2]. Débarrassés d'un adversaire incommode, Mondzir et Khairân se hâtèrent de convoquer, pour le 30 avril, tous les chefs sur lesquels ils croyaient pouvoir compter. L'assemblée, qui fut nombreuse et dont plusieurs ecclésiastiques faisaient partie, résolut que le califat serait électif, et ratifia l'élection de Mortadhâ [3]. Cela fait, on marcha contre Grenade.

---

1) Ibn-al-Athîr, t. IX, p. 191.
2) Maccarî, t. I, p. 316, l. 1.
3) Ibn-al-Athîr, t. IX, p. 190.

Le prince qui y régnait, Zâwî ibn-Zîri, était Berbère et du parti de Câsim ibn-Hammoud, qui avait succédé à son frère Alî. Mortadhâ lui écrivit en termes très polis, et le somma de le reconnaître pour calife. Ayant entendu la lecture de cette lettre, Zâwî ordonna à son secrétaire d'écrire sur le revers la 109e sourate du Coran, conçue en ces termes:

«O infidèles! Je n'adorerai point ce que vous adorez, et vous n'adorerez pas ce que j'adore; je n'adore pas ce que vous adorez, et vous n'adorez pas ce que j'adore. Vous avez votre religion, et moi j'ai la mienne.»

Après avoir reçu cette réponse, Mortadhâ adressa à Zâwî une seconde lettre. Elle était remplie de menaces et Mortadhâ y disait entre autres choses: «Je marche contre vous accompagné d'une foule de chrétiens et de tous les braves de l'Andalousie. Que ferez-vous donc?» La lettre se terminait par ce vers:

«Si vous êtes pour nous, votre sort sera heureux; mais si vous êtes contre nous, il sera déplorable!»

Zâwî y répondit en citant la 102e sourate, ainsi conçue:

«Le désir d'augmenter le nombre des vôtres vous préoccupe, et vous visitez même les cimetières pour compter les morts[1]; cessez de le faire: plus tard vous connaîtrez votre folie! Encore une fois, cessez de le faire: plus tard vous connaîtrez votre folie! Cessez de le faire; si vous aviez la sagesse véritable, vous n'en

---

1) Voyez l'explication de ces mots dans une note de Sale sur sa traduction anglaise du Coran

agiriez point ainsi. Certainement, vous verrez l'enfer; encore une fois, vous le verrez de vos propres yeux. Alors on vous demandera compte des plaisirs de ce monde!»

Exaspéré par cette réponse, Mortadhâ résolut de tenter le sort des armes.

Cependant Khairân et Mondzir s'étaient aperçus que ce calife n'était pas celui qu'il leur fallait. Ils se souciaient fort peu, au fond, des droits de la famille d'Omaiya, et s'ils combattaient pour un Omaiyade, c'était à la condition qu'il se laisserait gouverner par eux. Mortadhâ était trop fier pour accepter un tel rôle; il ne se contentait nullement de l'ombre du pouvoir, et au lieu de se conformer aux volontés de ses généraux, il voulait leur imposer les siennes. Dès lors ils avaient résolu de le trahir, et ils avaient promis à Zâwî qu'ils abandonneraient Mortadhâ aussitôt que le combat se serait engagé.

Ils ne le firent pas, cependant, et l'on se battit plusieurs jours de suite. Enfin Zâwî fit prier Khairân de réaliser sa promesse. «Nous n'avons tardé à le faire, lui répondit Khairân, qu'afin de vous donner une juste idée de nos forces et de notre courage, et si Mortadhâ eût su gagner nos cœurs, la victoire se serait déjà déclarée pour lui. Mais demain, quand vous aurez rangé vos troupes en bataille, nous l'abandonnerons.»

Le lendemain matin Khairân et Mondzir tournèrent en effet le dos aux ennemis. Il s'en fallait beaucoup que tous leurs officiers approuvassent leur conduite; tout au contraire, plusieurs en étaient vivement indignés.

De ce nombre était Solaimân ibn-Houd, qui commandait des troupes chrétiennes dans l'armée de Mondzir, et qui, sans se laisser entraîner par les fuyards, continuait à ranger ses soldats en bataille. Passant près de lui: «Sauve-toi donc, misérable, lui cria Mondzir; penses-tu que j'ai le loisir de t'attendre? — Ah, s'écria alors Solaimân, tu nous plonges dans un malheur effroyable, et tu couvres ton parti d'opprobre!» Convaincu cependant de l'impossibilité de la résistance, il suivit son maître.

Abandonné par la plupart de ses soldats, Mortadhâ se défendit avec le courage du désespoir, et peu s'en fallut qu'il ne tombât entre les mains des ennemis. Il leur échappa cependant, et il était déjà arrivé à Guadix, hors des limites du territoire de Grenade, lorsqu'il fut assassiné par des émissaires de Khairân [1].

Khairân expia, par la ruine de son propre parti, sa lâche et infâme trahison: les Slaves ne furent plus en état de réunir une armée, et les Berbères, leurs ennemis, étaient dorénavant les maîtres de l'Andalousie. Mais comme leur pouvoir ne s'étendait pas sur le Nord, Mondzir fut indépendant de fait et prit le titre d'Almanzor. Peut-être se réconcilia-t-il plus tard, comme Khairân et d'autres, avec le calife Câsim ibn-Hammoud et le reconnut-il pour souverain; la circonstance que le nom de ce calife se trouve sur une monnaie de Yahyâ, le fils et successeur de Mondzir, pourrait du moins le

1) Maccarî, t. I, p. 316, 317. Ibn-al-Khatîb, dans l'Appendice, n° XV et n° XVII; Ibn-Khaldoun, *ibid.*, n° XIII, et *apud* Hoogvliet, p. 22.

faire croire; mais en tout cas cette reconnaissance n'était sans doute que nominale; en réalité Mondzir était roi. Il est vrai que sa position pouvait sembler dangereuse: seul et sans appui, il courait le risque d'être privé de ses États par ses puissants voisins chrétiens. Pour cette raison il s'était appliqué, dès le commencement, à vivre avec eux en bonne intelligence. Il y avait si bien réussi, que les deux comtes Raymond de Barcelone et Sancho de Castille étaient ses alliés, au point que, lorsque le fils de Raymond épousa une fille de Sancho, le contrat de mariage fut signé à Saragosse en présence d'une réunion considérable de personnes des deux religions. Il est vrai que cette politique froissait les préjugés religieux d'un grand nombre de ses sujets; mais le plus grand historien de l'Espagne arabe, Ibn-Haiyân, remarque avec raison qu'elle était sage et commandée par les circonstances. Grâce à elle, les musulmans eurent le repos et la paix, et pendant tout le règne de Mondzir, ils jouirent d'une grande prospérité. Saragosse devint une ville si grande, si populeuse et si florissante, qu'on pouvait la comparer à Cordoue alors qu'elle était encore la capitale de l'empire. La cour y était splendide. Mondzir aimait le luxe et les plaisirs; il avait un harem nombreux et récompensait généreusement les poètes [1]. Beaucoup d'entre eux étaient dans la misère; c'étaient les dons des princes qui les faisaient vivre, mais dans ces temps de troubles, ils n'en trouvaient plus qui pussent ou voulussent les payer. De ce nombre était Ibn-Darrâdj al-

1) Ibn-Haiyân, dans l'Appendice, n° XIV.

Castallî, un poète de la cour du grand Almanzor qui avait acquis une réputation égale à celle de Motenabbi en Syrie. Ayant quitté Cordoue à l'époque où cette capitale était frappée de tous les maux à la fois, il avait parcouru l'Espagne du Midi au Nord, cherchant en vain un patron, jusqu'à ce qu'enfin il arrivât à Saragosse, où Mondzir le reçut à bras ouverts et le combla de dons. Il s'y établit, y composa des poèmes d'abord sur Mondzir, ensuite sur son fils et successeur, et y resta jusqu'à sa mort [1].

Au reste, Mondzir n'était pacifique qu'autant que la prudence le lui prescrivait. Il ménageait ses voisins chrétiens, mais seulement lorsqu'ils étaient puissants; quant à ceux qui ne l'étaient pas, il attaquait de temps en temps leurs domaines et faisait des prisonniers [2]. En outre, il recula ses limites en enlevant Huesca à son parent Abou-Yahyâ Mohammed, de la branche des Beni-Çomâdih [3].

A tout prendre, et malgré les défauts de son caractère, son règne fut sage et heureux, et tout le monde finit par vanter sa perspicacité et approuver son adroite politique. Sa mort, arrivée en 1023 [4], fut, dit Ibn-Haiyân [5], une perte irréparable.

Son fils Yahyâ lui succéda. Tout ce que nous savons sur lui, c'est qu'il prit le titre de Modhaffar [6] et qu'il

---

1) Ibn-Haiyân *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 12 v.

2) Ibn-Haiyân, dans l'Appendice, n° XIV.

3) Ibn-Haiyân, dans l'Appendice, n° XIX, Ibn-al-Abbâr, *ibid.*, n° XX Ibn-Khallicân, livr. VII, p. 142 éd. Wustenfeld.

4) Ibn-Khaldoun, dans l'Appendice, n° XIII.

5) Dans l'Appendice, n° XIV.

6) Ibn-Khaldoun, dans l'Appendice, n° XIII

eut à soutenir une guerre contre Ermesinde, la veuve de Raymond de Barcelone[1]. Son nom se trouve sur des monnaies de 415 (1024) et 417 (1026); il s'y nomme *le hadjib Yahyâ*[2].

Son règne fut de courte durée. La date de sa mort est inconnue, mais les monnaies montrent que son fils, Mondzir II, qui y porte le titre de Moïzz-ad-daula, régnait déjà en 420 (1029)[3]. Sur lui aussi les documents qui nous restent ne nous apprennent presque rien. Ce fut de son temps que le faible et malheureux Hichâm III, surnommé Motadd, le dernier calife omaiyade, après avoir perdu son trône, vint chercher un asile à Lérida auprès du gouverneur ou roi de cette ville, Solaimân ibn-Houd, l'ancien compagnon d'armes de Mondzir Ier, qui lui assigna un château voisin pour demeure (fin de 1031 ou commencement de 1032)[4]. Nous savons par les monnaies qu'en 1032 et peut-être aussi dans l'année suivante, Mondzir II reconnaissait encore ce calife détrôné[5]. C'est ce qui ne s'accorde pas bien avec le témoignage d'un chroniqueur[6] qui dit que Hi-

1) Le même, plus haut, p. 115—6.

2) Codera, *Tratado de numismática arábigo-española*, p. 170.

3) Codera, *Çecas arábigo-españolas*, p. 40; le même, *Tratado* etc., p. 171.

4) Ibn-al-Athîr, t. IX, p. 199; Ibn-Khaldoun. Rodrigue de Tolède, *Hist. Arabum*, c. 46, qui, de même qu'Abd-al-wâhid, p. 41, donne par anticipation le titre de roi de Saragosse à Solaimân, nomme ce château Alzuhela en ajoutant que Hichâm III y resta jusqu'à sa mort. Ibn-al-Athîr dit qu'il fut enterré dans le voisinage de Lérida.

5) Codera, *Títulos y nombres propios en las monedas aráb.-esp.*, p. 20; *Tratado* etc., p. 165.

6) Nowairî, man. 2 *h*, p. 491.

châm III se rendit vers la Frontière supérieure pour l'enlever à Mondzir, car ces paroles donnent à entendre que, secondé par Solaimân, il tâcha de fonder un nouveau royaume dans le Nord et que Mondzir II lui était hostile. Quoi qu'il en soit et qu'il y eût entre eux une guerre ou non, nous ne savons rien à ce sujet, et tout ce que nous pouvons raconter de Mondzir II, c'est sa fin tragique.

Il comptait parmi ses généraux un de ses parents, nommé Abdallâh ibn-Hacam, dont il était haï. Il y avait entre eux une différence de vues politiques. C'était justement le temps où l'ambitieux cadi de Séville, Abou-'l-Câsim Mohammed, le fondateur de la dynastie des Abbadides, avait trouvé l'homme dont il avait besoin pour réaliser ses projets. C'était un nattier de Calatrava, qui se donnait pour Hichâm II, dont la mort n'était pas bien constatée et avec lequel il avait une ressemblance frappante. Cet homme avait été reconnu pour calife par ses concitoyens, qui s'étaient révoltés en son nom contre leur seigneur Ismâil ibn-Dzî-'n-noun, le prince de Tolède et l'oncle maternel de Mondzir II; mais celui-ci était venu les assiéger et après une courte résistance ils s'étaient de nouveau soumis à lui. Cependant le prétendant avait eu le temps de se sauver, et alors le cadi de Séville l'avait fait venir auprès de lui en lui promettant sa protection. Il avait conçu l'idée de réunir les Arabes et les Slaves en une puissante ligue capable de résister au pouvoir croissant des Berbères; mais sachant que les princes slaves, les seigneurs arabes et les sénateurs de Cordoue seraient blessés dans leur

ombrageuse fierté au cas où il tâcherait de les dominer, c'était au nom du calife légitime, dont il serait le premier ministre, qu'il comptait exécuter son projet. Sa démarche fut couronnée du succès; la souveraineté du Pseudo-Hichâm II fut reconnue par plusieurs princes et par la république de Cordoue. Quant à Mondzir II de Saragosse, sa politique semble avoir été d'abord chancelante, car sur ses monnaies de 428 (1036—7) il reconnaît tantôt Hichâm II comme imâm, et tantôt il y fait mettre: «l'imâm, le serviteur de Dieu, l'émir des croyants[1],» ce qui, dans ce temps-là, signifiait qu'à la vérité il n'y avait pas d'imâm[2]. Il finit par s'arrêter à ce dernier parti, suivant en cela l'exemple que lui avait donné son oncle, le roi berbère de Tolède.

Le général Abdallâh ibn-Hacam était au contraire un partisan du soi-disant Hichâm II, soit qu'il crût réellement à son identité, soit seulement qu'il approuvât l'idée d'une grande ligue contre les Berbères qu'avait conçue le cadi de Séville, car il était fort attaché au parti arabe[3], et la conduite du chef de sa famille, qui appartenait à ce parti par sa naissance, devait lui sembler une trahison. En outre il était ambitieux et convoitait le trône. Il conçut donc le projet d'assassiner le roi, le laissa mûrir avec le temps, et l'exécuta enfin avec une audace inouïe.

Vers la fin du mois d'août 1039, il se rendit seul

1) Codera, *Tratado* etc., p. 166, 171.

2) C'est à peu près comme on écrivait dans les chartes du Midi de la France, lorsque Hugues Capet n'y était pas reconnu: Regnante Domino et absente Rege terreno; — Rege terreno deficiente et Christo regnante.

3) Ibn-Haiyân l'appelle avec une certaine emphase: *cet Arabe*.

au palais, entra dans la salle où Mondzir II, vêtu légèrement et entouré de quelques serviteurs slaves, était occupé à lire, et lui coupa avec un couteau les veines jugulaires. Les Slaves prirent la fuite, à l'exception d'un seul, qui, plus courageux que les autres, se jeta sur le meurtrier, mais qui paya son dévouement de sa vie.

Cet assassinat commis au milieu du palais, où il y avait au moins une centaine de pages, de gardes, d'employés de toute sorte, aurait dû être puni à l'instant même selon les apparences. Il n'en fut rien cependant; personne n'osa porter la main sur le meurtrier; le sentiment général fut l'effroi, la consternation, la stupeur. Tout le monde prenait la fuite, et le meurtrier coupa la tête à sa victime, la mit au bout d'une lance et la montrant au peuple qui s'était attroupé devant le palais, il cria: «Voilà le châtiment de celui qui se révolte contre le prince des croyants, Hichâm, et refuse de reconnaître ses droits!» Le peuple était consterné comme l'avaient été les serviteurs du roi et écoutait en silence. Sans perdre un instant, le général fit venir le cadi et les notables de la ville. A leur arrivée, ils le trouvèrent assis sur le sofa de Mondzir, à côté duquel gisait le cadavre ensanglanté, couvert de quelques vêtements. Il leur dit qu'il n'avait eu en vue que leur intérêt et le bien de l'État, leur recommanda de rassurer le peuple, et leur promit de reconnaître la souveraineté de Solaimân ibn-Houd. Les notables se déclarèrent satisfaits de ses paroles; au fond leurs opinions étaient divisées, et quant à leurs concitoyens, quoi-

qu'indignés de l'horrible forfait, ils jugèrent prudent de ne pas remuer; la crainte de la populace, qu'Abdallâh sut gagner, probablement par des distributions d'argent, les contenait.

Cependant le meurtrier, qui s'était hâté de jeter en prison les deux jeunes frères de Mondzir II, de même que son vizir Abou-'l-Moghîra ibn-Hazm et d'autres dignitaires, auxquels il extorqua des sommes considérables, n'avait nullement l'intention de livrer la ville à Solaimân ibn-Houd; il voulait au contraire régner lui-même et ne s'en cacha point. Sa position, toutefois, était précaire: les princes voisins convoitaient Saragosse, et bientôt l'usurpateur vit arriver devant la ville, d'un côté Solaimân ibn-Houd, de l'autre Ismâîl de Tolède [1]. Le premier, qui était à Tudèle au moment du forfait, s'était mis en marche vers Saragosse sans perdre un instant, dans le vain espoir qu'Abdallâh lui en ouvrirait les portes, tandis que le second était furieux du meurtre de son neveu. Abdallâh se fortifia dans le château; mais en même temps il prit ses précautions pour le cas où il perdrait la partie. Il se proposait de chercher alors un refuge dans Rueda, une des forteresses les plus considérables de la province, et il y fit tout préparer pour sa réception.

La patience des habitants de Saragosse se lassa enfin. Entourés d'ennemis et en proie à tous les maux, ils

---

1) Le récit d'Ibn-Haiyân montre qu'Ibn-Khaldoun, que j'ai suivi dans mon *Hist. des musulmans d'Espagne*, t. IV, p. 302, se trompe quand il fait mourir Ismâîl en 429 (1038). Ibn-al-Athîr (t. IX, p. 203) nomme l'année 435 (1043—4) comme celle de sa mort.

prirent les armes, s'insurgèrent contre l'usurpateur et vinrent l'assiéger dans son palais. La résistance d'Abdallâh ne fut pas longue; il sortit par une porte de derrière, emmenant avec lui ses prisonniers et les trésors de Mondzir, et se rendit à Rueda. Nous ignorons quel fut son sort; mais après son départ, Saragosse fut livrée à l'anarchie: la populace se mit à piller le palais et elle l'aurait détruit de fond en comble, si Solaimân ibn-Houd, qui arriva en toute hâte, n'eût rétabli l'ordre (octobre 1039). A partir de ce moment, ce prince régna sur Saragosse; la dynastie des Beni-Houd y avait remplacé celle des Todjîbides [1].

II.

Peu d'années après que les Beni-Hâchim eurent perdu leur royaume, une branche de leur famille qu'ils avaient chassée de l'Aragon, celle des Beni-Çomâdih, réussit à en fonder un autre sur les bords de la Méditerranée.

Moins illustres que les Beni-Hâchim, les Beni-Çomâdih ne semblent pas avoir joué un rôle important sous le règne des Omaiyades, à moins toutefois que le Todjîbide Abou-'l-Ahwaç Man ibn-Abdalazîz, l'un des généraux les plus distingués d'Almanzor, n'ait été de leur famille, comme je serais porté à le croire attendu qu'un Çomâdihite dont nous aurons bientôt à parler, portait aussi le nom d'Abou-'l-Ahwaç Man. Quoi qu'il en soit de

---

1) Ibn-Haiyân, dans l'Appendice, n° XVI, comparez la note *ad*, n° XVIII.

cette supposition, il est certain qu'à l'époque où Mondzir Ier était gouverneur de Saragosse, le Çomâdihite Abou-Yahyâ Mohammed l'était d'Huesca. Il suivit la conduite politique du chef de sa famille, se déclara comme celui-ci pour Solaimân, qui lui donna le titre de Dzou-'l-wizâratain, et en tout il feignait de se conformer aux volontés de Mondzir; mais en réalité il le haïssait mortellement, et quelque temps après la mort de Solaimân (1016), la guerre éclata entre eux. Abou-Yahyâ Mohammed était un homme fort capable; en sagacité et en éloquence il surpassait tous les capitaines de son temps; mais n'ayant que peu de troupes, il fut obligé de céder Huesca à son puissant ennemi et d'aller chercher un asile à Valence, où régnait Abdalaziz, un petit-fils d'Almanzor. Ce prince lui fit l'accueil le plus bienveillant, et il donna même ses deux sœurs en mariage aux deux fils de son hôte, lesquels se nommaient, l'un Abou-'l-Ahwaç Man, l'autre Abou-Otba Çomâdih. Ensuite Mohammed voulut se rendre en Orient, probablement pour faire le pèlerinage de la Mecque. Il fit naufrage et trouva la mort dans les flots.

Quelque temps après, dans l'année 1038, Zohair, le successeur de Khairân à Almérie, fut tué en combattant contre Bâdîs, le prince de Grenade [1], et comme il n'avait pas laissé d'héritier, Abdalazîz de Valence se hâta de prendre possession de sa principauté, l'une des plus belles et des plus considérables de l'Espagne, sous le prétexte qu'elle lui revenait par droit de dévolution,

---

1) Voir mon *Histoire des musulmans d'Espagne*, t. IV, p. 37 et suiv.

Zohair ayant été un client de sa famille. Mais au moment où il se trouvait encore à Almérie, Modjéhid, prince de Dénia, qui ne pouvait voir l'agrandissement des États de son voisin sans en concevoir de la jalousie, fit une invasion dans le pays valencien, de sorte qu'Abdalazîz, forcé de pourvoir à la défense de ses anciennes possessions, quitta Almérie vers l'année 1041, après en avoir confié le gouvernement à son beau-frère Abou-'l-Ahwaç Man [1].

Si le prince de Valence avait espéré trouver dans son allié un sujet fidèle, il s'était trompé. Dans ce temps-là, chaque gouverneur aspirait à l'indépendance et Man ne fit point d'exception à la règle générale: il ne tarda pas à secouer l'autorité de son beau-frère.

Après sa mort, arrivée en 1051 [2], son fils Mohammed, connu sous le titre de Motacim, qui ne comptait encore que quatorze ans, lui succéda sous la tutelle de son oncle Çomâdih [3]. Ce dernier, s'il l'avait voulu, aurait pu monter lui-même sur le trône. Man avait eu l'intention de le nommer son successeur; mais Çomâdih, qui ne voulait pas obtenir une couronne au préjudice de son jeune neveu, l'avait prié de ne pas donner suite à ce projet [4].

A cette époque la principauté d'Almérie, bien qu'elle

1) Ibn-Haiyân, dans l'Appendice, n° XIX. Ibn Khallicân, livr VII, p. 142. Ibn-al-Abbâr, dans l'Appendice, n° XX. D'après Ibn-Khaldoun (fol. 27 r.), Man devint gouverneur d'Almérie en 433 de l'hégire.

2) Ibn-al-Abbâr, *ubi supra*. Ibn-al-Athîr, t. IX, p. 206; Nowairî, p. 509; Ibn-Khaldoun.

3) Ibn-al-Athîr, *ubi supra*; copié par Nowairî.

4) Ibn-al-Abbâr, *ubi supra*.

ne fut plus aussi considérable qu'elle l'avait été sous Zohair, était cependant encore assez grande, et entre autres villes, elle comprenait celles de Lorca, de Baëza et de Jaën[1]; mais après la mort de Man, elle se rétrécit de plus en plus, par suite des révoltes des gouverneurs et des empiétements des princes voisins. Le gouverneur de Lorca, Ibn-Chabib, semble avoir été des premiers à arborer le drapeau de l'insurrection. Voulant le réduire, Çomâdih marcha contre lui, accompagné de Bâdîs de Grenade, son allié. Il prit quelques forteresses dans le voisinage de Lorca; mais comme Ibn-Chabîb avait été renforcé par Abdalazîz de Valence, il ne put prendre Lorca elle-même[2]. Après la mort de Çomâdih (1054), lorsque Motacim régna par lui-même, tout alla de mal en pis. Voyant le trône d'Almérie occupé par un jeune homme sans expérience et sans talents militaires, les autres princes crurent avoir le droit d'enlever à ce faible voisin les villes et les districts qu'ils trouvaient à leur convenance, de sorte que Motacim fut dépouillé en peu de temps de tous ses États, à l'exception de la capitale et de ses alentours[3].

C'était un royaume bien petit, si petit en effet que les contemporains n'en parlaient qu'en plaisantant, d'autant plus qu'en général il était peu favorisé de la nature. Voici, par exemple, de quelle manière l'auteur arabe al-Fath s'exprime à ce sujet[4]: « Cette province est bien

---

1) Ibn-al-Athîr; Nowairî.
2) Ibn-Khaldoun.
3) Ibn-al-Athîr; Nowairî.
4) *Calâyid*, article sur Motacim, p. 53 de l'édit. de Paris

petite; elle rapporte peu et on l'embrasse d'un coup d'œil; les nuages y répandent inutilement leurs gouttes bienfaisantes, car elle ne produit ni fruits ni blés; les champs y sont presque tous stériles, l'armoise seule y pousse. Mais, Dieu me pardonne! j'oublie de parler du fleuve de Péchina, de ce grand fleuve qui quelquefois devient aussi gros qu'une corde! Sa source lui fait bien souvent défaut, mais il s'en console quand les gouttes de la rosée ou de la pluie viennent le grossir. Sur ses rives, qui ne sont pas plus larges en effet qu'un empan, on trouve ce qui suffit pour subsister; ce sont des lames, mais non pas des lames d'or[1].» Il y a, dans ces paroles malicieuses, beaucoup de vérité. Le pays entre l'Almanzora et Almérie est sablonneux et stérile, et la plaine qui s'étend depuis Almérie jusqu'au cap de Gata, est un vrai désert. En compensation, le pays est plus fertile vers le sud-ouest. Berja, par exemple, est située pittoresquement dans un beau vallon, bordé de tous côtés par des montagnes. La plaine de Daléya (Campo de Dalias) est à présent inculte; mais on y trouve encore quelques *algibes* (réservoirs) construits par les Maures, et, à en croire un voyageur moderne[2],

---

1) فَنْ في جَنْبِهِ دَقْسَعِ الشِّبْرِ، ما يَفِى بالانتجاع وَرِقٌ ولا تِبْرٌ.» L'auteur a en vue l'exploitation des mines de galène ou sulfure de plomb, qui aujourd'hui encore fournit des moyens de subsistance à la plupart des habitants des deux rives du rio de Almeria, comme on appelle à présent cette petite rivière; voir Madoz, *Diccionario geográfico de España*, t. II, p. 103, col. 2

2) Le capitaine Cook

quelques étangs suffiraient pour la changer en un jardin délicieux. Elle l'était sous les Maures, car voici ce que l'auteur arabe que nous venons de citer, et qui, comme on l'a vu, n'était pas partial pour le territoire d'Almérie, dit en parlant de Berja et de Daléya: «Ce sont deux districts dont aucun œil n'a parcouru les pareils. Le zéphyr y folâtre avec les branches des arbres; les ruisseaux y sont limpides; les jardins y exhalent toutes sortes de parfums; les parcs y égaient l'âme et offrent aux yeux le spectacle le plus ravissant.»

A tout prendre, et malgré les étroites limites de son royaume, Motacim n'était donc pas un prince trop mal partagé, d'autant plus que sa capitale, grâce au commerce et à l'industrie, était florissante et prospère. Elle ne ressemblait que sous certains rapports à l'Almérie de nos jours; car si l'aspect mauresque de la ville avec ses maisons basses et à toits plats, si les manières engageantes et l'exquise politesse de ses habitants [1], si la voix mélodieuse et le teint un peu basané de ses femmes; si tout cela rappelle encore le souvenir de cette noble nation qui fut un jour la plus civilisée et la plus entreprenante du globe: rien au contraire, sauf des ruines, ne fait soupçonner que dans le moyen âge Almérie était le port le plus important de l'Espagne, celui qui recevait les vaisseaux de Syrie et d'Égypte aussi bien que ceux de Pise et de Gênes; qu'elle renfermait mille

---

1) Malgré la différence des temps, l'auteur arabe Checundî (*apud* Maccarî, t. II, p. 148) et un touriste anglais, le capitaine Cook (t. I, ch. 3), emploient à ce sujet à peu près les mêmes termes.

hôtelleries et quatre mille métiers à tisser; qu'on y travaillait toutes sortes d'ustensiles en fer, en cuivre et en verre.

Le souverain qui y résidait, était le modèle accompli des plus touchantes vertus. Pacifique avant tout et ne voulant pas exposer le repos de ses sujets pour des questions d'intérêt personnel, il se contentait de son petit État sans chercher à l'agrandir. Il traitait ses parents, son peuple et ses soldats avec une bonté toute paternelle, et les étrangers qui venaient à sa cour y recevaient une hospitalité généreuse. En protecteur éclairé des arts et des sciences, il encourageait et récompensait tous les talents. Plein de respect pour la religion et ses ministres, il aimait à entendre les faquis discourir sur les textes sacrés, et à cet effet il les rassemblait régulièrement, une fois par semaine, dans une salle de son palais [1]. Il gouvernait avec justice. Lorsqu'il fit bâtir le magnifique palais connu depuis sous le nom de Çomâdihîa, les ouvriers s'emparèrent d'un jardin qui appartenait à des orphelins. Leur tuteur protesta, mais sans succès, contre cette mesure arbitraire. Il résolut alors de s'adresser au prince lui-même. Or, un jour que Motacim se trouvait dans son parc, il vit flotter dans le canal qui le traversait, un roseau fermé des deux côtés avec de la cire. Il se le fit apporter, et ayant brisé la cire, il trouva un billet dans lequel le tuteur le rendait responsable devant Dieu de l'injustice commise par ses ouvriers. Le prince les fit venir sur-

1) Ibn-al-Abbâr, dans l'Appendice, n° XX.

le-champ, les gourmanda vertement, et bien que le terrain dont il s'agissait fût nécessaire à la symétrie des bâtiments, il le restitua aux orphelins. Quand le palais fut achevé, tout le monde s'aperçut qu'il y manquait quelque chose. Quelqu'un en fit l'observation au prince. «Vous avez parfaitement raison, lui répondit ce dernier; mais ayant à choisir entre le blâme des hommes de goût et celui de l'Éternel, mon choix ne pouvait être douteux. Je vous assure que ce qui me plaît le plus dans mon palais, c'est précisément le défaut qu'il a[1].»

Si Motacim était juste, il aimait aussi à pardonner des offenses. Il avait comblé de faveurs le poète Abou-'l-Walîd Nahlî, de Badajoz; mais lorsque celui-ci se fut rendu à Séville, à la cour de Motadhid ibn-Abbâd, il fut assez ingrat pour oser insérer ce vers dans un dithyrambe composé en l'honneur de ce prince:

«Ibn-Abbâd a exterminé les Berbères; Ibn-Man, les poules des villages.»

Motacim fut informé de la raillerie du poète; mais l'insouciant enfant des muses l'avait oubliée et était rentré dans Almérie quelque temps après. Invité à souper chez le prince, il fut très étonné de ne voir sur la table que des poules. «Mais, mon seigneur, s'écria-t-il, n'avez-vous donc à Almérie d'autres mets que des poules? — Nous en avons d'autres, lui répondit Motacim; mais j'ai voulu vous montrer que vous vous êtes trompé quand vous avez dit qu'Ibn-Man a exterminé les poules des villages.» Nahlî se rappela alors son vers mal-

1) Maccarî, t. II, p. 249.

encontreux et tâcha de s'excuser; mais le prince lui dit: «Rassurez-vous: un homme de votre profession ne gagne sa vie qu'en agissant comme vous l'avez fait; celui-là seulement mérite ma colère, qui vous a entendu réciter ce vers et qui a souffert patiemment que vous outragiez un de ses égaux.» Puis, voulant montrer au poète qu'il ne lui gardait point de rancune, il lui fit des présents [1].

Certes, si un prince si noble, si généreux, si juste, si ami de la paix, eût régné à une autre époque et sur un pays plus étendu, son nom brillerait parmi ceux de ces rois vraiment grands, qui ne doivent pas leur renommée à des flots de sang versé pour reculer de quelques lieues les limites de leurs États, mais au bien qu'ils ont fait, mais aux mesures qu'ils ont prises pour améliorer le sort de leurs sujets. Dans ce temps-là de tels rois étaient rares, comme ils l'ont été dans tous les temps, et comparé aux autres princes qui régnaient alors en Espagne, Motacim était un homme tout à fait extraordinaire. Il n'avait de commun avec ces princes qu'un seul trait: lui aussi aimait passionnément les lettres; et puisqu'aucun événement important n'eut lieu sous son long règne antérieurement à l'arrivée des Almoravides, nous tâcherons de donner ici une esquisse, quelque faible et incomplète qu'elle soit, du mouvement littéraire à la petite cour d'Almérie.

1) Maccarî, t. II, p. 120, 121.

III.

La munificence de Motacim avait déjà attiré dans la capitale un grand nombre de beaux esprits, lorsqu'un jour on y vit arriver un jeune homme pauvre, mal vêtu et que personne ne connaissait. Il venait du village de Berja, où il avait été élevé par son père, un homme de beaucoup d'esprit et d'instruction, et il se nommait Abou-'l-Fadhl Djafar ibn-Charaf. L'idée lui était venue d'aller chercher fortune à Almérie, et malgré son costume plus que modeste, il osa se présenter au palais, espérant que son titre de poète (car il l'était) suffirait pour lui en ouvrir les portes. Son espérance fut réalisée, et quand il se trouva en présence du prince, il lui récita un poème dont voici le commencement:

«Depuis longtemps la nuit, bien lente à partir, avait promis que l'aurore apparaîtrait et les astres se plaignaient déjà de leur longue veille, lorsque tout à coup un frais vent d'est vint dissiper les ténèbres. Les fleurs exhalèrent alors leurs parfums, et l'Aurore montra, en rougissant de pudeur, ses joues baignées par la rosée, pendant que la Nuit se rendait d'une étoile à l'autre pour leur donner la liberté d'aller se reposer: elles tombèrent alors lentement et successivement, ainsi qu'on voit les feuilles tomber des arbres.»

Continuant sur ce ton, Ibn-Charaf termina sa pièce par un éloge pompeux de Motacim.

Le prince fut charmé de ce qu'il venait d'entendre, et il témoigna hautement son admiration pour le jeune

poète qui savait revêtir ses pensées d'un coloris aussi frais et aussi gracieux. Dès lors la fortune d'Ibn-Charaf était faite; lui-même l'ignorait peut-être encore, mais les poètes de la cour n'en doutaient pas et quelques-uns d'entre eux en conçurent une violente jalousie. De ce nombre était Ibn-okht-Ghânim, de Malaga. Son vrai nom était Abou-Abdallâh Mohammed ibn-Mamar; mais comme il n'était pas né dans une classe distinguée et que son père n'avait eu d'autre mérite que celui d'avoir été le mari de la sœur du célèbre philologue Ghânim, on ne l'appelait jamais autrement qu'Ibn-okht-Ghânim, *le fils de la sœur de Ghânim*, sobriquet fort désagréable et fort humiliant pour un homme qui vivait dans une société aussi aristocratique que la société andalouse l'était alors. Au reste, c'était un très bon poète et un vrai puits de science. Il avait lu je ne sais combien de livres sur la grammaire, la jurisprudence, la théologie, la médecine; bien plus, il les savait par cœur, car il avait une mémoire prodigieuse [1]. Mais il était envieux et il voyait dans le nouveau venu un rival qui pourrait bien le supplanter un jour dans la faveur du souverain. Voulant donc lui faire perdre contenance, il se mit à regarder son costume rustique avec une curiosité assez impertinente, après quoi il lui demanda de quel désert il venait. Cette insolence lui coûta cher. Sans se laisser déconcerter, Ibn-Charaf, dont le nom pris dans le sens d'un appellatif signifie *fils de la noblesse*, lui répondit fièrement: « Quoique mon costume soit

1) Soyouti, dans l'Appendice, n° XXI

celui d'un habitant du désert, je suis cependant d'une noble famille. Je n'ai pas à rougir de ma condition et je ne porte pas le nom d'un oncle maternel. » Il eut les rieurs de son côté, et dans ce moment-là, son adversaire, honteux de sa déconfiture, garda le silence; mais plus tard il se vengea en composant contre Ibn-Charaf la satire suivante:

« Demandez au poète de Berja s'il s'imagine qu'il est venu de l'Irâc et qu'il possède le génie de Bohtori. Ce plagiaire apporte des poèmes qui crient quand il les tient dans la main: — Comment donc! devons-nous être attribués à ce plat rimailleur? — Crois-moi, Djafar! laisse la poésie aux véritables poètes; cesse d'imiter sans succès les grands maîtres et hâte-toi de renoncer à tes prétentions ridicules, car les lèvres délicates de la Poésie repoussent tes baisers immondes! »

Heureusement pour lui, Ibn-Charaf pouvait se passer de l'estime du neveu de Ghânim; il avait su plaire au souverain qui le comblait de faveurs. Une fois qu'il avait des démêlés avec un intendant qui voulait lui faire payer un impôt trop considérable pour un champ qu'il cultivait et qui se trouvait près d'un village, il en porta ses plaintes au monarque; après quoi il lui récita un poème dans lequel se trouvait ce vers:

« Sous le règne de ce prince toute tyrannie a disparu, excepté celle qu'exercent les yeux étincelants des jeunes filles à la taille svelte. »

« Combien de *bait* (de maisons) y a-t-il dans le village dont tu m'as parlé? lui demanda alors Motacim. — Environ cinquante, répondit Ibn-Charaf. — Eh bien,

reprit le prince, je te les donne à cause de ce seul *bait* (de ce seul vers).» Et à l'instant il lui accorda par diplôme le droit de propriété sur le village avec exemption de tout impôt [1].

Ibn-Charaf était non-seulement poète: il se distingua aussi dans la médecine [2], et comme moraliste il publia deux recueils de maximes, l'un en prose, l'autre en vers [3]. Un de ses contemporains, al-Fath, nous a conservé quelques-unes de ces réflexions, et comme elles ne manquent ni de justesse ni de sel, j'ai cru devoir les traduire [4]:

— L'homme vertueux qui vit dans un siècle corrompu est comme un flambeau placé dans un désert; il répandrait de la lumière si les vents le laissaient en paix.

— Que le bonheur qui s'accroît toujours excite plus votre envie que le bonheur suprême; car quand la lune est dans son plein, elle commence aussitôt à décroître.

— Aimez mieux vous confier à vos propres forces, si minimes qu'elles soient, qu'à celles de vos amis, quelque grandes qu'elles paraissent; car le vivant, soutenu par ses propres jambes qui ne sont que deux, est plus fort que le mort porté par les jambes de ceux qui le conduisent au cimetière, bien qu'elles soient au nombre de huit [5].

---

1) Maccarì, t. II, p. 267-270.

2) Al-Fath, p. 290 éd. de Paris.

3) Al-Fath, copié par Hâdjî-Khalîfa, t. III, p. 592.

4) Voyez le texte dans l'Appendice, n° XXII.

5) En Orient, le cercueil est porté par quatre amis du défunt; voir Lane, *Modern Egyptians*, t. II, p. 324, 325.

— Enseigner, c'est cultiver l'esprit des autres; mais chaque terre ne produit pas des fruits.

— L'homme prudent et ferme, c'est celui qui réfléchit mûrement quand il doute, et qui agit promptement quand il a la certitude.

— S'ils n'avaient pas dit: «plus tard,» beaucoup de gens seraient savants.

— Dire la vérité par noblesse de caractère, c'est agir comme un miroir formé de fer excellent, qui réfléchit fidèlement l'image des objets.

— Souvent un homme généreux qui ne fait que donner, est plus riche qu'un avare qui ne fait que recevoir.

— Celui-là n'a pas essuyé un refus, qui a demandé et n'a rien reçu, mais celui à qui l'on a fait une promesse et qui n'a rien reçu.

— O fils d'Adam! tu blâmes les hommes de ton siècle comme si tu étais le seul homme vertueux et que tous les autres fussent des brigands. Tu te trompes: tu as été injuste et l'on a été injuste envers toi; mais tu te rappelles ce que les autres ont fait, et tu oublies ce que tu as fait toi-même.

— Un homme noble et vertueux qui n'occupe pas un rang élevé ou dont le mérite est méconnu, ressemble à un flambeau dont on ne voit pas la lumière ou qui n'est pas placé assez haut; et un homme méprisable dont on ne peut tirer profit qu'en l'humiliant, ressemble à l'ancre d'un navire, qui ne rend service qu'après qu'on l'a jetée de haut en bas.

Parmi les poètes de la cour de Motacim, on distin-

guait encore Abou-Abdallâh ibn-al-Haddâd, de Guadix. Dans sa jeunesse il avait été éperdument amoureux d'une chrétienne nommée Djamîla, qu'il chanta sous le nom de Nowaira, car les poètes arabes, de même que ceux de Rome, avaient la coutume de chanter leurs maîtresses sous des noms supposés. Cependant il ne paraît pas avoir été toujours un amant fidèle, témoin les conseils qu'il donne dans cette pièce:

«Trompez votre maîtresse comme elle vous trompe, et vous ne serez que juste; sachez vaincre par l'oubli et l'insouciance, l'amour qu'elle vous a inspiré! Car les jeunes filles sont aussi belles et aussi prodigues de leurs dons, que les rosiers: un passant a cueilli une rose, un autre en cueille une seconde après lui.»

Ce poète fécond — la collection de ses vers formait trois gros volumes — jouissait d'une grande faveur auprès de Motacim, et il la méritait par ses talents et ses connaissances variées, car il occupait aussi un haut rang comme mathématicien et comme philosophe. Il a écrit sur la versification et il devinait des énigmes avec une rare facilité, talent que les Arabes apprécient fort. Mais il perdit les bonnes grâces du prince par son ingratitude, son esprit irascible et sa verve caustique. Motacim ne se fâchait pas facilement. Lorsqu'un des littérateurs de sa cour lui eut récité ces deux vers:

«Pardonne à ton frère s'il commet une faute envers toi, car la perfection est une chose bien rare; tout a son mauvais côté, et, malgré sa splendeur, le flambeau fait de la fumée,»

le prince s'en étonna et demanda quel poète les avait

composés. Informé qu'ils étaient d'Ibn-al-Haddâd: «Savez-vous, dit-il en souriant, qui il a voulu indiquer? — Non, répondit l'autre, je sais seulement que c'est une pensée ingénieuse. — Lorsque j'étais jeune et qu'il était auprès de moi, dit alors Motacim, je portais le titre de *Flambeau de l'empire*. Que Dieu maudisse le drôle impertinent, mais quels vers admirables compose-t-il!» Quelquefois, cependant, les injures des poètes étaient si graves, qu'elles forçaient Motacim même, si bon et si doux qu'il fût, à sortir de sa modération habituelle. Les poètes étaient bien exigeants dans ce temps-là; ils se mettaient en colère aussitôt qu'on ne leur accordait pas tout ce qu'ils demandaient, et, en vrais enfants gâtés qu'ils étaient, ils abusaient alors de la permission qu'ils avaient de tout dire. C'est ce qui arriva à Ibn-al-Haddâd. Piqué de ce que Motacim lui avait refusé une demande exorbitante, il composa contre lui cette virulente satire:

«O vous qui cherchez des dons, quittez la cour d'Ibn-Çomâdih, de cet homme qui, quand il vous a donné un grain de moutarde, vous retient dans ses fers comme un captif condamné à la mort. Eussiez-vous passé près de lui une vie aussi longue que celle de Noé, vous n'en seriez pas moins aussi pauvre que si vous ne l'aviez jamais vu.»

Cet outrage était trop sanglant pour être pardonné. Motacim avait pu souffrir que Nahlî le persiflât à cause de son amour de la paix, mais il ne pouvait pas tolérer qu'on l'accusât d'avarice. Aussi la disgrâce d'Ibn-al-Haddâd fut-elle complète, et comme un malheur ne

vient jamais seul, il arriva que son frère commit un meurtre et que l'ordre fut donné de l'arrêter ainsi que le poète. Ils réussirent quelque temps à se cacher, mais à la fin le meurtrier fut découvert et jeté en prison. Alors Ibn-al-Haddâd quitta Almérie en toute hâte et se réfugia à Murcie. Privé de son frère, qu'il aimait tendrement, il était profondément malheureux, témoin ces vers :

« O toi qui es loin de moi, mais toujours présent à ma pensée, je ne puis me consoler de ton absence. J'ai laissé là-bas mon cœur brisé, les larmes que je ne cesse de répandre l'attestent. Si tu pouvais me voir à Murcie, tu aurais pitié de moi. Sans toi les yeux ne jouissent d'aucun plaisir sans mélange, sans toi ma mauvaise fortune ne s'améliorera jamais. Je tâche en vain de cacher mes désirs et mon regret d'avoir quitté Almérie, car mes soupirs me trahissent. »

Et ceux-ci :

« Toujours le destin ennemi nous poursuit ; nous devons nous soumettre à ses décisions, quelles qu'elles soient. Ah ! je le sais à présent : tant que le bonheur ne s'est pas attaché à nos pas, tout ce que nous tentons est inutile. A quoi servent tous nos efforts, si la fortune refuse de nous être propice ? Hélas ! que ferai-je maintenant que je ressemble à une lance privée de sa pointe ? »

Ayant entendu réciter cette pièce : « Dans ses vers il y a plus de bon sens que dans ses actions, dit Motacim ; il a dit vrai : pour lui il n'y a point de bonheur tant qu'il n'a pas son frère auprès de lui. Eh

bien, que son frère soit libre et qu'il l'aille rejoindre! »

De Murcie, Ibn-al-Haddâd se rendit à Saragosse (1069), où il fut reçu de la manière la plus honorable par le roi Moctadir, qui le combla de dons. Il demeura deux ans et demi auprès de lui; au bout de ce temps, il retourna auprès de Motacim avec lequel il s'était réconcilié, et resta à sa cour jusqu'à sa mort [1].

En accusant Motacim de lésiner sur ses dons, Ibn-al-Haddâd l'avait justement blessé à l'endroit le plus faible de son amour-propre. Motacim tenait avec une sensibilité presque maladive à sa réputation de prince généreux, de protecteur libéral des hommes de lettres. Lui contester cette qualité, la première de toutes à ses yeux, c'était l'offenser mortellement; la lui reconnaître était au contraire le moyen le plus sûr pour gagner ses bonnes grâces; encore fallait-il le faire, sinon avec finesse (le prince était trop accoutumé à la flatterie pour se montrer exigeant sous ce rapport), du moins d'une manière gracieuse et surtout poétique. Or, il arriva un jour qu'Omar ibn-as-Chahîd lui récita un poème où il disait entre autres choses:

« Vos doigts répandent une pluie (de bienfaits) si abondante, que l'on serait tenté de les prendre pour les nuages du ciel. On ne peut vivre heureux que là où vous vous trouvez, et sans vous les jours de notre existence se traîneraient tristement. »

Cette comparaison, d'un goût que peut-être nous trou-

---

1) Maccarî, t. II, p. 338—340, 452; Yâcout, t. I, p. 831—2; textes dans l'Appendice, n° XXIII.

verions contestable, plut extrêmement au prince. S'adressant aux autres poètes:

— Y a-t-il quelqu'un d'entre vous, leur demanda-t-il, qui puisse gagner mon cœur par des vers semblables?

— Certainement, seigneur! lui répondit Abou-Djafar ibn-al-Kharrâz; mais on n'est pas toujours heureux[1]. Je vous ai adressé, il y a quelque temps, un poème dans lequel je disais:

«Quand la fortune, semblable à une terre stérile, me refusait ses faveurs et qu'il n'y avait pour moi ni fruits à cueillir, ni blés à moissonner, j'ai accepté les dons que vous m'offriez. Votre bienfaisance envers moi ressemblait à un arbre qui donne au voyageur fatigué ses fruits et son ombrage; et moi, plein de reconnaissance pour votre inépuisable bonté, je chantais vos louanges en action de grâces, ainsi que chantent les oiseaux perchés sur les branches.»

— Vive Dieu! s'écria le prince, il me semble que j'entends ces vers pour la première fois, et vous dites que vous me les avez déjà récités auparavant? Eh bien! vous avez raison d'ajouter qu'on n'est pas toujours heureux; mais à présent je vous récompenserai doublement: d'abord à cause des vers eux-mêmes, ensuite, parce que je vous ai fait attendre si longtemps[2].

Une autre fois le poète Ibn-Obâda lui récita ces vers:

«Si je n'étais l'esclave des nobles descendants de Ço-

1) C'est-à-dire: on n'a pas toujours le bonheur de vous plaire.

2) Maccarî, t. II, p. 280, 281.

mâdih, si mes ancêtres n'étaient pas nés dans leur pays, si je n'y étais pas né moi-même, et si je n'y demeurais, j'aurais entrepris un long voyage pour aller vivre pendant le matin, le jour et le soir, sous le toit hospitalier de leur palais.»

— Il faut, lui dit le prince, que nous ne vous ayons pas traité comme vous le méritez, car vous êtes libre et non esclave. Mais faites-nous connaître votre désir, et vous l'obtiendrez.

— Je suis votre esclave, répliqua Ibn-Obâda, et je puis dire avec Ibn-Nobâta:

«Votre générosité ne m'a laissé rien à désirer; vous m'avez donné tous les biens dont on puisse jouir, et je ne puis même plus former un souhait.»

— Si vous voulez faire du bien à quelqu'un, dit alors Motacim en s'adressant à son fils aîné, faites-en à des hommes tels que celui-là. Que désormais il soit votre poète, à vous; n'oubliez jamais que c'est moi qui vous l'ai recommandé, et rappelez-le bien souvent à ma mémoire [1]!

Le nombre des poètes à la cour de Motacim était fort considérable et beaucoup d'entre eux étaient Almériens; cependant ils ne l'étaient pas tous. Il y avait notamment toute une colonie de réfugiés grenadins. Les habitants de ce royaume étaient bien malheureux alors. Ils étaient livrés, pieds et poings liés, aux étranges et sanguinaires caprices de leurs princes africains, qu'ils méprisaient à cause de leur manque de civilisation autant

---

1) Maccarî, t. II, p. 279, 280.

qu'ils les redoutaient à cause de leur cruauté. Les hommes de lettres étaient encore plus à plaindre que le reste de la population, car aux yeux des féroces tyrans de Grenade, l'intelligence humaine était une ennemie dangereuse et qu'il fallait écraser à quelque prix que ce fût. Voyant donc toujours le glaive suspendu au-dessus de leur tête, les représentants de la pensée émigrèrent en foule, mais à différentes époques, et pour la plupart ils allèrent à Almérie, dans la certitude d'être bien accueillis par le généreux souverain qui y régnait, et qui, en véritable Arabe qu'il était, haïssait les Berbères autant qu'ils les haïssaient eux-mêmes. Le neveu de Ghânim, dont nous avons déjà parlé, était un de ces réfugiés. Son oncle, le grand philologue, auprès duquel il demeurait, l'avait engagé à quitter les États de Bâdîs. «Ce tyran, lui avait-il dit, en veut à la vie de tous les hommes de lettres. Pour moi, je ne tiens pas à l'existence; je suis vieux et je serai chouette (je mourrai) aujourd'hui ou demain; mais je tiens à mes ouvrages et je ne voudrais pas qu'ils périssent. Les voici; prends-les, toi qui es jeune, et va t'établir à Almérie. Le tyran pourra me tuer alors, mais j'emporterai du moins dans la tombe la consolante pensée que mes ouvrages me survivront[1].»

Un autre de ces réfugiés était Somaisir, d'Elvira[2], l'un des poètes les plus ingénieux de l'époque. Proscrit pour des satires qu'il avait composées contre les

---

1) Soyoutî, dans l'Appendice, n° XXI.
2) Ibn-al-Khatîb, man. B.

Berbères en général, et particulièrement contre leur roi, Abdallâh ibn-Bologguin, il était déjà arrivé sur le territoire d'Almérie, où il se croyait en sûreté, lorsqu'il fut arrêté sur un ordre de Motacim, à qui l'on avait fait accroire qu'il avait composé des satires contre lui aussi. Amené devant le prince et ayant reçu de lui l'ordre de réciter ces satires:

— J'en jure par celui qui m'a livré entre vos mains, s'écria-t-il, je n'ai dit rien de méchant sur vous; mais voici ce que j'ai dit:

«Adam m'étant apparu en songe: — O père des mortels, lui dis-je, serait-ce vrai ce qu'on raconte? Les Berbères seraient-ils vos enfants? — Ah, s'écria-t-il indigné, s'il en est ainsi, je divorce d'avec Ève[1]!» Le prince Abdallâh m'a proscrit à cause de ces vers; heureusement j'ai su lui échapper en mettant la frontière entre lui et moi. Alors il s'est avisé de corrompre quelqu'un qui vous rapportât des vers que je n'ai jamais faits. Il espérait que vous me tueriez, et la ruse était bonne, car si elle avait réussi, il aurait été vengé et en même temps il aurait rejeté sur vous tout l'odieux de cet acte d'iniquité.

— Ce que vous me racontez me paraît fort plausible; mais puisque vous m'avez récité les vers que vous avez composés contre sa nation en général, je voudrais aussi entendre ceux qui le concernent plus spécialement.

---

1) L'idée n'était pas neuve; voyez Thaâlibî, *Latâyif*, éd. de Jong, p. **34**, l. 9—11, avec la note *f*, et Maccarî, t. I, p. 630, l. 6—8.

— Lorsque je le vis occupé à fortifier son château à Grenade, j'ai dit:

En insensé qu'il est, il bâtit sa prison;
Ah! c'est un ver à soie qui file son cocon!

— Vous l'avez maltraité joliment et vous avez bien fait. Je veux faire quelque chose pour vous. Voulez-vous que je vous donne un présent et que je vous laisse partir, ou bien vous protégerai-je contre lui?

Le poète lui ayant répondu, dans deux vers fort bien tournés, qu'à son avis ces deux propositions pouvaient se concilier à merveille:

— Vous êtes un rusé diable, lui dit Motacim; mais soit, je vous accorde ma protection et un présent [1].

Somaisir resta à la cour de Motacim jusqu'à la mort de ce prince. Il publia un volume de satires sous ce titre: *Le remède contre les maladies; réputations usurpées réduites à leur juste valeur* [2]. Il n'eut jamais à se plaindre de Motacim; mais une fois il eut une contestation avec un patricien d'Almérie, qui, après lui avoir commandé un poème en sa louange, avait refusé de le payer. Le poète sut tirer vengeance de cet affront. Le patricien ayant fait des dépenses excessives pour un festin auquel il avait convié le roi, Somaisir se plaça sur la route que le prince devait suivre pour se rendre à la demeure de son hôte, et dès qu'il l'aperçut, il lui adressa ces deux vers destinés à éveiller ses soupçons:

«O roi dont l'aspect porte bonheur et dont le visage

---

1) Maccarî, t. II, p. 280; comparez le *Cartâs*, p. 99.
2) Maccarî, t. II, p. 496.

remplit de joie ceux même qui sont plongés dans l'affliction, n'allez pas chercher de la nourriture chez d'autres: on surprend les lions au moment où ils mangent.»

«Par Dieu! dit Motacim, il a raison,» et il retourna vers son palais. Le patricien en fut pour ses frais, et le poète se trouva vengé [1].

La cour d'Almérie se glorifiait non-seulement de ses poètes, mais aussi de ses savants, parmi lesquels il y en avait du premier ordre, tels qu'Abou-Obaid Becrî, le plus grand géographe que l'Espagne arabe ait produit. Fils d'un souverain en miniature (d'un seigneur d'Huelva qui avait vendu sa principauté au roi de Séville) et élevé à Cordoue, où il avait attiré tous les cœurs par les grâces de sa figure, la vivacité de son esprit et l'étendue de ses connaissances littéraires, il était l'ami intime de Motacim, qui le comblait d'honneurs et de richesses. Comprenant la vie comme la société d'alors la comprenait, il partageait gaiement son temps entre l'étude et le plaisir. Rien de plus varié que ses occupations: tantôt il allait négocier, au nom de son maître, un traité d'alliance ou de paix; tantôt il travaillait à son grand ouvrage sur les Routes et les Royaumes (livre capital, dont nous possédons encore quelques parties telles que la description de l'Afrique), ou bien à son Dictionnaire géographique, son *Modjam*, qui nous est parvenu en entier et qui contient la nomenclature raisonnée d'une foule de noms de lieux, de

---

1) Maccarî, t. II, p. 217 (l. 15 prononcez *inna* et *toftaraso*, et cp. sur *farasa* VIII mon *Suppl. aux dict. ar.*).

montagnes, de rivières, dont il est question dans l'histoire et dans les poèmes des anciens Arabes; tantôt, enfin, il se délassait de ses graves affaires en prenant part à un festin où régnait une gaieté folâtre. «Ah, mes amis, chantait-il alors, je brûle de tenir la coupe dans mes mains et de respirer les parfums des violettes et des myrtes! Allons donc nous livrer aux plaisirs; prêtons l'oreille aux chants; saisissons ce jour en fuyant les regards indiscrets!» Le lendemain, soit remords de conscience, soit qu'il voulût faire taire ses ennemis qui l'accusaient tout crûment d'ivrognerie, il se remettait avec ardeur au travail, mais cette fois pour écrire un livre bien sérieux, bien édifiant, un traité dans lequel il se proposait de démontrer qu'en dépit des objections des incrédules, Mahomet avait été bien réellement l'envoyé de Dieu [1].

Rien, au reste, ne saurait donner une idée assez vive de cette passion pour les exercices de l'esprit qui formait un des caractères les plus distinctifs de la cour d'Almérie. Tout le monde y faisait des vers: Motacim lui-même en faisait, ainsi que ses fils et jusqu'à ses filles. Le prince Abou-Djafar, par exemple, envoya à sa maîtresse ces vers, dont l'expression est fine et piquante, mais si concise qu'en les traduisant j'ai dû recourir à une périphrase:

«Je vous écris le cœur plein de désirs et de tristesse;

---

1) Dans la première édition de cet ouvrage, il y avait un article à part sur Becrî, accompagné de tous les textes que j'avais pu recueillir sur lui et sur sa famille. C'est l'un de ceux que j'ai supprimés, parce que je ne voulais pas trop grossir ces volumes.

ah! s'il le pouvait, ce pauvre cœur, il irait lui-même vous porter ce message. Pendant que ma main en traçait les caractères, je m'imaginais que je vous regardais tendrement dans les yeux, et que les lettres noires et le papier blanc étaient vos prunelles noires bordées de blanc. Adieu! je baise ce billet en songeant que vos doigts (que Dieu les bénisse!) vont le toucher tout à l'heure [1]. »

Son frère Rafî-ad-daula, le meilleur poète de sa famille selon l'avis des critiques arabes, adressa ces vers gracieux à un ami:

« Les coupes, ô Abou-'l-alâ! sont remplies d'un vin généreux, et les joyeux convives les font passer de main en main; le zéphyr agite doucement les feuilles des arbres; les oiseaux font entendre leur ramage, et les colombes roucoulent, perchées sur les rameaux les plus élevés. Venez donc boire avec nous, sur les bords du ruisseau, de ce vin rouge et clair, que l'on croirait exprimé des joues de notre gracieux échanson [2]! »

La princesse Omm-al-kirâm, une fille de Motacim, se distingua par ses poésies sur son amant Sammâr, un beau jeune homme de Dénia. Il ne nous en reste qu'une seule pièce que voici:

« Oui, l'on s'étonne avec raison de la violence de mon amour; mais c'est que mon amant est pour moi le soleil lui-même, le soleil qui a quitté les hautes régions du ciel pour venir demeurer au milieu de nous.

---

1) Maccarî, t. II, p. 252.

2) Voyez le texte de cette pièce dans l'Appendice, n° XXIV.

Il est mon seul bien, et s'il me quittait, mon cœur le suivrait partout[1]! »

IV.

C'est un spectacle charmant que celui de ces petites cours d'Andalousie, où l'on se livrait au plaisir insoucieux de la veille et du lendemain, où l'on s'élançait à tout hasard vers le joyeux pays des chimères. Mais, hélas! tout cela était trop beau pour être durable. A côté de la poésie il y avait la triste et sévère réalité, personnifiée dans deux rois voisins qui méprisaient les exercices de l'esprit auxquels ils ne comprenaient rien, mais qui en revanche possédaient l'un et l'autre une fermeté inébranlable et un courage à toute épreuve, qualités que les Andalous avaient perdues depuis longtemps.

Quel devait être le conquérant de l'Andalousie? Le Castillan Alphonse VI, ou l'Africain Yousof ibn-Téchoufîn? Les princes andalous redoutaient avant tout le Castillan. D'ailleurs, quelques-uns d'entre eux ne supposaient pas encore à l'Africain des projets ambitieux. On s'adressa donc à lui, on l'appela en Espagne, on le supplia de venir arracher ses coreligionnaires aux griffes des infidèles.

Il vint avec une nuée de barbares, et l'éclatante victoire qu'il remporta à Zallâca rassura les Andalous sur le danger qui les menaçait du côté d'Alphonse. Mais

1) Maccarî, t. II, p. 538.

ce péril à peine écarté, un autre se présenta. Yousof avait été frappé de la faiblesse de l'Andalousie, aussi bien que de ses richesses et de son beau climat. L'idée de s'en emparer lui souriait, et ce fut Motacim qui, sans le vouloir, sans s'en douter, hâta la chute de toutes les dynasties andalouses, sans en excepter la sienne.

Si bon et si bienveillant qu'il fût à l'ordinaire, Motacim haïssait cependant quelqu'un, et ce quelqu'un, c'était le brillant, le chevaleresque Motamid de Séville, alors le roi le plus puissant du Midi. D'où provenait cette haine? On l'ignore; mais elle semble avoir pris sa source dans une mesquine jalousie plutôt que dans des griefs réels et sérieux. Quoi qu'il en soit, Motacim avait d'abord écrit à son voisin des lettres pleines de fiel; puis, sortant de ses habitudes pacifiques, il lui avait fait la guerre [1]. Il est vrai que cette guerre avait été suivie d'une réconciliation. Les deux princes s'étaient donné rendez-vous sur les frontières de leurs États respectifs, et pendant trois semaines ils étaient restés ensemble [2]; mais si Motamid avait été sincère dans ses protestations d'amitié, Motacim ne l'avait pas été dans les siennes, et son aversion était encore très vive, lorsque Yousof, accompagné du roi de Séville, vint assiéger la forteresse d'Alédo, non loin d'Almérie, qui était alors au pouvoir des Castillans [3]. Dès lors il n'eut plus

---

1) Maccarî, t. II, p. 676.
2) Abd-al-wâhid, p. 95, 96.
3) Ibn-al-Abbâr, dans l'Appendice, n° XX.

qu'une seule pensée, celle de perdre Motamid dans l'esprit du monarque africain. Il n'avait pas encore vu ce dernier. Avant la bataille de Zallâca, lorsque tous les princes andalous avaient été invités à prendre part à la campagne qui se préparait, il s'était excusé en alléguant que le menaçant voisinage des Castillans d'Alédo ne lui permettait point de s'absenter de ses États, et à sa place il avait envoyé un de ses fils avec un régiment de cavalerie [1]. Étant allé maintenant à la rencontre de Yousof, il tâcha de s'insinuer dans ses bonnes grâces à force de respect, d'égards, de prévenances, d'attentions infinies. Un jour il poussa même la complaisance jusqu'à se présenter devant lui dans le costume africain, le turban sur la tête et le burnous sur l'épaule. En le voyant dans cet accoutrement bizarre et qui le faisait ressembler, moitié à un barbare soldat de l'Atlas, moitié à un homme de loi ou à un ecclésiastique (car en Espagne ceux-là seulement portaient le turban), Motamid, malgré son savoir-vivre, ne put réprimer un sourire. Le prince d'Almérie en fut un peu déconcerté; mais l'important pour lui, c'était de réussir, et il ne réussit que trop. Il gagna la faveur de Yousof, et il en profita pour lui rendre odieux le roi de Séville. Celui-ci ne se doutait encore de rien. La froideur de Motacim à son égard l'étonnait et l'at-

1) Ibn-al-Abbâr, dans son article sur Omar Motawakkil; *Holal*, fol. 21 r.: وراجَعَ صاحب المرية المعتصم يعتذر بسبب العدوّ الملاصق له بحصن لبيط. L'auteur du *Cartâs* (p. 94) se trompe quand il dit que Motacim assista à la bataille de Zallâca

tristait bien plus qu'elle ne l'irritait. D'une humeur traitable et facile, il ne demandait rien de mieux que de vivre en bonne intelligence avec son voisin. Maintefois il lui donnait des éloges en présence de Yousof, éloges que Motacim méritait au reste sous bien des rapports. Puis, quand Motacim eut fait semblant de prêter l'oreille à ses ouvertures, il lui parla à cœur ouvert et sans défiance de Yousof et de ses Almoravides, et comme Motacim lui exprimait ses craintes sur leur séjour prononcé dans la Péninsule: «Sans doute, lui répondit-il d'un ton de forfanterie toute méridionale, sans doute, cet homme reste bien longtemps dans notre pays; mais quand il m'ennuyera, je n'aurai qu'à remuer les doigts, et le lendemain lui et ses soldats seront partis. Vous semblez craindre qu'il ne nous joue quelque mauvais tour; mais qu'est-il donc, ce prince pitoyable, que sont ses soldats? Dans leur patrie, c'étaient des gueux qui mouraient de faim; voulant faire une bonne œuvre, nous les avons appelés en Espagne pour leur faire manger leur soûl; mais quand ils seront rassasiés, nous les renverrons d'où ils sont venus.» De tels discours devinrent, dans les mains de Motacim, des armes terribles. Quand il les eut rapportés à Yousof, celui-ci entra dans une violente colère, et ce qui jusque-là n'avait été chez lui qu'un projet vague, devint une résolution bien arrêtée, irrévocable. Motacim triomphait; mais il n'avait pas prévu ce qui allait arriver; «il n'avait pas prévu, dit fort à propos un historien arabe, qu'il tomberait, lui aussi, dans le puits qu'il avait creusé pour celui qu'il haïssait, et qu'il serait frappé à son

tour par l'épée qu'il avait fait sortir du fourreau [1].»

Son illusion dura peu. Yousof ne tarda pas à jeter le masque. Au fait, rien ne l'obligeait à une longue dissimulation, car s'il avait contre lui l'intelligence et le talent, il avait pour lui cent mille soldats africains aveuglément dévoués à sa cause, et en Espagne même il pouvait compter sur les masses et sur le clergé; sur les masses, parce qu'elles espéraient de lui une réduction d'impôts; sur le clergé, parce qu'il ne pouvait pardonner aux princes andalous la protection que la plupart d'entre eux accordaient aux libres penseurs. Prenant donc envers ses alliés un ton de maître, il leur reprocha leur froideur pour la religion, leur amour des plaisirs, leur esprit de fiscalité, et les somma de rentrer dans la légalité en n'exigeant d'autres contributions que celles que le Coran avait établies; puis, voyant qu'ils ne se hâtaient pas d'obéir à ses injonctions et qu'ils s'engageaient au contraire l'un envers l'autre à ne fournir à son armée ni troupes ni approvisionnements, il fit prononcer leur déchéance par le clergé africain et andalous [2]. Le prince de Grenade, Abdallâh ibn-Bologguîn, éprouva le premier les effets de cette sentence. Quatre armées marchèrent contre sa capitale. Haï et méprisé par ses sujets, il espérait encore qu'Alphonse viendrait le sauver. Il l'attendit en vain. Alors ses

1) Abd-al-wâhid, p. 96, 97 (le mot que j'ai laissé en blanc dans mon édition de cet auteur, est وائْتِجاراً); Ibn-al-Abbâr, dans l'Appendice, n° XX.

2) Ibn-Khaldoun, *Histoire des Berbères*, t. II, p. 79, 80.

ministres lui démontrèrent qu'il lui serait impossible de se défendre. Cédant à leurs conseils et à ceux de sa mère, il sortit de la ville pour aller faire sa soumission. Il fut chargé de fers et transporté en Afrique (septembre 1090)[1].

Des actes aussi éclatants ne laissaient plus aucun doute sur les projets ultérieurs de Yousof. Motacim devait sentir que son trône était menacé de même que tous les autres, et peut-être se reprocha-t-il alors sa conduite déloyale envers Motamid. Cependant, il n'avait pas encore perdu tout espoir. Les nombreux témoignages de bienveillance et d'amitié qu'il avait reçus de Yousof, lui avaient inspiré l'idée qu'il échapperait seul au naufrage général, pourvu qu'il continuât à flatter l'Almoravide. Aussi ne manqua-t-il pas de le faire. Dès que Yousof eut fait son entrée dans Grenade, il lui envoya son fils Obaidallâh pour le féliciter. Mais Yousof prit soin de le tirer de son erreur et de dissiper ses dernières espérances: il fit mettre Obaidallâh en prison.

En informant son père de son infortune, le jeune prince inséra dans sa lettre ces vers:

« Après avoir vécu au milieu du luxe et entouré d'hommages, je me trouve donc réduit à l'existence la plus misérable! Des chaînes entravent mes mouvements, tandis que naguère encore je domptais les coursiers les plus fougueux! Auparavant j'étais libre et honoré: à

---

1) Ibn-al-Khatîb, man. E., article sur Abdallâh; *Kitâb al-ictifâ* (dans mes *Script. Ar. loci*, t. II, p. 26).

présent je suis captif et méprisé comme l'est un esclave! Arrivé à Grenade comme ambassadeur, j'y ai été frappé d'un malheur affreux: en dépit du caractère dont j'étais revêtu, on m'a jeté dans les fers! Ah! je me consume en regrets quand je pense à la noble Almérie, qu'il ne me sera plus permis de revoir!»

«O toi que je chéris, lui répondit son père dans une pièce de vers, mes larmes et mes sanglots témoignent de la douleur que je ressens! Quand la fâcheuse nouvelle fut arrivée ici, nos glaives ont brisé leurs fourreaux, nos drapeaux se sont déchirés, nos tambours ont poussé un douloureux gémissement. Ma tristesse est aussi grande que l'était celle de Jacob lorsqu'il eut perdu son Joseph; mais tâchons de supporter notre malheur avec constance!»

Motacim eut recours à toutes sortes de ruses pour tirer son fils de prison et il y réussit à la fin [1]. Mais la joie qu'il éprouva quand il put de nouveau serrer son fils contre son cœur, fut de peu de durée. Comme il venait de conclure une alliance avec Motamid contre Yousof [2], une armée almoravide, commandée par le général Abou-Zacarîâ ibn-Wâsînawâ [3], vint attaquer son royaume. L'infortuné Motacim était alors dangereusement malade, et sentant lui-même que la mort lui épargnerait la douleur d'être témoin de la chute de son trône, il conseilla à son fils aîné, Izz-ad-daula, d'aller chercher un refuge à la cour des Beni-Hammâd, sei-

1) Ibn-al-Abbâr, dans l'Appendice, n° XXIV.

2) Ibn-Khallicân, livr. VII, p. 145.

3) أبن واسينوا, comme portent trois man. du *Holal*.

gneurs de Bougie, aussitôt qu'il aurait appris que Motamid avait dû se rendre. Izz-ad-daula lui promit de le faire.

C'était un spectacle bien triste et bien touchant, que de voir ce bon roi, dont l'existence avait été si calme, si paisible et si douce, se débattre sur son lit de malade contre des douleurs à la fois physiques et morales. Un jour, lorsque déjà il avait presque perdu l'usage des mains et de la parole, il entendit le bruit des armes dans le camp de l'ennemi. « Ah, mon Dieu! dit-il tristement, ne me sera-t-il donc pas même permis de mourir tranquille?» En entendant ces mots, la vieille Arwâ, une femme du sérail de son père, fondit en larmes. Le prince lui jeta un regard plein de compassion, et, soupirant profondément, il récita d'une voix que l'on pouvait à peine entendre, ce vers d'un ancien poète:

« Gardez vos larmes pour l'avenir, car des malheurs affreux vous attendent. »

La mort vint enfin mettre un terme aux douleurs du prince infortuné: le jeudi, 12 juin de l'année 1091, il rendit le dernier soupir, à l'âge de cinquante-quatre ans, dont quarante de règne.

Quatre ou cinq mois plus tard, quand il eut reçu la nouvelle que Séville était tombée au pouvoir de l'ennemi, son successeur Izz-ad-daula s'embarqua pour Bougie, et alors les Almoravides entrèrent dans Almérie, tambour battant et enseignes déployées [1].

---

1) Ibn-al-Abbâr, dans mes *Notices*, p. 172, 174; Ibn-Khallicân, livr. VII,

V.

Parmi les fils de Motacim [1], un seul, Obaidallâh, celui qui avait été prisonnier à Grenade, prit gaiement et philosophiquement son parti sur les vicissitudes de la fortune. S'étant rendu auprès d'un capitaine almoravide qui l'avait pris en affection, il passa sa vie «entre les fleurs et les coupes,» pour me servir de l'expression d'un historien arabe [2]. Mais ses frères, moins faciles à consoler, ne cessèrent de regretter leur patrie et leur grandeur passée. Izz-ad-daula, qui avait été fort bien accueilli par le prince de Bougie, l'ancien allié de son père, qui, dans la suite, lui assigna la ville de Ténès pour demeure [3], était un homme fort instruit et un grand cœur. Un des poètes les plus célèbres de la cour de Séville, Ibn-al-labbâna, a rendu un éclatant hommage à ses vertus, et voici comment il s'exprime à ce sujet: «Jamais je n'ai vu un exemple aussi frappant de l'injustice de la Fortune, que lorsque je rencontrai à Bougie Izz-ad-daula, le fils de Motacim. C'était bien l'homme le plus excellent qu'on pût voir, et Dieu ne semblait l'avoir créé que pour régner, pour com-

---

p. 145, 146, al-Fath; Ibn-al-Athîr, Nowairî. Quelques-uns de ces historiens disent par erreur que Motacim mourut dans le mois de Rebî *premier*, ils auraient dû dire: dans le mois de Rebî *second*, comme on trouve chez Ibn-al-Abbâr.

1) Voyez sur leurs noms, la note dans l'Appendice, n° XXX.

2) Ibn-al-Abbâr, p. 175.

3) Ibn-al-Abbâr. Au lieu de Tenès, Nowairî, dans son *Histoire d'Afrique*, nomme Tedlès, ville qui est située également à l'ouest de Bougie, mais à une moindre distance.

mander et pour qu'il donnât l'exemple de toutes les vertus. La beauté de son caractère perçait à travers sa condition obscure, de même que l'éclat d'une bonne lame d'acier perce à travers la rouille. Il connaissait parfaitement la littérature et l'histoire; il aimait à entendre parler les gens instruits et parlait lui-même en homme fort savant; son âme était ouverte à toutes les tendres impressions; son esprit était vif et pénétrant. Un jour que je lui eus dit qu'un de mes amis, un homme de lettres de Bougie, m'avait exprimé le désir d'être présenté à lui: — Vous savez, me répondit-il, qu'ayant perdu nos richesses, nous vivons à présent obscurément et pauvrement. Il ne nous sied donc plus de recevoir des visites; il ne nous sied pas surtout de recevoir celle d'un littérateur renommé, qui croirait nous montrer une faveur en venant chez nous. Joignez-y que ses compliments de condoléance et ses regards pleins de compassion réveilleraient notre ancienne douleur, et donneraient une vie nouvelle à la tristesse que nous tâchons de chasser. N'oubliez pas non plus que nous ne pourrions lui donner une juste idée de notre générosité, puisque nous sommes réduit nous-même au strict nécessaire. Qu'il ne vienne donc pas nous voir et qu'il s'imagine plutôt que nous sommes descendu dans la tombe. Quant à vous, vous êtes uni à nous ainsi que la chair l'est au sang; vous êtes mêlé à nous comme l'eau l'est au vin, et nous ne pensons point avoir révélé à un étranger notre malheur et la douleur qu'il nous cause, quand nous vous en avons parlé; mais ne croyez pas qu'un autre soit comme vous. — Pendant qu'il parlait ainsi,

je ne savais ce que je devais admirer le plus, de son éloquence, de la justesse de son esprit, ou de sa légitime fierté [1]. »

Rafî-ad-daula passa aussi sa vie en Afrique, où il eut à souffrir bien des outrages. On raconte, par exemple, qu'un pauvre fou avait pris la coutume de crier chaque fois qu'il le voyait: « Voilà un *alif* et rien de plus! » Par ces paroles il voulait donner à entendre que le prince n'était plus que l'ombre de ce qu'il avait été autrefois, car on sait qu'en arabe la première lettre de l'alphabet, quand elle est dépourvue de *hamza* et de voyelle, ne donne point d'articulation. Rafî-ad-daula se plaignit de cet homme à un de ses amis, qui lui promit de faire en sorte que le fou ne l'insultât plus. A cet effet il lui donna quelques bonbons en disant: « Quand tu verras Rafî-ad-daula, le fils de Motacim, souhaite-lui alors le bonjour et baise-lui la main; mais ne dis plus: Voilà un *alif* et rien de plus! — Fort bien, » dit le fou, et il promit qu'il ne dirait plus ces mots. Quelque temps après, ayant aperçu Rafî-ad-daula, il courut à lui, lui baisa la main et s'écria: « Voilà un *bâ* avec un point au-dessous! » Cette phrase fit entrer le prince dans une violente colère. Il la trouva bien plus insultante que l'autre, car il avait la gravelle, et il pensait que le fou le savait et qu'il y avait fait allusion. Aussi quand, dans la suite, il apercevait le fou, il se hâtait de prendre un détour afin d'éviter sa rencontre.

---

1) Maccarî, t. II, p. 250.

On raconte encore qu'un jour qu'il s'était fait annoncer chez un personnage haut placé de la cour des Almoravides, un de ceux qui se trouvaient dans la salle s'écria d'un ton de mépris: «Que nous veut-il, cet homme d'une famille déchue?» Informé de cette insulte, Rafi-ad-daula lui fit parvenir ces vers:

«Ma famille est déchue, mais moi je ne le suis point; la branche de l'arbre suffit, quand la racine n'est plus. Quel mal cela vous aurait-il fait, si vous aviez dit: — Le peu qu'il fait, il le fait noblement! — Chaque vase retient quelques gouttes de la matière fluide dont il a été rempli; mais les guêpes, quoi qu'elles fassent, ne donneront jamais du miel. Certes, je retournerai sur mes pas lorsque je vous apercevrai dans une demeure, tous les chemins où je marche dussent-ils me conduire vers vous; car le lieu où vous vous trouvez, n'est point un lieu honorable; ce que l'on y dit et ce que l'on y fait, ne peut plaire à un homme bien élevé.

«Je vous ai réprimandé dans l'espoir que vous vous corrigeriez; mais, vous le voyez, les réprimandes des nobles sont douces et polies [1].»

Le cœur se fend en voyant cette noble race insultée par des barbares et d'insolents parvenus, cette race qui conservait dans sa misère son savoir-vivre et ses manières aristocratiques, et qui retrouvait encore une étincelle de son génie pour exhaler ses poétiques plaintes.

Un petit-fils de Motacim, nommé Rachîd-ad-daula, ou selon d'autres Saiyid-ad-daula, se réfugia à Major-

---

1) Maccarî, t. II, p. 251, 252.

que après la chute de sa famille, puis à Saragosse auprès des Beni-Houd, et enfin à Tortose; mais accusé d'avoir attenté contre la sûreté de l'État, il fut arrêté et mis en prison à Maroc [1], où il composa ces vers:

«Mes nobles amis ont été injustes envers moi, et l'injustice, c'est la mort et l'enfer. Ils ont proféré des paroles indignes et dont ils ne connaissaient pas la portée, mais dont ils auraient dû rougir cependant. Quoi qu'il arrive, je me résigne à mon sort; se résigner et nourrir l'espoir d'être récompensé dans une autre vie, voilà le caractère d'un homme noble. Peut-être, ai-je dit, ne sont-ce que des ténèbres qui ne m'entourent que momentanément; après la nuit vient le jour! Mais la mort dût-elle venir me frapper, je la subirais sans murmure, et si mes vœux se réalisent, ce sera un effet de la clémence divine.»

Et ceux-ci:

«Soumettez-vous patiemment aux vicissitudes de la fortune; tout peut changer en mieux; voyez l'aurore, elle chasse les ténèbres! Vous savez que Dieu règle votre sort; fiez-vous donc à lui, car bientôt vous verrez l'ange Gabriel accourir à votre secours. Quand l'homme se soumet aux décrets de la Providence, dans l'espoir d'une récompense dans la vie future, il arrive rarement qu'il ne jouisse pas le lendemain des grandes joies du paradis [2].»

---

1) Ibn-Abdalmelic Marrécochî, man. de Paris, n° 682 suppl. ar., fol. 120 r. C'est lui qui l'appelle Saiyid-ad-daula.

2) Ibn-al-Abbâr, dans l'Appendice, n° XXIV.

Ce qui frappe dans ces vers, c'est l'esprit de pieuse résignation qui y règne. Auparavant la poésie andalouse avait été vigoureuse, pleine de sève, toute mondaine; on jouissait de tous les biens de la vie, et on en jouissait sans arrière-pensée; les poètes chantaient le vin et les plaisirs, sans souci de l'orthodoxie. C'était une poésie qui ne voulait que l'action: fier de son talent et de son importance, le poète critiquait impitoyablement les fautes des princes; tout ce qui aux yeux des Arabes porte un caractère de noblesse et de beauté excitait son enthousiasme. Sous le règne d'Alî l'Almoravide au contraire, de ce monarque insignifiant et dévot, les femmes et les prêtres remplacèrent les patriciens, et la poésie réfléchit fidèlement l'image de l'époque. De vigoureuse, d'insouciante, de légère, de frivole même qu'elle était, elle est devenue peureuse, sévère, mélancolique, religieuse. Les temps étaient si mauvais qu'on détournait les yeux de la terre pour les élever vers le ciel; on souffrait, on se résignait, quand les hommes du siècle précédent auraient lutté contre la fortune. Les belles formes ont disparu; quand les poètes veulent imiter les grands modèles, ils tombent dans l'enflure ou dans la platitude. Ce ne sont plus que d'insipides flatteries sur le monarque envisagé comme représentant la divinité, et des sentiments d'une dévotion affectée qui s'alliait à une grande corruption de mœurs et à un renversement complet de l'ordre social.

En effet, l'état de la société était devenu tel, qu'une révolution était inévitable. Un obscur habitant du Sous, Mohammed ibn-Toumart, en donna le signal. Il cacha,

comme de raison, ses projets ambitieux sous le masque du réformateur, et associa à son œuvre un jeune homme d'un rare talent, nommé Abd-al-moumin, qui devint le fondateur de la dynastie des Almohades. Leurs succès furent rapides, et dans l'année 1142, lorsque Téchoufin succéda à son père Alî, Abd-al-moumin avait déjà conquis la plus grande partie de l'Afrique septentrionale.

On conçoit que les descendants de Motacim ne virent pas sans joie chanceler le trône d'une dynastie qui leur avait enlevé le leur. Et cette joie, ils ne se donnèrent pas même la peine de la cacher, quoiqu'en la manifestant, ils s'exposassent au risque de perdre leur tête. Leur conduite à Tlemcen est une preuve frappante et de leur imprudence et de leur haine contre les Almoravides. Deux d'entre eux, Rafî-ad-daula, qui était déjà vieux alors, et Rachîd-ad-daula, son neveu, se trouvaient dans cette ville l'année 1144, alors que les Almohades avaient établi leur camp sur une montagne voisine. Or, un jour qu'ils causaient avec un de leurs amis, Ibn-al-Achîrî, qui depuis s'est fait connaître par une histoire des Almohades, ils entendirent dans le camp, où l'on venait de recevoir la nouvelle d'une victoire, un joyeux roulement de tambours. « Ah! s'écria alors Rafî-ad-daula, si ma vieillesse ne m'en eût pas empêché, je me serais déjà rendu auprès d'eux, car je les aime de tout mon cœur! — Eh bien, lui dit son neveu, improvisons des vers en leur honneur, puisqu'il ne nous est pas permis de les servir d'une manière plus efficace. » Cette proposition ayant été agréée, Rafî-ad-daula commença ainsi:

— Grâce au roi Abd-al-moumin, l'astre du bonheur tourne dans le ciel.

Rachîd-ad-daula poursuivit:

— C'est un héros, et l'éclat de son front ressemble à la splendeur que répand la lune au milieu de la nuit.

Et Ibn-al-Achîrî ajouta:

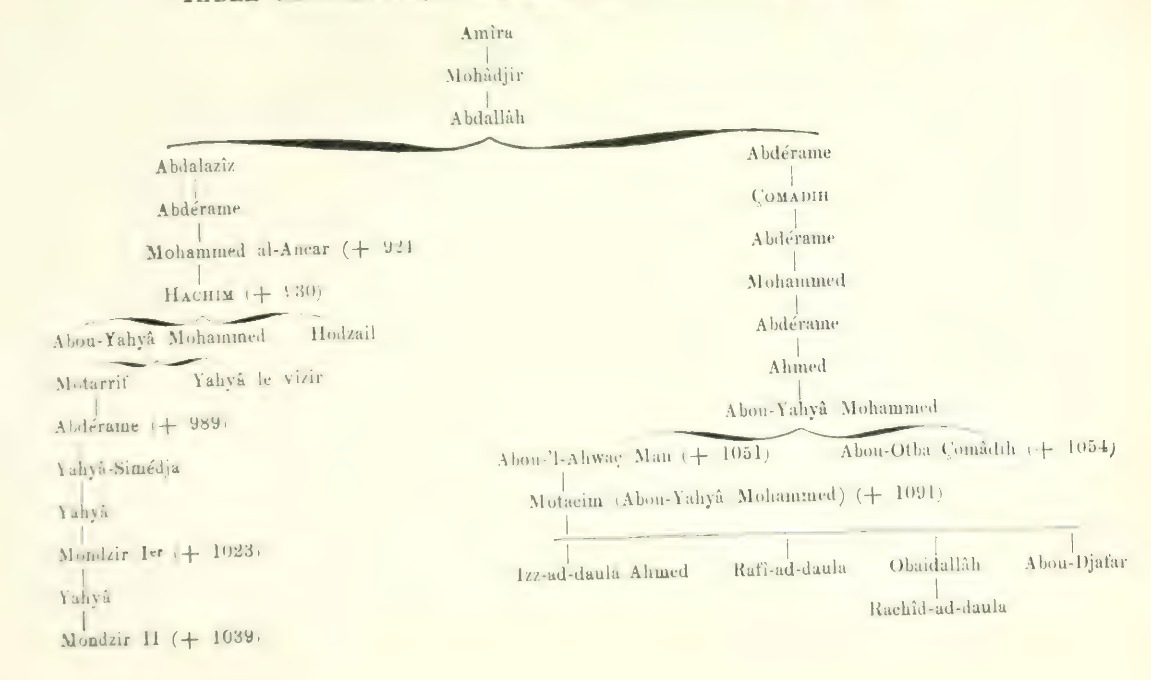
— Allez donc le joindre; vous lui trouverez l'air majestueux qui sied à un roi; mais on n'a rien à craindre quand on implore sa protection.

Ces vers ne restèrent pas secrets, et quand ils furent parvenus aux oreilles du commandant de la place, Rafî-ad-daula (le plus compromis des trois parce que le commandant avait cru pouvoir se fier à lui, de sorte qu'il l'avait même chargé de surveiller la réparation du mur du faubourg) se vit obligé de chercher son salut dans une prompte fuite. Il réussit à sortir de la ville et gagna le camp des Almohades. Peu de temps après, lorsque Téchoufîn eut cessé de vivre, les Almoravides se trouvèrent forcés d'évacuer Tlemcen. Rachîd-ad-daula embrassa alors le parti d'Abd-al-moumin; il composa de longs poèmes en son honneur, et par un étrange caprice de la fortune, ce petit-fils d'un roi qui avait pensionné toute une armée de poètes, finit par descendre lui-même au rang de poète pensionné [1].

---

1) Ibn-al-Abbâr, p. 176, 197—199, et dans l'Appendice, n° XXIV.

TABLE GÉNÉALOGIQUE DES BENI-HACHIM ET DES BENI-ÇOMADIH.



POÈME D'ABOU-ISHAC D'ELVIRA

CONTRE

LES JUIFS DE GRENADE.

Parmi les personnages qui figurent dans l'histoire des juifs d'Espagne, il y en a peu qui inspirent autant d'intérêt que Samuel ha-Lévi et son fils Joseph, qui, au XI[e] siècle, remplirent successivement l'emploi de vizir à la cour des princes berbères de Grenade; mais après les détails que Munk a donnés sur eux dans le *Journal asiatique* de septembre 1850 (IV[e] série, t. XVI, p. 201 et suiv.) et ceux que j'ai donnés moi-même dans l'Introduction qui accompagne mon édition de la Chronique d'Ibn-Adhârî (p. 80—102), je n'osais guère me flatter de l'espoir qu'on pût encore trouver chez les auteurs arabes, je veux dire chez ceux que nous possédons en Europe, des renseignements nouveaux sur ces deux vizirs juifs. Je fus donc agréablement surpris lorsque j'en trouvai dans un ouvrage où je ne les cherchais nullement, à savoir dans l'Abrégé du Dictionnaire biographique d'Ibn-al-Khatîb.

On sait qu'Ibn-al-Khatîb, le célèbre vizir grenadin, a écrit, dans la seconde moitié du XIV[e] siècle, un li-

vre fort instructif qui porte le titre de: *al-Ihâta fî tarîkhi Gharnâta*, et qui contient des notices biographiques sur les hommes illustres qui étaient nés à Grenade ou qui du moins avaient séjourné quelque temps dans cette ville. M. de Gayangos en possède le premier volume, dont la première moitié existe aussi dans la Bibliothèque du khédive au Caire [1]; le second se trouve dans celle de l'Escurial. Un abrégé de l'*Ihâta* a paru en 1391, dix-sept années après la mort d'Ibn-al-Khatîb, sous ce titre: *Markaz al-ihâta bi-odabâi Gharnâta*. Il a été fait par un homme de lettres égyptien, nommé Bedr-ad-dîn Bechtekî [2]. L'abréviateur n'a conservé en général que les articles relatifs aux hommes de lettres, en supprimant presque tous ceux qui se rapportent aux princes, aux ministres, aux généraux, aux théologiens, etc., et Maccarî, qui parle avec quelque détail de cet abrégé, a calculé qu'il contient seulement un quart de l'ouvrage original; mais malgré les retranchements considérables que l'abréviateur a cru devoir faire, son livre est cependant fort utile, parce qu'il a été rédigé sur une édition beaucoup plus complète que celle que nous possédons. Aussi y trouve-t-on des poésies et même des articles entiers qu'on chercherait en vain dans l'*Ihâta* [3].

1) J'ai fait copier ce man. en 1879, mais il m'a désappointé, car il y a entre lui et celui de M. de Gayangos une parenté très proche. Ordinairement ils ont les mêmes fautes; quelquefois cependant l'un corrige l'autre.

2) Mohammed ibn-Ibrâhîm ibn-Mohammed البشتكي. Maccarî, seconde partie, livre VI, au commencement.

3) Comparez mes *Script. Arab. loci de Abbad.*, t. II, p. 169–172.

La Bibliothèque de Paris possède le second volume du *Marcaz*; celle de Berlin a fait il n'y a pas longtemps l'acquisition d'un exemplaire complet. Ce volume, que M. Petermann a acheté en Orient, a été achevé de copier dans l'année 1039 de l'hégire, 1630 de notre ère. L'écriture (neskhî) en est belle, et en général il est assez correct; on regrette seulement que les premières pages y manquent [1].

Dans ce manuscrit, qu'on a eu la bonté de me prêter, j'ai trouvé des détails inconnus et curieux sur un ennemi juré des vizirs juifs de Grenade. L'article que j'ai en vue et qui manque dans le manuscrit de M. de Gayangos comme dans celui du Caire, roule sur le théologien Abou-Ishâc d'Elvira. Tout ce que nous savions jusqu'à présent sur ce personnage, c'est qu'il composa contre les juifs de Grenade un poème qui, dans le temps, eut une grande vogue et qui prépara la sanglante catastrophe dont Joseph et ses coreligionnaires furent les victimes. Maccarî en cite cinq vers que Munk a publiés et traduits; mais Ibn-al-Khatîb en donne quarante-sept, et il nous fournit en outre des notices intéressantes sur celui qui les composa. Je crois donc faire une chose utile en traduisant cet article [2].

«Abou-Ishâc d'Elvira, Ibrâhîm ibn-Masoud ibn-Saîd,

---

1) En citant dans cet ouvrage les différents man. de l'*Ihâta*, je les ai indiqués par les initiales B. (man. de Berlin), C. (man. du Caire), E. (man. de l'Escurial), G. (man. de M. de Gayangos) et P. (man. de Paris).

2) Voyez le texte dans l'Appendice, n° XXVI.

de la tribu de Todjîb, le dévot, l'excellent et le pieux faqui, l'homme de lettres, le traditionnaire.

«Il rapporta des traditions relatives au Prophète qu'il avait apprises de la bouche d'Ibn-abî-Zamanain [1]. Expulsé de la capitale par le prince Abou-Manâd Bâdîs ibn-Habbous, auprès duquel il avait été calomnié par le vizir juif Yousof (Joseph), fils d'Ismâîl (Samuel) ibn-Naghdéla, il s'établit à Elvira où il se livra tout entier à la dévotion. Un de ses poèmes, qui resta gravé dans la mémoire des hommes et dans lequel il excitait les Cinhédjites contre ce juif, fut la cause de la mort de ce dernier, car, s'étant mis en insurrection, les Cinhédjites assaillirent le palais du sultan et tuèrent le juif qui y avait cherché un refuge. Ses coreligionnaires devinrent aussi les victimes de leur fureur. Sâlimî raconte qu'environ quatre mille juifs furent massacrés à cette occasion, et que leurs biens furent pillés. Ceci arriva le samedi 10 Çafar de l'année 459 [2].

Les poèmes religieux d'Abou-Ishâc sont si renommés que les chanteurs aux convois funèbres, ceux qui font de pieuses allocutions pendant les repas et les prédicateurs en savent par cœur un grand nombre. En voici un échantillon:

«Va, mon messager, va saluer al-Ocâb [3] et ses ha-

1) C'était un des théologiens les plus célèbres de son époque.

2) Le massacre des juifs eut lieu le 30 décembre 1066, et Ibn-al-Khatîb aurait dû nommer le 9 Çafar, qui, dans l'année 459, tombait réellement un samedi.

3) C'était une montagne dans le voisinage d'Elvira, où se trouvait (du moins plus tard) une zâwia ou espèce de cloître, voyez Ibn-Batouta, *Voyages*, t. IV, p. 372—3.

bitants, et souhaite-leur toutes sortes de prospérités! Lorsque j'y fus arrivé, mes soucis se dissipèrent et j'y goûtai un doux repos. Ce n'est pas que dans son voisinage il n'y ait une foule de loups; mais je sais par expérience que les loups sont moins à craindre que les faquis. Je n'y ai pas regretté l'absence de mes frères, car j'ai éprouvé que c'est d'eux que nous viennent la plupart de nos malheurs. Ce qui m'a dégoûté du monde, c'est que j'ai vu que les honneurs et les dignités ne sont pas le partage de ceux qui les méritent. Ne trouvant personne digne de mon amitié, j'ai préféré vivre dans l'isolement.»

«Les vers suivants sont aussi remarquables:

«Aide-moi, Seigneur, car les forces me manquent, et pardonne-moi, car je pèche à chaque instant. Si tu me punis, j'avoue que je mérite tes châtiments; mais j'espère que tu seras clément pour moi. Quel est celui qui pardonnerait, si le Tout-Puissant ne pardonnait pas, même au plus grand pécheur?»

«Dans son poème contre les juifs on trouve ces vers:

«Va, mon messager, va rapporter à tous les Cinhédjites, les pleines lunes et les lions de notre temps, ces paroles d'un homme qui les aime, qui les plaint et qui croirait manquer à ses devoirs religieux s'il ne leur donnait des conseils salutaires:

«Votre maître a commis une faute dont les malveillants se réjouissent: pouvant choisir son secrétaire parmi les croyants, il l'a pris parmi les infidèles! Grâce à ce secrétaire, les juifs, de méprisés qu'ils étaient, sont

devenus des grands seigneurs, et maintenant leur orgueil et leur arrogance ne connaissent plus de limites. Tout à coup et sans qu'ils s'en doutassent, ils ont obtenu tout ce qu'ils pouvaient désirer; ils sont parvenus au comble des honneurs, de sorte que le singe le plus vil parmi ces mécréants compte aujourd'hui parmi ses serviteurs une foule de pieux et dévots musulmans. Et tout cela, ce n'est pas à leurs propres efforts qu'ils le doivent; non, celui qui les a élevés si haut est un homme de notre religion! . . . Ah! pourquoi cet homme ne suit-il pas à leur égard l'exemple que lui ont donné les princes bons et dévots d'autrefois? Pourquoi ne les remet-il pas à leur place, pourquoi ne les rend-il pas les plus vils des mortels? Alors, marchant par troupes, ils mèneraient au milieu de nous une vie errante, en butte à notre dédain et à notre mépris; alors ils ne traiteraient pas nos nobles avec hauteur, nos saints avec arrogance; alors ils ne s'asseyeraient pas à nos côtés, ces hommes de race impure, et ils ne chevaucheraient pas côte à côte des grands seigneurs de la cour!

«O Bâdîs! Vous êtes un homme d'une grande sagacité et vos conjectures équivalent à la certitude: comment se fait-il donc que le mal qu'ils font vous reste caché, tandis que toute la terre le publie à son de trompe? Comment pouvez-vous avoir de l'affection pour ces bâtards qui vous ont rendu odieux au genre humain? De quel droit espérez-vous d'affermir votre pouvoir, quand ces gens-là détruisent ce que vous bâtissez? Comment pouvez-vous accorder une si aveugle confiance à un scélérat et en faire votre ami intime? Avez-vous

donc oublié que le Tout-Puissant dit dans l'Écriture qu'il ne faut pas se lier avec des scélérats? Ne prenez donc pas ces hommes pour vos ministres, mais abandonnez-les aux malédictions, car toute la terre crie contre eux; bientôt elle tremblera et alors nous périrons tous!... Portez vos regards sur d'autres pays et vous verrez que partout on traite les juifs comme des chiens et qu'on les tient à l'écart. Pourquoi vous seul en agiriez-vous autrement, vous qui êtes un prince chéri de vos peuples, vous qui êtes issu d'une illustre lignée de rois, vous qui primez vos contemporains, de même que vos ancêtres primaient les leurs?

« Arrivé à Grenade, j'ai vu que les juifs y régnaient. Ils avaient divisé entre eux la capitale et les provinces; partout commandait un de ces maudits. Ils percevaient les contributions, ils faisaient bonne chère, ils étaient magnifiquement vêtus, au lieu que vos hardes, ô musulmans, étaient vieilles et usées. Tous les secrets d'État leur étaient connus; quelle imprudence que de les confier à des traîtres! Les croyants faisaient un mauvais repas à un *dirhem* par tête; mais eux, ils dînaient somptueusement dans le palais. Ils tâchent de vous supplanter dans la faveur du Seigneur, ô musulmans, et vous ne les en empêchez pas, vous les laissez faire? Leurs prières résonnent tout comme les vôtres: ne l'entendez-vous pas, ne le voyez-vous pas? Ils tuent des bœufs et des moutons sur nos marchés, et vous mangez sans scrupule la chair des animaux tués par eux! Le chef de ces singes a enrichi son hôtel d'incrustations de marbre; il y a fait construire des fontaines d'où coule l'eau

la plus pure, il nous a pris nos meubles, et pendant qu'il nous fait attendre à sa porte, il se moque de nous et de notre religion. Dieu, quel malheur! Si je disais qu'il est aussi riche que vous, ô mon roi, je dirais la vérité. Ah! hâtez-vous de l'égorger et de l'offrir en holocauste; sacrifiez-le, c'est un bélier gras! N'épargnez pas davantage ses parents et ses alliés; eux aussi ont amassé des trésors immenses. Distribuez leurs biens, prenez leur argent; vous y avez plus de droit qu'eux. Ne croyez pas que ce serait une perfidie que de les tuer; non, la vraie perfidie, ce serait de les laisser régner. Ils ont rompu le pacte qu'ils avaient conclu avec nous; qui donc oserait vous blâmer si vous punissez des parjures? Comment pourrions-nous aspirer à nous distinguer, quand nous vivons dans l'obscurité et que les juifs nous éblouissent par l'éclat des grandeurs? Comparés avec eux, nous sommes méprisés, et l'on dirait vraiment que nous sommes des scélérats et que ces hommes-là sont d'honnêtes gens! Ne souffrez plus qu'ils nous traitent comme ils l'ont fait jusqu'à présent, car vous nous répondrez de leur conduite. Rappelez-vous aussi qu'un jour vous devrez rendre compte à Dieu de la manière dont vous aurez traité le peuple qu'il a élu et qui jouira de la béatitude éternelle!»

«Ce poème fut la cause de la ruine des juifs.

«Le juif maudit dont il a été question, était tellement rempli de présomption et d'orgueil, qu'il eut l'audace de tourner en ridicule certains versets du Coran et de déclarer en public que les dogmes musulmans étaient absurdes. Dieu l'en a puni d'une manière terrible!

« Je possède une copie que j'ai faite moi-même du traité que le vizir Abou-Mohammed ibn-Hazm a composé pour réfuter les objections faites par ce juif contre plusieurs versets du Coran.

« Abou-Ishâc mourut vers la fin de l'année 459. Il fut enterré à Elvira. »

Quelques poésies d'Abou-Ishâc se trouvent aussi chez Maccarî [1]. Je crois devoir en traduire les plus remarquables, celles qui peignent le mieux le caractère de cet homme.

1.

Le spéculateur le plus malheureux, c'est le savant, quand il imite la foule qui tâche de s'enrichir. Il échange alors ses pieux sentiments contre la soif des richesses. Les gains illicites n'apportent pas le bonheur, et même il est rare que celui qui fait des profits légitimes entre dans le ciel. Contente-toi donc du nécessaire sans ambitionner le superflu, car un jour tu devrais rendre un compte terrible de l'usage que tu en aurais fait.

2.

Voyez-le, celui qui hier encore était si riche! Dans son fol orgueil il s'imaginait que la fortune ne l'abandonnerait jamais; plein d'audace et de présomption, il se drapait majestueusement dans son manteau de pour-

---

1) T. II, p. 330, 480, 499, 649, 650, 668.

pre. Les coups du sort viennent de le lui enlever: le voilà maintenant qui se promène couvert de vieux haillons! Ne compte donc pas sur la richesse; elle cède bien vite la place à la pauvreté, car la fortune est variable. Le nécessaire suffit, et il ne faut jamais tâcher de s'enrichir.

3.

Ceux qui sont de mon âge meurent l'un après l'autre, et je sais que je les suivrai bientôt. Je les porte à la tombe, je suis là quand on les enterre, et pourtant c'est comme si j'étais absent. Connaissant leur sort et trop insouciant du mien, je ressemble à un homme qu'on a éveillé, mais qui cependant dort encore les yeux ouverts.

4.

La vieillesse donne d'utiles conseils aux sots et aux sages[1]; mais ceux-ci y prêtent l'oreille et ceux-là n'y font pas attention. Jusques à quand m'occuperai-je de choses futiles et me laisserai-je tromper par des espérances illusoires? Un vieillard qui se livre au plaisir donne au monde le plus triste spectacle qu'on puisse voir. Sa beauté, à lui, c'est la piété; il ne lui sied pas d'être épris de deux beaux yeux; hélas! ce qui autrefois était pour lui un plaisir, lui arrache maintenant des cris de douleur[2]. Quand il était jeune encore, on le comparait au croissant; maintenant on le

---

1) Prononcez (p. 650) ذَا النُّهَى.

2) J'ai été obligé de gazer ici l'expression un peu trop crue de l'original.

compare à une étoile presque imperceptible de la grande Ourse. Se consumant en regrets, il voudrait pouvoir désirer encore, et il se rappelle avec amertume le temps où il pouvait s'abandonner à tous les caprices de son imagination.

Le sot rit aux éclats, quand il voit un vieillard qui soupire et qui pleure ses péchés. Qu'il rie tant qu'il veuille! je sais que les exhortations seraient perdues pour lui; mais qu'il avoue du moins que le vieillard doit garder la continence. Il a perdu ses égaux en âge[1], et pourtant, au lieu de voir dans ce malheur un avertissement salutaire, il s'est laissé emporter encore davantage par le tourbillon du monde. Ah! qu'il serait à plaindre, s'il ne s'y arrachait pas au moment où il touche au terme de sa vie!

5.

(Cette pièce est la dernière que composa Abou-Ishâc. Il la récita sur son lit de mort, lorsqu'un vizir grenadin, qui prenait intérêt à lui et qui était venu lui rendre visite dans son étroite cabane, lui eut offert une demeure plus convenable.)

On m'a demandé si je ne désirais pas posséder une belle maison. Non, ai-je répondu, une chaumière est déjà beaucoup pour un misérable mortel. S'il n'y avait point d'hiver, point de chaleur brûlante, point de voleurs qui peuvent m'enlever mon pain, point de femmes qu'il faut dérober aux regards indiscrets, je me bâtirais une maison semblable à celle de l'araignée.

---

1) Lisez: فَقَدَ اللِّدَاتِ, et comparez p. 499.

Je ne sais si je me trompe, mais je crois que l'auteur du poème contre les juifs était plutôt un ambitieux désappointé qu'un fanatique sincère. De son propre aveu, sa jeunesse avait été orageuse; vivant au milieu d'une société spirituelle, mais légère et corrompue, il avait bu copieusement à la coupe des plaisirs. L'amour épuisé, des passions non moins énergiques vinrent dominer son âme. D'abord, la soif des richesses. Cette passion, il la combat à chaque instant dans ses vers ascétiques; mais l'acharnement même qu'il met à la flétrir est à nos yeux une preuve que lui aussi n'avait pas été insensible à l'appât de l'or, et peut-être ne se mit-il à mépriser la richesse qu'après qu'il eut fait de vains efforts pour l'acquérir. Plus tard, ce fut le tour de l'ambition. Il essaya d'obtenir à la cour un rang auquel sa naissance semblait lui donner des droits. Il n'y réussit pas. Joseph déjoua ses manœuvres et l'envoya en exil. Alors, mais alors seulement, il s'avisa de se jeter dans la dévotion. C'était peut-être le seul parti qui lui restât à prendre, mais ce n'était pas sa vocation: il n'était pas fait pour une vie de réflexion et de repos; son organisation lui rendait impossibles les devoirs rigides que le mysticisme impose. Révéré comme un saint par la foule ignorante, il ne se consola cependant ni d'avoir perdu les ardentes voluptés de sa jeunesse, ni d'avoir été frustré dans ses rêves de puissance et de gloire. Se venger de Joseph, telle fut désormais sa pensée dominante, sinon unique; et pour atteindre ce but, il composa son poème virulent contre les juifs. Le sentiment qui y prédomine est bien moins le fanatisme religieux que l'orgueil blessé du noble arabe,

qui se voit supplanté par des hommes d'une race qu'il méprise. En homme habile et adroit qu'il était, Abou-Ishâc savait à merveille comment il fallait s'y prendre pour ameuter la foule; exploitant les passions les plus basses des ignorants et cupides Berbères, il leur reproche leur pauvreté et leur dit tout crûment que, pour s'enrichir, ils n'ont qu'à piller les juifs, en commençant par Joseph, le plus riche de tous. Le succès couronna son entreprise: peu de temps avant sa mort, il eut la satisfaction de pouvoir se dire qu'il avait vengé et l'insulte faite à la religion musulmane et sa propre injure, qui lui tenait bien plus au cœur.

OBSERVATIONS GÉOGRAPHIQUES

SUR

QUELQUES ANCIENNES LOCALITÉS

DE

L'ANDALOUSIE.

Parmi les châteaux et les villages de l'Andalousie, il y en a beaucoup qui portent un nom arabe ou même berbère, et c'est ordinairement celui d'une tribu ou d'une famille puissante; mais il n'en est pas de même des noms de ville; ces derniers appartiennent presque tous à l'ancienne langue du pays. La raison en est qu'avant la fusion des races, c'est-à-dire avant le règne d'Abdérame III, peu d'Arabes résidaient dans les villes. N'aimant pas à s'enfermer dans les murailles d'une cité, ils demeuraient presque tous à la campagne, où ils donnaient aux manoirs qu'ils avaient bâtis ou restaurés, et aux villages qui en dépendaient, des noms empruntés à leur langue. Les villes au contraire, qui, à l'exception d'une seule [1], dataient toutes d'avant la conquête, conservèrent

1) Almérie. Içtakhrî, p. 42 ed. de Goeje.

en général et leur population romaine et leurs noms romains. Dans la plupart des cas, les conquérants se sont bornés à modifier ces noms, à les accommoder autant que possible au génie de leur langue, et les altérations qu'ils leur ont fait subir sont moins graves qu'on ne serait porté à le croire, quand on songe à la grande différence qui existait entre leur langue et le latin. Il faut remarquer d'ailleurs que ces noms avaient déjà été altérés, longtemps avant la conquête, par les Espagnols eux-mêmes. Ainsi, pour ne parler que des terminaisons, on employait depuis plusieurs siècles l'ablatif au lieu du nominatif quand les noms propres étaient au singulier[1], et l'accusatif au lieu du nominatif quand ils étaient au pluriel[2].

Certaines règles, que nous exposerons tout à l'heure, ont été suivies pour la transformation de ces noms romains en noms arabes; mais par suite de la disette de documents, on en trouve beaucoup chez les auteurs musulmans dont nous ne connaissons pas la forme latine. Les notices que les anciens nous donnent sur l'Espagne, et particulièrement sur la Bétique, sont fort incomplètes. Pline lui même, qui cependant est l'un de ceux qui en fournissent le plus, est peu satisfaisant, et il se dispense par une mauvaise plaisanterie d'en dire davantage: il ne peut pas prononcer ces noms barbares; il ne nommera des 175 villes de la Bétique que les «oppida digna memoratu aut Latiali sermone dictu facilia.» Les inscriptions,

---

1) Ukert, *Geographie der Griechen und Rœmer*, t. II, p. 364.
2) Caro, *Antigüedades de Sevilla*, fol. 135, col. 1.

dont le IIe volume du *Corpus Inscriptionum Latinarum*, publié par l'Académie de Berlin, contient la collection complète, ne nous dédommagent que jusqu'à un certain point. Après l'invasion des Germains, c'est bien pis encore. Les maigres chroniques de ce temps effroyable nous apprennent bien peu sur l'histoire et presque rien sur la géographie, tandis que c'est justement alors que de grands changements sont survenus, qu'une foule de villes ont été ruinées et que bien des noms ont été modifiés. La même observation, quoiqu'à un moindre degré peut-être, s'applique à la conquête des Arabes et aux premiers siècles de leur domination. On trouve bien çà et là d'utiles renseignements dans leurs écrits, mais à vrai dire ce n'est qu'à partir du Xe siècle qu'ils deviennent précis et importants. Ainsi la chaîne est rompue, un grand anneau y manque: de l'époque romaine, déjà mal connue, on passe subitement à des géographes relativement modernes, bien qu'au reste fort supérieurs aux anciens. C'est là qu'est la grande difficulté de ces études attrayantes et indispensables pour bien connaître l'histoire.

Voici maintenant les règles auxquelles il faut faire attention pour ce qui concerne la transcription arabe des noms propres romains:

1° Les Arabes n'allongent jamais les noms latins, mais très souvent ils les abrègent; ils suppriment les syllabes non accentuées dans les mots qui en ont trois ou quatre. Ainsi ils ont fait *ilbira* de *ilibĕri*, en supprimant la voyelle brève *i*. Plus tard les Castillans en agirent de même: de *Castro Sigerici*, comme s'appelait une forteresse à l'ouest de Burgos, ils tirent *Castroxeriz*, et de *bib almaristan*,

le nom d'une porte de Grenade, ils firent *bib almaçan* [1].

Il n'y a, je crois, qu'une seule exception à cette règle, et au fond ce n'en est pas une. Les Arabes semblent avoir allongé le nom de Tolède, puisqu'ils disent Tolètula au lieu de Toleto; mais Tolètula n'est pas une forme arabe; une telle terminaison n'existe pas dans cette langue. C'est une altération de Toletulo (voyez plus bas, n° 4 *b*), l'ablatif de Toletulum, et Toletulum est le diminutif latin de Toletum, de même que Granatulo (غرنطلة), le nom d'un village près de Grenade [2], est le diminutif de Granato. C'est, je pense, dans les villes du Midi que les Arabes ont entendu dire Toletulo. En comparaison de ces grandes et riches cités, Tolède, qui n'était devenue la résidence des rois visigoths que parce qu'elle était située au centre du pays, était une ville peu considérable, *parva urbs*, comme disait Tite-Live (XXXV, 22). Aussi lui enviait-on son nouveau titre, on s'en moquait, on parlait avec mépris du *petit Tolède*.

2° L'*s* latin et le *c* qui se prononce comme *s*, sont rendus ordinairement par le *chîn*, mais quelquefois aussi par le *sîn*, comme dans سَرَقُسْطَة *Cæsar Augusta* et dans la dernière syllabe de بشكنس *Bascones* ou *Vascones*.

3° Le *cc* latin s'exprime par le *chîn*. Exemples: Acci أشّ ou آش, Tucci تُشّ.

4° La terminaison arabe en *a* (ـَة) représente différentes terminaisons latines, à savoir:

a. La terminaison latine en *a*.

---

1) Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, fol. 6, col. 2.

2) Ibn-al-Khatîb, man. G., fol. 13 r.

b. Le nominatif ou l'ablatif en *o*. Exemples: Ostippo, استبّة, aujourd'hui Estepa, ou, selon d'autres, Teba[1]; Egabro, قبرة, aujourd'hui Cabra. Quelquefois on a conservé la terminaison latine en écrivant ـُه ou ـُو. Ainsi le nom du Tage est تاجُه dans le man. de Leyde d'Ibn-Haucal, et تاجُو dans le man. d'Oxford. Celui du Darro est حَدَارُّه chez Yâcout (t. II, p. 217) et dans le man. d'Ibn-Çâhibi-'ç-çalât (fol. 29 r.), حدرُه chez Maccarî (t. I, p. 109), et حَدَرُّو chez Édrisi (p. 203 éd. de Leyde)[2]. Mais comme cette terminaison est étrangère à la langue arabe, on écrit ordinairement ـَة. Aussi Yâcout atteste-t-il qu'en Orient on ne disait pas Hadârro comme en Espagne, mais Hadârra.

c. L'ablatif en *i* (du nominatif *is*). Exemples: Sætabi, شاطبة, Xativa; Iliberi, ألبيرة, Elvira; Astigi, استجة, Ecija; Calagurri, قلهرّة, Calahorra.

5º Par suite d'un vice de prononciation, les Arabes d'Espagne rendent souvent l'*a* latin par *i*, comme dans Hispali, اشبيلية, Ispilia (Séville), et même quand ils rendent l'*a* par ـَا, cet ـَا se prononce souvent *é*, *è* ou *i*.

On pourrait multiplier ces observations; mais celles que j'ai données sont, je crois, les principales, ou du moins celles dont l'application est la plus fréquente.

---

1) *Discursos leidos ante la R. Acad. de la hist. en la recepcion publ. de Don Eduardo Saavedra*, Madrid, 1862, p. 99.

2) Quelques-uns disaient هَدَرُّه selon Yâcout, et l'on trouve هدارُه chez Ibn-al-Khatîb (*apud* Casiri, t. II, p. 249).

Deux ou trois remarques d'un autre genre me semblent encore nécessaires.

L'emploi du mot *medîna* par les auteurs arabes a donné lieu à beaucoup de confusion. Ce n'est pas seulement *ville*, mais aussi *capitale* d'un district, d'une province, d'une île, d'un royaume. Ainsi Cairawân porte le nom de *medîna Ifrîkiya*, Cordoue, celui de *medîna al-Andalos*, etc.[1]. Le terme *caçaba* a le même sens dans une foule de passages, où il faut bien se garder de le traduire par *château* ou *forteresse*. «La *caçaba*, dit Ibn-Khallicân[2], est le *corsî* de la *córa*,» c'est-à-dire, le chef-lieu de la province. Chez Yâcout[3] c'est le synonyme de *câïda* (capitale). Palerme est par conséquent la *caçaba* de la Sicile[4], Cordoue, celle de l'Espagne[5].

Mais *medîna* a encore un autre sens, celui de *province*, comme en hébreu et en araméen. Ainsi Mocaddasî[6] dit en parlant de l'Irâc: «Dans cette *medîna* il y a beaucoup de théologiens, de lecteurs du Coran, d'hommes de lettres, d'imâms et de princes, spécialement à Bagdad et à Baçra.» Chez Yâcout[7] c'est le synonyme de *córa*. Ne faisant pas attention à cette acception, quelques auteurs, principalement ceux qui écrivaient en Orient, se sont laissé induire en erreur lorsqu'ils parlaient de l'Espagne. En voici un exemple: on sait que les diffé-

---

1) Gayangos, traduction de Maccarî, t. I, p. 529.

2) T. I, p. 602, l. 5 a f. éd. de Slane.

3) T. II, p. 186.

4) Amari, *Bibl. Arab. Sic.*, p. 4, l. 6, p. 12, l. 7, p. 144, l. 5.

5) *Akhbâr madjmoua*, p. 10, l. 5; Içtakhrî, p. 46, l. 4 a f.

6) P. 126 éd. de Goeje.

7) T. I, p. 348, l. 11.

rentes divisions de l'armée syrienne ont été établies par le gouverneur de l'Espagne Abou-'l-Khattâr dans différentes provinces; mais l'ancien géographe Yacoubî, qui écrivait à Bagdad, semble avoir pensé que ces soldats sont venus demeurer dans des villes [1], ce qui est une grave erreur.

Quant aux distances, je compte par lieues d'Espagne, *leguas*, c'est-à-dire de 17 au degré. Elle comprend quatre milles arabes; dans le Vocabulaire de Pedro de Alcala *legua* est traduit par اربع ميل, et pour *milla quarto de legua* il a ميل. La parasange chez les Arabes est de trois milles; voir les dictionnaires, Mocaddasî, p. 66, l. 1, Maccarî, t. I, p. 299, l. 3 et 4, Aboulféda, *Géographie*, p. 15.

ANDALOS.

L'origine du nom que l'on donne à présent à l'ancienne Bétique et que les Arabes donnaient à toute l'Espagne, n'a pas encore été expliquée d'une manière satisfaisante. On a bien soupçonné — et cette opinion est fort ancienne, puisqu'elle se trouve déjà chez Râzî [2] — on a soupçonné, disons-nous, que le nom dont il s'agit vient des Vandales, qui, avant de s'établir en Afrique, avaient pendant quelque temps occupé le midi de l'Espagne; mais d'un autre côté on a observé, avec raison je crois, que le séjour des Vandales dans la Bétique a

1) P. 144 éd. Juynboll fils.
2) *Apud* Ibn-Chebât, p. 96.

été de trop courte durée pour que leur nom soit resté à ce pays.

Ce qui est hors de doute, c'est que le nom d'Andalos a été donné à la Bétique ou à l'Espagne, non par les Espagnols, mais par les musulmans. Les chroniqueurs du nord de la Péninsule ne le connaissent pas; ils donnent toujours le nom de *Spania* au pays que possédaient les Sarrasins. C'est donc chez les auteurs arabes qu'il faut en chercher l'explication, et heureusement ils la donnent. L'auteur de l'*Akhbâr madjmoua*, comme on l'a déjà vu plus haut (p. 42), dit qu'Andalos était le nom de la péninsule où débarqua Tarîf et qui fut appelée depuis lors Péninsule de Tarîf (aujourd'hui Tarifa). L'ancien chroniqueur Arîb [1] dit de même: «Tarîf débarqua vis-à-vis de Tanger, à al-Andalos que l'on nomme aujourd'hui Péninsule de Tarîf.» Andalos n'était donc pas le nom d'un pays, c'était l'ancien nom de Tarifa.

Que si l'on demande à présent si Tarifa a quelque chose de commun avec les Vandales, ce sera Grégoire de Tours qui donnera la réponse à cette question. D'après les plus savants connaisseurs de la géographie ancienne, le nom romain de Tarifa était Traducta [2]. Or Grégoire de Tours dit ceci (II, 2): «Prosequentibus Alamannis *usque ad Traductam*, transito mari Vandali per totam Africam ac Mauritaniam sunt dispersi.» C'est donc à Traducta ou Tarifa que les Vandales se sont em-

1) *Apud* Ibn-Adhârî, t. II, p. 6.

2) Voir Forbiger, *Handbuch der alten Geographie*, t. III, p. 54.

barqués pour passer en Afrique, et il est fort naturel que leur nom soit resté à ce port de mer. Il n'est pas surprenant non plus que les ignorants Berbères de Tarîf, débarqués à Vandalos, aient appliqué ce nom à toute la contrée qu'ils pillèrent, et que plus tard les soldats de Târic l'aient donné, d'abord à toute la Bétique, ensuite à toute l'Espagne.

CALSANA.

« La capitale (*medîna*) de (la province de) Sidona est Calsana,» dit Içtakhrî (p. 47), et Arîb (t. II, p. 210) dit de même: « La ville de Calsana, laquelle est la capitale de la province. »

L'itinéraire d'une armée que donne Ibn-Haiyân (fol. 85 r. et v.) nous met en état de préciser l'endroit où cette ville se trouvait. Partant du Guadaira, l'armée va d'abord à « la forteresse de امريقة [1] sur le Guadalete, dans (la province de) Sidona. » Je prononce Umrîca et j'identifie cet endroit avec celui qui porte aujourd'hui le nom d'Ubrique (Umrîca = Umbrîca (comme Alhambra pour al-Hamrâ) = Ubrique). Il est vrai qu'il ne se trouve pas sur le Guadalete; la rivière qui y prend sa source s'appelle à présent Ubrique comme la ville; mais après s'être réunie au Tabisna, elle forme le Majaceite qui se jette dans le Guadalete, de sorte que si Ibn-Haiyân a fait une légère erreur, elle s'explique facilement. D'Ubrique, l'armée va à Calsana, la capitale (حضرة قلسانة),

---

1) Écrit ainsi là où ce nom se trouve pour la seconde fois. La première fois le man., si la copie que j'en possède est exacte, porte امرينة.

puis à Xerez, puis à Medina Ibn-as-Salîm, puis à Vejer, puis à Cadix, puis pour la seconde fois à Calsana, puis à Lebrija; ensuite elle prend de nouveau la direction d'Ubrique, qui ne s'était point soumis, mais en route elle a à combattre un puissant chef rebelle qui venait d'Arcos, subit un échec et marche vers Séville.

Ce texte montre que Calsana se trouvait, en allant de l'est à l'ouest, entre Ubrique et Xerez, ou, en allant du midi au nord, entre Cadix et Lebrija. L'article que Yâcout a consacré à Calsana est encore plus explicite. Selon lui (t. IV, p. 161), cette ville était bâtie «au confluent de la rivière dite بيطة et du Guadalete.» Je ne vois pas ce que son Bita ou Baita pourrait être si ce n'est le Majaceite, et s'il en est ainsi, la ville en question était située à l'endroit où cette dernière rivière se jette dans le Guadalete, au sud-ouest d'Arcos, ce qui s'accorde fort bien avec les renseignements fournis par Ibn-Haiyân, et une circonstance assurément fort remarquable, c'est que précisément en cet endroit on voit encore les ruines d'une ville et qu'on y a découvert une ancienne inscription latine, qui cependant ne donne pas le nom propre de la ville. Elle a été publiée dans le *Corpus Inscript. Latin.*, t. II, nº 1366, où on lit qu'elle a été trouvée «en la haza de la Cada, sitio y ruinas cercanas del cortijo de Casablanca, que está legua y media de Arcos hacia el mediodia á la orilla occidental del rio Guadalete, donde este se junta con el rio Majaceite.»

Yâcout ajoute que la distance entre Calsana et Medina Sidonia est de vingt et une parasanges, ce qui est

impossible, car ce seraient $15\frac{3}{4}$ lieues d'Espagne; probablement il faut changer les parasanges en milles ($5\frac{1}{4}$ lieues): c'est une confusion fort grave, mais extrêmement fréquente [1]. Puis il dit qu'il a trouvé sur la marge d'un manuscrit d'Ibn-Bachcowâl que Calsana est une forteresse de la province de Séville. Cela se rapporte à une autre époque, alors que même Medina Sidonia appartenait à cette province (Yâcout, t. II, p. 267, l. 7).

Dans Édrisi (p. 174 éd. de Leyde) on trouve nommées ces villes de la province du Lac (Lago de la Janda): Tarifa, Algéziras, Cadix, Arcos, Becca, Xerez, طلسانة ou طشانة, comme portent les man., et Medina Ibn-as-Salîm. Comme طشانة serait Tocina, au nord-est de Séville, ce qui ne convient en aucune manière, je me tiens persuadé que قلسانة est la bonne leçon [2].

Au reste, quoique le nom de cette ville ne se trouve pas chez les anciens, on en rencontre cependant dans le voisinage qui commencent de la même manière: les Callenses et respublica Callensis, Callet; voyez *Corpus Inscr. Lat.*, t. II, p. 186 et suiv.

LE WADI-BECCA.

Une opinion généralement reçue veut que la célèbre bataille dans laquelle les Goths furent battus par Târic, ait été livrée sur les bords du Guadalete; mais cette

1) Voyez, par exemple, Içtakhrî, p. 49, l. 12 et n. *e*, p. 58, l. 12 et n. *i*, p. 68, l. 9 et n. *g*.

2) Biffez dans ma traduction, p. 208, les notes 5, 6 et 7, et p. 215, n. 1.

opinion, qui a été répandue par des chroniqueurs relativement modernes et mal informés, est démentie par les meilleurs témoignages. Aussi un savant espagnol, M. de Gayangos, a-t-il déjà exprimé des doutes à ce sujet (t. I, p. 526, 527). Il semble avoir senti que le champ de bataille doit avoir été situé beaucoup plus au sud, près du Lago de la Janda et de la rivière de Barbate; mais ses remarques sont extrêmement confuses, puisqu'il dit, d'abord que le Barbate portait sous la domination arabe, non-seulement son nom actuel, mais encore celui de Wâdî-Becca, ensuite que cette dernière rivière est la même que le Guadalete, en sorte que le mot Guadalete serait une altération du mot Wâdî-Becca. Mettant de côté ces opinions erronées, nous interrogerons plutôt les anciens chroniqueurs arabes.

L'auteur de l'*Akhbâr madjmoua*, comme on l'a vu plus haut (p. 45), place le champ de bataille près du Lago de la Janda. Ibn-al-Coutîa est encore plus explicite. «Târic et Roderic, dit-il, se livrèrent bataille sur les bords du Wâdî-Becca, dans la province de Sidona.» وكان اجتمع طارق ولذريق على وادى بَكَّةَ من شذونة. Il s'agit donc de déterminer quelle était la rivière que les Arabes appelaient ainsi, et c'est ce qu'on peut faire en consultant Édrisi (p. 177 éd. de Leyde). Donnant la route par eau d'Algéziras à Seville, ce géographe s'exprime en ces termes: «D'Algéziras aux bancs de sable, qui se trouvent dans la mer, et de là à l'embouchure de la rivière de Becca, 6 milles;» d'où il résulte qu'il faut placer l'embouchure du Wâdî-Becca à une lieue et demie au nord de celle du Barbate, c'est-

à-dire non loin du cap Trafalgar, entre Vejer de la Frontera et Conil. A en juger par deux articles de l'excellent Dictionnaire géographique de M. Madoz (ceux qui traitent de Conil et de Vejer), le Wâdî-Becca porte à présent le nom de Salado, qui, comme l'on sait, est commun à une foule de rivières et de torrents de l'Andalousie.

La ville de Becca, à laquelle le Wâdî-Becca empruntait son nom (voyez Edrisi, p. 174), et qui n'est pas Vejer comme on l'a cru, car Vejer, qui est situé près du Barbate, est le Besaro de Pline, et les Arabes ont rendu ce mot aussi exactement qu'ils le pouvaient en écrivant بَيْشَرُ [1], — la ville de Becca, dis-je, semble avoir disparu; mais peut-être la trace de son nom s'est-elle conservée dans ceux de Altos de Meca et de Torre Meca.

POLEI, AGUILAR

La forteresse de Polei, en arabe بُلاي, qu'Edrisi (p. 205) place à vingt milles (cinq lieues) de Cordoue et dans le voisinage de Santaella, joue un grand rôle dans l'histoire d'Omar ibn-Hafçoun. C'est l'endroit qui s'appelle aujourd'hui Aguilar (de la Frontera), car je trouve dans une charte de 1258, citée par Lopez de Cardenas dans ses *Memorias de la ciudad de Lucena* (Écija, 1777, p. 165): «Aguilar, qui s'appelait autrefois Polei.»

1) Ibn-Haiyân, man. d'Oxford, fol. 85 v.

TALYÂTA.

Plusieurs endroits portaient ce nom. J'en connais quatre, à savoir:

1º Talyâta dans la province de Jaën, nommée par Dimachkî, p. 243 éd. Mehren.

2º Talyâta dans le district d'Écija et près de Cordoue, chez Yâcout, t. III, p. 544—5; il mentionne un théologien qui portait les noms relatifs al-Istidji at-Talyâti, et qui, après avoir fait un voyage en Orient, mourut à Talyâta en 354. Cp. Lobb al-lobâb, p. 169 éd. Veth.

3º Talyâta = Téjada, ville dont les ruines se trouvent à sept lieues N.-O. de Séville[1]. Ce rapprochement est de M. de Slane[2]. Ayant fait observer qu'Ibn-Khaldoun dit que sous le règne d'Adil, les musulmans furent défaits à Talyâta, et que Lucas de Tuy atteste que vers cette époque les musulmans furent mis en déroute à Téjada, M. de Slane en conclut que Talyâta et Téjada sont identiques. J'adopte cette opinion et un récit chez Ibn-Haiyân (fol. 51 r.) la confirme. Après avoir rapporté que les Berbères de Mérida et de Medellin firent une incursion sur le territoire sévillan, il dit qu'ils pillèrent Talyâta dans le district dit des oignons[3], qu'ils battirent les troupes sévillanes et qu'ils les pour-

---

1) Morgado, *Historia de Sevilla*, fol. 39. Anciennement Tucci, qui ne doit pas être confondu avec un autre Tucci dont nous parlerons plus loin.

2) Voir sa traduction de l'*Histoire des Berbères* par Ibn-Khaldoun, t. II, p. 185.

3) Voyez Yâcout, t. I, p. 655, l. 21. Plusieurs districts en Espagne

suivirent jusqu'à وبر, dans le district dit du froment, c'est-à-dire jusqu'à Huevar ou Guebar, à cinq lieues O. de Séville, dans le district d'Aznalcazar [1].

Il est aussi question de ce Talyâta dans Ibn-al-Abbâr [2]. Il rapporte que lorsqu'Abdalaziz le Becrite, le seigneur d'Huelva et de l'île de Chaltich, eut vendu à Motadhid, le prince de Séville, sa principauté, ses vaisseaux et ses munitions de guerre, et qu'il eut obtenu la permission d'aller s'établir à Cordoue, «il passa par le district des oignons et Talyâta.»

Dans la première année de son règne, c'est-à-dire en 1253, Alphonse X vint assiéger Téjada. Cette ville était alors au pouvoir d'un certain Ahmed qui avait pris le titre de roi, mais qui, se sentant trop faible pour tenir tête à son redoutable ennemi, lui fit savoir qu'il lui abandonnerait sa ville, pourvu que lui et les siens eussent une libre retraite. Alphonse y consentit, et quand il fut en possession de Téjada, il y établit cinquante cavaliers et soixante-douze piétons, auxquels il assigna des terres [3].

Sous le règne de Philippe II, lorsque Morgado écrivit son Histoire de Séville, Téjada, que cet auteur nomme une ville ancienne et fameuse, était ruinée et abandonnée.

portaient des noms analogues. Ainsi on trouve, outre l'*iclîm al-borr* ou *district du froment*, l'*iclîm al-carâh* ou *district des* [illegible] (Yacout, t. I, p. 339, l. 17).

1) Voyez Morgado, fol. 39, col. 2, et le *Repartimiento*, apud Espinosa, *Hist. de Sevilla*, fol. 22, col. 4.

2) Article sur Abdallâh ibn-Abdalaziz le Becrite.

3) *Chronica del rey don Alonso, el qual fue par de Emperador* (Valladolid, 1554), fol. 2, col. 2.

sans qu'on en sût la raison. Cependant on en voyait encore l'enceinte et les portes, et au milieu il y avait une église où les gens de la campagne venaient entendre la messe les dimanches et fêtes [1].

4° Talyáta tout près de Séville. Parlant de l'invasion des Normands en 844, Ibn-Adhári (t. II, p. 90) raconte qu'ils se rendirent à Captel (aujourd'hui Isla menor; c'est l'une des deux îles que forme le Guadalquivir avant de se jeter dans la mer), puis à Caura (aujourd'hui Coria), puis à «Talyáta, à deux milles ($^1/_2$ lieue) de Séville.» Il est aussi question de cet endroit dans la Chronique anonyme que possède la Bibliothèque de Copenhague (n° 76), où on lit (p. 6): «Lorsque le calife Abou-Yacoub eut résolu de quitter Séville et de retourner à Maroc, il s'embarqua le jeudi 14 Ramadhân de l'année 571 (1176) dans une galère qui se trouvait dans le port de Talyâta [2], sans qu'aucun des notables de Séville vînt le saluer; ils ne le virent même pas, tant son départ était précipité.»

Rodrigue de Tolède (*Hist. Arabum*, c. 25), en racontant l'invasion des Normands, écrit pour le Talyâta que donnent ses sources arabes: «villa quæ Tablata dicitur prope Hispalim.» Tablada est le nom de la grande plaine que s'étend au sud de Séville et que traverse le Guadaira; c'était aussi le nom d'un endroit dont l'emplacement me semble convenir fort bien à Talyâta, car ayant trouvé dans la Chronique de saint Ferdinand que ce roi établit son camp à Tablada, Morgado [3] observe qu'il faut en-

1) Morgado, fol. 39, col. 3 et 4.

2) Dans le man, qui est fort incorrect: ودخل في غراب في الوادي من مرسى شلباطة; corrigez مرسة طلياطة.

3) Fol. 31, col. 4.

tendre sous ce nom un endroit situé à un peu plus d'une demi-lieue de Séville, au sud du pont sur lequel on traverse le Guadaira. On voit que cette distance s'accorde avec celle qu'Ibn-Adhâri assigne à Talyâta, et il se peut fort bien qu'il y ait eu un port à l'embouchure du Guadaira dans le Guadalquivir.

Plus tard, les Arabes disaient Tablata ou Tablada, comme les Castillans. Un roi de Grenade y fut mis traîtreusement à mort par don Pedro le Cruel [1], et Ibn-al-Khatîb, là où il raconte ce meurtre, écrit طبلاطة [2].

TUCCI, MARTOS.

Tucci, ville considérable des Turdules, portait sous les Romains le surnom d'Augusta Gemella et se trouve nommée parmi les *coloniae immunes* du conventus Astigitanus. Il n'y a aucun doute sur sa position: bâtie sur une montagne escarpée, elle occupait l'emplacement de la ville qui porte aujourd'hui le nom de Martos (entre Cordoue et Jaën), comme le montrent les inscriptions qu'on y a trouvées et parmi lesquelles il y en a qui sont taillées dans le roc [3].

Parmi les villes épiscopales c'est une des plus anciennes. Vers l'année 300, son évêque assista au concile d'Iliberri; plus tard on en trouve nommés plusieurs qui prirent part aux conciles de Tolède, et sous la domination musulmane, Tucci semble en avoir eu aussi [4].

---

1) Ayala, *Crónica de Don Pedro*, p. 347.
2) Man. G., fol. 138 v., et man. C. ils portent par erreur شبلاطة.
3) *Corpus Inscr. Lat.*, t. II, p. 221 et suiv.
4) Voyez *Esp. sagr.*, t. XII, p. 355 et suiv.

Son nom s'est conservé assez longtemps. Non-seulement il se rencontre dans les auteurs chrétiens du Midi qui vivaient au IXe siècle, Euloge et Samson, mais aussi chez les Arabes, qui l'écrivent تش, de même que Acci est chez eux اش, et quand on prononce ce mot avec le *dhamma*, on obtient Touch ou Tox, ou selon l'ancienne orthographe espagnole, Tux, Tox.

Il est question de cet endroit dans la Chronique d'Arib (t. II, p. 146) sous l'année 293 (906), où on lit: «Dans cette année l'armée se mit en marche contre Fihr ibn-Asad qui était dans la forteresse de Touch, située dans la province de Jaën. Elle s'en empara, et, ayant fait Fihr prisonnier, elle l'emmena à Cordoue, où l'imâm Abdallâh ordonna de le crucifier,» etc. Ibn-Haiyân, dans son catalogue de ceux qui se révoltèrent contre le sultan Abdallâh (fol. 19 r.), donne sur l'histoire de ce rebelle des particularités dont nous n'avons pas à nous occuper ici; nous observerons seulement que, dans le manuscrit, le nom de la forteresse est d'abord altéré en بتس, et que plus loin, sous l'année 293 (fol. 104 r.), il semble écrit تمش. Le géographe Râzî, qui appartient à la première moitié du Xe siècle (888—955), parle aussi de cette ville dans sa description de la province de Jaën.[1] Après avoir nommé la sierra de Tex, qui est très haute, dit-il, il ajoute: «Tex était une ville fort ancienne, et aujourd'hui on y trouve de vieux vestiges.» On voit que le traducteur a donné aux consonnes تش la voyelle *fatha*.

C'est à ma connaissance la dernière fois que Tucci

---

1) P. 39 de l'ancienne traduction espagnole, publiée dans le VIIIe volume des *Memorias de la Academia de la Historia*.

est nommé, et l'on se demande depuis bien longtemps pourquoi et à quelle époque ce nom a été remplacé par celui de Martos. Je crois que Mocaddasî nous fournit la réponse à cette question. Ce voyageur et géographe n'avait pas visité l'Espagne: mais pendant son séjour à la Mecque en 377 (987), il avait, comme il nous l'apprend lui-même (p. 223, n. i), interrogé des pèlerins espagnols, et il a consigné par écrit les notices qu'ils lui ont fournies. Elles sont un peu vagues et confuses, parfois même erronées, et l'on ne s'aperçoit que trop que l'on a affaire à un géographe qui, dans cette circonstance, n'écrivait que par ouï-dire et qui peut-être n'avait pas toujours bien compris ce qu'on lui disait; mais malgré leurs défauts, elles sont utiles et même précieuses. Mocaddasî est, si je ne me trompe, le premier qui nomme Martos, et dans ce qu'il en dit je crois distinguer les renseignements que lui ont donnés deux Espagnols. Selon l'un (p. 222, l. 9, et p. 233, l. 14), Martos est un des treize districts qui entourent Cordoue, ville dont il est éloigné de quinze milles. Selon l'autre (p. 223, l. 3, p. 235, l. 3), c'est une ville murée, située sur une montagne, de la province de Jaën.

Voici la conclusion que j'en tire: dans l'origine, Martos n'était pas le nom d'une ville, mais celui du district dans lequel se trouvait Tucci. Dans la seconde moitié du Xe siècle, les Arabes l'ont appliqué, comme ils ont fait souvent dans d'autres cas, à la ville principale, qui, dès lors, échangea son nom ancien contre celui de Martos [1].

---

1) Un de mes amis, frappé de la circonstance que la seconde syllabe dans مارتش, comme les Arabes écrivent le nom de Martos, est absolu-

Pas plus que Martos, Jaën n'a été dans l'origine le nom d'une ville, mais celui d'une province. Mocaddasi semble l'avoir su, car chez lui (p. 222, l. 2) Jaën est, comme Martos, un des treize districts qui entourent Cordoue; il avance cela comme un fait, et ce fait n'est pas infirmé par la circonstance qu'il a hasardé une mauvaise étymologie en disant que les terminaisons en *ân* ne sont propres qu'à des contrées (*ibid.* et p. 234, l. 12), car d'autres témoignages viennent à l'appui du sien. D'abord celui de Râzî (p. 39), chez qui Jaën est également une province, puisqu'il dit: «Jaën a des villes et des châteaux qui lui obéissent,» après quoi il nomme la capitale, à laquelle il ne donne pas le nom de Jaën, mais deux autres, dont nous parlerons tout à l'heure. Puis nous avons encore celui de Yâcout dans son *Mochtarik* (p. 116), qui s'exprime en ces termes: «Jaën est une grande province (*côra*) et *medîna* dans la péninsule espagnole, laquelle comprend plusieurs villes et districts. Le nom de sa capitale (*medîna*) est,» etc. Ce nom n'est pas plus Jaën que chez Râzî, et l'on voit que le premier *medîna* doit se prendre dans le sens de *province* et comme synonyme de *côra*, car autrement le passage n'aurait pas de sens. Dans l'*Akhbâr madjmoua* (p. 84, cp. p. 92) Jaën est aussi une province (*côra*).

Je ne m'occuperai pas de l'origine de son nom, car je ne la connais pas et pour plusieurs raisons je rétracte

ment identique avec leur تشش pour Tucci, me demande si ce ne serait pas un nom composé: le mâr de Tucci. L'idée est ingénieuse; mais comment expliquer ce *mâr?* A quelle langue appartient-il?

ce que j'ai dit ailleurs à ce sujet[1]. Je passe donc au nom de sa capitale.

Sous la domination romaine le nom de la ville qui s'appelle aujourd'hui Jaën était Aurgi. Les auteurs de l'antiquité n'en parlent pas, mais ce nom se trouve sur plusieurs inscriptions qu'on a trouvées à Jaën. C'était, comme il en résulte, un municipe avec le surnom de Flavium, où il y avait des thermes, dont il existait encore des vestiges au XVIe siècle, et un théâtre ou cirque[2].

Interrogeons à présent les géographes arabes !

Après le passage que j'ai déjà traduit, Yâcout continue ainsi dans son *Mochtarik*: «Le nom de sa capitale est al-Hâdhira, comme l'atteste l'auteur du *Farhat al-anfos fî akhbâr al-Andalos*[3], qui ajoute: On l'appelle aussi Auria (اوريّة).» L'éditeur n'a pas noté de variante et je me suis assuré que notre manuscrit a distinctement cette leçon. Sous al-Hâdhira Yâcout a de même (p. 118): «Nom de la capitale de la province de Jaën en Espagne, comme l'atteste al-Ançâri dans son *Farhat al-anfos*, qui ajoute: On l'appelle aussi Auria.» Point de variante et même remarque. Dans le grand *Dictionnaire géographique* du même auteur (t. I, p. 400), la quatrième lettre est un *b*; l'ordre alphabétique ne permet pas d'en douter et Yâcout l'atteste formellement. Il prononce Aureba et

1) Note 3 sur la traduction d'Edrisi, p. 248.

2) *Corpus Inscr. Lat.*, t. II, p. 452 et suiv.

3) C'est Mohammed ibn-Aiyoub al-Ançâri al-Garnâtî, connu sous le nom d'Ibn-Ghâlib, ou bien, selon Ibn-al-Khatîb (fol. 64 v.), sous celui d'Ibn-Hamâma, qui semble avoir écrit au VIe siècle de l'hégire; voyez l'index dans l'édition de Maccarî.

répète ce qu'on a déjà lu, avec cette différence qu'il dit: «Elle s'appelle *aujourd'hui* al-Hadhîra.» Ce qu'il donne sous ce dernier article (t. II, p. 186) ne nous apprend rien de plus.

Avec ce témoignage il faut comparer celui de Râzî (p. 39), qui dit: «Jaën a des villes et des châteaux qui lui obéissent, parmi lesquels est Adira, qu'on appelle aujourd'hui Erriba,» ou, comme porte un autre manuscrit, Ouriba[1]. Adira est al-Hâdhira, dont le traducteur a retranché l'article et l'aspiration, et Erriba ou Ouriba est une corruption de Aureba (اوربة); seulement le dernier est le nom ancien et le premier le nom moderne, pas *vice versa*; c'est bien sûrement une faute du traducteur.

Quant à al-Hâdhira, ce n'est autre chose qu'un nom commun qui est devenu un nom propre. Pour désigner la ville en question, on disait *hâdhira Djaiyân*, *la capitale de* (la province de) *Jaën* (p. e. chez Ibn-Haiyân, fol. 102 v.). Puis on a dit al-hâdhira tout court, *la capitale*, de même que par une autre abréviation, qui remonte au X[e] siècle[2], on a dit Jaën pour désigner la ville.

L'autre nom est plus difficile à expliquer. La leçon Aureba, confirmée par Râzî, est par contre infirmée par Mocaddasî. «Jaën, dit-il (p. 234), est à cinquante milles de Cordoue; le nom du district est Aulia (اوليّة).»

1) Ainsi, selon Argote de Molina (*Nobleza de Andaluzia*, fol. 18 r°), dans le man. qu'a possédé Moralès, pas Ouribera, comme donne M. de Gayangos.

2) Içṭakhrî, p. 41; Ibn-Haucal, p. 75.

car telle est la leçon des deux manuscrits d'après lesquels l'édition a été faite. Je soupçonne qu'il y a ici un malentendu et que Mocaddasî a pris pour le nom du district celui que l'Espagnol qu'il consultait lui donnait comme celui de sa capitale. S'il en est ainsi, l'Aulia de Mocaddasî rappelle l'Auria du *Mochtarik*, car on sait que *l* et *r*, lettres du même organe, se permutent facilement.

La question se présente maintenant si ce nom doit s'identifier avec Aurgi. Ce dernier aurait dû devenir régulièrement chez les Arabes Aurja ou Aureja, comme Astigi est devenu Istija (Ecija), et Virgi, Berja. Un petit changement donnerait cela: اورجة, dans l'écriture arabe, diffère fort peu de اورية. Dans cette supposition, ce dernier ne serait qu'une de ces erreurs que les copistes commettent souvent. Que si au contraire Auria (اورية) est la véritable leçon, on pourrait penser à une corruption de Aurgi ou Aurgia, car les noms en *i* sont souvent augmentés d'un *a* (ainsi Hispali est devenu Ichbîlia, Sevilla).

REIYA.

Les Arabes donnent à la grande province dans laquelle se trouvent Malaga et Archidona, le nom de رَيَّة, Reiya, car c'est ainsi qu'il faut prononcer d'après Yâcout. D'où vient ce nom? On a tâché de l'expliquer de différentes manières; mais ne voulant pas m'arrêter à des interprétations surannées, je rapporterai seulement l'opinion de M. de Gayangos (t. I, p. 356). Cet orien-

taliste pense que Reiya a emprunté son nom à la ville de Rei en Perse. D'après Râzi, qui était lui-même de cette ville, ajoute M. de Gayangos, un grand nombre d'habitants de Rei étaient venus s'établir dans les environs de Malaga.

Cette manière de voir soulève plusieurs objections:

1⁰ La ville de Rei s'appelle الرَّى. Pourquoi a-t-on supprimé l'article dans le nom de la province espagnole?

2⁰ Pourquoi a-t-on ajouté à رى une terminaison féminine, رِيَّة?

3⁰ Le nom relatif de الرى est الرازى, tandis que de رية on forme الرَّيِّى. D'où vient cette différence?

4⁰ Cette province serait, avec Algéziras, la seule qui eût emprunté son nom aux conquérants, tandis que toutes les autres ont conservé leurs noms latins.

5⁰ Le géographe et l'historien Râzî, dont le père était venu en Espagne pour les affaires de son commerce, ne dit nulle part qu'une colonie de Persans vint s'établir dans la Péninsule.

C'est Ibn-Haucal qui nous mettra sur la bonne voie. Ce voyageur, qui visitait l'Espagne vers le milieu du Xe siècle, n'écrit pas رية, mais ريو [1]. Il entendait donc prononcer un nom en *o*, c'est-à-dire un nom latin, et *Reiyo* ne peut guère être autre chose que *Regio* (comparez نيبون, qui s'est formé de la même manière de *Le-*

1) Cette leçon se trouve non-seulement dans le man. de Leyde, mais aussi dans celui d'Oxford.

gione). Regio doit avoir été suivi d'un adjectif, et cet adjectif, que les Arabes ont supprimé, était selon toute apparence *Malacitana*, car sur la carte du royaume visigoth dans l'atlas historique de Spruner, cette province porte le nom de *Malacitana regio*, que ce géographe doit avoir trouvé quelque part, et une circonstance qui vient à l'appui de la dérivation proposée, c'est que Reiya était seulement le nom d'une contrée, il n'y avait pas de ville de ce nom. Il est vrai que des géographes mal informés qui écrivaient en Orient, tels que Yacoubî (p. 144) et Içtakhrî (p. 42, l. 1), considèrent Reiya comme le nom d'une ville; il est vrai aussi que des compilateurs qui vivaient à une époque où cette dénomination était depuis longtemps tombée en désuétude, ont cru que Reiya était l'ancien nom de Malaga. Ibn-Khaldoun, par exemple, dit ceci (t. IV, fol. 10 r.): «Le sultan Mondzir assiégea Ibn-Hafçoun dans Bobastro et lui enleva toutes ses forteresses, parmi lesquelles se trouvait Reiya, c'est-à-dire Malaga. Aichoun, qui y commandait au nom d'Ibn-Hafçoun, fut fait prisonnier et mis à mort.» Mais il est certain qu'Ibn-Khaldoun s'est gravement trompé ici. Il aura trouvé dans l'auteur qu'il suivait: «Medîna Reiya;» mais ces mots ne signifient pas: la ville de Reiya, comme Ibn-Khaldoun l'a pensé; ils signifient: la capitale de (la province de) Reiya, c'est-à-dire Archidona. En effet, Ibn-Adhârî (t. II, p. 119, 120) atteste formellement qu'Aichoun commandait dans Archidona, et que c'est là qu'il fut fait prisonnier.

Dès le commencement de la domination musulmane, Archidona semble avoir été la capitale de Reiya. Elle

l'était du moins sous Yousof al-Fihri, le dernier gouverneur avant l'arrivée d'Abdérame Ier [1], et Ibn-al-Coutia (fol. 11 r.) dit formellement en parlant de cette époque: «Archidona était alors la capitale de Reiya. Elle l'est restée longtemps. Ibn-Haucal dit aussi: «Reiya est une province considérable et fertile, dont Archidona est la capitale (*medina*) [2]» — et ces témoignages s'accordent avec ceux d'Ibn-Haiyân (fol. 74 r.: حضرة ارشذونة) et de Râzi (p. 59); mais vers la fin du règne d'Abdérame III, ou au commencement de celui de son fils, Hacam II, Malaga reprit le rang de capitale, qu'elle avait occupé sous les Visigoths [3], par suite de l'importance que lui avait donnée sa situation favorable au commerce, car Homaidî, cité par Yâcout (t. IV, p. 397), dit: «Malaga est une ville ancienne; peu à peu, les navires et les marchands y arrivant en grand nombre, son étendue fut doublée, de sorte qu'Archidona et les autres villes de cette province devinrent comme sa campagne.» Quelques historiens arabes, tels qu'Arîb (t. II, p. 166—7), n'ont pas toujours fait attention à cette circonstance: quand ils parlent d'un temps antérieur à celui de Hacam II, ils nomment souvent Malaga au lieu d'Archidona, et en général la manière dont les anciens auteurs emploient le mot de *medina*, a donné lieu à beaucoup de confusion.

---

1) Voir mon *Histoire des musulmans d'Espagne*, t. I, p. 342.

2) ريه كورة عظيمة خصيبة ومدينتها ارجذونة. Les mêmes paroles se trouvent chez Içtakhrî (p. 42, dern. l.), qui corrige par conséquent l'erreur qu'il avait commise un peu auparavant.

3) Cp. ci-dessus, p. 49; de même chez d'autres historiens.

BOBASTRO

Situé sur le sommet d'une montagne escarpée dans la province de Reiya, Bobastro a été pendant un demi-siècle le boulevard de la nationalité espagnole contre la domination arabe; mais aujourd'hui le nom même de cette forteresse, autrefois si fameuse, est inconnu en Andalousie, et pour en fixer la position il faut combiner plusieurs témoignages.

Édrisi (p. 204 éd. de Leyde) place Bobastro au nord de Marbella. Cette indication me semble très vague, car je crois que la distance entre ces deux endroits était assez considérable. Ibn-Haiyân est plus explicite. Donnant la route que suivit un corps de troupes, il dit (fol. 91 v.) que ce corps alla de Khochîn (Gaucin)[1] à Sohail (la Fuengirola), puis à Decwén ou Decwîn (دكوين)[2] sur la rivière (Coïn sur le Rio Grande), puis à Caçar-Bonèra (Cazarabonela), puis à la rivière des Beni-Abdérame, vis-à-vis de Bobastro, puis à Archidona. Quand on suit cette route sur la carte, on se convaincra facilement que la rivière à laquelle les Arabes donnaient le nom de rivière des Beni-Abdérame, est le Guadaljorce[3], et que par conséquent Bobastro était situé près de cette rivière. D'un autre côté, Ibn-al-Coutîa (fol. 39 r.) atteste que le château de Djaudzârès était à l'ouest de Bobastro. A mon avis ce Djaudzârès, que l'auteur arabe appelle صخرة

1) Pas Gaucin, mais Ojen selon M. Simonet [*Descripcion del reino de Granada*, p. 85, et dans le mémoire que je citerai plus loin)].

2) ذكوان chez Maccarî, t. II, p. 803, et chez Ibn-Batouta, t. IV, p. 373.

3) Le Rio de las Cañas selon M. Simonet.

جوذارش (les voyelles sont données par le man.), *le rocher de Djandzârès*, est la petite ville, bâtie sur un rocher, qui porte aujourd'hui le nom d'Ardalès. La terminaison *dzârès* répond à *dalès*, car on sait que les lettres *r* et *l*, qui appartiennent au même organe, se permutent. Il est permis de supposer que la première syllabe ait été altérée par les Espagnols, à moins toutefois qu'on ne préfère de lire *Hardzârès* حَرْذَارش, au lieu de *Djandzârès* جَوذَارش, changement qui sans doute n'est pas trop téméraire. Dans ce cas *Hardzârès* répondrait parfaitement à *Hardalès*, comme les Espagnols écrivaient autrefois [1].

Les témoignages que j'ai cités me portent à croire que Bobastro se trouvait là où l'on voit aujourd'hui les ruines auxquelles les gens du pays donnent le nom d'el Castillon. Elles se trouvent sur une montagne très haute et inaccessible du côté de l'est et du sud, à un quart de lieue du Guadaljorce et à une lieue O. d'Antequera [2]. Tous les renseignements que donnent les auteurs arabes peuvent s'appliquer à cette localité: elle est au nord de Marbella et à l'est d'Ardalès; elle est aussi entre Cazarabonela et Archidona, et près du Guadaljorce. Mais ce qui m'engage surtout à identifier la résidence d'Ibn-Hafçoun avec le Castillon, c'est que je crois reconnaître dans Bobastro le nom que le Castillon portait sous la domination romaine.

Il faut voir d'abord quelle est la forme primitive du

1) Cette orthographe se trouve chez Marmol, Caro et d'autres auteurs. [Selon M. Simonet, qui approuve ma correction, les gens du pays prononcent encore ce nom avec aspiration].

2) Voyez Sanchez Sobrino, *Viage topográfico*, *apud* Lafuente Alcántara, *Hist. de Granada*, t. I, p. 318—323.

mot Bobastro et examiner à quelle langue il appartient.

Dans un document latin du Xe siècle, la vie de sainte Argentea [1], la ville est appelée *urbs Bibistrensis*. Les géographes arabes au contraire, tels que Yâcout, disent qu'il faut prononcer Bobastero, et cette orthographe se trouve aussi dans les manuscrits de Homaidî et d'Abd-al-wâhid (voyez p. 45 de mon édition). L'*e* muet, qui ne se trouve pas dans la transcription latine, a sans doute été ajouté par les Arabes afin de faciliter la prononciation et d'éviter le concours de trois consonnes; c'est un *chera*, rien de plus. Nous avons donc Bobastro ou Bibistro, et si la première forme est la plus correcte, comme je suis porté à le croire, le nom est espagnol, car la terminaison en *astro* (l'ablatif de *astrum*) ne se trouve ni en arabe ni en berbère, mais bien dans l'ancienne langue du pays, témoin le nom d'Oleastrum et quelques autres. On retrouve d'ailleurs ce nom, sous différentes formes, dans des provinces qui n'étaient pas assujetties à la domination musulmane. Ainsi il y a, comme chacun sait, un *Barbastro* en Aragon. Dans une charte de l'année 916 [2], on trouve nommé un *Castrum Vibester*, dans la province de Léon, entre Carrion et Dueñas. Un autre endroit nommé *Biriuster*, se trouvait en Castille; il en est question dans une charte de 968 [3].

Le nom est donc d'origine espagnole; mais Bobastro en est-il la forme primitive? J'en doute; la différence des voyelles dans la transcription arabe et dans la trans-

1) *Esp. sagr.*, t. X, Appendice, n° VII.

2) Publiée dans l'*Esp. sagr.*, t. XXXIV, p. 435.

3) *Apud* Berganza, t. II, Escr. 64.

cription latine, me porte à croire que le nom a subi une altération. En effet, Ibn-Adhârî écrit souvent بربشتر *Barbastro*, et cette orthographe me semble la plus ancienne, tant à cause de sa parfaite conformité avec le nom de la ville aragonaise, que parce qu'une foule d'anciens noms de lieux espagnols commençaient par la syllabe *bar* (Barbesula, Barcino, etc.). Or, les inscriptions romaines qu'on a trouvées parmi les ruines du Castillon, portent: MUNICIPIUM SING. BARB. Le nom Singili se trouve dans Pline, il n'offre donc point de difficulté; mais comment faut-il lire l'autre nom? Les archéologues n'ont su qu'en faire; ils ont lu *Barbarorum*, *Barbanorum* ou *Barbitanorum* [1], mais en avouant eux-mêmes que ce ne sont que des conjectures. Pour ma part, je crois que le municipe s'appelait: municipium Singiliense Barbastrense, et qu'on lui a donné cette dernière épithète afin de le distinguer d'un autre Singili, celui de Pline, qui, à en juger par un passage d'Ibn-Haiyân (fol. 84), se trouvait plus au nord et dans le voisinage de Priégo.

Dans cette troisième édition j'ai laissé cet article tel qu'il était dans la précédente, excepté que j'y ai ajouté trois petites notes que j'ai mises entre des crochets.

Le résultat auquel je suis arrivé a été admis par don Emilio Lafuente [2], et M. Simonet, dans un livre publié en 1860 [3], ne l'a pas désapprouvé. Plus tard cependant,

1) Voyez Florez, *Esp. sagr.*, t. XII, p. 19, et Sanchez Sobrino.

2) Dans son édition de l'*Akhbâr madjmoua*, p. 249.

3) *Descripcion del reino de Granada*, p. 84.

en 1870, ce dernier savant a inséré sur ce sujet un mémoire étendu dans une Revue espagnole, et il l'a réimprimé, avec des additions et des corrections, dans plusieurs numéros de la *Ciencia Cristiana* de 1877 et 1878, sous ce titre: *Una expedicion á las ruinas de Bobastro*. A son avis mon opinion, quoique peu éloignée de la vérité, dit-il, présente cependant des difficultés insolubles, et il veut retrouver Bobastro dans les ruines de Las Mesas de Villaverde. Je connaissais cette manière de voir avant la publication de ma 2e édition; c'était celle de don Miguel Lafuente, comme je l'avais vu par une très courte note de M. de Gayangos sur la traduction espagnole de Râzî (p. 60); je savais aussi que don Serafin E. Calderon la partageait, car il me l'avait écrit, mais sans entrer dans le détail, et je me rappelle fort bien que je l'avais adoptée moi-même avant que je me fusse laissé éblouir, comme on l'a dit avec raison, par le BARB. des inscriptions de Singili.

Ce SING. BARB. est resté une pierre d'achoppement. Dans le *Corpus Inscriptionum Latinarum* (t. II, p. 272), M. Hübner supplée *Sing(iliense) Barb(ense)*, parce qu'il y avait dans la province un endroit nommé Barba (ce qui ne prouve rien pour le second nom de Singili), et M. Fernandez Guerra, qui, dans la dissertation de M. Simonet, adopte mon explication de SING. BARB., est d'avis que toute la région montagneuse d'Antequera et d'Alora s'appelait *territorium Barbastrense*, ce qui est une hypothèse et rien de plus. Pour moi cette question épineuse a perdu beaucoup de son intérêt, car le travail de M. Simonet m'a convaincu qu'il n'y a eu qu'un seul

Singili (el Castillon) et qu'il ne faut pas l'identifier avec Bobastro.

Au reste, M. Simonet a examiné les localités les textes arabes en main; j'aime à croire qu'il l'a fait avec soin et je suis fort disposé à lui donner gain de cause, tout en observant que mon suffrage a peu de valeur, car les cartes auxquelles je me vois borné, quoique ce soient, je crois, les meilleures qui existent, sont cependant si incomplètes et si insuffisantes, que je ne puis contrôler ses raisonnements qu'en partie.

CASTRA VINARIA, CAZARABONELA.

On a déjà vu plus haut (p. 321) qu'Ibn-Haiyân nomme قصر بنيرة comme étant situé entre Coïn et le Rio de las Cañas. Il faut prononcer Caçar-bonèra. Aujourd'hui on appelle cette ancienne forteresse *Cazarabonela*, et c'est, je crois, le *Castra vinaria* de Pline. De *castra* les Arabes ont fait *caçâr*, *château*. *Vinaria* semble avoir été corrompu d'abord en Vinèra بِنَيْرَة; mais plus tard les Arabes ont prononcé ce nom d'une manière conforme au génie de leur langue, c'est-à-dire qu'ils lui ont donné la forme de leur diminutif: بُنَيْرَة *bonèra*.

Râzî (p. 60) nomme Caçar-bonèra: mais le nom est altéré dans les manuscrits. L'un d'entre eux porte *Borera* (*lisez: Bonera*) et un autre *Babera*.

BENAMEGI

Cet endroit, situé sur la grande route qui mène de Lucena à Antequera, a emprunté son nom à une tribu

berbère bien connue, celle de Meghîla. «L'armée, dit Ibn-Haiyân (fol. 83 r. et v.), passa le Genil et posa le camp parmi les Meghîla (فى المغيليين), sur les frontières du pays d'Omar ibn-Hafçoun.» Dans les anciennes chroniques espagnoles, dans celle d'Alphonse XI par exemple, on trouve encore la lettre *l* à la fin de ce nom (p. 469: Benamexil, c'est-à-dire: Beni-Meghîla). Dans la chronique de don Pedro (p. 340) le *l* est changé en *r* (*Benamexir*). Cette ville fut conquise par saint Ferdinand : mais le nom en a été altéré dans le *Chronicon S. Ferdinandi* (p. 331 Acta Sanct.), où on lit *Bennaexit*, et dans la *Crónica general* (fol. 412, col. 4), où l'on trouve *Tenexir*.

CASTILIA, ILBÎRA, ELVIRA

Ilibēri, Illiberi, Iliberri — on trouve aussi Eliberi, Elberri, etc.[1] — ancienne ville romaine, puis ville épiscopale, qui est devenue célèbre dans l'histoire ecclésiastique, parce que c'est là qu'a été tenu, vers l'année 300, le premier concile espagnol, a donné son nom à la province dont elle était le chef-lieu, car les Arabes (et peut-être les chrétiens avant eux) appliquaient parfois le nom de la ville épiscopale à tout le diocèse, ou, ce qui revient au même, à toute la province. Ainsi ils ont donné le nom de Sidona à la province où se trouvait la ville épiscopale d'Asido (Asidone). Un auteur chrétien du IXe siècle, Euloge de Cordoue, emploie aussi Eliberi comme le nom d'une province, car il dit (*Memoriale Sanctorum*, l. II, c. 13): «Quum adhuc præfatos martyres ergastula

---

1) *Esp. sagr.*, t. IV, p. 254, 256, 259, *Corpus inscript. Lat.*

haberent, ecce alii duo supervenerunt eandem quam cæteri professionem tenentes, eodemque voto hostem fidei expugnantes. Quorum unus Eliberi progenitus, ex vico qui dicitur Parapanda, monachus et eunuchus, iam senex provectæque ætatis nomine Rogellius advenit. Alter, Servio Deo vocatus, spado, adhuc iuvenis, ante paucos annos ab Orientis partibus ultra maria *in prædictam urbem* habitaturus peregrinus accessit.» Comme le hameau de Parapanda était situé au nord-ouest d'Elibéris, près d'Illora [1], il est clair que pour Euloge Elibéri est à la fois une province et une ville.

Les Arabes prononçaient le nom de cette province, dans laquelle fut établie la division de Damas, Ilbîra, Libîra (Yâcout, Mocaddasî, p. 236, l. 1), ou même (mais rarement) Balbîra (Yâcout), et plusieurs auteurs, tels qu'Içtakhrî (p. 42, l. 3, p. 44, l. 8 et 9), Yâcout (t. I, p. 348) et Cazwînî (t. II, p. 337), ne le donnent que comme celui d'une province.

Ses deux villes principales étaient, selon Yâcout, Castîlia et Grenade. Râzî, cité par Ibn-al-Khatîb [2], après avoir parlé de la province, dit: «Parmi ses villes les plus nobles est Castîlia [3], qui est la capitale (*hâdhira*) d'Ilbîra.» Dans l'ancienne traduction espagnole de cet auteur, qui, pour ainsi dire, est une mauvaise copie d'un excellent original, on trouve, comme chez Yâcout, Castîlia et

---

1) Voyez Florez, *Esp. sagr.*, t. XII, p. 217.

2) Man. G., fol. 6 v., et C.

3) Un peu indistinctement dans le man. G., de sorte qu'on pourrait lire قسطلية, mais très distinctement dans C.

Grenade nommées en premier lieu, mais le nom de Castîlia y est altéré en Cazalla ou Gazela. Dans son article sur Castîlia, Yâcout (t. IV, p. 97) indique avec la plus grande précision les consonnes et les voyelles de ce nom, celui de «la capitale de la province d'Ilbîra[1].» Chez Ibn-Haiyân (fol. 41 v.) on trouve: «Les habitants de Castila (قسطلة), laquelle est le chef-lieu d'Ilbîra,» et ailleurs (fol. 76 v.): «L'émir Abdallâh marcha vers Castîla (قسطنلة, mais lisez قسطيلة), la capitale d'Ilbîra.» Ce sont peut-être des variantes d'orthographe, mais comme le man. n'est pas du tout correct, je serais porté à lire dans ces deux endroits *Castîlia*, qui est la bonne forme.

Ordinairement les anciens auteurs, Arîb et Ibn-Haiyân[2], ne disent pas Castîlia pour indiquer cette ville, mais *hâdhira Ilbîra, la capitale d'Ilbîra*, qui semble avoir été sous les Omaiyades le nom officiel. Puis on a dit Ilbîra tout court, dont les Espagnols ont fait Elvira

Elle eut fort à souffrir de la guerre civile qui éclata après la chute des Amirides, et à partir de l'année 1010, ses habitants commencèrent à émigrer pour aller s'établir à Grenade[3], qui devint alors la capitale de la province ou plutôt du royaume fondé par les Cinhédjites. Elvira déchut de plus en plus et au XIV[e] siècle c'était simple-

---

1) Le texte وهي حاضرة نحو كورة البيرة كثيرة الاشجار متدفقة الانهار تشبه بدمشق est altéré lisez وفي حاضرة كورة البيرة وكورة البيرة كثيرة الاشجار الخ

2) Par exemple Arib, t. II, p. 168, l. 7, p. 169, l. 2, Ibn-Haiyân, fol. 81 r., 83 r.

3) Edrisi, p. 203 éd. de Leyde, Maccari, t. I, p. 95

ment un village. Le sultan de Grenade, Mohammed V, le donna en fief, dans l'année 1364, à Ibn-Khaldoun, l'auteur de la célèbre Histoire universelle [1].

Le passage le plus important sur cette ville autrefois florissante se trouve chez Ibn-al-Khatîb. En voici la traduction [2]:

«Chapitre qui traite succinctement du nom de cette ville (Grenade) et de sa position.

«On dit Garnâta et Agarnâta; l'un et l'autre est un nom étranger. C'est la capitale de la province d'Ilbîra et l'on compte entre Grenade et Ilbîra deux parasanges et deux tiers. Ilbîra est une des plus grandes provinces de l'Espagne; elle est le point central parmi celles que les musulmans ont conquises, et dans l'histoire des anciens peuples romains elle est appelée la meilleure partie de l'Espagne [3].

«(La ville d'Ilbîra) s'appelait anciennement Castîlia, et l'on sait quelle était sa renommée, dans quel état florissant elle se trouvait, quelles étaient la richesse et les ressources de ses habitants, combien elle comptait de théologiens et de savants. «A la porte de la grande

---

1) Autobiographie d'Ibn-Khaldoun, dans le *Journ. asiat.*, IVe série, t. III, p. 58.

2) Le texte dans l'Appendice, n° XXVII.

3) De même dans un passage qu'on rencontrera dans mon article sur l'expédition d'Alphonse le Batailleur; mais je n'ai pas trouvé une telle dénomination chez les auteurs classiques. Au lieu de سنام, Casiri (t. II, p. 248) a fait imprimer شام d'après la *Lamha*. C'est une faute; le man d'Oxford, Uri 809 (2), qui est mal catalogué, mais qui, comme je l'ai dit ailleurs, est un exemplaire de la *Lamha*, porte correctement سنام. Je suis redevable à M. Neubauer de quelques collations de ce man. La leçon سنام est aussi dans Ibn-Çâhibi-'ç-çalât, fol. 31 v.

mosquée d'Ilbîra, dit Abou-Merwân ibn-Haiyân, on voyait réunis cinquante mors (d'autant de chevaux), tous en argent, tant le nombre des nobles était grand dans cette ville.»

«Ce qui atteste d'ailleurs son ancienne magnificence, ce sont ses ruines et les restes de ses édifices qui sont encore debout, comme ceux de sa grande mosquée, qui ont résisté à une longue calamité et que les mains destructives du temps n'ont pas fait entièrement disparaître, de sorte qu'après un laps de temps aussi considérable ils subsistent encore. Cette mosquée a été bâtie par l'émir Mohammed, fils d'Abdérame (II), fils d'al-Hacam (Ier), l'émir des croyants, le calife de Cordoue [1], que Dieu lui soit propice, sur les fondements posés par Hanach ibn-Abdallâh aç-Çanânî le Chafiite [2], que Dieu lui soit propice! Aujourd'hui encore on lit cette inscription sur le *mihrâb* [3]: «Au nom du grand Dieu! Bâtie pour Dieu sur l'ordre de l'émir Mohammed, fils d'Abdérame, que Dieu le rende

1) Les Omaiyades avant Abdérame III ne portaient pas ces titres qui, à leur avis, n'appartenaient qu'au souverain des deux villes saintes (Ibn-Khordâdbeh, p. 80 éd. Barbier de Meynard), et se contentaient de celui d'émir; mais même d'anciens auteurs font quelquefois l'anachronisme que fait ici Ibn-al-Khatîb: ainsi Ibn-Haiyân, cité par Maccarî, t. I, p. 629, l. 4, dit *cinq califes* pour désigner les cinq premiers émirs omaiyades, et au commencement du 3e volume de son *Moctabis*, que nous possédons encore et qui contient le règne d'Abdallâh, il appelle ce prince le septième calife.

2) Ce célèbre *tâbii* (disciple des compagnons de Mahomet), un des saints de l'islamisme, a aussi jeté les fondements de la grande mosquée de Saragosse (Homaidî, fol. 86 r; Maccarî, t. II, p. 4). D'après Ibn-Bachcowâl (*apud* Maccarî, *ibid.*), il avait déterminé la *kibla* de la mosquée d'Ilbîra comme de celle de Cordoue; c'est un point auquel on attache une grande importance.

3) La niche qui indique la direction de la Mecque (*kibla*) et où se place l'imâm.

honoré, dans l'espoir d'obtenir sa grande récompense et afin de procurer à ses sujets un temple spacieux. Achevée par le secours de Dieu sous la direction d'Abdallâh, fils d'Abdallâh, gouverneur de la province d'Ilbira, en Dzou-cada de l'année 250» (décembre 864).

«Le temps n'a point cessé d'épouvanter les habitants de cette ville et ses maisons sont tombées de plus en plus en décadence, tandis que les guerres civiles parmi les musulmans la désolaient en différents endroits, jusqu'à ce qu'elle fût entièrement ruinée et abandonnée par ses habitants. Tout ce qui est sur la poudre retourne en poudre [1]!

«Les habitants émigrèrent pendant la guerre civile excitée par les Berbères en 400 de l'hégire (1009—1010) et dans les années suivantes, pour aller chercher un refuge à Grenade, qui devint alors la capitale du pays [2].»

A présent nous devons examiner où se trouvait la ville en question.

Selon Yâcout (t. III, p. 788), on compte quatre parasanges (trois lieues) entre Grenade et Ilbîra. Je crois que c'est une erreur; cette distance est trop forte. Ibn-Batouta (t. IV, p. 373) nomme «la montagne d'al-Ocâb,

1) Cp. la Genèse, ch. III, vs. 19.

2) M. Simonet (*Descripcion del reino de Granada*, p. 30) a inféré de ce passage que c'est Ibn-Haiyân qui a visité la mosquée ruinée et copié l'inscription; mais cet auteur ne parle que des cinquante mors d'argent: le reste de la tirade est d'Ibn-al-Khatîb. Ce n'est pas là le style d'Ibn-Haiyân ni sa manière, et un auteur qui vivait à l'époque de l'émigration (Ibn-Haiyân avait vingt-trois ans en 400) n'aurait pas parlé ainsi, car la ville ne peut pas avoir été ruinée à un tel point peu de temps après; il fallait pour cela l'action lente des siècles, et les termes du texte donnent clairement à entendre que c'était elle qui avait détruit la ville.

qui est à la distance d'environ huit milles (deux lieues) de Grenade et dans le voisinage de la ville ruinée d'Ilbîra [1]. » Ibn-al-Khatîb, à ce qu'il semble, était à même d'être très précis: vivant à Grenade, il n'avait à faire qu'une petite excursion pour se rendre à Ilbîra, et il y a été en effet. Dans son *Ihâta*, il donne, comme on l'a vu, $1^2/_3$ parasanges (deux lieues); mais dans un autre de ses nombreux ouvrages, intitulé *al-Lamha al-badrîya*, on lit: environ $1^1/_3$ parasange (une lieue) [2], ce qui s'accorderait avec le témoignage de Yâcout, si, comme nous avons déjà dû le faire à une autre occasion, on changeait ses parasanges en milles. La *Lamha* a été écrite après l'*Ihâta*, car l'auteur y renvoie à ce dernier livre ceux qui voudraient connaître plus de particularités sur le pays de Grenade [3]. Il semble donc avoir voulu corriger tacitement un renseignement inexact qu'il avait donné auparavant dans un autre ouvrage. Il fournit encore une autre indication. Dans sa liste des villages du territoire grenadin [4], il nomme conjointement قرية الطرف وقرية البيرة, « le village d'at-Tarf et celui d'Ilbîra, » et dans la bulle de l'érection de l'archevêché de Grenade après la conquête de cette ville par Ferdinand et Isabelle, Elvira est nommée aussi comme une annexe de la paroisse d'Atarfe. Le nom d'Elvira s'est conservé jusqu'à nos jours dans celui d'un *pago* (certain espace de terres, spécialement de vignes) près d'Atarfe et dans celui des *puits d'Elvira* [5]. Atarfe se trouve

1) La bonne leçon s'est égarée parmi les variantes.

2) *Apud* Casiri, t. II, p. 248; de même dans le man. d'Oxford.

3) *Ibid.*, t. II, p. 255.

4) Man. G., fol. 13 v., et C.

5) Simonet, *Descr. del reino de Granada*, p. 278 2e édit. Il est singulier

selon le *Dictionnaire géographique* de Madoz a 1¼ lieue, ou à 1½ selon M. Simonet, N.-O. de Grenade, ce qui s'accorde assez bien avec la distance indiquée par Ibn-al-Khatib dans sa *Lamha*, et aussi avec celle que nomme Ibn-Batouta, qui, comme on l'a vu, ne détermine que l'intervalle entre Grenade et une montagne qui était près d'Ilbîra, mais un peu plus loin. Il y a encore une circonstance qui n'a pas été remarquée, mais qui mérite bien de l'être; c'est que le nom de Castilia s'est conservé jusqu'aujourd'hui: sur le territoire d'Atarfe une ferme ou métairie s'appelle encore Castilla [1].

En résumé le résultat obtenu est celui-ci: la ville qui sous le règne des Omaiyades était la capitale de la province, se trouvait près d'Atarfe, à environ 1¼ lieue N.-O. de Grenade; elle était riche et florissante, mais à partir de l'année 1010 sa décadence commença, et ses habitants s'étant transportés à Grenade, elle tomba peu à peu en ruines. Au XIVe siècle ces ruines, encore considérables, furent visitées par Ibn-al-Khatib. Le nom d'Elvira et celui de Castilia se sont conservés jusqu'à nos jours.

Ce résultat me semble certain; mais il ne faut pas aller plus loin et ne pas en conclure que cette ville occupait l'emplacement de l'ancienne Iliberi. Plusieurs savants ont émis cette opinion et autrefois je l'ai partagée; mais de même qu'elle a été répudiée par un savant archéo-

---

qu'on trouve encore sur la grande carte de l'Espagne, publiée à Paris en 1823 par le ministère de la guerre, Elvira indiquée comme une ville sur la route de Grenade à Pinos Puente.

1) Madoz, article *Atarfe*: «En él (el termino) se encuentra la caseria llamada de Castilla.»

logue, M. Hübner, qui était dans le même cas, je la répudie à mon tour. Dans les faits que j'ai exposés, il n'y a rien qui autoriserait une telle conclusion, bien au contraire. Le vrai nom de la ville était Castilia, pas Iliberi; on l'a appelée *hâdhira Ilbîra*, parce qu'on avait étendu le nom d'Ilbîra à toute la province, puis par abréviation Ilbîra; mais cette dernière dénomination est tronquée et inexacte.

Est-ce à dire que Castilia n'était pas une ville romaine? Nullement, elle doit l'avoir été, car les Arabes n'en bâtissaient guère, et en 1840 le hasard a fait découvrir près d'Atarfe un grand cimetière romain, un très ancien aqueduc et d'autres vestiges d'une ville[1]. Le nom de Castilia me semble aussi très ancien. Il ne faut pas le mettre en rapport avec *castellum*, car la forme s'y oppose, et les Arabes, toutes les fois qu'ils ont à rendre *castello*, écrivent قسطلة *castella*, ce qui est régulier. Je crois que c'est plutôt un nom ibérique composé, formé de *Cast*, terme dont j'ignore la signification mais qu'on retrouve dans Castulo, et de *ili*, qui signifie *ville* et qu'on rencontre dans beaucoup de noms ibériques, soit au commencement, comme dans Iliberri (*ville neuve*), Ilipa, Ilipula, Iliturgi, soit à la fin, comme dans Singili, Sacili. La terminaison *a* est latine.

ILIBERI, GRENADE.

On a trouvé dans la partie haute de Grenade, spécialement dans l'Alcazaba et l'Albaicin, des murailles et

---

1) Voir don Miguel Lafuente, *Historia de Granada*, t. I, p. 363 et suiv.

d'autres constructions romaines, une statue de l'impératrice Sabinia Tranquillina, épouse de l'empereur Gordien III († 244), et plusieurs inscriptions latines, dont une dizaine est du conseil municipal d'Iliberi, Ordo Municipii Florentini Iliberitani, ou porte le nom de magistrats de ce municipe[1]. Elles ont été le sujet d'une grande dispute parmi les antiquaires. Les uns (et autrefois cette opinion était aussi la mienne) ont affirmé que ces pierres ont été apportées à Grenade au XIe siècle, alors que les habitants de la ville dont il a été question dans l'article qui précède, vinrent s'y établir. Dans cette supposition ils y bâtirent de nouvelles demeures avec les pierres qu'ils tiraient de la ville abandonnée, et parmi lesquelles se trouvaient celles qui ont les inscriptions. D'autres, au contraire, ont insisté sur la circonstance qu'elles ont été trouvées dans cette partie de la ville qui est la plus ancienne, et ils ont remarqué qu'elles sont trop grandes et qu'en partie elles ont été trouvées à une profondeur trop considérable, pour qu'elles puissent avoir été apportées du dehors.

Pour ma part j'avoue que depuis que je me suis prononcé pour la dernière fois sur cette question dans le Journal asiatique allemand — et il y a dix-huit ans de cela — je me suis convaincu de plus en plus qu'Iliberi est réellement Grenade, ce qui implique que les pierres en question appartiennent à cette ville. Je ne veux pas appuyer sur la circonstance que l'autre, celle dont j'ai parlé, ne s'appelait Ilbîra que par une sorte de cata-

1) *Corpus Inscript. Latin.*, t. II, p. 288 et suiv.

chrèse et que son vrai nom était Castilia, car Iliberi, à quelque endroit qu'on la place, a changé de nom, mais il y a d'autres circonstances qui méritent d'être prises en considération.

1° Les géographes arabes, tels que Râzî, Yâcout et Cazwînî, s'accordent à dire que Grenade est une ville fort ancienne, et même la plus ancienne de la province [1]. Cela étant, il y a quelque apparence qu'elle se trouve nommée chez les auteurs romains et dans les inscriptions; or on y rencontre Iliberi, mais pas Castilia.

2° Il faut demander quelle était la capitale au moment de la conquête arabe. Ce devait être, comme partout, la ville épiscopale, Iliberi. Or les Arabes attestent que la capitale était alors Grenade. Le plus ancien témoignage que nous possédons à cet égard est celui d'Ibn-al-Coutia. Il ne se trouve pas dans l'ouvrage de cet auteur que nous possédons, mais dans un autre que cite Ibn-al-Khatib [2]. Les autres historiens le confirment [3]. Il faut en conclure qu'Iliberi et Grenade sont la même ville. Dans les premiers temps de la domination musulmane, Grenade conserva son rang, car lorsque, dans l'année 138 (756), le gouverneur Yousof al-Fihri eut été battu

1) Râzî, p. 37. «el castillo de Granada — et este es la mas antigua villa que en termino de Elvira ha;» exactement de même chez Yâcout, t. III, p. 788; Cazwînî, t. II, p. 367.

2) Man. G, fol. 7 r., et C. Publiant ce passage d'après la *Lamha*, Casiri (t. II, p. 252) a fait imprimer: medîna Ilbîra wa-Garnâta. Je crains que ce ne soit un changement arbitraire de Casiri, une soi-disant correction, car le man. d'Oxford porte: Garnâta medîna Ilbîra, «Grenade, la capitale d'Ilbîra,» comme dans l'*Ihâta*, et c'est la bonne leçon.

3) *Akhbâr madjmoua*, ci-dessus, p. 46, 49; Ibn-Adhârî, t. II, p. 13; Ibn-al-Athîr, t. IV, p. 446; Maccarî, t. I, p. 164, 166, 174.

par le prétendant omaiyade Abdérame, il se jeta, dit un chroniqueur[1], dans la capitale (*medîna*) de la province d'Ilbîra, et il est certain par d'autres témoignages[2] que la ville où il chercha un refuge était Grenade.

3° L'évêque qui dans les écrits des chrétiens du Midi s'appelle constamment *episcopus Eliberitanus*, doit avoir résidé à Grenade, car on lit que vers l'année 1116 *l'évêque de Grenade* se trouvait momentanément à la cour de la reine de Castille Urraque[3]. Même conclusion, et je pense avec Florez et d'autres que la ville d'Eliberi nommée par Euloge est Grenade.

Le changement de nom n'a pas été expliqué et probablement il ne le sera jamais, faute de documents. En aucun temps les Arabes ne semblent avoir connu Iliberi que sous le nom de Grenade. Ils disent unanimement que c'est un mot espagnol et qu'il signifie le fruit qu'on appelle *grenade*. Je crois qu'ils ont raison: l'ablatif *granato* devait devenir chez eux *garnâta*, parce que le concours de deux consonnes répugnait à leur oreille et qu'ils changeaient régulièrement la terminaison *o* en *a*. Mais pourquoi les chrétiens ont-ils donné le nom de *granato* à Iliberi? A cause de sa beauté, dit un géographe arabe[4]; peut-être a-t-il voulu donner à entendre que, vue d'en haut, elle ressemblait à une grenade ouverte, qui, en effet, donne l'idée d'une ville avec des maisons

1) Ibn-al-Athîr, t. V, p. 378.
2) Ibn-al-Coutîa, fol. 12 v.; Ibn-Adhârî, t. II, p. 50.
3) *Historia Compostellana*, dans l'*Esp. sagr.*, t. XX, p. 225
4) Yâcout, t. III, p. 788.

rouges, des rues et des places[1]. En tout cas il me semble que Grenade n'a été qu'un surnom populaire.

Ce qui est moins difficile, c'est de trouver le motif qui a porté les Arabes à placer ailleurs le chef-lieu de la province. On a déjà pu remarquer dans les articles qui précèdent deux exemples de leur aversion pour les anciennes capitales: à Asido ils ont préféré Calsana, à Malaga, Archidona, et c'était dans la nature des choses: ces capitales étaient en même temps les villes épiscopales, celles où les chrétiens étaient nombreux, puissants et animés de zèle pour leur religion. Pour les Arabes le séjour dans de telles villes n'était nullement attrayant et souvent dangereux. Ils en firent l'épreuve dans d'autres cités, auxquelles ils avaient laissé leur ancien rang, par exemple à Tolède, qui était en révolte perpétuelle. Ils aimaient donc mieux établir le siége de leur administration dans des villes moins considérables, mais en même temps moins périlleuses. Pour ne pas le laisser à Iliberi ou Grenade, ils avaient encore un autre motif: ce n'était pas seulement la ville épiscopale, c'était aussi *la ville des juifs*, comme on l'appelait[2], car à l'époque de la conquête les musulmans y avaient trouvé quantité de juifs qui leur avaient prêté leur concours et auxquels ils en avaient confié la garde

---

1) George Bruin, *Civitates Orbis Terrarum* (Cologne, 1572), t. I, dit ceci: Ego vero urbem Granatam dictam fuisse arbitror a malo punico, quod et granatum vocatur, similitudine. Nam ut malum punicum granosum est, et acinis, hoc est granis densissimis, refertum, sic et urbs Granata densissimas domus et dehiscentis granati similitudinem habet.

2) Râzi, p. 37; le même dans Casiri, t. II, p. 105, n. 2: «Grenade des juifs».

lorsqu'ils allèrent poursuivre leur marche triomphante[1]. Or ils acceptaient bien l'assistance des juifs exaspérés contre leurs oppresseurs visigoths, car, peu nombreux eux-mêmes, ils en avaient grandement besoin; mais ils ne les aimaient pas néanmoins et ne se souciaient pas plus d'habiter une *ville juive* qu'une ville chrétienne. Dans la suite, lorsque les musulmans eurent pris pied à Grenade, tout changea de face: pendant le terrible massacre de 1066, ils égorgèrent quatre mille juifs; environ soixante ans après, ils déportèrent en Afrique une foule de chrétiens, et le reste fut exterminé moins de quarante ans plus tard.

LE GENIL.

Le Singilis de Pline[2], chez Idace, qui termina sa chronique en 469, Singilo[3], est nommé par les Arabes Cingîl, Singil[4], Chingil et enfin Chinnîl[5], d'où vient la forme espagnole Xenil ou Genil. On sait que cette rivière sort de la Sierra Nevada, passe à Grenade, Loja, Ecija, et se jette dans le Guadalquivir près de Palma, et comme d'un autre côté personne n'ignore que Séville est située sur ce dernier fleuve, on a le droit d'être

1) Voir ci-dessus, p. 49.

2) Ainsi dans le man. de Leyde; Singulis dans les éditions est une faute; voir *Corpus Inscr. Lat.*, t. II, p. 272.

3) „Ad Singilonem Bæticæ fluvium," dans l'*Esp. sagr.*, t. IV, p. 361.

4) Yâcout, t. III, p. 162, dit à tort que la première syllabe doit se prononcer avec un *fatha*.

5) La mesure des vers chez Maccarî, t. I, p. 649, l. 2, p. 650, vs. 2, indique qu'il faut prononcer ainsi. Les voyelles de l'éditeur ont été corrigées par M. Fleischer dans les *Beiträge* etc., p. 213, 214.

surpris quand on trouve Séville indiquée par le nom de *la ville du Cingîl* dans la chronique rimée qu'Ibn-Abd-rabbihi a insérée dans son *Kitâb al-icd.* Sous l'année 300 (912—3), après avoir parlé de la première campagne d'Abdérame III, cet auteur continue ainsi [1]:

« Ensuite la ville du Cingîl [2] se soumit au glaive tranchant et fourbi. Lorsque le général de l'émir, dont la fortune et la victoire accompagnaient la bannière, l'eut attaquée, elle se rendit, elle qui auparavant était si rebelle, et Ahmed ibn-Maslama la quitta. »

Il parle de Séville, à cet égard il ne peut y avoir de doute, car Arîb [3] raconte dans sa chronique: « Dans le mois de Moharram 301 (août 913), le seigneur de Séville, Abdérame ibn-Ibrâhîm ibn-Haddjâdj, mourut dans cette ville, et les habitants lui donnèrent Ahmed ibn-Maslama pour successeur. » Il ajoute qu'Abdérame III envoya alors contre Séville un général qu'il nomme, qu'ensuite il lui en adjoignit un autre et qu'enfin la ville se rendit.

Le nom de *la ville du Cingîl* est d'autant plus étrange, qu'Ibn-Abd-rabbihi écrivait à Cordoue, de sorte qu'il avait chaque jour le Guadalquivir sous les yeux. Heureusement un curieux passage d'Ibn-al-Khatîb nous donne le mot de l'énigme. Voici comment il s'exprime [4]: « Le Chingil traverse la Vega de Grenade, et, grossi sans cesse par le superflu des eaux d'irrigation ainsi que par

1) T. II, p. 365 éd. de Boulac

2) مدينة الصنجيل.

3) T. II, p. 169, cp. Ibn-Adhârî, t. II, p. 133.

4) Dans sa *Lamha*, *apud* Casiri, t. II, p. 249.

d'autres rivières qui s'y jettent, il passe à Séville où c'est un grand Nil.» Dans ce système le Guadalquivir est donc un affluent du Genil, au lieu que les anciens et les modernes, de même que la généralité des Arabes, disent que le Genil se jette dans le Guadalquivir. Sans doute personne ne voudra le défendre, mais ce qui pour nous est l'important, c'est que le nom de *ville du Genil* donné à Séville est expliqué.

SUR L'ANCIEN NOM DU DARRO

Le Darro s'appelait anciennement Colzom (قلزم). Dans son article sur ce nom, Yâcout [1], après avoir parlé de la mer de Colzom, c'est-à-dire de la mer de Clysma (la mer Rouge), ajoute ceci: «Al-Colzom est aussi la rivière de Grenade en Espagne; anciennement on l'appelait ainsi; aujourd'hui on la nomme Hadârro.» Et dans son article sur Grenade [2] il s'exprime en ces termes: «Grenade est traversée par la rivière qui s'appelait autrefois Colzom [3], aujourd'hui Hadârro. On y recueille des grains d'or pur et elle met en mouvement beaucoup de moulins dans l'intérieur de la cité. Au moyen d'un grand canal on a conduit une partie de ses

1) T. IV, p. 161, et dans son *Mochtarik*, p. 356.

2) T. III, p. 788.

3) La leçon قلمم dans le texte est un changement de l'éditeur, qu'il a rétracté dans ses Corrections (t. V, p. 337), en disant qu'il s'est laissé tromper par Cazwînî et que les man. donnent la bonne leçon قلزم. Juynboll, dans son édition du *Marâcid* (t. II, p. 398), dont les man. ont aussi la leçon véritable قلزم, est tombé dans la même erreur et par le même motif.

eaux par une moitié de la ville, et ce canal alimente les bains, les réservoirs et un grand nombre des hôtels des grands. Grenade a encore une autre rivière, le Singil (Genil): de celle-ci dérive un autre conduit qui traverse l'autre moitié de la ville et plusieurs de ses faubourgs. »

L'orthographe du mot est certaine, le premier passage de Yâcout ne permet pas d'en douter; mais elle a été altérée et dans Cazwînî (t. II, p. 367) on trouve قلوم, ce qui peut se prononcer Calom ou Colom. « Grenade, dit-il, est traversée par le Calom, et cette rivière jouit d'une grande renommée, parce qu'on recueille[1] dans son sable des grains d'or pur. » Dans l'ancienne traduction espagnole de Râzi (p. 37), la faute est au fond la même, seulement elle est encore plus grave. On y trouve: « Grenade est traversée par une rivière qui portait (autrefois) le nom de Salom et qui s'appelle à présent .... Elle prend sa source dans une montagne de la province d'Elbira, appelée Dayna. Cette rivière, dans laquelle on recueille des grains d'or fin, se jette dans une autre [le Genil], laquelle prend sa source dans les montagnes de la neige [dans la Sierra Nevada]. » Le nom que j'ai laissé en blanc est Guadaxenil, mais c'est une grossière erreur du traducteur, car Râzî, comme on a pu le voir par le passage de Yâcout, ne parle pas du Genil, mais du Darro, qui est réellement aurifère. Dayna (variante Daraan) semble devoir être Raihân, car on lit dans le

1) Dans l'édition de M. Wüstenfeld, il faut lire يلتقط au lieu de يلفظ. La même faute se trouve dans l'édition du *Marâcid*.

Râzî de Marmol: «Au milieu de Grenade coule la rivière de Salon, qui prend sa source dans la montagne des myrtes, et dans le sable de laquelle on trouve des grains d'or fin. Avec elle se réunit une rivière plus considérable, qu'on appelle Singilo [le Genil] et qui vient des montagnes de la neige.»

Ce Salom ou Salon est قلوم; seulement les copistes de la traduction de Râzî se sont trompés en lisant ce mot avec un *c* cédille, et c'est de ce *c* cédille qu'est venu l's [1].

MARACENA.

Maracena, en arabe مرسنة, se trouve nommé, comme on le verra plus loin, dans le récit de l'expédition d'Alphonse le Batailleur. Cet endroit est situé près d'Albolote et il appartient aujourd'hui au Partido Judicial de Grenade. Il ne faut pas le confondre avec un autre qui est situé dans le même district, à savoir قبسنة, aujourd'hui Caparacena, dont il est question dans l'article d'Ibn-al-Khatîb sur Sauwâr (man. E.), où on lit que le quatrième aïeul de ce chef «s'établit dans la bourgade de Carabasena, qui se trouve dans le district d'Albalât (Albolote) et qui appartient au territoire de Grenade.»
نزل بقرية قبسنة من اقليم البلاط من قرى غرناطة

1) En parlant du nom que le Monachil portait au XIVe et au XVe siècle, Müller (*Die letzten Zeiten von Granada*, p. 148—9) aurait dû laisser de côté l'ancien nom du Darro, qui, dans ce temps-là, ne s'employait plus depuis des siècles, et qui n'a rien à voir avec celui du Monachil.

ALHENDIN.

Cet endroit qui se trouve au sud de Grenade, près du Dilar, a emprunté son nom à une tribu arabe qui s'y était établie, celle de Hamdân ou Hendîn, comme on prononçait en Espagne; voyez Maccarî, t. I, p. 167. Ibn-Çâhibi-'ç-çalât (man d'Oxford, fol. 29 r.) parle aussi de قرية الهمْدان, près du دُلّر Dollar, comme porte le manuscrit.

LE SENED DE GUADIX ET LE SENED DE SÉVILLE.

Le mot arabe *sened* désigne: *la pente d'un des côtés d'une chaîne de montagnes*, comme dans cette phrase d'Arîb (t. II, p. 192): «Il coupa les arbres fruitiers qui se trouvaient encore sur le versant de la montagne (فى اسند الجبل) de Bobastro,» et souvent on donnait ce nom à des districts situés sur un versant. Ainsi le versant septentrional de la Sierra Nevada, au sud de Guadix, s'appelait le Sened de Guadix. Maccarî (t. I, p. 95; cp. t. II, p. 811, l. 2) parle de ce district; il en est aussi question dans Ibn-Batouta (t. IV, p. 392), dans la chronique qui traite des derniers temps du royaume de Grenade[1] et dans la *Relacion de los fechos de Don Miguel Lucas* (publiée dans le *Memorial Histórico*, t. VIII), où l'on trouve (p. 83): «Chevauchant toute la nuit, il arriva, au delà des deux grandes villes qu'on appelle Baza et Guadix, à certains endroits qui se trouvent au

1) Dans Müller, *Die letzten Zeiten von Granada*, p. 42, l. 10.

pied d'une Sierra nommée el Cenet.» Dans son article sur Ahmed ibn-Abdalaziz le Caisite, Ibn-al-Khatîb (tom. II) dit que ce personnage était originaire «d'Aryanteira dans le Sened de Guadix,» من أَرْيَنْتِيرَة[1] من سند وادي آش. Dans cet Aryanteira je crois reconnaître la ville qui porte aujourd'hui le nom de Lanteyra, et qui, comme on le verra tout à l'heure, se trouvait réellement dans le Sened.

Conquis par les Castillans, ce district devint un marquisat, et Marmol (*Rebelion*, fol. 93 r. et v.) en parle en ces termes: «Sous le nom de marquisat du Zenete on entend le versant septentrional de la Sierra Nevada. Au midi il confine avec les Taäs (districts) d'Uxixar et d'Andarax, qui se trouvent dans les Alpuxarres, et partout ailleurs il confine avec le district de Guadix. Il contient neuf endroits, à savoir: Dolar, Ferreyra, Guenjar (*lisez* Gueneja, comme on trouve dans la *Historia de Don Juan de Austria*, par Vander Hammen y Leon, Madrid, 1627, fol. 36 r.; aujourd'hui on écrit Huéneja), al Deyre (la *Relacion de los fechos de Don Miguel Lucas*, *loco laud.*, nomme aussi cet endroit parmi ceux du Sened; mais au lieu de *Aldeysa*, il faut y lire *Aldeyra*; cet endroit existe encore), Lanteyra, Xeriz, Alcaçar, Alquif et la Calahorra.»

A en juger par les méprises dans lesquelles sont tombés plusieurs savants espagnols quand ils ont rencontré cette dénomination dans les auteurs arabes — un d'entre eux a cru que c'était un village qu'il appelle Sinda

---

1) Ces voyelles sont dans le manuscrit.

ou Serida; un autre a cru y reconnaître le village de Zújar; un troisième enfin a traduit as-Sened par *une montagne*. — à en juger par ces méprises, disons-nous, on serait porté à croire que le nom de Sened est aujourd'hui tout à fait inconnu en Andalousie. Cependant il n'en est pas ainsi: encore de nos jours on parle dans ce pays du «marquesado del Cenet [1].»

Il y avait encore un autre Sened, celui de Séville, qu'Ibn-Haiyân (fol. 53 r.) place à quinze milles (quatre lieues environ) de distance de cette cité. Il se trouvait, selon toute apparence, entre Séville et Niébla.

---

1. Voyez Madoz, *Diccion. geogr.*, t. VI, p. 208.

SUR

L'EXPEDITION D'ALPHONSE LE BATAILLEUR

CONTRE

L'ANDALOUSIE.

Vers la fin du XIe siècle, lorsque l'Andalousie eut échangé ses princes indigènes contre un monarque africain, qui était venu en allié et qui avait fini par s'imposer pour maître, il s'opéra dans ce pays une brusque et funeste révolution. La civilisation céda la place à la barbarie, l'intelligence, à la superstition, la tolérance, au fanatisme. Le pays gémissait sous le régime écrasant du clergé et de la soldatesque; au lieu des savantes et spirituelles discussions dans les académies, des profonds discours des philosophes et des chants harmonieux des poètes, on n'entendait plus que la voix monotone des prêtres et le bruit des sabres qui traînaient sur le pavé.

Mais si la situation des Andalous musulmans était déplorable à cette époque, celle des Andalous chrétiens l'était bien plus encore. Avec eux les marabouts africains ne gardaient aucune mesure. La tolérance dont jusque-là on avait usé pour les chrétiens, leur semblait criminelle et impie. Les églises étaient à leurs yeux l'opprobre de la Péninsule, et ils insistèrent auprès du

monarque sur la nécessité de les détruire. Presque aussi bigot qu'eux, le monarque ne céda que trop facilement à leurs désirs. Que firent-ils encore? Il est impossible de le dire; les écrivains musulmans gardent le silence à ce sujet et parmi les chrétiens andalous il n'y avait pas d'écrivains; mais il n'est pas à présumer que les faquis se soient arrêtés à mi-chemin; leur haine contre les chrétiens était trop forte pour qu'ils ne les aient pas vexés et persécutés de toutes les manières.

Pendant de longues années, les chrétiens souffrirent en silence. Enfin, vers l'année 1125, la mesure étant comble, ils supplièrent le roi d'Aragon, Alphonse le Batailleur, qui remplissait alors l'Espagne du bruit de sa renommée, de venir les délivrer du joug insupportable qui pesait sur eux. Alphonse répondit à leur appel et marcha vers l'Andalousie.

L'expédition d'Alphonse, qui fut, pour ainsi dire, le contre-pied de celle qu'Almanzor avait faite, plus d'un siècle auparavant, contre Saint-Jacques-de-Compostelle, a été racontée par deux chroniqueurs chrétiens, Orderic Vital [1] et l'auteur d'une ancienne chronique aragonaise aujourd'hui perdue, mais dont Zurita a fait usage [2]. Il faut compléter leurs récits au moyen de ceux de deux historiens arabes, Ibn-al-Khatîb et l'auteur anonyme de l'ouvrage qui porte le titre de *al-Holal al-mauchia*. Le récit du *Holal* a été traduit par Conde, et quoique sa traduction ne soit pas exempte de fautes, elle est cepen-

1) *Hist. eccles.*, l. XIII, t. V, p. 12 et suiv. éd. Le Prevost.
2) *Anales de Aragon*, t. I, fol. 47 r.

dant beaucoup meilleure que ses traductions ne le sont d'ordinaire. Malheureusement tous les noms de lieux y sont défigurés à un tel point qu'il est impossible de les reconnaître, et je ne m'étonne pas qu'un savant allemand ait exprimé le vœu que cette expédition fût traitée dans un mémoire spécial, où l'on devrait s'attacher surtout à fixer la position des localités. Voulant tâcher de satisfaire à ce désir, je donnerai ici une traduction du récit d'Ibn-al-Khatib et de celui de l'auteur du *Holal*, que j'ai fondus en un seul [1], ce qui n'était pas difficile puisqu'ils ont suivi l'un et l'autre un troisième auteur, à savoir Ibn-aç-Çairafî de Grenade, qui a écrit, vers le milieu du XII[e] siècle, une histoire des Almoravides sous ce titre: الانوار الجلية في اخبار الدولة المرابطية. Le récit qu'on va lire est donc à proprement parler celui d'un historien contemporain.

«Briève et succincte relation de ce qui s'est passé dans cette province entre les musulmans et leurs alliés chrétiens.

«L'auteur dit: Quand les musulmans se furent établis dans cette noble province, et que l'émir Abou-'l-Khattâr y eut assigné des demeures aux tribus arabes de la Syrie, en leur donnant la troisième partie des produits des terres des alliés [2], ces tribus s'y fixèrent au milieu des chrétiens qui cultivaient la terre et habitaient les

1) On trouvera le texte dans l'Appendice, n° XXVIII.

2) C'est-à-dire, des chrétiens.

villages sous des chefs de leur religion. Ces chefs étaient des hommes expérimentés, intelligents, traitables, et qui savaient ce que chacun de leurs coreligionnaires avait à payer pour sa capitation. Le dernier, qui s'appelait Ibn-al-Callâs, était fort renommé, et il jouissait d'une grande considération auprès des gouverneurs de la province.

» Ces chrétiens avaient une célèbre église à deux portées de trait de la ville, vis-à-vis de la porte d'Elvira. Elle avait été bâtie par un grand seigneur de leur religion, qu'un certain prince avait mis à la tête d'une nombreuse armée de Roum, et elle était unique par la beauté de sa construction et de ses ornements [1]; mais l'émir Yousof ibn-Téchoufin, cédant à l'ardent désir des faquis, qui avaient donné un fetfa dans ce sens, ordonna de la détruire. Ibn-aç-Çairafî dit à ce sujet: — Les Grenadins allèrent la détruire le lundi, dernier jour de Djomâdâ II de l'année 492 (23 mai 1099). Elle fut démolie de fond en comble, et chacun emporta quelque chose de ses débris et de ce qui servait au culte. — Encore de nos jours on connaît l'endroit où se trouvait

1) Dans les fondements de Sainte-Marie de l'Alhambra on a trouvé une longue inscription latine, gravée sur un marbre blanc, qu'on a placée au XVIe siècle dans la façade méridionale de cette église, et qui a été publiée plusieurs fois. L'ouvrage de M. Hubner, intitulé *Inscriptiones Hispaniae Christianae*, en donne un fac-simile (p. 33). On y lit qu'avant et après l'an 600 (les dates sont indiquées, mais dans la première un li manque), un certain seigneur goth, dont le nom est défectueux (on lit encore Gudilin et l'on soupçonne que c'est Gudiliuva) a fait bâtir à ses frais et par ses serfs trois églises dédiées à autant de saints, dont une dans un endroit nommé Nativola. Il se peut que l'église dont parle l'auteur arabe soit une de celles-là et que ce seigneur goth ait commandé une expédition contre les Impériaux, qui, à l'époque dont il s'agit, possédaient encore une grande partie du midi de l'Espagne.

ce temple, et la muraille qui en subsiste encore, montre qu'il a été très solide. Une partie du terrain qu'il occupait autrefois, est à présent le cimetière bien connu de Sahl ibn-Mâlic [1].

«Sous le règne des Almoravides, lorsque les armes du roi Ibn-Rademiro, l'ennemi de Dieu, étaient encore victorieuses — l'Éternel, comme on sait, anéantit plus tard sa puissance dans la bataille de Fraga [2] — les alliés chrétiens de cette province conçurent l'espoir d'assouvir leur rancune et de s'ériger en maîtres du pays. S'adressant donc à Ibn-Rademiro, ils lui envoyèrent lettres sur lettres et messagers sur messagers, pour le prier de s'apprêter et pour l'exciter à venir à Grenade; puis, voyant qu'il hésitait, ils lui firent présenter un registre qui contenait les noms de douze mille de leurs meilleurs guerriers et sur lequel ils n'avaient inscrit aucun vieillard ni aucun adolescent. Ils l'informèrent aussi qu'en outre des personnes qu'ils avaient nommées et qu'ils connaissaient parce qu'elles demeuraient dans leur voisinage, il y en avait beaucoup d'autres qu'ils n'avaient pu découvrir parce qu'elles demeuraient à une grande distance, mais qui se montreraient aussitôt que le roi se ferait voir. De cette façon ils lui inspirèrent le désir de tenter l'entreprise, et ils tâchèrent aussi d'exciter sa cupidité en lui décrivant toutes les ex-

1) Sahl ibn-Mâlic était un célèbre prédicateur, qui mourut en 1241. Aujourd'hui encore on sait à Grenade que la Plaza del Triumfo a été un cimetière musulman: voyez Gimenez-Serrano, *Manual del artista y del viagero en Granada*, p. 286.

2) La bataille de Fraga se livra en 1134.

cellentes choses qu'on trouve à Grenade et qui en font le plus beau pays du monde. Ils lui parlèrent de sa grande Véga, de ses productions, de son froment, de son orge, de son lin, de son abondance en soie, en vignes, en oliviers, en fruits de tout genre, en sources et en rivières, de la forte position de sa capitale, de la douceur de ses paysans, de la politesse de ses citadins, de la beauté de ses coteaux et collines; ils ajoutèrent que cette province bénie, une fois conquise, serait pour lui un point de départ pour en conquérir d'autres, et que, comme on lisait dans ses histoires, celle-ci avait été nommée par les rois la meilleure partie de l'Espagne [1]. Bref, ils visèrent si bien au but qu'ils l'atteignirent. Le roi rassembla des troupes d'élite et se mit en marche, accompagné de quatre mille chevaliers aragonais [2], lesquels étaient suivis par leurs gens d'armes et qui tous avaient juré sur l'Évangile de ne pas s'abandonner l'un l'autre. Le roi partit donc de Saragosse au commencement de Chabân de l'année 519 (au commencement de septembre 1125), en cachant son but. Il passa près de Valence, où il y avait une garnison almoravide commandée par le chaikh Abou-Mohammed ibn-Bedr ibn-Wareâ, et pendant qu'il attaquait cette ville, un grand nombre de chrétiens alliés vinrent à lui, soit pour grossir son armée, soit pour lui servir de guides, soit enfin pour lui indiquer ce qu'il devait faire afin de nuire aux musulmans

1) Cp. ci-dessus, p. 330, n. 3

2) La chronique dont Zurita s'est servi, nomme parmi ces guerriers Gaston, vicomte de Béarn, Pierre, évêque de Saragosse, et Étienne, évêque d'Huesca.

et de réussir dans son entreprise. Ensuite il arriva près d'Alcira, qu'il attaqua pendant plusieurs jours consécutifs; mais il perdit beaucoup de monde et ne remporta aucun avantage. De là il se rendit vers Dénia, qu'il attaqua la nuit de la fête de la rupture du jeûne (31 octobre), et il parcourut tout l'Est de journée en journée et d'étape en étape, en faisant des razzias dans chaque district qui se trouvait sur son passage. Ayant traversé le défilé de Xativa, il vint à Murcie, puis à Véra[1], puis à Almanzora[2]; ensuite il alla vers Purchéna et resta huit jours sur les bords de la rivière de Tíjola[3]. De là il se rendit à Baza, et voyant que cette ville était située dans une plaine et que la plupart de ses quartiers n'avaient pas de murailles, il voulut s'en emparer; mais Dieu ne l'aida pas. Le vendredi au commencement de Dzou-cada (4 décembre), il se rendit à Guadix, et il attaqua cette ville du côté du cimetière jusqu'au lundi (7 décembre). Le mardi (8 décembre) il partit vers le Sened[4], où il dressa des embuscades. Le mercredi (9 décembre) il quitta le Sened, s'établit dans le hameau de Ghayéna [aujourd'hui Graéna], et attaqua la ville (de Guadix) du côté de l'ouest. Puis, ayant campé dans le hameau qui porte le nom d'Alcazar[5], il attaqua de nouveau la ville, mais sans

---

1) Non loin de la mer.

2) Il ne s'agit pas ici de la rivière, mais de l'endroit qui porte ce nom. Si l'auteur avait voulu parler de la rivière, il aurait dit Wâdî-Almanzora, comme Ibn-al-Khatîb écrit fol. 129 r.

3) Tíjola se trouve entre Purchéna et Seron. La rivière dont il est question ici, porte aujourd'hui un autre nom.

4) Voyez sur ce district, qui comprenait les montagnes septentrionales de la Sierra Nevada, ce que j'ai dit plus haut, p. 345.

5) Marmol nomme cet endroit parmi ceux du Sened de Guadix; voyez

remporter aucun avantage. Il resta près d'un mois dans les environs de Guadix.

«L'auteur du livre intitulé *al-anwâr al-djalîya* s'exprime en ces termes: Sur ces entrefaites, l'on avait découvert le complot formé par les chrétiens alliés de Grenade, et l'on s'était aperçu que le roi avait été appelé par eux. Le gouverneur de l'Espagne, Abou-'t-Tâhir Temîm ibn-Yousof, qui résidait à Grenade, voulut alors les jeter en prison; mais force lui fut de renoncer à ce dessein. Les chrétiens profitèrent des circonstances pour se glisser, en suivant des routes différentes, dans le camp du roi, tandis que les troupes musulmanes marchaient de toute part vers le gouverneur, et que son frère, le commandeur des musulmans, lui envoyait de l'Afrique une grande armée. De cette manière les armées formaient, pour ainsi dire, un cercle autour de Grenade.

«Étant parti de Guadix, Ibn-Rademire s'établit dans le village de Dedjma [aujourd'hui Diezma]. Le jour de la fête du sacrifice [10 Dzou-'l-hiddja = 7 janvier 1126], les Grenadins, armés de pied en cap, firent la prière de la peur[1], et le lendemain, un peu après midi, ils distinguèrent les tentes des Roumi à an-Nîbal[2], à l'est de la

plus haut, p. 316. D'après la chronique de Zurita, Alphonse célébra la fête de la nativité de Notre-Seigneur à Alcaraz, au pied d'une montagne; mais notre texte démontre qu'au lieu d'*Alcaraz* il faut lire *Alcazar*.

1) C'est la prière ordinaire, mais abrégée.

2) Les man. donnent an-Nîl, mais je crois avec le savant Alcantara qu'il s'agit de Nîbar, village qui se trouve à une lieue E. de Grenade. Ibn-al-Khatîb en parle dans un autre endroit (fol. 17 r.), et les man. portent النبيل, ce que l'on peut changer facilement en النبل. La permutation du *l* et du *r* est fréquente.

ville. On se combattit quelque temps à deux parasanges de Grenade; la populace avait déja quitté la ville et les autres habitants se pressaient dans les rues.

Au moment où il arriva près de Grenade, Ibn-Rademiro comptait cinquante mille hommes sous ses bannières. Le jour de la fête du sacrifice (7 janvier) il s'était établi sur les bords du Fardès; de là il s'était rendu à . . . . . [1], et de là au hameau d'an-Nîbal près de Grenade, où il resta pendant plus de dix jours; mais comme il pleuvait beaucoup et qu'il gèlait aussi souvent, il ne put pas envoyer des troupes dans les environs, et ce furent les chrétiens alliés qui lui fournirent des vivres.

«Voyant qu'il ne réussirait pas à prendre la ville, il décampa le 26 Dzou-'l-hiddja de l'année 519 (23 janvier 1126), après avoir réprimandé ceux qui l'avaient appelé et surtout leur chef, Ibn-al-Callâs; mais ces personnes s'excusèrent en disant qu'il était lui-même la cause du mauvais succès de l'expédition, puisque, par ses lenteurs et ses fréquentes haltes, il avait donné aux troupes musulmanes le temps d'arriver, et ils ajoutèrent qu'ils lui avaient tout sacrifié, n'ayant pas de pardon à attendre des musulmans [2].

«De Maracena [3] le roi se rendit à Pinos [4]. Le lende-

1) Ce nom est douteux. Notre man. du *Holal* porte اضروقة ou peut-être المروقة, et celui de M. de Gayangos المزرقة.

2) D'après Orderic Vital, environ dix mille Mozarabes demandèrent à Alphonse la permission de l'accompagner et de s'établir en Aragon avec leurs familles. Le roi leur accorda leur demande.

3) Près d'Albolote; voyez plus haut, p. 344.

4) Pinos Puente.

main il arriva à as-Sicca [1], dans le district de Cala-Yahçob (Alcala la Real), puis à Luque, puis à Baéna, puis à Écija, puis à Cabra, puis à Lucéna, tandis que les troupes musulmanes marchaient sur ses traces. S'étant arrêté quelques jours à Cabra, il se rendit à Polei [2], toujours suivi par les troupes musulmanes, qui, de temps en temps, l'attaquaient avec succès. Enfin lui et l'émir Abou-'t-Tâhir firent halte tous les deux à Arnisol [3] près de Lucéna. Les musulmans attaquèrent l'ennemi au lever de l'aurore et lui enlevèrent un grand nombre de tentes. Vers midi, Ibn-Rademiro revêtit son armure, et rangeant ses hommes en bataille, il en forma quatre divisions dont chacune avait une bannière. Alors les chrétiens attaquèrent les musulmans, et comme ceux-ci, au lieu de se tenir sur leurs gardes, s'étaient dispersés ou retirés dans le camp (ce qui était une faute grave), les desseins de Dieu s'accomplirent et les musulmans essuyèrent une honteuse déroute. La nuit venue, leur émir ordonna de transporter sa tente, qui se trouvait dans un bas-fond, vers une hauteur; mais cet ordre ayant éveillé des soupçons, tout

---

1) Cet endroit m'est inconnu.

2) Aujourd'hui Aguilar, voyez plus haut, p. 307. A Polei, Alphonse se trouvait très près de Cordoue, et selon la chronique de Zurita, il mit le siége devant cette dernière ville.

3) L'ancienne chronique aragonaise dont Zurita a fait usage, nomme cet endroit *Arinçol*, mais la manière dont les Arabes écrivent ce nom (ارنيسول), démontre qu'il faut lire *Arniçol* à la place d'*Arinçol*. Ibn-al-Wazzân, comme on le verra plus loin, écrit ارنيسول, c'est-à-dire *Arnisol* (ce n'est qu'une différence de dialecte; on sait que l'espagnol change fréquemment l'o en ue), et la même forme se trouve aussi dans les *Annales Toledanos*, où il faut lire *Arnisol* au lieu d'*Arnisal*. Aujourd'hui on dit *[illegible]*; c'est un *despoblado* (endroit inhabité) à trois lieues de Lucéna.

alla de mal en pis, et chacun chercha son salut dans la fuite. L'ennemi craignit d'abord d'entrer dans le camp; il ne le fit qu'à une heure assez avancée de la nuit et alors il le pilla [1].

Le lendemain Ibn-Rademiro marcha vers la côte et traversa la province de l'*iclim* [2] et des Alpuxarres, où les habitants ne s'attendaient à rien de semblable. Un chaikh de cette partie du pays assure que lorsque le roi passa par les vallées de la rivière de Salobreña [3], qui sont étroitement resserrées entre des rochers fort escarpés, il dit dans sa langue à un de ses principaux chevaliers: «Quel tombeau, si quelqu'un jetait d'en haut du sable sur nous!» Puis il prit à droite, et, arrivé à Velez [4] près de la mer, il y fit construire un petit vaisseau et se fit pêcher du poisson dont il mangea. Était-ce un vœu qu'il avait fait et qu'il accomplissait, ou bien le faisait-il seulement afin qu'on en parlât dans la suite? Je l'ignore. Puis, reprenant la route de Grenade, il alla

---

1) La bataille d'Arnisol se livra, comme on le verra plus loin par un passage d'un autre auteur arabe, le 9 mars 1126. Orderic Vital dit «Remotas quoque regiones usque ad Cordubam peragravit, et in illis *sex hebdomadibus* cum exercitu deguit.» En disant *six semaines*, cet auteur semble avoir voulu parler du séjour d'Alphonse dans le voisinage immédiat de Cordoue, de son séjour dans la Campiña, province dont dépendaient Cordoue, Baéna, Écija et Lucéna (voyez Édrisi, p. 174 éd. de Leyde), et si telle a été sa pensée, son calcul est exact.

2) Si l'on consulte les cartes et que l'on compare Édrisi (p. 174), on se convaincra facilement que l'*iclim* (on sait que ce mot est dérivé de *clima*) était la province qui portait anciennement le nom de Regio (comparez plus haut, p. 317 et suiv.).

3) De Motril, dit le *Holal*, ce qui revient au même. Cette rivière porte aujourd'hui le nom de Guadalfeo et de Rio de Motril. Salobreña se trouve à l'ouest, et Motril à l'est de cette rivière.

4) Velez-Malaga.

camper dans le village de Dilar, à trois parasanges S. de la ville. Deux jours après, il se rendit au village de Hemdén (Alhendin)[1], et tandis qu'il se trouvait là, les musulmans lui livrèrent plusieurs combats sanglants. Les Grenadins avaient une prédiction sur les événements qui devaient s'accomplir un jour dans cet endroit. Cette plaine, dit Ibn-aç-Çairafî, se trouve indiquée dans quelques livres de divination par une lettre qui signifie des orphelins et des veuves, et ce jour-là cette prédiction semblait devoir s'accomplir; mais Dieu protégea les Grenadins.

«Deux jours plus tard, Ibn-Rademiro se transporta dans la Véga, qu'il remplit de ses troupes; mais la cavalerie musulmane l'ayant forcé de l'évacuer, il s'établit près de la source de . . . .[2], entouré de nos troupes. Il se tenait toujours prêt à combattre et manœuvrait avec tant de prudence qu'il était impossible de le surprendre.

«Passant par les districts nommés al-Barâdjila, il arriva d'abord à Alicun[3], puis à Guadix; mais sur ces entrefaites, plusieurs de ses meilleurs soldats avaient perdu la vie. Continuant sa marche vers l'est, il passa près de Murcie et de Xativa, toujours suivi et souvent attaqué par les troupes musulmanes; en outre, la peste s'était mise dans son armée. Enfin il revint dans sa patrie, où il se vanta d'avoir mis les musulmans en déroute, d'avoir parcouru leur pays d'un bout à l'autre, et d'avoir fait beaucoup de prisonniers et de butin. Cependant il

---

1) Voyez plus haut, p. 345.

2) Ce nom est incertain. Sur les sources près de Grenade on peut consulter Marmol, *Rebelion de los Moriscos*, Lib. I, cap. 10.

3) Alicun de Ortega, dans le Partido Judicial de Guadix.

n'avait pris aucune ville murée, qu'elle fût grande ou petite; il avait seulement détruit dans les campagnes des maisons que leurs habitants avaient abandonnées à son approche, tandis que sa propre armée avait éprouvé des pertes immenses sans avoir combattu; presque tous ses guerriers avaient péri[1]. En allant et en revenant, il avait passé un an et trois mois sur le territoire musulman.

«Lorsque les musulmans se furent aperçus, par suite de ce qui s'était passé, de la trahison de leurs voisins, les alliés, ils furent aussi inquiets qu'irrités, et pendant qu'ils prenaient toutes sortes de précautions, le cadi Abou-'l-Walîd ibn-Rochd[2] crut faire une œuvre méritoire en se chargeant de se rendre en Afrique. Il alla donc à Maroc, où il exposa à l'émir Alî ibn-Yousof ibn-Téchoufin quel était l'état des choses en Espagne. Il lui raconta par quelles tribulations les musulmans de ce pays avaient passé par suite du crime des chrétiens alliés qui avaient appelé les Roum, et il dit que ces chrétiens avaient par là rompu le traité et qu'ils avaient perdu le droit d'être protégés. Puis il donna un fetfa selon lequel les coupables, au cas où l'on voudrait leur appliquer la peine la moins grave, devaient être exilés de leur pays. Son avis fut adopté, et il parut dans ce sens un édit de l'émir. Dans le mois de Ramadhân de cette année (septembre—octobre 1126), beaucoup de chrétiens furent donc trans-

1) Orderic Vital confirme jusqu'à un certain point cette assertion, quand il dit: Arragones enim, ut remeaverunt, totam regionem bonis omnibus spoliatam invenerunt, nimiâque penuriâ et fame, antequam propries lares contigissent, vehementer aporiati sunt.

2) Le grand-père du célèbre Averroès.

portés en Afrique[1]. Les uns, repoussés partout, périrent en route, les autres se dispersèrent de tous côtés[2]. Cependant plusieurs chrétiens restèrent à Grenade, et grâce à la protection que leur accordaient certains princes, ils redevinrent riches et opulents; mais dans l'année 557 (1162) il se livra une bataille dans laquelle ils furent exterminés presque tous. Il n'en reste aujourd'hui qu'une petite troupe, laquelle est accoutumée depuis longtemps au mépris et à l'humiliation. Dieu veuille donner à la fin le triomphe à ses serviteurs!»

Grâce à la bonté de mon savant ami M. Amari, je puis joindre à ce long et curieux récit quelques passages qui sont surtout intéressants pour la chronologie et qui se trouvent dans l'appendice des Consultations d'Ibn-Rochd, recueillies par Ibn-al-Wazzân[3], un de ses disciples[4]. Dans cet appendice, Ibn-al-Wazzân explique

1) Le *Holal* ajoute qu'on établit les déportés dans les environs de Salé et de Miquenes.

2) Comparez Orderic Vital, qui s'exprime en ces termes: Porro Cordubenses aliique Sarracenorum populi valde irati sunt, ut Muceravios cum familiis et rebus suis discessisse viderunt (cp. supra, p. 356, n. 2). Quapropter communi decreto contra residuos insurrexerunt, rebus omnibus eos crudeliter expoliaverunt, verberibus et vinculis multisque iniuriis graviter vexaverunt. Multos eorum horrendis suppliciis interemerunt, et omnes alios in Africam ultra fretum Athlanticum relegaverunt, exilioque truci, pro Christianorum odio, quibus magna pars eorum comitata fuerat, condemnaverunt.

3) Abou-'l-Hasan Mohammed ibn-abî-'l-Hosain ibn-Rabî'an ibn-Yahyâ, connu sous le nom d'Ibn-al-Wazzân. Dans l'édition précédente j'avais écrit Ibn-al-Warrân sur l'autorité de M. Amari et de M. Renan, mais un tel nom n'existe pas. M. Simonet a trouvé Ibn-al-Wazzân dans un man. d'Ibn-al-Abbâr et cette leçon est la véritable.

4) Man. de la Bibl. nation., suppl. ar., n° 398. M. Renan a fait mention de ce man. dans son beau livre sur Averroès, p. 12 de la 2e édit.

pourquoi Ibn-Rochd a interrompu ses leçons, et voici ce qu'il dit à ce sujet[1]:

« Le cadi Abou-'l-Walîd se mit à expliquer le *Kitâb at-tahcîl* au commencement de Moharram de l'année 518 (février 1124); mais il interrompit ses leçons dans le mois de Ramadhân 519 (octobre 1125), à cause de l'invasion très alarmante que le roi Ibn-Rademiro fit alors dans le pays musulman. — —

« Préoccupé par l'invasion du roi chrétien, il ne donna pas de leçons jusqu'au moment où ce roi, après avoir combattu les musulmans à Arnisuel près de Cordoue, le mercredi 13 Çafar de l'année 520 (9 mars 1126), retourna sur ses pas. Alors le cadi Abou-'l-Walîd pria le Tout-Puissant de bénir le voyage qu'il voulait faire en Mauritanie, afin d'aller expliquer à l'émir des musulmans, le défenseur de la foi, Alî ibn-Yousof ibn-Téchoufîn (que Dieu lui accorde un règne long et glorieux!), quel était l'état des choses dans la Péninsule; et quand il eut fait ses préparatifs de départ au commencement de Rebî Ier de l'année susdite, je lui demandai dans la matinée du lundi 2e jour[2] de ce mois (29 mars) etc. — —

« Il partit pour la Mauritanie dans la matinée du lendemain, mardi (30 mars). Il fut accueilli de la manière la plus honorable par l'émir des musulmans, et il resta auprès de lui, entouré d'hommages, jusqu'à ce qu'il lui eût expliqué, dans un grand nombre de conférences, les motifs qui l'avaient engagé à se rendre à la cour. L'émir

---

1) Voyez le texte dans l'Appendice, n° XXIX.

2) Il faudrait: 3e. Ces différences d'un jour sont très fréquentes.

ajouta foi à ses rapports et promit de prendre les mesures exigées par les circonstances. Ensuite le cadi revint à Cordoue dans la matinée du mercredi 22 [1] Djomâdâ Ier de l'année susdite (16 juin), et il raconta aux musulmans que leur émir l'avait comblé d'égards et de témoignages de bienveillance, ce dont chacun se réjouit. »

Ibn-al-Wazzân ajoute que le cadi reprit ses leçons, à la prière de ses disciples, au commencement de Djomâdâ II (vers la fin de juin), qu'il les continua jusqu'au samedi 23 [2] Djomâdâ II (17 juillet), qu'il tomba alors malade, et qu'il mourut dans la nuit du dimanche, 11 Dzou-'l-cada de l'année 520 (28 novembre 1126).

---

1) Il faudrait: 23

2) Il faudrait: 24.

SUR CE QUI SE PASSA A GRENADE EN 1162.

Dans l'article qui précède on a vu que, d'après le témoignage d'Ibn-al-Khatib, il se livra en 1162 une bataille dans laquelle les chrétiens qui restaient encore à Grenade furent exterminés presque tous. Les événements de cette année sont encore peu connus: l'auteur du *Cartâs*[1] et Ibn-Khaldoun[2] en parlent fort brièvement; le récit d'Ibn-al-Athîr[3] est moins laconique, mais il n'a pas été traduit, et comme je possède une autre relation fort ample, due à un contemporain, remplie de détails curieux et dont on ne connaît jusqu'à présent qu'un résumé inexact (quelques lignes seulement), publié dans un ouvrage de luxe[4], j'ose croire que le lecteur ne sera pas fâché d'en trouves ici la traduction. Avant de la donner, quelques remarques sur l'époque dont il s'agit sont nécessaires.

C'était le temps après la chute des Almoravides et deux partis se disputaient la possession de l'Andalousie:

1) P. 127 éd. Tornberg.

2) *Histoire des Berbères*, t. I, p. 317 du texte, t. II, p. 195 de la traduction de M. de Slane.

3) T. XI, p. 186—7.

4) *Plans, elevations, etc., of the Alhambra*, avec un texte par M. de Gayangos (Londres, 1842), t. I, p. 4.

celui des Berbères africains, des Almohades, qui se considéraient comme les légitimes héritiers de la dynastie qu'ils avaient détrônée, et le parti andalous ou national, qui tâchait encore de maintenir l'indépendance du pays.

Le chef de ce dernier était alors — nous joignons sa généalogie à son nom — Abou-Abdallâh Mohammed ibn-Sad ibn-Mohammed ibn-Ahmed ibn-Mardanîch, roi de Murcie, de Valence et de tout le sud-est de l'Espagne. C'était une de ces figures caractéristiques et difficiles à classer, que le contact de plusieurs nationalités et de différentes religions produisait parfois dans la Péninsule. A quelle nation appartenait-il? Il se prétendait Arabe; mais selon les uns il se disait issu de la tribu de Djodzâm, et selon d'autres, de celle de Todjîb. Il y a dans cela du louche: chez les véritables Arabes, si entichés de leur noblesse, il n'y avait jamais de l'incertitude, de l'hésitation sur une question aussi importante. Joignez-y que le nom de son trisaïeul n'est nullement arabe, mais espagnol: Mardanîch ou Mardenéch est évidemment Martinez (fils de Martin), Martinizi dans des documents latins du XIIe siècle [1]. Tout porte donc à croire qu'il était d'extraction espagnole et chrétienne; que son bisaïeul se fit musulman, et que sa famille, comme tant d'autres qui étaient dans le même cas, tâchait de se rattacher à la noblesse arabe. Dans ses actions, toutefois, il ne démentait pas son origine, bien au contraire: il aimait à se vêtir comme les chrétiens, ses voisins,

1) Par exemple dans l'*Historia Compostellana*, p. 536

portait les mêmes armes qu'eux, équipait ses chevaux de la même manière et se plaisait à parler leur langue. Ses soldats étaient pour la plupart des Castillans, des Navarrais, des Catalans; il faisait bâtir pour eux des demeures et aussi bon nombre de cabarets, au grand scandale des musulmans rigides; il se les attachait par ses largesses, et pour être en état de le faire, il écrasait ses sujets d'impôts. Il récompensa même un de ses meilleurs chevaliers navarrais, Pedro Ruiz d'Azagra, en lui donnant la ville de Santa-Maria d'Albarracin avec son territoire, que ce chevalier fit ériger en évêché[1]. Sa politique constante fut de s'allier étroitement aux princes chrétiens; il avait acheté la protection du roi d'Aragon[2], de celui de Castille et du comte de Barcelone[3] en s'engageant à leur payer un tribut; ensemble ces deux derniers recevaient annuellement de lui la somme énorme de cinquante mille mithcâls. A vrai dire, il n'était que leur vassal[4] et un chroniqueur anglo-normand de cette époque ne s'écarte pas trop de la vérité quand il dit que c'était le roi de Castille qui régnait à Murcie et à Valence[5]. Pour les chrétiens il ne portait pas le nom de Mohammed, qui sonnait mal à leurs oreilles, mais celui de Lope, qui était espagnol; ils l'ap-

---

1) Zurita, *Anales de Aragon*, t. I, fol. 77 v.

2) Zurita, fol. 77 r.

3) Cp. l'épitaphe de Raymond-Berenger IV († 1162) dans l'*Esp. sagr.*, t. XLIII, p. 466.

4) Lucas de Tuy (p. 104) le compte parmi les vassaux du roi de Castille.

5) Robert du Mont-Saint-Michel, dans les *Rerum Germanicarum Scriptores* ed. Pistorius et Struvius, t. I, p. 932.

pelaient constamment: le roi Lope, le roi don Lope[1]. Dans tous les princes de la chrétienté il voyait des alliés, des amis, des frères: il envoyait des présents magnifiques en or, en soie, en chevaux, en chameaux, au roi d'Angleterre Henri II, et en recevait de lui à son tour[2]. Enfin sa réputation parmi les ennemis de sa religion était telle, qu'un siècle après sa mort, par une exception bien rare, un pape l'appela: le roi Lope de glorieuse mémoire[3].

Sous bien des rapports il méritait cet éloge. C'était un homme d'une grande sagacité, et selon les circonstances, il savait pardonner noblement ou punir sévèrement. Doué d'une force prodigieuse et excellent cavalier, il était d'une bravoure à toute épreuve; dans les batailles il payait de sa personne et exposait sa vie, au point qu'on devait lui rappeler qu'un général en chef a d'autres devoirs qu'un simple soldat[4]. Ses officiers appréciaient encore en lui d'autres qualités. Le lundi et le jeudi il les conviait, ainsi que ses grands dignitaires, à un repas dans une salle de son palais. Pour les amuser, il faisait chanter et danser de belles jeunes filles, tandis que le vin coulait à grands flots, et parfois il distribuait parmi eux l'argenterie qui avait servi pour le festin. Comment s'étonner après cela qu'un prince si

1) Rodrigue de Tolède, *Hist. Arab.*, c. 18: Vir prudentia praeditus, liberalis, strenuus et benignus, qui Mahomet Abenlupi et Rex Lupus fuit dictus.

2) Robert du Mont-Saint-Michel, p. 898, sous l'année 1163.

3) Bulle d'Alexandre IV, de l'année 1258, dans Villanueva, *Viage literario*, t. III, p. 235.

4) Maccarî, t. II, p. 141—2.

généreux fut l'idole de ses guerriers? Mais en même temps — et c'est ce qui fait tache dans sa vie — sa lubricité était insatiable, et si le pape Alexandre IV avait eu connaissance de ce que l'on racontait à ce propos, il y aurait peut-être regardé à deux fois avant de l'appeler *claræ memoriæ Lupus rex* [1].

Son lieutenant, qui était en même temps son beau-père et son vassal, le seigneur de Jaën, d'Ubeda et de Baeza, villes qu'Ibn-Mardanich lui avait données, était un homme qui rappelle le souvenir des redoutables et farouches capitaines des grandes compagnies qui désolèrent la France vers le milieu du XIVe siècle. Il était comme son maître d'extraction espagnole et ne s'en cachait point. Il s'appelait Ibrâhim, fils d'Ahmed, fils de Mofridj, fils de Hémochco, et on ne le désignait que sous le nom d'Ibn-Hémochco. Hémochco était un sobriquet qu'on avait donné à son bisaïeul, un chrétien qui servait dans l'armée des Beni-Houd, rois de Saragosse, parce qu'il avait perdu une de ses oreilles, de sorte que les Espagnols, quand ils le voyaient pendant la bataille, criaient: *He mochico*, c'est-à-dire, *voici le petit mocho* [2]! Ce sobriquet était devenu, comme cela est ar-

---

1) Ibn-al-Khatîb, man. G.: « Cubabat cum multis puellis sub unâ stragulâ; » le man. B. précise davantage le nombre: « cum ducentis circiter puellis. » — Le long article que cet auteur a consacré à ce roi, man. G., fol. 185 v. et suiv., en abrégé dans B., est ce que nous possédons sur lui de plus important.

2) C'est ainsi qu'Ibn-al-Khatîb explique le surnom de همشك ou هَمُشك. ها, dit-il, a en castillan à peu près le même sens qu'en arabe et signifie ترى; c'est donc l'interjection castillane *he*, *voici*. Quant à

rivé souvent, le surnom de la famille. Hémocheo ou son fils, car c'est un point contesté, se laissa convertir à l'islamisme par les Beni-Houd, de sorte que notre Ibn-Hémocheo fut élevé dans cette religion. Mais il n'y paraissait guère. Ses aventures avaient été nombreuses; il avait servi sous plusieurs princes, quelque temps aussi sous le roi de Castille, et peut-être se donnait-il alors pour chrétien: mais quelle que fût en apparence sa religion, c'était tout un. Il était capitaine et rien de plus; l'un des meilleurs de son époque, mais en même temps un monstre de cruauté: il aimait à brûler vifs ses prisonniers, à les précipiter du haut des montagnes ou des tours, à les attacher aux branches de deux arbres, rapprochées les unes des autres, qu'il laissait aller ensuite, de sorte que chacune d'elles emportait une partie du corps. Les vrais fidèles croyaient qu'il marchait tout droit à l'enfer et après sa mort il apparut en songe à un dévot pour lui dire qu'en effet il souffrait sur les charbons ardents des douleurs atroces [1].

Que si, même aux yeux de l'histoire impartiale, de tels hommes ne pouvaient pas être comptés parmi les

---

همشك, ajoute-t-il, il signifie *celui qui a les oreilles coupées*. C'est le castillan *mocho* avec la terminaison diminutive *ico*, car au moyen âge, comme le montrent beaucoup de mots castillans qui ont passé dans l'arabe, on faisait un usage immodéré des diminutifs, et *mocho* se dit d'un taureau, etc., à qui on a coupé les cornes, ou qui n'en a point. On le dérive du latin *mutilus* (comme *cochino* de *catulus*), et le verbe est *mochar*, dans le sens de *mutiler*, *tronquer*.

1) Ibn-al-Khatîb, man. G., fol. 64 r. et suiv., et man. C. Sur un autre membre de cette famille, nommé Abdallâh ibn-Hémocheo, qui servait dans l'armée du sultan almoravide Alî, on peut voir le *Holal*, man. 24, fol. 48 v.

bons musulmans, quelle aversion, quelle horreur ne devaient-ils pas inspirer aux Almohades, à ces Berbères ignorants et animés du plus ardent fanatisme? Pour eux c'étaient des apostats, des mécréants de la pire espèce; la guerre qu'ils leur faisaient était une guerre de religion, une guerre sainte, et chaque fois qu'ils leur avaient enlevé une ville, ils n'avaient rien de plus pressé que d'y laver les mosquées souillées par ces misérables [1].

Les chrétiens et les juifs de l'Andalousie considéraient au contraire les soldats d'Ibn-Mardanich d'un autre œil et ils avaient pour cela de bonnes raisons. Leur sort, déjà bien malheureux sous les Almoravides, était devenu sous les Almohades tout à fait intolérable [2]. L'ombre même de la tolérance avait disparu: le calife Abd-al-moumin, aussitôt après la prise de Maroc (1146), leur avait annoncé qu'il ne souffrirait dans ses États que des musulmans, que par conséquent leurs églises et leurs synagogues seraient démolies, et qu'ils avaient le choix entre l'islamisme ou la mort: tout au plus leur permit-il de s'expatrier. Beaucoup d'entre eux le firent; d'autres

---

1) Ibn-Çâhibi-'ç-çalât, fol. 25 r., raconte qu'il fut témoin d'un tel lavage pratiqué dans la grande mosquée de Carmona. Le jour viendrait où les Almohades seraient considérés à leur tour comme des infidèles qui avaient pollué les mosquées: lorsqu'au XIIIe siècle Ibn-Houd eut levé contre eux l'étendard de la révolte, "omnes Mezquitas præsentiâ Almohadum iudicans inquinatas, aspersione aquæ fecit a suis sacerdotibus expiari" (Rodrigue de Tolède, l. IX, c. 13).

2) Voir pour ce qui suit ici: Munk dans le *Journ. asiat.*, IIIe série, t. XIV, p. 38 et suiv.; *Chronica Adefonsi Imper.* (*Esp. sagr.*, t. XXI), c. 101.

moururent en martyrs et les Almohades se hâtèrent de s'approprier leurs maisons, leurs richesses et jusqu'à leurs femmes; d'autres encore (et parmi les juifs c'était le plus grand nombre), tout en restant fidèles en secret à la foi de leurs ancêtres, se résignèrent à pratiquer extérieurement l'islamisme, à se rendre de temps à autre dans les mosquées et même à faire lire le Coran à leurs enfants. Grâce à ces concessions, ils conservèrent leurs biens; mais leur position était fausse; le gouvernement, qui savait fort bien que c'étaient des faux frères, les tenait à l'écart et ne leur permettait pas de se confondre avec les vrais croyants par des mariages ou sous d'autres rapports, de sorte que ces malheureux parias devaient appeler de tous leurs vœux l'heure qui les délivrerait du joug insupportable qui pesait sur eux. Dans les soldats d'Ibn-Mardanich ils voyaient leurs libérateurs et ils étaient prêts à les seconder de toutes leurs forces, comme nous le verrons dans le récit que le contemporain Ibn-Çâhibi-'ç-çalât a donné dans son Histoire des Almohades.

Cet auteur, quoique sans doute bien informé, n'est cependant point impartial. Séville, où il demeurait, avait été la première parmi les cités andalouses à se déclarer pour les Almohades, et notre historien avait été un des députés qui allèrent rendre l'hommage au calife Abd-al-moumin[1]. Dans son livre il se montre partout un partisan dévoué, un admirateur enthousiaste de ses princes et de leurs soldats; il leur prodigue les épithè-

---

(1) *Holal*, ma[illegible] 1, fol. 68 [illegible]

tes les plus élogieuses, tandis qu'il est inépuisable en injures contre les Andalous et les chrétiens. Dans ma traduction j'ai cru devoir supprimer les unes et les autres et j'ai même osé aller plus loin. Le style de notre auteur (il a écrit en prose rimée) est ampoulé et de mauvais goût; il noie le sens dans une multitude de paroles surabondantes, et comme une traduction littérale de son récit serait illisible, j'ai cru bien faire en l'abrégeant çà et là, mais sans omettre aucun des faits qu'il donne. Ce que j'ai retranché

Sunt verba et voces prætereaque nihil,

et le lecteur n'y perdra rien.

Voici à présent ce qu'il raconte[1]:

« Récit de la surprise de Grenade par Ibrâhîm ibn-Hémochco par suite de la trahison d'Ibn-Dahrî et des juifs de cette ville, qui s'étaient faits musulmans à contre-cœur.

« Lorsque nous eûmes reçu l'heureuse nouvelle du retour de notre maître[2] et de son arrivée à Gibraltar, ensuite de son départ pour Maroc, les troupes almohades poussèrent vigoureusement le siége de Carmona et finirent par s'en emparer, au grand désappointement d'Ibrâhîm ibn-Hémochco, qui se trouvait à Jaën. Pour se dédommager, il conçut le coupable dessein de surprendre Grenade, dont il était proche, et à cet effet il se mit en relation avec les juifs convertis de cette ville et avec leur confédéré Ibn-Dahrî, un traître infâme qui était

---

1) Man. d'Oxford, Marsh 433 (Catal. d'Uri, n° 758), fol. 25 v. et suiv.
2) Le calife Abd-al-moumin.

allié par mariage à Ibn-Zaid, l'ancien *mochrif* de la ville. Le prince Abou-Saîd, fils du calife, était alors parti de Grenade pour aller rendre visite à son auguste père. Ibn-Dahrî se concerta donc secrètement avec Ibn-Hémocheo, et l'on fixa la nuit où ce dernier viendrait devant la porte du faubourg, dont on briserait les serrures à son approche. Ce projet s'exécuta, et Ibn-Hémocheo arriva nuitamment le .... du mois de ....[1] de l'année 557. Heureusement l'alcazaba était occupée par de braves soldats almohades, et pourvue de vivres et de machines de guerre. Quand Ibn-Hémocheo arriva, tous les mécréants étaient rassemblés. Ils brisèrent les serrures et la porte elle-même, et se mirent à crier: «Aux armes, camarades!» Lorsque les habitants bien pensants de la ville entendirent ce cri et le bruit des armes, ils prirent aussitôt la fuite vers l'alcazaba, afin de porter secours à leurs frères bien-aimés, les Almohades.

«A la pointe du jour, lorsqu'Ibn-Hémocheo fut maître de la ville, il donna avis à son émir Ibn-Mardanîch, qui était à Murcie, de ce qui s'était passé, et lui fit espérer que, s'il arrivait avec ses troupes, les Almohades de l'alcazaba ne tarderaient pas à se rendre. Ibn-Mardanîch rassembla donc dans ses États autant de troupes qu'il pouvait, appela à son aide les chrétiens, ses amis, et, ceux-ci étant arrivés, il se mit en marche[2].

---

1) Deux blancs dans le man

2) La suite du récit montre qu'il envoya en avant deux mille cavaliers chrétiens et qu'il ne se mit en marche que plus tard.

«Quant à Ibn-Hemochco, il s'établit dès son arrivée dans la forteresse rouge, qui se trouve sur la montagne dite as-Sabica, vis-à-vis de l'alcazaba, et là il commença à disposer les catapultes destinées à lancer des pierres sur les Almohades de l'alcazaba. En même temps il fit subir des tortures atroces à ceux d'entre eux qui se trouvaient en son pouvoir et les jeta dans les plateaux des catapultes, montrant ainsi son mépris pour le Créateur dont il mutilait les créatures. Cependant Dieu prêta son secours aux Almohades de l'alcazaba, qui tinrent ferme et qui étaient suffisamment pourvus de vivres et de tout ce dont ils avaient besoin. Craignant que l'ennemi ne les attaquât en passant par le passage voûté qui relie l'alcazaba à la forteresse rouge, ils le rendirent impraticable [1], et demandèrent du secours au commandeur des croyants ainsi qu'au gouverneur de Séville, Abou-Mohammed Abdallâh ibn-abî-Hafç. La nouvelle de ce qui s'était passé se répandit partout et les courriers envoyés pour demander des renforts étaient en route jour et nuit [2].

«Le commandeur des croyants était à Wâdi-Kesâs, à deux journées de Ribât al-fath près de Salé [3], lorsqu'il reçut ces tristes nouvelles, et bientôt il arriva à Ribât al-fath. Alors le prince Abou-Saîd prit les devants avec ses propres troupes et marcha jour et nuit pour se ren-

1) وقطعوا الساباط المتّصل بينه وبين القصبة الحمراء حذرًا من قتال الاعداء فيه اليه ۞

2) D'après Ibn-al-Athîr, la garnison almohade de l'alcazaba tenta bien une sortie, mais elle fut repoussée.

3) Rabat ou Nouveau-Salé, vis-à-vis de Vieux-Salé.

dre en Espagne dans l'espoir qu'il pourrait se jeter dans l'alcazaba de Grenade et chasser Ibn-Hémochco de sa forteresse. Il pensait que celui-ci n'avait que ses propres soldats, mais il n'en était pas ainsi: Ibn-Mardanîch lui avait envoyé deux mille cavaliers chrétiens avec beaucoup de piétons sous les ordres du mécréant chauve, le petit-fils d'Alvar Fañez.

«Après être arrivé à Caçr Maçmouda, le prince traversa le Détroit et se rendit à Malaga, d'où il envoya à Abou-Mohammed Abdallâh ibn-Abî-Hafç ibn-Alî, le gouverneur de Séville, l'ordre de venir le joindre au plus tôt avec ses troupes. Ce dernier s'étant empressé d'obéir, ils se mirent ensemble en marche contre Grenade; mais les chrétiens, comme je l'ai dit, y étaient déjà. Le prince s'avança avec les Almohades et les Andalous et arriva dans la Véga de Grenade, là où sont les rigoles remplies d'eau qui servent à l'irrigation, dans l'endroit connu sous le nom de Mardj ar-roccâd, à environ quatre milles de la ville. Il y fut attaqué par Ibn-Hémochco et les chrétiens, et ses soldats, effrayés par la vue de ces derniers, qui étaient nombreux et fort bien équipés, et aussi par celle d'autres qui s'étaient tenus jusque-là en embuscade, cherchèrent leur salut dans la fuite; mais ils tombèrent avec leurs chevaux dans les rigoles, et ce fut là une des causes principales du desastre[1]. Le prince Abou-Saïd eut le bonheur d'échapper et de gagner Malaga; mais le gouverneur de Séville perdit la vie,

1) Selon Ibn-al-Athîr, les meilleurs guerriers tinrent ferme tandis que les autres fuyaient, et se firent tuer jusqu'au dernier.

de même qu'un grand nombre d'Almohades et d'Andalous. Ce fut une grande calamité; heureusement Dieu continua de prêter son secours aux Almohades assiégés dans l'alcazaba, qui, du haut de leurs remparts, avaient été témoins de la déroute. Ils le furent aussi des cruautés exercées par Ibn-Hémochco (qui était retourné à la forteresse rouge avec ses alliés chrétiens) sur ses prisonniers, comme je l'ai raconté dans l'Histoire des *morids*[1].

«Quand le calife, auprès duquel s'étaient réunis les Almohades, les Bédouins et les troupes régulières, eut reçu à Ribât al-fath près de Salé la nouvelle de cette bataille perdue, il rassembla une armée d'élite d'environ vingt mille cavaliers et piétons; il les exhorta à se battre vaillamment en leur rappelant les récompenses que Dieu a promises à ceux qui font la guerre sainte, mit à leur tête son fils Abou-Yacoub Yousof, et lui associa le chaikh Abou-Yacoub Yousof ibn-Solaimân, le chef des Almohades et son ami intime, à cause de sa grande expérience de la guerre et de sa bravoure éprouvée. Les troupes marchèrent rapidement, traversèrent successivement le Détroit, et arrivèrent d'abord à Algéziras, puis en côtoyant la mer à Malaga, où elles se réunirent à

---

1) L'ouvrage que notre auteur cite ici ne nous est pas parvenu. *Morîd* est le nom qu'Ibn-Casî, un Soufi espagnol et un des premiers chefs qui profitèrent de la chute imminente des Almoravides pour se déclarer indépendants, donna, dit-on, à ses partisans, mais auparavant il était déjà en usage pour désigner les Soufis, qu'on appelait aussi *ahl al-irâda*, ce qui revient au même; voir mon *Suppl. aux dict. ar.*, où il faut aussi consulter les Additions et corrections.

celles d'Abou-Saïd. Bien pourvus des provisions nécessaires pour leur propre nourriture et celle de leurs chevaux et largement payés, tous ces soldats marchèrent alors contre l'ennemi, mais à petites journées selon l'ordre donné par le chaikh Abou-Yacoub, qui, d'accord avec les guides, voulait ménager les faibles.

«Sur ces entrefaites Ibn-Mardanich était aussi arrivé à Grenade avec ses troupes et les chrétiens, et il s'était établi sur la montagne qui touche à l'alcazaba, tandis qu'Ibn-Hémochco était encore sur la montagne dite as-Sabica dans la forteresse rouge avec les chrétiens commandés par le mécréant chauve, le petit-fils d'Alvar Fañez, et par les deux fils du comte d'Urgel. Le nombre de ces chrétiens s'élevait à plus de huit mille cavaliers, les troupes d'Ibn-Hémochco non comprises. Celles d'Ibn-Mardanich étaient encore plus nombreuses. Les deux armées étaient séparées par le Hadàrro (le Darro), qui coule entre Grenade et son alcazaba[1], circonstance fort heureuse, comme on le verra, car cette rivière leur devint fatale pendant la bataille. On s'attendait chaque jour à voir arriver les Almohades. Ceux-ci continuèrent leur route sans se presser et arrivèrent enfin à l'endroit nommé Wâdi-Dollar (Dilar), près du village d'Alhendin. Après s'y être reposés, ils s'avancèrent jusqu'au Genil près de Grenade. Les mécréants s'imaginaient dans leur orgueil qu'ils n'étaient pas encore dans leur voisinage et qu'ils continuaient leur lente marche.

Le jeudi 27 Redjeb de l'année 557 (12 juillet 1162),

---

1. C'est-à-dire, la forteresse rouge

le chaikh Abou-Yacoub rassembla autour de lui tous les chefs et leur fit une exhortation. Après la prière de midi on donna à manger aux chevaux, et la résolution de marcher la nuit ayant été prise, on s'arma, et, la prière du soir terminée, on se mit en selle. On envoya en avant les guides et la brave infanterie maçmoudite, lesquels montèrent sur la montagne qui domine le Genil et qui est contiguë à celle d'as-Sabica et à la forteresse rouge où était l'armée des chrétiens avec Ibn-Hémochco. Toute la nuit on marcha lentement sur cette montagne, car la route était difficile; mais Dieu l'aplanit, et comme il faisait clair de lune dans la seconde moitié de la nuit, on pouvait voir où l'on posait le pied.

«Le jour commençant à poindre, vendredi 28 Redjeb (13 juillet), on eut devant soi le camp des mécréants et on fondit sur eux pendant qu'ils dormaient encore. A peine étaient-ils montés à cheval, qu'ils éprouvèrent que Dieu avait résolu leur perte. Ils firent encore quelques attaques selon la tactique qui leur est propre, tandis que le jour se faisait et permettait de distinguer l'ami d'avec l'ennemi, mais qu'en même temps le ciel était obscurci par la poussière. On n'entendait que des coups d'épée et des paroles inintelligibles. Cependant Dieu avait ôté la mémoire aux chrétiens et à Ibn-Hémochco; ils s'imaginaient que le terrain entre la montagne d'as-Sabica et le camp d'Ibn-Mardanîch était continu, tandis qu'il était coupé par le Hadârro, et lorsqu'ils prirent la fuite, ils tombèrent dans cette rivière, l'obscurité causée par la poussière aidant, de sorte que

leurs escadrons furent anéantis[1]. Ce fut l'œuvre de Dieu et c'est ainsi qu'il donna la victoire à ses élus. Le chrétien chauve, le petit-fils d'Alvar Fañez, avait été tué; on coupa la tête à son cadavre, et quelques jours après, on la porta à Cordoue, où on la pendit à la porte du pont. Parmi ceux qui périrent dans la rivière se trouvait Ibn-Obaid, qui était allié par mariage à Ibn-Mardanîch et qui était un de ses capitaines les plus renommés. Quant à Ibn-Mardanîch lui-même, il avait été témoin sur sa montagne de la mort de ses frères et de ses mécréants, sans pouvoir faire autre chose que déplorer leur sort.

«Cependant la poursuite continua; les Almohades tuèrent leurs ennemis dans les plaines et sur les montagnes, et au milieu du jour ils entrèrent en vainqueurs dans la ville de Grenade. Leurs frères qui tenaient garnison dans l'alcazaba en sortirent aussitôt en tuant les habitants mal pensants dans la ville.

«Quant à Ibn-Mardanîch, il quitta l'endroit où il se trouvait avec le reste de ses troupes, en abandonnant ses tentes et une grande partie de ses bagages, de même qu'il avait abandonné ses camarades à leur sort. Les Almohades se mirent à sa poursuite, tuèrent ceux qu'ils purent atteindre et s'emparèrent du reste de ses bagages. Lui-même leur échappa dans ces montagnes, mais demandez-lui comment!

1. Le Darro n'est ordinairement qu'un maigre filet d'eau, mais M. Simonet pense que les Castillans, voulant descendre la Cuesta de los muertos et d'autres sentiers raides et étroits, glissèrent de haut en bas et tombèrent dans le Darro, qui, ajoute-t-il, est réellement très profond en cet endroit.

« Les biens des traîtres furent confisqués comme de raison. »

On peut comparer avec le récit de ces derniers événements celui d'Ibn-al-Athîr, qui s'exprime en ces termes :

« L'armée d'Abd-al-moumin arriva à une montagne près de Grenade. Elle campa quelques jours au pied de cette montagne, et au bout de ce temps on envoya quatre mille cavaliers qui surprirent pendant la nuit l'armée qui se trouvait hors de la forteresse rouge, et l'attaquèrent de tous côtés, de sorte que ces guerriers furent tués tous sans avoir eu le temps de monter à cheval. Alors le gros de l'armée d'Abd-al-moumin arriva et s'établit dans les plaines de Grenade, de sorte qu'Ibn-Mardanîch et Ibn-Hémochco, persuadés qu'ils n'étaient pas en état de lui résister, prirent la fuite la nuit suivante pour regagner leurs domaines. »

A ces relations je crois devoir ajouter mes réponses à ces questions: 1° Par qui Grenade a-t-elle été livrée à Ibn-Hémochco? 2° Quelle idée faut-il se faire des localités nommées? 3° Quels étaient les chevaliers chrétiens dont parle Ibn-Çâhibi-'ç-çalât?

I. Notre auteur nomme les juifs et « leur confédéré Ibn-Dahrî, un traître infâme qui était allié par mariage à Ibn-Zaid, l'ancien *mochrif* de la ville[1]. » Le *mochrif*

1) مع حليفهم المعروف بابن دهرى الافسق المنافق الذى كان صهر ابن زيد مشرفها قبلُ. Ces simples paroles sur Ibn-Dahrî (le man. donne les voyelles), qui dans le titre du paragraphe avait été nommé الغوىّ ابن دهرى, ont été estropiées ainsi par M. de Gayangos (trad. de Maccarî, t. II, Append., p. LV): الـغـوى ابن دهرى صحر بن زيد, et, prenant un nom commun qu'il avait mal copié pour

d'une ville (en espagnol *almojarife*) était le receveur des droits d'entrée et de sortie des marchandises, l'inspecteur de la douane. Il est probable qu'Ibn-Zaid avait eu cet emploi sous les Almoravides (un Abou-Mohammed al-Hosain ibn-Zaid était ministre des finances sous le vice-roi almoravide Téchoufîn [1]) et que son allié Ibn-Dahrî était le chef des restes de ce parti [2]. Mais le passage d'Ibn-al-Khatîb, traduit ci-dessus (p. 361), montre que les chrétiens de Grenade prirent part aussi aux événements de l'année 1162. Rien de plus naturel, puisqu'ils avaient les mêmes griefs que les juifs. Les paroles d'Ibn-al-Khatîb donnent en outre à entendre qu'ils se joignirent aux troupes d'Ibn-Mardanîch et d'Ibn-Hémocheo, parmi lesquelles se trouvait un si grand nombre de leurs coreligionnaires. Ils furent exterminés presque tous, soit pendant la déroute, soit dans la ville même, ainsi que les juifs, par les soldats de la garnison de l'alcazaba, qui n'auront pas manqué de faire un grand carnage de tous les traîtres, comme Ibn-Çâhibi-'ç-çalât l'indique en deux mots.

II. Notre auteur dit qu'Ibn-Mardanîch établit son camp sur la montagne qui touche à l'alcazaba. Ibn-al-Khatîb s'exprime ainsi [3]: «sur la haute colline qui touche au

---

un nom propre, il a donné: Sahr Ben Ruiz Ibn Dahri! Par une étrange fatalité, de telles bévues passent toujours dans d'autres livres: celle-ci a été transcrite par Graetz, *Geschichte der Juden*, t. VI, p. 176 2e édit., où l'on trouve en outre le nom monstrueux Ibn-Hamschah, qui doit représenter Ibn-Hémocheo.

1) Ibn-al-Khatîb, man. G., fol. 113 r, et man. C.

2) Peut-être notre auteur avait-il parlé d'eux dans son premier volume que nous ne possédons plus.

3) Man. G., fol. 187 v.

faubourg Albaicin (ربض البيازين) et qui aujourd'hui encore porte le nom de *hauteur d'Ibn-Mardanich* [1]. Ce nom de *Cuñia Ibn-Mardaniz* était encore en usage au XVI[e] siècle; M. Eguilaz, professeur à Grenade, m'apprend qu'il l'a trouvé dans des papiers du Morisque Alonso del Castillo, l'interprète de Philippe II. Ailleurs Ibn-al-Khatib appelle cette colline *la hauteur d'Ibn-Sad*, ce qui revient au même, et il dit que l'Albaicin est au pied de la montagne qui touche à la hauteur d'Ibn-Sad, laquelle touche à son tour à celle qu'on nomme 'Ain addam' [2] (عين الدمع, aujourd'hui Ainadamar ou par corruption Dinadamar). La position de cette dernière étant connue, on peut dire qu'Ibn-Mardanich campa sur la hauteur qui s'étend de l'extrémité occidentale de l'Albaicin jusqu'à la Chartreuse, et selon M. Eguilaz le nom qu'on lui donne aujourd'hui, ou du moins à sa partie la plus haute et la plus voisine de l'Albaicin, est Las Faltriqueras de San Gregorio.

Il faut remarquer qu'Ibn-al-Khatîb a employé le nom d'Albaicin par anticipation, s'il est vrai, comme on le dit communément, que Rabadh al-Baiyâzîn est pour Rabadh al-Baiyâsîn, *le faubourg des réfugiés de Baeza*, et qu'il a été appelé ainsi parce que ces réfugiés s'y établirent après que leur ville eut été prise par saint Ferdinand en 1227 [3]. Aussi Ibn-al-

1) Le man. porte كدية مردنيش, sans ابن.

2) Man. G., fol. 11 v., et man. C.

3) Autres exemples de la permutation du *zâ* et du *sîn*: سوزن جرد et سوسنجرد, زبطنة et سبطنة, زجنجل et سجنجل, ازدف et اسدف, etc.

Athîr s'exprime-t-il d'une autre manière. «Ibn-Mardanîch, dit-il, posa son camp dans la *charî'a* (في الشريعة) hors de Grenade.» Ce mot signifie dans la langue classique: *endroit où l'on vient puiser de l'eau*; mais dans plusieurs villes du Maghrib c'était, je ne sais pas bien pourquoi, le nom d'un quartier, d'un faubourg. Ainsi on lit chez Ibn-Çâhibi-'ç-çalât à propos de Maroc: «Dans la grande plaine qui existait alors hors de la porte de la *charî'a*; cette plaine était contiguë à l'ancienne *charî'a*, et à présent c'est une seconde ville qui touche à Vieux-Maroc[1].» Dans le *Cartâs* (p. 21, l. 6) il est question d'une porte de la *charî'a* à Fez. Sur la *charî'a* de Grenade M. Eguilaz m'a fourni des renseignements précieux. Il cite d'abord ce passage d'une romance, où il est question de plusieurs localités à Grenade[2]:

> Unos corren, otros gritan,
> Otros dicen: «¡Para, para,
> Sigan órden, vayan todos
> La calle del Alcazaba!»
> Otros dicen: «¡La Xeréa[3]
> No se deje, ni su plaza!»

Puis il dit avoir trouvé dans un manuscrit de Madrid[4]

---

1) Fol. 72 r: في البراح الذي دون في ذلك التاريخ متسع في باب الشريعة المتصل بالشريعة القديمة وهو اليوم مدينة ثانية متصلة بمراكش القديمة ::

2) «Zaide ha prometido fiestas» dans le *Romancero de romances moriscos* éd. Duran (Madrid, 1828), p. 42—3, ou dans le *Romancero castellano* éd. Depping et Alcala-Galiano (Leipzig, 1844), t. II, p. 279.

3) Les éditions donnent l'orthographe moderne *Jerea*, comme on écrit à présent *Genil* pour *Xenil*.

4) Cod. G 72 de la Bibl. Nac.

que ce fut dans la Xeréa, et non pas sur la place de la porte des bannières (Bib el Bonut) comme le dit Marmol [1], que l'alguacil Velasco de Barrionuevo fut tué par les Morisques de l'Albaicin en 1499. Enfin il cite encore ce passage tiré du même manuscrit: «Dans l'année 1499 les Rois Catholiques [Ferdinand et Isabelle] allèrent à Grenade, où ils furent reçus d'une manière très solennelle, et ce qui méritait le plus d'être vu, c'était que dans la Xaréa de l'Albaicin et plus bas dans toute la plaine jusqu'à Saint-Lazare, il y avait trente mille Maures et plus, tous avec leurs manteaux blancs, ce qui était un spectacle admirable [2].»

De tout cela il résulte que la *charî'a* était un quartier de ce qu'on appela plus tard l'Albaicin, et l'on peut concilier les deux témoignages en disant qu'une partie de l'armée y campa et que le quartier général était sur la colline dont il a été question.

Quant à l'alcazaba où se retira la garnison almohade, elle doit avoir été située sur la rive droite du Darro, vis-à-vis de la forteresse rouge, ce qui s'accorde avec le témoignage d'Ibn-al-Khatîb (*apud* Casiri, t. II, p. 282: «l'ancienne alcazaba, vis-à-vis de l'Alhambra») et avec celui de Marmol, qui dit [3]: «La première fondation de l'Alhambra fut à l'endroit où se trouve aujourd'hui la

---

1) *Rebelion de los Moriscos*, fol. 28, col. 4.

2) "En al año 99 fueron (los reyes Catolicos) á Granada, y el recibimiento que se hizo fué muy solemne, y lo que mas fué de ver que en la Xaréa del Albaicin y abajo en todo lo llano hasta San Lazaro, habia treinta mil Moros y mas, todos con sus almalafas blancas, que era cosa de admiracion."

3) *Rebelion de los Moriscos*, fol. 6, col. 4.

tour de la cloche, sur le sommet d'une haute colline qui domine la ville, vis-à-vis de la colline de l'alcazaba, et si près de celle-ci, qu'elles ne sont séparées que par le Darro.» Pour ce qui concerne *la forteresse rouge*, alcazaba al-hamrá, on sait que ce qui s'appelle aujourd'hui l'Alhambra est d'une date postérieure; c'est une construction des Naçrides ou Beni-'l-Ahmar, rois de Grenade; mais celle d'Ibn-Çâhibi-'ç-çalât est, si je ne me trompe, ce qu'on nomme l'alcazaba de l'Alhambra, citadelle dont les restes subsistent encore; ce sont trois tours ruinées, dont une sert actuellement de prison, et qui sont reliées entre elles par un pan de mur[1]. *La tour de la cloche* chez Marmol, aujourd'hui *tour de la Vela*, où il y a une grande cloche, en était le beffroi. Cette citadelle était trop petite pour pouvoir contenir une grande armée; aussi Ibn-al-Athîr atteste-t-il qu'elle n'était occupée que par les troupes andalouses d'Ibn-Hémochco et que ses deux mille cavaliers chrétiens campaient hors de la forteresse. C'était aussi l'idée d'Ibn-Çâhibi-'ç-çalât, comme le montre son récit de la surprise nocturne.

La montagne que notre auteur appelle constamment as-Sabica, porte le nom d'as-Sabîca chez Ibn-al-Abbâr[2], qui nomme la dernière bataille celle d'as-Sabîca, dans une pièce de vers citée par Ibn-al-Khatîb[3], dans une autre qui se trouve chez Maccari[4], et chez Ibn-Ba-

1) Giménez Serrano, *Manual del artista y del viajero en Granada*, p. [illegible]
2) Dans mes *Notices*, p. 230.
3) Man. G., fol. 10 v., et man. C.
4) T. I, p. 925.

toula[1]. L'orthographe avec l'î long est la seule bonne, car l'arabe n'a pas l'autre forme. *Sabîca* signifie *lingot, barre*; c'est un nom assez pittoresque et dont l'origine est indiquée dans ces vers[2]:

«Lorsque la *sabîca* (le lingot) était éclairée par les belles étoiles blanches, je la croyais d'argent; mais quand elle fut illuminée par le soleil, son argent se convertit en or. Voilà la pierre philosophale!»

Les deux alcazabas étaient reliées entre elles par un passage voûté. Ce passage devait être en partie sur un pont, et ce pont, dont un reste existe encore, était, selon M. Eguilaz, la قنطرة القاضي *le pont du juge*, qui, d'après Ibn-al-Khatîb[3], avait été bâti au XIe siècle par un cadi de Grenade. M. Eguilaz l'a aussi trouvé nommé dans des chartes arabes-grenadines.

III. Notre auteur nomme trois chevaliers chrétiens, dont le principal était le petit-fils d'Alvar Fañez. Dans les documents chrétiens il n'est question de lui qu'une seule fois, si je ne me trompe, à savoir dans les vers où l'auteur de la Chronique d'Alphonse VII énumère les chefs qui prirent part au siège d'Almérie en 1147. On y lit[4]: «Voici venir Alvar, fils de ce noble Rodrigue qui ôta la vie à beaucoup d'ennemis et gouverna Tolède; on loue le père dans le fils, mais ce dernier fut aussi très vaillant et sa gloire n'est pas moin-

1) T. IV, p. 573.
2) Dans Maccarî, t. I, p. 425.
3) *Apud* Casiri, t. II, p. 109.
4) Dans l'*Esp. sagr.*, t. XXI, p. 405.

dre.» Ce petit-fils du célèbre Alvar Fañez (il est question de ce dernier dans le reste de la tirade) s'appelait donc Alvar Rodriguez. Les musulmans semblent l'avoir désigné ordinairement par un sobriquet, *le Chauve*; ce sobriquet se trouve constamment chez notre auteur et celui du *Cartâs* ne lui donne pas d'autre nom [1].

Les deux autres chevaliers sont: «le fils du comte d'Urgel et son frère,» بن القمط أرجل[2] النصراني وأخوه[3] ايضا. Le comte d'Urgel en 1162 était Ermengaud VII, qui succéda en 1154 à son père Ermengaud VI, surnommé *de Castille* et l'un des plus grands capitaines d'Alphonse VII. Cet Ermengaud VII mourut en 1183 [4]. Son fils aîné s'appelait aussi Ermengaud (Ermengaud VIII); mais comme il régna à partir de l'année 1183 jusqu'à l'année 1208 [5] et que par conséquent il appartient à une génération plus jeune, je ne crois pas qu'il soit question de lui dans notre texte, mais plutôt d'Ermengaud VII, qui était actuellement comte en 1162. Notre auteur l'aura appelé *le fils du comte d'Urgel*, au lieu de *comte d'Urgel*, pour la même raison qui l'a porté à donner à Alvar Rodriguez, non pas son nom véritable, mais celui de *petit-fils d'Alvar Fañez*. Ces deux héros, Ermengaud VI, dit *de Castille*, et Alvar Fañez

---

1) Tornberg, dans ses notes sur le *Cartâs* (p. 410), a dit que [illegible] *le Chauve*, [illegible]. En effet, il était impossible de [illegible].

2) Proprement le comte Urgel; les Arabes s'expriment fréquemment ainsi.

3) La copulative, qui est indispensable, manque dans le texte.

4) *Gesta Comitum Barcinonensium* dans la *Marca Hispanica*, p. 544.

5) *Ibid.*, p. 548.

étaient si renommés parmi les musulmans, qu'ils ne nommaient leurs descendants, qui étaient moins célèbres, que le fils ou le petit-fils d'un tel. Si cette supposition est fondée, nous pouvons aussi donner le nom du frère d'Ermengaud : c'était Gaucerand de Sales ; ils furent tués ensemble en 1183 près de Valence par les chrétiens [1]. Peut-être n'était-ce pas la première fois que des membres de cette maison servaient sous des princes musulmans ; peut-être le grand Ermengaud VI l'avait-il fait aussi ; il était du moins « aussi cher aux Sarrasins qu'aux chrétiens [2]. »

Un autre chevalier, Pedro Garcia, est nommé comme un de ceux qui périrent le jour de la seconde bataille dans la seule chronique espagnole où il soit question des événements dont nous avons parlé. On y lit sous l'année 1162 : « Le roi Lope, secondé par les révoltés de Grenade, livra bataille, et Pedro Garcia fut tué [3]. »

---

1) *Ibid.*

2) *Chron. Adef. Imper.*, p. 406 :

Et Sarracenis est charus Christicolisque.

3) *Annales Toled. I* (*Esp. sagr.*, t. XXIII, p. 392) : « Lidió el Rey Lop con los revelados en Granada, é mataron a Petro Garcia. » L'édition de Berganza (t. II, p. 571) porte : « a Pedro Garcia de Lacian. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

APPENDICE

APPENDICE

I.

(Voyez plus haut, p. 73.)

قال محمد وحين تمّ افتتاح المسلمين قسمها موسى بن نصير البكري التابعي بين الجيوش الذين دخلوها كما قسّم بينهم سبيّها وسائر مغانمها واخرج من ارضها ورباعها الخمس كما اخرجه من سبيّها ومتاعها واختار من خيار السبيّ وصغاره مائة الف وحملهم الى امير المومنين الوليد بن عبد الملك وترك سائر الخمس *من نبل والسبى [1] ووحش الرقيق في الخمس من الارضين يعمرونها *ليثلّث مال المسلمين [2] وهم اهل البسائط وكانوا يعرفون بالاخماس [3] واولادهم بنو الاخماس . قال واما سائر الناس النصارى الذين دنوا في المعاقل المنيعة والجبال الشامخة فقرّهم موسى بن نصير على اموالهم ودينهم باداء الجزية وهم الذين بقوا على ما حيز من اموالهم بارض الشمال الآتيه صالحوا على جزء منها مع اداء الجزية في ارض الثمرة وارض الزرع على ما فعله خير من اقتدى به صلّعم بيهود خيبر في نخيلهم وارضيهم قال فلم يبق بالاندلس

1) Je crois devoir lire ممن نفل السبيّ. 2) Je lis ليبتلثوا بيتَ مال المسلمين. 3) Le ب manque dans le manuscrit.

سلبلاد دخلها المسلمون باسيافهم وتغلبت ملكا لهم الا وقسّم
موسى بن نصير بينهم اراضيها الا ثلاثة بلاد وهى شنترين
وقلنبرية فى الغرب ونبة(؟) فى الشرق وسائر البلاد خُمّست
وقُسّمت بمحضر التابعين الذين دخلوا مع موسى بن نصير
وهم حنش الصّنعانى الحبلى [1] وابن رباح ثم توارث اراضيها
الابناء عن الاباء والذى ذكر الناس والعلماء من ارض صلحة
وارض العنوة بالاندلس فانما هو مال الخمس هو ارض العنوة
وما صولحوا عليه فهو حال الشمال من ارض وشجر لا سائر
اموال الناس، فقال بعض علماء السلف بامر الاندلس ان اكثرها
انما فُتح صلحا الا الاقلّ من مواضع معروفة وانه لمّا هُزم
لذريق لم يقف المسلمون بعد ذلك ببلد الّا اذعنوا الى
الصلح وكذلك بقى الروم فيها على ارضهم واموالهم يبيعون
ويباع منهم، ولمّا وصل خبر فتحها الى امير المومنين الوليد
وفد عليه موسى وجماعة من المستفتحين للاندلس معه
يستأذنونه فى اخلائها والرحيل عنها الى اوطانهم فقرّبهم وآنسهم
واقطعهم الاقطاعات فيها واقرّهم على ...... [2] ولم يجعل لهم

---

1) Lisez: .وهم حنش الصنعانى وابو عبد الرحمن الحُبُلى
Cp. Ibn-Habîb, man. d'Oxford, p. 148: الا غلّ الناس كلهم يومئذ
اربعة نفر فقط دخلوا من التابعين ابو عبد الرحمن الحُبُلى (*sic*)
.وابن شماسة وحَنَش الصنعانى وعياض بن عقبة الفهرى Voyez
aussi Maccarì, t. II, p. 4.   2) Dans le man. il y a ici un blanc.

سبيلا الى الخروج منه ولا اوسعهم عذرا فى اخلائها وردّهم اليها
والى جيرانهم بجوابه قال فلما ولى امير المومنين عمر بن عبد
العزيز رضه الخلافة زاد اعتناءه به وانزلها عن عمّال افريقية وافرد
لها عاملا فبعث اليها السمح بن مالك عملا فوردها فى جند
سوى جندها الاول فراد النزول معهم فى اموالهم ومشاركتهم فيما
بايديهم فوفد اليه وفد على امير المومنين عمر وشكوا اليه ذلك
ورغبوا اليه فى الرجوع الى بلادهم وادالتهم بمن ورد مع السمح [1]
فمنعهم من ذلك وآنسهم وعقد لهم واشهد فى عقدهم على اقرارهم
فى اموالهم واقطع الواردين مع السمح اقطاعات غيرها وقال هذه
الثغور الهندية لولا اقطاعات عمر بن الخطاب رضه الجند فيها
لم يسددها فكيف بتلك الناحية فانا نستخير الله فى اجلاء
المسلمين عنها ثم انه ينفذ ذلك ليبلغ الكتاب اجله، وفى رواية
اخرى ان ابن نصير قسّم وخمّس بعض البلاد واعجلته حركته
منها وان سال امير المومنين الوليد فيه عن استيفاء ذلك
فلما ولّاها امير المومنين عمر بن عبد العزيز السمح بن مالك
الخولانى امره ان يخمّس ما بقى منها ففعل ذلك واخرج الى
جهات من تولّاه وانفذه فى كل ناحية قال ثم وردت طائفة
اخرى من الذين فتحوا الاندلس مع موسى بن نصير وطارق
ابن زياد مولاه على الوليد بن عبد الملك فاقرّهم على ما قسم
بينهم وساجل لهم به واقطع من دخل الاندلس بعدهم من

---

1) Au lieu de السمح, le man. porte par erreur موسى.

الخمس اقتطعت لكتبها وقال عبد الملك بن حبيب ثمّ وفد الاندلس السمح بن مالك الخولاني سنة مائة في خلافة امير المؤمنين عمر بن عبد العزيز رضّه دخل معه الاندلس جيش من العرب فارادوا النزول مع الاوّلين والمشاركة معهم في رباعهم واموالهم فشخصت منهم طائفة الى عمر بن عبد العزيز رضّه واخبروه بما صنع موسى بن نصير من قسم الارض بعد اخراج الخمس واقرار الوليد لهم على ذلك واستظهروا بسجلّاته التى سجّلها لهم فوقّع امير المؤمنين عمر بن عبد العزيز رضّه على ما اقرّه عليه الوليد بن عبد الملك وعلى ما قسمه بينهم موسى ابن نصير وامضى لهم ذلك من امره وسجل لهم بمثله وكتب لهم الى السمح بن مالك بالوقوف عند عهده وامضاء[1] ما امر لهم به وانصرفوا الى ما[2] تخلّفوه[3] مسرورين ومستبشرين بما لقوه من فضله وعدله وكتب الى السمح ان يقطع الجند الذين دخلوا معه من الاخماس قال غيره من العلماء لم تزل اموال الاخماس بالاندلس معلومة معمورة لبيت مال المسلمين مدّة الامراء فيها ثمّ في دخول الائمّة من بنى اميّة تعمر باسمائهم ايضا الى ان ثار الرؤساء في كل جهة وكثرت الفتن فعمرت تلك ..... [4] بطول المدّة واختلاف الدول والولاة والله وارث الارض ومن عليها وهو خير الوارثين ۞

---

1) Le man. porte وامضائه. 2) Ce mot manque dans le manuscrit. 3) Le verbe تخلّف est souvent actif (*post se reliquit*) ; voyez mon *Supplément aux dictionnaires arabes*. 4) Le mot qui manque ici, est sans doute الاخماس.

II.

(Ibn-al-Khatib, man. G., fol. 7 r.—8 r., et C.)

ولمّا دخل الشاميون مع اميرهم بلج وهم اسود الشرى عزّة وشهامة غصّ بهم السابقون الى الاندلس وهم البلديون وطلبوهم بالخروج عن بلدهم الذى فتحوه وزعموا انه لا يحملهم واياهم واجتمعوا لغزوهم فكانت الحروب تدور بينهم الى ان وصل الاندلس ابو الخطار حسام بن ضرار الكلبى عابرا اليها البحر من ساحل تونس واطلّ على قرطبة على حين غفلة وقد ستر خبر نفسه والحرب بينهم فانقاد اليه الجميع بحكم عهد[1] حنظلة ابن صفوان والى افريقية[2] وقبض على وجوه الشاميين عزمًا عليهم فى الانصراف حسبما[3] هو مشهور وراى تفريق القبائل فى كور الاندلس ليكون ابعد للفتنة ففرّقهم واقطعهم ثُلُثَ اموال[4] اهل الذمّة الباقين من الروم فخرج القبائل الشاميون عن قرطبة؛ قال ابو مروان اشار على ابى الخطار ارطباس قومس[5] الاندلس وزعيم[6] عجم الذمّة ومستخرج خراجهم لامراء المسلمين وكان هذا القومس شهير العلم والدهاء الاول[7] الامر بتفريق[8] القبائل الشاميين القادمين[9] على البلد عن دار الامارة قرطبة اذ كانت لا تحملهم وانزالهم بالكور على شبه منازلهم التى كانت فى كور

1) Les man. ajoutent مرينة ou مدينة. 2) Dans les man. افشرانية. 3) Avant ce mot les man. ajoutent و. 4) G. اموالهم. 5) Ici et plus loin, G. donne قوس. 6) Dans les man. وزعم. 7) C. لاول الاول, G. الاول الاول (sic), cf. plus loin p. X, l. 14. 8) Le ب manque dans les manuscrits. 9) Dans les man. العلميين.

لهم فقعل[1] ذلك عن اختيار منهم فنزل جند[2] دمشق كورة البيرة وجند[3] الاردن * كورة رية وجند فلسطين كورة شذونة وجند حمص كورة اشبيلية وجند قنسرين[4] كورة جيان وجند مصر كورة باجة وبعضهم بكورة تدمير فهذه منازل العرب الشاميين وجعل لهم ثُلُثَ اموال اهل الذمة من العاجم طعمة وبقى العرب البلديون والبرابر شركاءهم *على ضياعهم لم يعرض لهم فى شىء منها[5] فلما راوا بلدانا[6] شبه بلدانهم بالشام نزلوا وسكنوا واغتبطوا وكبروا وتموّلوا الا من كان قد نزل منهم لاول قدومه موضعا رضيا فانه لم يرتحل عنه وسكن به مع البلديين فذا كان العطاء او حضر الغزو لحق بجنده فهم الذين كانوا سُمّوا الشاذّة حينئذ، قال احمد بن موسى وكان الخليفة يعقد *لواءين لواء[7] غازيا ولواء مقيما وكان رزق الغازى بلوائه مائتى دينار ويبقى المقيم بلا رزق ثلاثة اشهر ثم يُبدال[8] بنظيره[9] من اهله او غيرهم وكان الغزاة من الشاميين مثل اخوة المعقود له او بنيه[10] او بنى عمّه يرزقون

---

1) Le ف manque dans les man. 2) Dans les man. جنود. 3) Les man. portent هذا جند. 4) Les copistes des man. ont sauté ces 12 mots: comparez Ibn-Adhârî, t. II, p. 33 5) Les man. sont altérés en cet endroit. Ils donnent: وسكنوا واغتبطوا وكبروا وتمولوا الا من كان قد نزل منهم لاول قدومه فى الفتوح على عنايتهم لم يعرض لهم فى شىء منها: mais le copiste de G. a indiqué par un signe que les 6 premiers mots doivent être biffés: en effet, ils se trouvent répétés un peu plus bas. 6) G. بلدنا. 7) G. اوين لقا. 8) C. بزال, G. يبديل. 9) G. بنظره. 10) G. ابنيه.

عند انقضاء غزاته عشرة دنانير وكان يقعد [1] المعقود له مع
القائد ينكشف عمّن غزا ويستحقّ العطا فيعطى على قوته
تكرمة له وكانت خدمتهم فى العسكر واعتراضهم اليه ومن كان
من الشاميين غزيا من غير بيوتات العقد ارتزق خمسة دنانير
عند انقضاء الغزو ولم يكن يعطى احد [2] من البلديين شيئًا
غير المعقود له وكان البلديون ايضًا يعقد لهم لواءان [3] لواء
غزو [4] ولواء مقيم وكان يرتزق الغازى مائة دينار وازنة * وكان
لا يعقد له الا سنة اشهر ثم يدال بنظيره من اهله او غيرهم [5]
ولم يكن الديوان والكتبة الا فى الشاميين خاصّة وكانوا احرارًا
من العشر معدّين للغزو لا [6] يلزمهم الّا المقاطعة [7] على اموال
الروم التى كانت بايديهم وكان العرب من البلديين يؤدّون
العشر مع سائر اهل البلد وكان اهل بيوتات منهم يغزون كما
يغزو الشاميون بلا عطاء فيسار [8] بهم الى ما تقدّم ذكره وانما
كان يكتب اهل البلد فى الغزو * اذا كان [9] الخليفة يُخرج
عسكرين الى ناحيتين فيستعين [10] بهم وكانت طائفة ثالثة

1) C. يعقد. 2) G احدًا. 3) C. لواءين, G. لوينين 4) G. الغارى غار (*sic*). 5) Cette phrase est altérée dans les man., G. وكان يعقد لغيره الا سنة اشهر ثم يدال بنظيره من غيرهم; C.: وكان لا يعقد لغيره الا سنة اشهر ثم يزال بنظيره من غيرهم 6) Dans les man. ولا. 7) Voyez sur le verbe قَنَّعَ mon *Supplément aux dictionnaires arabes*. 8) Les man. portent فيسير 9) Dans les man. وكان. 10) فيستنتر dans les man.

يسمّون المطوّعة[*] من الفريقين الشاميين والبلديين كانوا يغزون
ثم يغزو اهل البلد[1] .

III.

(Ibn-Khaldoun, Histoire des rois chrétiens de l'Espagne. Voyez sur les manuscrits dont je me suis servi, plus haut, p. 90. Comme la plupart des variantes ne sont que des fautes, je n'ai noté que celles qui sont de quelque importance).

خبر عن ملوك بنى ادفونش من الجلالقة ملوك الاندلس
بعد القوط وبعد المسلمين وخبار من جاورهم من الافرنجة
والبشكنس والبرتقال والالمام ببعض اخبارهم .

وملوك لهذا العهد من امم النصرانية اربعة من الملوك فى
ربع من العمالات محيطة بعمالة المسلمين وقد ضيّر اعجز
مملكة فى مقدمتهم معهم وراء البحر بعد ما[2] استرجعوا من
ايديهم كما[3] انتظمه الفتح الاسلامى أوّل الامر واعظم هولاء
الملوك الاربعة ملك قشتالة وعمالاته عظيمة متّسعة مشتملة على
اعمال جليقية كلها مثل قشتالة وغليسية والفرنتيرة وهى
بسيط قرطبة واشبيلية وطليطلة وجيان آخذة فى جوف
الجزيرة من المغرب الى الشرق ويليه من جانب الغرب ملك
البرتقال وعمالته صغيرة وهى اشبونة ولا ادرى نسبه فيمن هو
من الامم ويغلب على الظنّ انه من اعقاب القواميس الذين

---

1) Dans les man.: من الشاميين والبلديين (sic) كانوا يغزون كما يغزو اهل البلد من الفريقين, ce qui serait un contresens. 2) L. أن. 3) B. كلما.

تغلّبوا على عمالات بنى الاذفونش فى العصور الماضية كما نذكر بعد ونعلّه من اسبانهم واولى نسبهم والله اعلم ويلى ملك قشتالة هذا من جهة الشرق ملك نبرة وهو ملك البشكنس وعمالته صغيرة فاصلة بين عمالات ملك قشتالة وعمالة ملك برشلونة وقاعدة ملك نبرة هى [1] مدينة بنبلونة وملك برشلونة هو صاحب الاعمال الشرقية من جزيرة الاندلس من لدن حواز المرية الى برشلونة وما وراءها ونحن الآن نذكر اخبار هذه الامم من عهد الفتح بما يتيسّر لنا منه تفصيل اخبارهم وذلك ان النصرانية لما تغلّب عليهم المسلمون عند الفتح سنة ٩٠ من الهجرة وقتلوا لذريق ملك القوط وانساحوا فى نواحى جزيرة الاندلس واجفلت امم النصرانية امامهم الى سيف البحر من جانب الجوف وتجاوزوا الدروب وراء قشتالة واجتمعوا جليقية وملّكوا عليهم بلاية بن قفلة [2] فاقام ملكا فيهم ١٩ سنة وهلك سنة ١٣٣ وولى ابنه قفلة سنتين ثم هلك فولّوا عليهم بعدهما الاذفونش بن بطره الذى اتّصل الملك فى عقبه لهذا العهد ونسبهم فى الجلالقة من الاعاجم كما تقدّم ويزعم ابن حيان انهم من اعقاب القوط وعندى ان ذلك ليس بصحيح فان امّة القوط قد دثرت وغبرت وهلكت وقلّ ان يرجع امر بعد ادباره وانما هو ملك مستجدّ فى امة اخرى والله اعلم فجمعهم الاذفونش بن بطره على حماية ما

---

1) Les man. portent وهى — 2) A et B فقلة ; L. فعلة.

بقى من ارضهم بعد ان ملك المسلمون عامتها وانتهوا الى جليقية واقصروا عن الفتح بعدها حتى فشلت الدولة الاسلامية بالاندلس وارتجع النصارى الكثير مما غلبوا عليه وكان مهلك اذفونش بن بطره سنة ١٤٢ لثمانى عشرة سنة من ملكه وولى بعده ابنه فرويلة ١١ سنة قوى فيها سلطانه وقارنه فيها ما شغل عبد الرحمن الداخل بتمهيد امره فاسترجع مدينة لك وبرتقال وسمورة وشلمنقة وشقوبية [1] وقشتالة بعد ان كانت انتظمت للمسلمين فى الفتح وهلك سنة ١٥٢ وولى ابنه اورليو بن فرويلة ٦ سنين وهلك سنة ١٥٥ وولى ابنه شيلون ١٠ سنين وهلك سنة ١٦٨ فولوا مكانه اذفونش منهم ووثب عليه مورقاط [2] فقتله وملك مكانه ٧ سنين وعلى تَفِيئة ذلك استفحل ملك عبد الرحمن بالاندلس واغزى جيوشه ارض جليقية ففتح وغنم واسر ثم ولى منهم اذفونش اخر ٥٢ سنة وهلك سنة ٢٢٧ وولى ابنه رذمير واتّصل المُلْك فى عقبه على نظام الى ان ولى منهم رذمير بن اردون اخر ملوكهم المستبدّين بامرهم قال ابن حيان كانت ولاية رذمير هذا عند ترهُّب اخيه اذفونش الملك قبله وذلك [3] سنة ٣١٩ على عهد الناصر وتهيّأ للناصر الظهور عليه الى ان كان التمحيص للمسلمين عام الخندق وذلك سنة ٣٢٧ وكانت الواقعة بالخندق قريبا من مدينة شنت منكس كما ذُكِر [4] فى اخباره ثم هلك رذمير

---

1) Les man. portent وشقونبية. 2) A. مورفاط; B. مورقاط (*sic*); L. مورفات. 3) Ce mot manque dans B. et L. 4) B. et L. نذكر.

سنة ٣٩ وولى اخوه شانجه [1] وكان تياها معجبا بطالا فانتقض سلطانه ووهن ملك قومه وانتزى [2] عليه قوامبس دولته فلم يتمّ لبنى اذفونش بعدها مُلْكٌ مستبدٌّ فى الجلالقة الّا من بعد ازمان الطوائف وملوكهم كما نذكره وكان اضطراب ملكهم كما [3] نقل ابن حيان على يد فرذلند بن غُندَشَلْب [4] قومس البة والقلاع وكان اعظم القوامبس وهم ولاة الاعمال من قبل الملك الاعظم فانتقض على شانجه ونصب للمُلْك ابن عمّه ازدون بن اذفونش واستبدّ عليه فمالت النصرانية عن شانجه اليه وظاهرهم ملك البشكنس على شانجه وورد [5] شانجه على الناصر بقرطبة صريخا فامدّه واستولى بذلك الامداد على سمورة فملكها وانزل المسلمين بها واتّصلت الحرب بين شانجه وبين فرذلند الى ان أُسر فرذلند فى بعض ايام حروبهم وحصل فى اسر ملك البشكنس واستبدّ ازدون بن اذفونش بامره وولى الحكم المستنصر خلال ذلك فعقد السلم لملك البشكنس على ان ينفذ اليه اسيره فرذلند بن غندشلب قومس البة والقلاع فابى من ذلك واطلقه ووفد على المستنصر ازدون بن اذفونش المفارع لشانجه صريخا سنة ٥١ فاجابه وانفذ غالبا مولاه فى مدده ثم هلك شانجه ملك بنى اذفونش ببطليوس وقام بامرهم بعده ابنه رذمير وهلك ايضا فرذلند بن غندشلب قومس

---

1) Dans les man. A. et B. on trouve constamment سانجه. 2) Voyez sur la signification de ce verbe, *Script. Ar. loci de Abbad.*, t. I, p. 263. 3) L. فيما. 4) Ces voyelles se trouvent dans le man. B. 5) L. ووفد.

السنة وولى بعده ابنه غرسية ولقى رذمير المسلمين بثغر في بعض حصونهم فهزمهم وعظمت نكايتهم بعد مهلك الحكم المستنصر الى ان قيض الله لهم المنصور بن ابى عامر حاجب ابنه هشام فتخطى فى عمل رذمير وغزاه مرارا وحاصره فى سمورة ثم فى ليون بعد ان زحف الى غرسية بن فرذلند صاحب البة وتظاهر معه ملك البشكنس فغلبهما ثم تظاهروا مع رذمير وزحفوا جميعا لقتاله بشنت مانكس فهزمهم واقتحمها عليهم وخربها وتشاءم الجلالقة برذمير وخرج *عليهم عمه [1] برمند ابن اردون وافترق امرهم ثم رجع رذمير الى طاعة المنصور سنة ٧٣ وهلك على اثرها فاطاعت امه واتفقت الجلالقة على برمند ابن اردون وعقد له المنصور على سمورة وليون وما اتصل بهما من اعمال غليسية الى البحر الاخضر واشترط عليه فقبل ثم امتعض برمند لما نزل بالجلالقة من عيث المنصور فى بلادهم واعتزازه عليهم وانف من ذلك فانتقض وغزاه المنصور سنة ٨١ وافتتح ليون وحصره فى سمورة ففر عنها واسلمها اهلها الى المنصور فاستباحها ولم يبق بعدها لملك الجلالقة الا حصون يسيرة بالجبال الحاجز بين بلادهم وبين البحر الاخضر ثم اختلف [2] حال برمند فى الطاعة والانتقاض والمنصور يردد اليه الغزو حتى اذعن واخفر ذمته فى القرشى الخارج على المنصور واسلمه اليه سنة ٨٥ وضرب عليه الجزية واوطن المسلمين مدينة

1) Telle est la leçon de tous les man., mais il faut lire عليه ابن عمه. 2) L. اختلفت.

سمورة سنة ٣٨٩ وولّى عليها ابا الاحوص معن بن عبد العزيز التجيبى ثم سار الى غرسية بن فردلند صاحب البة وكان يجير المخالفين على المنصور وكان فيمن اجار عليه ابنه حين خرج عليه فنازل المنصور مدينة استرقة[1] قاعدة غليسية فملكها وخربها وهلك غرسية هذا فولى ابنه شانجه وضرب المنصور عليهم الجزية وصار اهل جليقية جميعا فى طاعته وكانوا كالعمّال له الا برمند بن اردون ومنند بن غندشلب قومس غليسية فانهما كانا امتنعا لامرهما على ان برمند بعث بنته الى المنصور سنة ٣٨٣ وصيّرها جارية له فاعتقها وتزوّجها ثم انتقض برمند وغزاه المنصور فبلغ شنت يقب موضع حجّ النصرانية ومدفن يعقوب الحوارى من اقصى غليسية واصابها خالية فهدمها ونقل ابوابها الى قرطبة فجعلها فى سقف الزيادة التى احدثها الى المسجد الاعظم ثم تطارح برمند بن اردون فى السلم وانفذ ابنه بلايه مع معن بن عبد العزيز صاحب جليقية فوصل به الى قرطبة وعقد له فى السلم وانصرف الى ابيه والحّ المنصور على آل غومس من القوامس وكانوا فى طرف جليقية بين سمورة وقشتيلة وقاعدتهم شنتمرية فافتتحها سنة ٣٨٥ ثم هلك برمند بن اردون ملك بنى الاذفونش وولى ابنه الاذفونش وهو سبط غرسية بن فردلند صاحب البة وكان صغيرا فكفله منند ابن غندشلب قومس غليسية واستبدّ عليه ونزعه فى تملك الكفالة خاله شانجه بن غرسية واستدعاهما الى عبد الملك بن

1) L. اشبونة . A. et B. لشبونة.

المنصور فخرج اصبغ بن .... [1] ونمى النصارى الفصل بينهما
وعصى به منند بن غندشلب فلم يزل الاذفونش بن برمند في
عملته الى ان قتل منند غيلة سنة ٩٠ فاستبدّ الاذفونش بامره
وتغلب القوامس المقتدرين على ابيه وعلى من سلف من
قومه برسوم الملك فحاز ذلك منهم لنفسه وبعث على نواحيهم
من عنده واذعنوا له وسقط ذكرهم في وقته مثل بني غومس
وبني فرذلند الذين قدّمنا ذكرهم وقد كان قبلهم ايام شانجه
ابن رذمير من بني الاذفونش كما قدّمناه ثم جمعهم الاذفونش
لغزو عبد الملك المظفّر بن المنصور فنصرهم ملك البشكنس
ولقيهم بنشعر قلونية فهزمهم وافتتح الحصن صلحا ثم انتقض امر
المنصور وبنيه وجاءت الفتنة البربرية على راس المائة الرابعة
فانتهز الفرصة في المسلمين صاحب البة وهو شانجه بن غرسية
وصار يظاهر الفرقة الخارجة على الاخرى الى ان ادرك بعض
الامل وقتله ملك البشكنس سنة ٤٠٦ وتغلّب النصارى على ما
دون المنصور غلب عليه بقشتالة وجليقية ولم يزل الاذفونش مَلكا
على جليقية واعمالها واتّصل الملك في عقبه الى ان كان شان
الطوائف وتغلّب المرابطون ملوك المغرب من لمتونة على ملوك
الطوائف واستولوا على الاندلس وانقرض منها مُلْك العرب
اجمع وفي تواريخ لمتونة واخبارهم ان ملك قشتالة الذى ضرب
الجزية على ملوك الطوائف سنى [2] ٤٥٠ هو البيطنس [3] وبطنهم

---

1) A. دمل (*sic*); B. عمل (*sic*); L. porte اصبغ نبيل. 2) A. et B. سنة: L. donne la leçon admise. 3) A. et B البيبطنيين: L البيطنيين.

انه كان متغلّب على شانجه بن ابركه الملك يومئذ من بنى
اذفونش وهو مذكور فى اخبارهم وانه لما هلك قام بامره بنوه
فرذلند وغرسية وردمير وولى امرهم فرذلند واحتوى على قُلُمْرِيَة [1]
وعلى كثير من عمل [2] ابن الافطس ثم هلك وخلف شانجه
وغرسية والفنش فتنازعوا ثم خلص الملك للفنش وعلى عهده
مات الظافر اسمعيل بن ذى النون سنة ٤٦٨ وهو المستولى على
طليطلة سنة ٧٨ وهي [3] يومئذ اعتزاز [4] النصرانية بجزيرة الاندلس
وكان من بطارقته وقواميس دولته البرهانس وكان يلقب الانبرطور
ومعناه ملك الملوك وهو الذى لقى يوسف بن تاشفين بالزلاقة
وكانت الدائرة عليه وذلك سنة ٨١ وحاصر ابن هود فى
سرقسطة وكان ابن عمه ردمير منازعا له فزحف الى طليطلة
وحاصرها فامتنعت عليه وحاصر الفنش بلنسية وغرسية المرية
والبرهانس مرسية وقنبطور شاطبة وسرقسطة [5] ثم استولى على
بلنسية سنة ٩٢ وارتجعها المرابطون من يده بعد ان غلبوا ملوك
الطوائف على امرهم ثم مات الفنش سنة ٥٠١ وقام بامر الجلالقة
ابنته وتزوّجت ابن [6] ردمير ثم فارقته وتزوّجت بعده قمطا من
اقماطها وجاءت منه بولد كانوا يسمّونه السليطين واوقع ابن
ردمير بابن هود سنة ٥٠٣ الواقعة المشهورة التى استشهد فيها
وملك ابن ردمير سرقسطة وفرّ عماد الدولة وابنه الى روطة فقام

---

1) Ce nom est altéré dans les man.: A. ستدمرية (*sic*), B. سمرمرية (*sic*); L. شمريرة. 2) L. اعمال. 3) Les man. portent وهو. 4) Dans les man. اعتزار. 5) Ce mot manque dans L. 6) Le mot ابن manque ici dans les manuscrits.

الى ان استنزله السليطين ونقله الى قشتالة ثم كانت بين ابن نمير واهل قشتالة حرب هلك فيها البرهانس سنة ٥٠٧ وذلك اخر[1] ايام المرابطين لمتونة ثم انقرض امرهم على يد الموحدين وغلبوهم على المغرب ثم على الاندلس واستولوا عليها ، ومن تواريخ الموحدين ان امر النصارى لعهد المنصور يعقوب بن امير المومنين يوسف بن عبد المومن كان دائرا بين ثلاثة من ملوكهم الفنش والببوج وابن الرنك وكبيرهم الفنش وهو اميرهم يوم الارك الذى كان للمنصور عليهم سنة ٥٩١ والببوج صاحب ليون هو الذى مكر بالناصر عم العقاب فداخله وقدم[2] عليه واظهر له التنصُّح فبذل له اموالا ثم غدر به وجرّ عليه الهزيمة يوم العقاب ثم هلك الناصر وولى ابنه المستنصر وفشل ريح بنى عبد المومن واستولى الفنش على جميع ما افتتحه المسلمون من معاقل الاندلس وارتجعها ثم هلك الفنش وولى ابنه هَرَّانده[3] وكان أَحْوَلَ ويُلقب بذلك وهو الذى ارتجع قرطبة واشبيلية من ايدى المسلمين وعلى عهده زحف ملك ارغون فارتجع شرق الاندلس كله شاطبة ودانية وبلنسية وسرقسطة وسائر الثغور والقواعد الشرقية وانحاز المسلمون الى سيف البحر وملّكوا عليهم ابن الاحمر بعد ولاية ابن هود ثم هلك هرانده وولى ابنه ثم هلك ابنه وولى ابنه هرانده واجاز بنو مرين الى الاندلس صريخا لابن الاحمر وسلطانهم يومئذ يعقوب بن عبد الحقّ فلقيه جموع

1) A. لآخر. 2) A. et L. وقم: B. donne la leçon admise. 3) Ces voyelles se trouvent dans A.

النصرانية بواد لك وعليهم دُنُّنه [1] من اقماط بنى اذفونش وزعمائهم فهزمهم يعقوب وقتل دننه وذلك سنة ٦٧٣ [2] ثم استبدّ هرانده بامره وكانت بينه وبين يعقوب بن عبد الحق فِتَن متّصلة ولم يلقه يعقوب وانما كان يغزو بلادهم ويكثر فيها العيث الى ان القوه بالسلم وخالف على هرانده ملك قشتالة هذا ابنه شانجه فوفد هرانده على يعقوب بن عبد الحق صريخا وقبّل يده فقبل وفادته وامدّه بالمال والجيش ورهن فى المال التاج المعروف من ذخائر سلفهم [3] فلم يزل بدار بنى عبد الحق الملوك من بنى مرين لهذا العهد ثم هلك هرانده سنة ٨٣ واستقلّ ابنه شانجه بالملك ووفد على يوسف بن يعقوب بالجزيرة الخضراء بعد مهلك ابيه يعقوب وعقد معه السلم ثم انتقض وحاصر طريف وملكها وهلك سنة ٩٣ فولى ابنه هرانده ثم هلك سنة ٧١٢ فولى ابنه بطره صغيرا وكفله عمُّه جوان وكان مهلكهما جميعا على غرناطة عند زحفهما اليها سنة ٧١٨ فولى ابنه الهنشه [4] ابن بطره صغيرا وكفله زعماء دولتهم ثم استبدّ بامره وزحف الى السلطان ابى الحسن وهو محاصر لطريف سنة ٤١ فكان التمحيص للمسلمين حسبما هو مذكور وهلك محاصرا لجبل الفتح سنة ٥١ فى الطاعون الجارف فملك ابنه بطره *وفرّ منه [5] القمط الى [6] بشلونة فاجاره مَلِكُها وزحف اليه بطره مرارًا وتغلّب على كثير

1) B. donne les voyelles. 2) A. ٧٧٥ (*sic*). 3) L. اسلافهم. 4) L. الفنشه. 5) Les man. portent وقرابته. 6) Ce mot manque dans A. et B.: L. le donne.

من اهله وحصره بالنسبة مرارا ثم اتيح الغلب القمط سنة ٧٦٠[1] فسولى على بلاد قشتالة وزحفت اليه امم النصرانية لما دنوا سئموا من عنف بطره وسوء ملكته ولحق بطره بامم الافرنج الذين وراء قشتالة فى الجوف بجبال المانية[2] وبرطانية الى سيف البحر الاخضر وجزائره فزوج بنته من ابن ملكهم الاعظم وهو البنش غالس وجاء معه مددا بامم لا تحصى حتى ملك قشتالة والفرنتيرة[3] ورجعوا عنه الى بلادهم بعد ان اصابهم وباء هلك الكثير منهم ثم اتصلت الحرب بين بطره واخيه القمط الى ان غلب عليه القمط واعتصم منه بطره ببعض الحصون ونازله القمط حتى اذا اشرف على اخذه بعث بطره الى بعض الزعماء سرا يسأله النزول فى جواره فاجابه ووشى به لاخيه القمط فكبسه فى بيت ذلك الزعيم وقتله سنة ٧٧٢ واستولى القمط على ملك بنى اذفونش اجمع واستنزل ابن اخيه بطره من قرمونة وقد كان اعتصم بها بعد مهلك ابيه مع وزيره مرتين نبس واستقام له ملك قشتالة ونازعه البنش غالس ملك الافرنج بلابن الذى هو من بنت بطره على عادة العجم فى تملك ابن البنت محتجا بان القمط لم يكن لرشدة[4] واتصلت الحرب بينهما وشغله ذلك عن المسلمين فامتنعوا من اداء الضريبة التى كانت عليهم من قبله وهلك هذا القمط سنة ٧٨١ فملك ابنه

---

1) Cette date se trouve dans L.; A. et B. donnent ٧٧٨. 2) B. اللمانية; L. البيمانية. 3) Ces voyelles se trouvent dans A. 4) Ainsi dans Boul.; A. لرشيدة; B et L. شدة.

دون جوان[1] وفرّ ابنه الآخر غومس[2] الى غرناطة ثم رجع الى نواحي قشتالة [ثم لحق بالبرتقال واستجاش له وجمع لهم دون جوان جموع جلالقة فهزمهم البرتقال واثخن فيهم وذلك سنة ٨٨ ثم عاد غومس[3] الى اخيه واصطلحا وجمع[4] دون جوان فلقى البرتقال وهزمه وملك اشبونة من ممالكه وولّى عليها صبيا من ابناء ملوكهم كان عنده ثم هلك دون جوان سنة ٩١ ونصب قومه للملك ابنه بطره صغيرا لم يبلغ الحلم وقام بكفالته وتدبير دولته المركيش خال جده القمط بن[5] البنشه وهو اليوم تحت استبداده] والامر على ذلك لهذا العهد وفتنتهم[6] مع البنش ملك الافرنج موصولة وعاديتهم لذلك عن المسلمين مرفوعة والله من ورائهم محيط ۞

واما ملك البرتقال جهة اشبونة وغرب الاندلس[7] ومملكته صغيرة وهي من اعمال جليقية وصاحبها لهذا العهد متميّز[8] بسمته وملكه مشارك لابن اذفونش في نسبه ولا ادري كيف يتّصل نسبه معهم ۞

واما ملك برشلونة جهة شرق الاندلس فعمالتهم واسعة ومملكتهم

---

1) Au lieu de *don Juan*, on lit *Sancho* dans A. et B. Je me tiens convaincu qu'Ibn-Khaldoun a écrit *Sancho* dans la première edition, et que dans la seconde, il a corrigé cette faute. 2) L. بمالخوس. A et B. donnent la leçon admise. 3) Le man. L., le seul qui donne ce passage, porte ici قومس. 4) Le man. porte وجمعا. 5) Le man. porte من. 6) L. وفتنهم, au pluriel; A. et B donnent le singulier. 7) Cette phrase, qui est louche, se trouve ainsi dans tous les manuscrits. Voulant indiquer que le passage lui semblait alteré, le copiste du man. L. a mis trois points après الاندلس. 8) L. مستبدّ.

كبيرة تشتمل على برشلونة وارغون وشنتبة وسرقسطة وبلنسية وجزيرة سردانية [1] وميورقة ومنورقة وبيتهم فى الافرنج وسياقة الخبر عن ملكهم على ما نقل ابن حيان ان القوط الذين دنوا بالاندلس كانوا قديما فى ملكة الافرنج ثم اعتزّوا عليهم وامتنعوا ونبذوا اليهم عهدهم وكانت برشلونة من ممالك الافرنج وعمالاتهم [2] فلما جاء الله بالاسلام وكان الفتح قعد الافرنج عن نصر القوط لتلك العداوة فلما انقضى امر القوط زحف المسلمون الى الافرنج فازعجوهم عن برشلونة وملكوها ثم تجاوزوا الدروب من ورائها الى البسائط بالبرّ الكبير فملكوا من قواعدها جرندة [3] واربونة وما اليها من تلك البسائط والقرى ثم كانت فترة عند انقراض الدولة الاموية بالمشرق وبداية الدولة العبّاسية افتتن فيها العرب بالاندلس وانتهز الافرنج فرصتهم فارتجعوا بلادهم الى برشلونة فملكوها لعهد مائتَيْن من الهجرة وولّوا عليها من قِبَلهم وصار امرها راجعا الى ملك رومة من الافرنجة وهو قارله الاكبر وكان من الجبابرة ثم ركبهم من الخلاف والمنافسة فى اوقات ضعفهم واختلاف ملوكهم كالذى ركب المسلمين من الاستبداد على من ضعفت يده من الملوك فاقتطع الامراء نواحيهم بكل جهة فكان ملوك برشلونة هؤلاء ممن اقتطع عمله وكان ملوك بنى امية لاول دولتهم ينواصون بمُداراة هؤلاء

---

1) Ce nom propre est altéré dans les manuscrits: B. وجزيرة ودانية; A. et L. وجزيرة دانية. 2) B. et L. وعمالتهم. 3) L. جعرندة: B. جزيرة.

الملوك اهل برشلونة حذرا من مدد صاحب رومة ثم صاحب القسطنطينية من ورائه فلما كانت دولة المنصور ابن ابى عامر وتبيّن انقطاع اهل برشلونة عن ملك الافرنج شمر المنصور لغزوهم واستباح بلادهم واثخن فى اعمالهم وافتتح برشلونة وخربها وانزل بهم النقمات ومَلكهم لعهده بُرّيل [1] بن سنبر [2] فكانت حاله فى الظهور عليه كحاله مع سائر ملوك النصارى ولما هلك بريل ترك من الولد ..... [3] وريمند وارمنقود واقتسموا اعمال برشلونة ثم هلك ..... [4] كبيرهم فولى ريمند برشلونة واخوه ارمنقود ثغورها ثم انتقض ارمنقود على عبد الملك بن المنصور فغزاه واخذه فى بعض ثغوره صلحًا ثم كانت الفتنة البربرية وحضرها ارمنقود فهلك فى الوقعة على البربر سنة ٤٠٠ وانفرد ريمند بملك برشلونة الى ان هلك بعد ٤١٠ وملك ابنه بلنقير [5] وكفلتْه امُّه وحاربت يحيى بن منذر من ملوك الطوائف وهى التى تغلّبت على ثغر طرطوشة واتّصل الملك فى عقب ريمند [6] وكان الملك منهم لآخر دولة الموحدين جاقمه بن بطره بن اذفونش بن ريمند وهو الذى ارتجع بلنسية ومَلكهم لهذا العهد اسمه بطره ولم يبلغنى كيف اتّصال نسبه بقومه وملك بعد العشرين من هذه المائة وهو حىّ لهذا العهد وابنه غالب عليه للبر سنه [ثم هلك

1) A. et B. donnent les voyelles. 2) A. سمر (*sic*); L. بشير. B donne la leçon admise 3) A قَلْبُه; B. فلْبّه; L. بلبه 4) A donne ici قلبّه. 5) A. بلنقير; B بلنقبر; L ببلنر 6) Les man portent ici par erreur برمند.

نظر سنة ١٨٩ [1] لمناهزة سبعين من ايامه وملك بعده ابنه الملك
والمؤيد اخوه مرتين فملك سرقسطة من اعمالهم مقاسما لاخيه الملك
ثم صار بعد ذلك باعوام في الاسطول فملك جزيرة صقلية من
ايدي اهلها وصارت من اعمالهم والله وارث الارض ومن عليها
وهو خير الوارثين.

IV.

(Note pour la page 124.)

Annal. Complut.: «In Era DCCCXXII exierunt foras Montani de Malacouria (*lisez* Malacoutia), et venerunt ad Castellam.» Cette notice se trouve reproduite dans les *Annal. Toledanos I*, où il faut lire Era DCCCXXII au lieu de Era DCCCXXVI, et où le nom de *Malacoutia* est altéré en *Malacuera*. Concile d'Oviédo, c. 11 (*Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 300): «Surrexerunt namque alienigenæ et plerique falsi christiani cum duce Mahamut, ministro diaboli et filio perditionis, tunc temporis principante Asturiensibus christianis Mauregato.»

L'authenticité de ce dernier document a été contestée avec véhémence, et défendue avec non moins de passion. De part et d'autre on a avancé des arguments fort plausibles, et il faut reconnaître qu'à côté de signes évidents de fausseté, cette pièce contient aussi des données parfaitement exactes et qu'un faussaire du XIIe siècle n'aurait pas pu inventer. Aussi je crois que la vérité se trouve entre les deux extrêmes. A mon sens ce document n'est ni tout à fait faux, ni

---

1) Le man. L., le seul qui donne ce passage, porte par erreur سبع au lieu de تسع.

tout à fait authentique; c'est une espèce de pastiche qui se compose des actes plus ou moins altérés d'un concile et de fragments interpolés d'un discours tenu à la fin de ce concile par le roi Alphonse II. Ces derniers fragments (dont je me suis servi dans le texte) se trouvent dans les paragraphes 6 (remarquez que l'interpolateur de Sampiro place une partie de ces paroles dans la bouche du roi), 10 (où les mots *quam Dominus elegit Metropolitanam* et *videlicet Asturiis* sont des interpolations) et 11 (où *incasore regni Adefonsi Casti* est une glose).

V.

(Note pour la page 128.)

On sait que l'époque où Alphonse II commença à régner est fort contestée. Risco (*Esp. sagr.*, t. XXXVII, p. 132, 133, 150, 151) a discuté fort au long, mais sans trop de succès, les différentes dates. Celle de la mort d'Alphonse me paraît certaine: c'est le 20 mars 842. Cette date qui se trouve dans un calendrier d'Oviédo et dans un martyrologe de cette ville (*voir* Risco, p. 151), mérite, je crois, toute confiance, car il résulte du martyrologe que le jour de la mort d'Alphonse était une fête anniversaire à Oviédo. Or, comme les chroniqueurs sont d'accord pour donner à ce roi un règne de cinquante-deux ans, cinq mois et quelques jours (dix-huit, dix-sept ou treize), il doit avoir commencé à régner dans le mois d'octobre (le 2, le 3 ou le 7) de l'année 789. Dans cette même année mourut Maurecat, comme on lit chez Sébastien, dans l'édition que Sandoval a donnée de sa chronique; celle de Florez porte 788, mais c'est une erreur, car Sébastien lui-même dit que Maurecat régna *six* ans, et que son prédécesseur, Silon, était mort en 783. D'un autre côté il est clair que ceux qui donnent à Alphonse II

un règne de cinquante-deux ans, ne comptent pas Bermude parmi les rois, et qu'ils le regardent comme un usurpateur, ce qu'il était réellement; aussi son nom ne se trouve-t-il pas dans trois listes de ces rois, celle du *Chron. Complut.*, celle du *Chron. et Hist. Compost. Codice* et celle d'Ibn-Khaldoun.

VI.

(Textes sur les guerres entre Alphonse II et les Arabes.)

Ibn-Khaldoun: ثم دخل (ابو عثمان) الى دار الحرب غازيا وقصد البة والقلاع فلقى العدوّ وظفر بهم وفتح الله عليه وذلك سنة ٧٥ وبعث هشام العساكر مع يوسف بن بخت الى جليقية فلقى ملكها برمند وهزمه واثخن فى العدوّ ۞

Nowairî: وفى سنة ١٧٨ بعث هشام جيش مع عبد الكريم ابن عبد الواحد بن مغيث الى بلاد الفرنج فغزا البة والقلاع فغنم وسلم وسيّر جيشا اخر مع اخيه عبد الملك بن عبد الواحد الى بلاد الجلالقة فخرب دار ملكها وكنائسه وغنم فلما قفل المسلمون ضلّ الدليل بهم فنالهم مشقّة شديدة ومات منهم خلق كثير ونفقت دوابّهم وتلفت آلاتهم وعاد من سلم منهم ۞

Le même: ثم بعثه فى سنة ٧٩ فى جيش كثيف فساروا حتى انتهوا الى استرقة وكان ملك الجلالقة قد جمع وحشد واستمدّ جيرانه من الملوك وصار فى جمع عظيم فلما قدم عبد الملك رجع ملك الجلالقة هيبةً له وتبعهم عبد الملك يقفو اثرهم ويخرب وهناك حريم ملك الجلالقة وبلغه انه احتمى بوادٍ فسار

اليه وواقعه بيوم الجمعة لليلتين بقيتا من جمادى الاخرة فهزمه وقتل من قمامصتهم وروسائهم كثيرا ورجع سالما وكان هشام قد سيّر جيشا اخر من ناحية اخرى فدخلوا البلاد ايضا على ميعاد من عبد الملك فاخربوا ونهبوا وغنموا فلما ارادوا الخروج من بلاد العدوّ عارضهم عسكر الفرنج فنال منهم وقتل نفرًا من المسلمين ثم تخلّصوا وعادوا ۞

VII.

(Extrait d'Ibn-Haiyân sur Alphonse IV et Sancho.)

قال ابن حيّان لمّا هلك فرويلة بن اردون [1] ملك الجلالقة سنة ٣١٣ ملك اخوه اذفونش ونازعه اخوه شانجه واستقلّ بمدينة ليون من قواعد ملكهم وظاهر اذفونش على امره ابنُ اخيه وهو اذفونش بن فرويلة وصهرُه شانجه بن غرسية ملك البشكنس وسار اذفونش معهما الى حرب اخيه شانجه فانهزموا وافترقتْ كلمتُهم ثم اجتمعوا ثانيةً وخلعوا شانجه واخرجوه عن مدينة ليون ففرّ الى قاصية جليقية وولّى اخاه رذمير بن اردون على ملكه بغربيّ جليقية الى قلنبرية وهلك شانجه اثر ذلك ولم يعقب ۞

VIII.

(Extrait d'Ibn-Haiyân sur Alphonse IV et Ramire II.)

واستقلّ اذفونش بملك الجلالقة سبع سنين ثم زهد وترهّب

---

1) Le man. ajoute ici رذمير. Il faut biffer ce mot, qui est de trop.

واستقل اخوه رذمير بالملك ثم نزع الاذفونش عن الرهبانية وخرج على اخيه رذمير وملك مدينة شنت مانكش ثم ائتزوا عليه العذل في نزوعه عن الرهبانية فرجع الى رهبانيته ثم خرج ثانيا وملك مدينة ليون وكان رذمير اخوه غازيا الى سمورة فرجع اليه وحاصره بها حتى افتتحها عليه عنوة سنة ٣٢٠. فحبسه ثم سمله في جماعة من ولد ابيه ازدون خافهم على امره ۞

IX.

(Extraits de l'*Akhbâr madjmoua*, d'Ibn-Khaldoun et de Masoudî, sur la campagne de 939.)

ولكنّه عفا الله عنه مال الى الهوى واستولى عليه العُجبُ فولّى للهوى لا للغناء واستمدّ بغير الكفاة واغاظ الاحرار بتقدمة الانذال كنجدة الحيرى واصحابه الاوغاد فقلّده عسكره وفوّض اليه جليل اموره والجأ اكابر الاجناد ووجوه القوّاد والوزراء من العرب وغيرهم الى الخضوع له والوقوف عند امره ونهيه وحلُّ نَجْدة حال مثله في عينه واستخفه ركاكة عقله فتوانياً اهل الحفاظ من رجاله ووجوه اجناده على ما كان من انهزامهم في الغزوة التي غزاها عام سنة وعشرين وثلثمائة وسمّاها غزاةَ القُدْرة لاحتفاله فيها وعظيم مشهدها فهُزِم فيها اقبح هزيمة واتبعهم العدوُّ ايّاما يأسرونهم ويقتلونهم في كل محلّة فلم يكدْ ينجو منهم الّا قوم جمعوا اصحابهم على ألْوِيَتِهم وتخلّصوا الى بلدانهم فلم تكن له بعدها غزوةٌ بنفسه وخلا بلذّاته ومبانيه ۞

ثم غزا سنة ٣٢٧ غزوة الخندق الى جليقية وانهزم واصيب فيها المسلمون واسر محمد بن هاشم التجيبى وحاول الناصر اطلاقه فانطلق بعد سنتين وثلاثة اشهر وقعد الناصر بعدها عن الغزو بنفسه وصار يردد البعوث والصوائف ۞

قال المسعودى واشد ما على اهل الاندلس من الامم المجاورة لهم الجلالقة كما ان الافرنجة حرب لهم غير ان الجلالقة اشد بأسا وقد كان لعبد الرحمن بن محمد صاحب الاندلس فى هذا الوقت وزير من ولد امية يقال له احمد بن اسحق فقبض عليه عبد الرحمن لامر كان منه *استحق عليه فى الشريعة العقوبة[1] فقتله عبد الرحمن وكان للوزير اخ يقال له امية فى مدينة من سواحل الاندلس يقال لها شنترين فلما نمى اليه ما فعل باخيه عصا عبد الرحمن وصار فى حيز ردمير ملك الجلالقة فاعانه على المسلمين ودله على عوراتهم ثم خرج امية فى بعض الايام من المدينة يتصيد فى بعض متنزهاته فغلب على المدينة بعض غلمانه ومنعه من الدخول اليها وكاتب عبد الرحمن ومضى امية بن اسحق اخو الوزير المقتول الى ردمير فاصطفاه واستوزره وصيره فى جملته وغزا الخ ۞

X.

(Extrait de l'article d'Ibn-al-Abbâr sur Abdallah Pierre-sèche.)

عبد الله بن عبد العزيز بن محمد بن عبد العزيز بن امية

---

1) J'ai suivi ici l'édition de Boulac (celle de Paris place عليه après العقوبة, ce qui revient au même). Notre man. porte, au lieu de ces cinq mots, فى الشريعة المعنوية, ce qui ne donne pas de sens.

ابن الحكم الربضى ابو بكر الملقب بالحجر ويقال له * البطْر شكْ[1] بالعجمية ومعناه الحجر اليابس امّره هشام المؤيد فى بعض الاوقات وسد به الثغر وفوّض اليه امر طليطلة وقلده اياها مع خطة الوزارة فاستقلّ بمقاومة غالب ايام فتنته حتى دعاه[2] الى القيام بالخلافة وكان على مقدمة المنصور محمد بن ابى عامر فى غزاته الى جليقية بعد منصرفه من مقتل غالب بالثغر فى اول المحرم سنة ٣٧١ ومعه خيل طليطلة وطبقات الاجناد وجميع الرَّجْل وفيها حصر سمورة وامتنعت[3] عليه قصبتُها وعمّ بالتدمير كثيرا من نواحيها ومنها جهة دمّر فيها نحو الف قرية معروفة الاسماء كثيرة البيع والديارات ووصل قرطبة ومعه اربعة الاف سبية وقد حزّ قريبا منها من روس الكفرة ✿

XI.

(Texte sur Sancho de Castille chez Ibn-Haiyân *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 46 v., 47 r., man. qui a appartenu à feu M. Mohl et que possède à présent la Bibliothèque nationale.)

قَلَ ابن حيان واخبرنى الكاتب ابو امية بن هشام القرطبى وكان من وجوه من خرج عنّا ايام الفتنة واستوطن ثغر تطيلة وما رايتُ مثله فى أُولِى البيوتات فضلًا * قَلَ اجتاز شانجه[4] بن غرسية صاحب قشتيلة بباب تطيلة صَدْرَ ايام الحاجب منذر

---

1) Ces voyelles se trouvent dans le man. 2) Je crois devoir lire جبنَ دَعَا. 3) Le man. porte واشتنعت. 4) J'ai ajouté ces trois mots; dans le man. il y a un blanc.

وعلينا يومئذ مِنْ قِبَلِه سليمنُ بن هود صاحبُه فسلك مجتازا
يريد طرف الثغر الاعلى للاجتماع [1] هنالك بالقومس ريمند
صاحب برشلونة لعقد المصاهرة بينهما والانثنى من عند شانجه
واطئًا لارضنا عن علم من منذر والسان [2] ضمان منه بكفّ [3]
عادية جيشه عنّا فانكره اهل تطيلة وهم يومئذ بحال [4] عزّة
وقوّة وذهبوا الى اخبار اميرهم منذر فيه تفاديًا من وصمته
ببهى [5] ذلك الطاغية شانجه فلما شارف البلد ارسل يستدعى
قوما من اعيانهم يكلّمهم في سبيله قال ابو امية فكنتُ [6] في عدد
من مضى فرحلْنا الى محلّته يومئذ فحسبنا [7] خيلا ورجلا
زهاء ستة الاف ولم يكن احتفل في حشده ووصلنا الى مضربه
فاذا به جالسا على مرتبته عليه ثياب من ثياب المسلمين
وراسه مكشوف اصلع كهل لم يغلب عليه الشيبُ بَعْدُ اسمر
اللون جميل الصورة فكلّمنا بكلام لطيف حسن بيّن فيه وجه
سيره وذكر ما فارق وأبَينا عليه من المحالفة معه فعرّفْناه مِن كره
مَنْ وراءنا لاجتيازه وذهابهم الى [8] التمرّس به فنهانا عن ذلك
وذكر الحرب وعدواءها فانصرفنا عنه وأدّيْنا قوله الى من خلفنا
فلم تقبله [9] عمّة الناس وحملهم الأنَفُ على ان خرجوا الى محجل
ابنائه في ساقته * تحمل أَزْوِدَةً [10] اهل عسكره يريدون [11] نهبها

---

1) Man. الاجتماع. 2) Ce mot est altéré. 3) Man. بلف. 4) Man. مجال. 5) Mot altéré, = بهاجى? 6) Man. فكتب. 7) Man. محاسبنها. 8) Ce mot manque dans le man. 9) Man. تبقباه. 10) Man. تحمل ازود. 11) Man. يريد.

عصون لمشيخة فنبهى اليه ذلك فصرف من الحسبة مقدار
خمس مائة فارس ذروا في وجوه الناس فخرج البلد باسره
لدفعهم فحمل على خمس مائة قطعة فولّى الناس الادبار حتى
اقتحموا¹ باب المدينة ما رايتُ في النصرانية رجالا مثل رجاله
ولا في ملوك الطواغيت من أعلِنَه به فى زكانة مجلسه ورجولبنته
ودخنه² وكمال أَدَواته وصدوع ثماته الّا ما كان من صهره
وسميّه شانجه بن غرسية صاحب البشكنش الذى تفرّد بالرياسة
بعده ۞

XII.

(Extraits d'Ibn-Khaldoun et d'Ibn-Abd-rabbihi sur Mohammed ibn-Hâchim.)

ثم انتقض سنة ٢٥ امية بن اسحاق فى شنترين وقد مرّ
ذكرُ اوليته ومحمد بن هاشم التجيبى فى سرقسطة ومطرف
ابن منذر التجيبى فى قلعة ايوب فغزاهم الناصر بنفسه وبدا
بقلعة ايوب فحاصرها وقُتل مطرف فى اول جولةٍ عليها وقتل
معه يونس بن عبد العزيز ولجأ اخوه حكم الى القصبة حتى
استامن وعفا عنه وقتل من كان معهم من النصرانية اهل
السنة وفتح ثلاثين من حصونهم وبلغه انتقاض طوطة الملكة
ملكة البشكنس فغزاها فى بنبلونة ودوّخ ارضها واستباحها
ورجع الى قرطبة ثم خرج ثانيا الى سرقسطة فحاصرها وافتتحها
بالامان وعقد عليها لمحمد بن هاشم ۞

1) Man. انتحموا. 2) Man. ودخبه.

وكان غرسية بن شانجه ملك البشكنس فلما هلك قام بامره بعده امه طوطة وكفلت ولده ثم انتقضت سنة ٢٥ فغزا الناصر بلادها وخرب نواحى بنبلونة وردّد عليها الغزوات وفى اثناء هذه الغزوات نزل محمدَ بن هاشم التجيبى بسرقسطة حتى افتتح كما مرّ —— وكان الناصر سنة ٢٢ قد غزا الى وخشمة واستدعى محمد بن هاشم من سرقسطة فامتنع *

حتى اتاه المارق التجيبى مستنجديا كتائب المنيب
فخصّه الامام بالترحيب والصفح والغفران للذنوب
ثم حباه وكساه ووصل بشاحج وصاهل لا يمتثل
ثلاثة من مركب الخلائف فى حلية تعجز وصف الواصف
فقال كن منّا واوثق قربه نرقيك فيها فى اجلّ مرتبه
تكن وزيرا اعظم الناس خطر وقائدا تحيى لنا هذا الثغر
فقال انّى نافقٌ من علّتى وقد ترى تغيّرى وصفرتى
فان رايت سيّدى امهلنى حتى ارمّ من صلاح حالى
ثم اوافيك على استعجال بالاهل والاولاد والعيال
واوثق الامام بالعهود وجعل الله من الشهود
فقبل الامام من ايمانه وردّه عفوا الى مكانه

XIII.

(Paragraphe d'Ibn-Khaldoun sur les Beni-Hâchim.

Hoogvliet, *Divers. Scriptor. loci de regiâ Aphtasidarum familiâ*, p. 20, 21, a publié ce texte d'après le man. de Leyde. J'en donne ici une edition plus correcte d'après les man. de Paris.)

كان منذر [بن مطرف] بن يحيى (*répétez* بن يحيى) بن
عبد الرحمن (*ajoutez ici:* بن مطرف) بن محمد بن هاشم
التجيبي صاحب الثغر الاعلى وكان المنصورُ قَتَلَ جدّه عبدَ
الرحمن منافَسة على الامارة والرياسة وكانت دار امارته سرقسطة
ولمّا بُويع المهديُّ محمد بن عبد الجبار وانتقض امرْ العامريين
وجاءت فتنةُ البربرِ كان مع المستعينين حتى قُتِل هشامٌ مولاه
فامتعض لذلك وفارَقَه وبايَعَ المروانيَّ المرتضى مع مجاهد ومن
اجتمع اليه من الموالي والعامريين وزحفوا الى غرناطة فلقيهم
زاوي بن زيري وهزمهم ثم ارتابوا بالمرتضى ووضعوا عليه من
قتله مع خَيْران [1] بالمرية واستبدَّ منذرٌ هذا بسرقسطة والثغر
وتلقَّب بالمنصور وعقد ما بين طاغية جليقية وبرشلونة وبينه
وهلك سنة ۱۴ وولي ابنه وتلقب المظفَّر وكان ابو ايوب سليمان

---

1) La préposition مع ne signifie pas ici *avec*, *en même temps que*, comme l'a cru Hoogvliet, mais *par l'entremise de*. C'est ainsi qu'Ibn-Khaldoun dit ailleurs (t. IV, fol. 8 v.), en parlant d'un médecin qu'on avait essayé de corrompre afin qu'il empoisonnât un prince: ودسّ الطبيب بذلك الى الامير مع قهرمانة داره „Par l'entremise de l'intendant du palais, le médecin informa le prince du plan que l'on avait formé."

ابن محمد بن هود الجذامى من اهل نسبهم[1] مستبدًّا بمدينة تطيلة ولاردة منذ اوّل الفتنة وجَدُّهم هود هو الداخل ونسبه الرازى الى سالم مولى ابى حُذيفة قال هو هود بن عبد الله بن موسى بن سالم وقيل هو من ولد روح بن زِنباع فتغلّب سليمان على المظفر يحيى بن المنذر وقتله سنة ٤٣١ وملك سرقسطة والثغور من ايديهم وتحوّل عليها وتلقّب بالمستعين واستفحل ملكه ثم ملك بلنسية ودانية وولّى على لاردة ابنه يوسف المظفر ۞

XIV.

(Paragraphe d'Ibn-Haiyân *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 45 v., sur Mondzir Ier.)

نمع من اخبر منذر الذى ذكر قال ونقلتُ من خط ابى مروان بن حيان قال كان يحيى صاحب سرقسطة رجلًا من عرض الجند وترقّى الى القيادة اخر * دولة ابى[2] عمر وتندّح امره فى الفتنة الى نيل الامارة والانتباذ من العسكر الى الثغر الاعلى بلده واقتطاعه لما * صار فى[3] يده وكان ابوه يحيى من الفرسان غير النبهاء فامّا ابنه منذر فكان فارسا نبق الفروسية بهىّ الشارة مليح التقلّب على الدابّة سخيًّا لبيبا[4] منْ * افحش

1) Ibn-Khaldoun veut dire que les Beni-Houd étaient Yéménites, de même que les Beni-Hâchim. Dans un autre chapitre, il emploie la même expression en parlant des Beni-Houd du XIIIe siècle et des Naçrites (de Grenade); les uns et les autres appartenaient aussi à des tribus yéménites. 2) Man. دولته الى. 3) Man. صبر من. 4) Je ne sais s'il faut lire ainsi; le man. (maghribin) porte المفح avec trois points sous la 3e et la 4e lettre.

صنع ما صنعه في [1] غشم المخلوع مولى نعمته ومعلى رتبته
وباعثه الى الثغر لنصرته فانقلب ناصرا لعدوه وغزاه في عقر داره
والبلد عن سريره واسلمه لحتفه وبوّء دماء عشيرته اهل قرطبة
محانا باطلا بلا ثمن [2] من البرابرة على غير ما عذر ولا ضرورة
وقد تمثلنا لمحمد بن سليمن اثيره عندما استجار به في نكبته
فقتله [3] وهو ضيفه فجاء بها صلعاء مشهورة لم تغسلها معذرة
الّا انه كان كريما وهب لقصّاده ملا عظيما فوفدوا [4] عليه
وتطارحت الآمال اليه * واتّفقوا له [5] على تفضيله [6] وعمرت لذلك
حضرته سرقسطة حتى اشبهت الحضرة الكبرى قرطبة ايّام الجماعة
فحسنت ايّامه وعنف المدّاح بذكره وكان مع سموّه للمعالى من
الايثار [7] لشهواته والمسارعة لقضاء لذّاته والانهماك في ثلب
راحته والشغف بزيّ [8] دنيته واللطف بزخرفها [9] والتبالك في حبّه
على اضلع ما كان عليه مَنْ تفرّد بشأنها فاتّخذ الجوارى [10]
الحسان، وملاح الغلمان، فجلب اليه كلّ علق خطير، وحصل [11]
عنده من كلّ ما وصفناه كثير، وكان لاوّل ولايته قد ساس [12]
عظماء الافرنجة وعاداهم خوفا للثغر واهله * وتسا لجماعه [13] حتّى

---

1) Au lieu de ces 5 mots, le man. porte افحشة صنعه من. 2) Man. ثمر. 3) Man. فقلته. 4) Man. فوقدوا. 5) Man. واتفوالله. 6) Man. تفضله. 7) Man. الاثار. 8) Man. بزيه. 9) Man. بزبرجها. 10) Man. الجوار. 11) Man. وخصل. 12) Man. سار; j'ai suivi le man. d'Ibn-al-Khatib (plus loin n° XVII) et je prends le verbe ساس dans le sens de *blandiri*, que donne le Vocabulista. 13) Mots altérés.

تنوب لاهل الاسلام همّة[1] يناهضون بها عدوّهم وكان روساء الجلالقة[2] يومئذ ريمند[3] الجليقى وشانجه القشطلى فسلك معهما سبيل الاسترضاء والموافقة والاستخذاء[4] فخفضت اشرافه وكفت المعرّة عن عمله وربما وقع ببعض *اصاغر القوامس[5] فى اطرافهم وسبى[6] منهم وريمند[7] وشانجه باقيان على معاقدته الى ان مضى بسبيله والثغر مسدود لا .... [8] فيه ولا وهى من حاله وبلغ من استمالة الحاجب منذر لهذين الطاغيتين[9] ان أجريا[10] تصاهرهما على يديه وكتب عقد النكاح بينهما بحضرة سرقسطة فى حفل[11] من اهل الملتين فقرفت[12] الألسنة *منذرا لسعيه[13] فى نظم الطاغيتين لما فيه من سوء العاقبة *وقد أرى انه دن[14] فى ذلك أحصف ممن قدح فيه وقرف لنظره فى شأن وقته وعلمه بانصداع عصا اهل كلمته فأثر من الموادعة ما ستر به العورة وشاد بغليظ الحلفة واختدع به عظيمى[15] الطاغية الحدثين انفسهما بمناهضة اهل الاندلس فالهاهما عن الحرب وحبّب اليهما الدعة واعقب[16] الحاجب منذر أهل الثغر فى مغبّة[17] ذلك عاجل السلامة واستظهروا به على العمارة فحببوا

---

1) J'ai ajouté ce mot que le sens exige; voyez mon *Suppl. aux dict. ar.* sous ثاب I. 2) Man. جلاقة. 3) Man. رمبند. 4) Man. والاستخداد. 5) Man. اصاغير القواميس. 6) Man. وسمى. 7) Man. ورممد. 8) Lacune dans le man. 9) Man. الطاغتين. 10) Man. جريا. 11) Man. جعل. 12) Man. ففرقت. 13) Man. منذ انسبعة. 14) Man. وقد قبل ان ارى قد وكان. 15) Man. عظمى. 16) Man. واعقب. 17) Man. معبة.

وعشوا في نعمة صالحة وعيشة[1] راضية لم تتغيّر بهم عنهما الى ان اتوا به المنيّة وقد اعترف الناس *برأيه في امر[2] السياسة ولم نأت بعده من يسدّ مسدّه[3] ولم ينفع الله الطاغيتين بمصيرهما الذي دنا عقباه لتألّف على المسلمين اذ أُعاجل عند شانجه بن[4] غرسية شيطانهم الرجيم وغوى اميرهم[5] ريمند[6] ظهير المذكور وابنه بعده فشتّت الله شمل تلك الطواغيت يومئذ وكفى المسلمين[7] شرّهم برحمته واشتمل[8] منذر على ثُغور تلك الثغور واستوسقت له هناك الامور واستكتب عدّة كُتّاب كابى العباس بن مروس من تلاميذ وكذا عمر بن ازراق[9] وابن واجب وغيرهم ❊

XV.

(Extrait de l'article d'Ibn-al-Khatib sur Zâwî, man. G. et C. J'indique le texte d'Ibn-Haiyân *apud* Ibn-Bassâm, t. I. fol. 120 r. et suiv., par la lettre H.)

توقيعه قالوا ولمّا نازله المرتضى الذى حلف له[10] الموالى العامريون[11] بظاهر غرناطة خاطبه بكتاب يدعوه فيه الى طاعته وأجمل موعده[12] فلما قُرِئ على زاوى قال لكاتبه اكتب على ظهره رقعته قُلْ يا ايها الكافرون السورة فلما بلغت[13] المرتضى اعد

---

1) Man. وعشية. 2) Man. لرايه وامر. 3) Man سده. 4) Man من. 5) Man. امرهم. 6) Indistinctement dans le man., mais la véritable leçon ne saurait être douteuse. 7) Man. المسلمون. 8) Man واستمل. 9) Ces noms sont écrits autrement chez Ibn-al-Khatib (plus loin nº XVII). 10) G. حلب به, C. احلب به. 11) Dans les man العامريين. 12) C. ajoute فيه. 13) Leçon de C. et H.; G. بلغ.

عليه كتابا يَعِدُه فيه بوعيده فلما قُرِئَ على زاوى قال ردّ عليه انهكم المتكثر الى اخره فزداد المرتضى غيظا وناشبه القتال فكان الظهور لزاوى قال المورخ واقتتلت صنهاجة مع اميرهم مُسْتَميتين لِمَا دهمهم من بحر العسكر على انفرادهم وقلّة عددهم الى ان انهزم اهل الاندلس وطاروا على وجوههم مسلمومم وافرنجهم لا يَلْوِى على احد فوقع [1] البرابر بهم السيف ونهبوا تلك المحلّات واحتووا على ما لا كِفاء له اتّساعًا وكثرةً ضلّ الفارس يأجْبى من أتْباعه [2] المنهزمين ومعه العشرة الأبْغُل [3] فما دون ذلك *موقرة بفاخر [4] النهب وخير الفساطيط ومضارب الامراء والرؤساء قال ابن حيان فحلّ بهذه الوقيعة على جماعة الاندلس مصيبة أنْسَت ما قبلها ولم يجتمع لهم جمع بعدها واقرّوا بالادبار [5] وباؤوا بالصغار ۞

XVI.

(Texte d'Ibn-Haiyân, *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 47 r., sur le meurtre de Mondzir II de Saragosse.)

ذكر الخبر عن مقتل منذر قال ابن حيان وكان ذلك على يدى رجل مارد من بنى عمّه يقال له عبد الله بن حكم وكان مقدّما فى قوّاد منذر اضمر الفتك به دهرا فدخل عليه يوما فى مجلسه غرّة ذى الحجّة سنة اربعمائة وثلاثين وهو غافل فى

---

1) G. غوقع. 2) Leçon de H.; G. et C. أتباع. 3) Leçon de H.; G. ولا تسل, C. ولا يسئل. 4) Leçon de H.; G. et C. من فخر. 5) Leçon de H.; G. et C. بادبار.

غلالة[1] ليس عنده الّا نفر من خواصّ خدمه الصقلب قد اكبّ على كتاب يقرأه فعلاه بسكّين قد اعدّه[2] فرى به اوداجه[3] ولا منع منه وهرب خدم السوء الغلمان الخصيان الذين[4] كانوا على راسه وخلوه في يده الّا خادما شهما منهم مشى اليه وهو حاسر فضربه عبد الله بخنجره وقضى عليه مع مولاه واخرج راس منذر للوقت من قصره فوق قناة ينادى عليه هذا جزاء من عصى امير المومنين هشاما ودفع حقّه بيده الرجل الذى يدّعى له باشبيلية تعلّقا من هذا المارد لولايته توطيدا لقيامه[5] اذ[6] كان هذا القتيل ممّن ردّ طاعة هشام تَأَسِّيًا[7] بوالده يحيى[8] وخاله اسماعيل بن ذى النون فنزلت بسرقسطة حادثة عظيمة واشرف اهلها على فتنة شديدة واضطربت لها حالهم وطمع فيهم اكثر مَن كان يجاورهم واذعنوا لهذا العربى المتوثّب عليهم أَنَفًا ورهبوه لاستجاشته الغوغاء والسفلة فملك[9] البلد لنفسه وكان سليمن بن هود الجذامى صاحب لاردة وقته مقيما بتطيلة بجمعه فسارع الى سرقسطة ساعةَ سمع بخبر[10] منذر رجاء في دخولها فمنعه هذا الفتى القاتل ثم جاء اسماعيل بن ذى النون خال منذر ممتعضا[11]

---

1) Man. خلالة 2) Man. اعداء 3) Man. أوداجه. 4) Man الذى. 5) Man. لقيامة. 6) Man. اذا. 7) Mau. تسبا 8) Ceci est un anachronisme: Yahyâ, le père de Mondzir II, etait mort plusieurs années avant l'apparition du Pseudo-Hichâm II. 9) Man بملك. 10) Man. لخبر. 11) Man. ممتغضا (*sic*).

لما جرى على [1] ابن اخته فامتنع ابن حكم بالقصبة واتّصلت[2] الفتنة ونال أَهْلَ سرقسطة يومئذ جهدٌ شديد وخربت احوالهم، قال ابن حيان وكان رَكِبَ ابن حكم القاتل من خُطّة التقدير مركبا لم يجسر عليه فاتك [3] قَبْلَه لتفرُّده ووثوبه على الامير [4] منذر جوفَ قصره * وداره وقرارة [5] مجلسه بِبَهْرٍ [6] غلمانه واهله وتَحْتَ أَغلاقه [7] وبَيْنَه وبَيْنَ الباب الاقصى من قصره ما لا يُحْصَى من حُجّابه وقهارمته فلم يفكر في شىء من ذلك وحمل نفسه على التصميم فيه وهوّن عليه [8] الموت دونه فلم يتمّ [9] له ذلك ولم يكن في الخصيان العبيدى الذين حضروا مجلس منذر ساعتئذ فضلٌ للدفاع عنه والوثوب بابن حكم على كثرتهم وتفرُّده وسلبهم وانّهم [10] لم يزيدوا على الهرب قُدّامه فجاء بفتكة أَسقطت كُلَّ مَنْ فتك في الاسلام قَبْلَه ثم لحق لمعه [11] برياسة المُلْكِ مَلكه ولم يفكر في ابن ذى النون خال منذر لمّا دنا اليه وفعل ذلك بسليمن بن عود وقد جـ...... [12] فحاربهم [13] ودافعهما وكان في قصر منذر وَقْتَ فتكه به من حشمته وغلمانه أَزْيَدُ من مئة رجل سوى نسائه [14] فطار الرجال على وجوههم فزعًا ولم يكن فيهم من

---

1) Man عن. 2) Man وانصلت. 3) Man. فذلك. 4) Man الامر. 5) Man. في دار قرارة. 6) *La même &c.* voyez Lane. 7) Man. اعلاقه. 8) Man عليها. 9) Man تم. 10) Man والهم. 11) Man. طلعمه. 12) Man بالشرادسه. 13) Man بحجرا بينهما. 14) Man. نساءى.

باخذ على يده وهم بينهم كالاسد الورد تحزّ * الفتى راس [1] منذر للوقت واخرجه الى الناس فبهتهم انفسهم وابلسوا [2] ولم ينطق احد منهم بكلمة وارسل من حينه يستدعى قاضى البلد والمشيخة فدخلوا عليه وهو قاعد على فراش منذر قتيله ومنذر الى جانب الفراش مزمّل فى دمائه مغطى بثيابه ووصف انه جرى فى سبيل الاصلاح عليهم والشدّ لسلطانهم وتقدّم اليهم تسكين من خلفهم من العامّة واظهر الدعاء الى سليمن ابن هود فاوره قبول ما وصفه وتفرّقوا عنه وكلمتهم مختلفة عليه الى ان * ثاروا به وقاتلوه [3] فخرج من باب بظهر القصر ونجا منه بفاخر ما اشتمل عليه من ذخائر آل [4] منذر ولحق بحصن روطة اليهود احد معاقل سرقسطة المنيعة [5] وقد كان اعدّه لنفسه فقام به يرصد الفتنة جهده وكان قد حمل مع نفسه الغلامين اخوى [6] منذر قتيله وابا المغيرة بن حزم وزيره وغيرهم من وجوه رجال منذر الذين نكبهم عند قتله مقيّدين وحبسهم عنده يطلبهم بالاموال ونهب القوم قصر سرقسطة اثر خروجه نهبًا ما سُمع اعظم منه حتى قلعوا مرمره [7] والتمسوا انه لولا تعجيل ابن هود تملك البلد اثر ذلك فى المحرّم سنة ٤٣١ انتهى كلام ابن حيان ۞

Extrait d'Ibn-al-Abbâr.

واول ملوكهم ابو ايوب سليمان بن محمد المتلقب من

1) Man. راس الفتى 2) Man وبلسوا 3) Man اشاروا به ومقتلوه 4) Man. الى. 5) Man. الممنعة 6) Man. اخوين. 7) Man. سريره.

بالالقاب السلطانية بالمستعين بالله صاحب لاردة وصدر ابيه ملك
سرقسطة وما معها بعد مقتل منذر بن يحيى التجيبي الاخير
فتك به ابن عم له يسمى عبد الله بن حكم حزّ راسه
وَسْطَ قصره وذلك غرّةَ ذى الحجّة سنة ٤٣٠. ودعا لابن هود اوّلَ
امره ثم ثار به اهل سرقسطة فلحق بحصن روطة اليهود احد
معاقلها المنيعة وقد كان اعدّه لنفسه ونجا بفاخر ما اشتمل
عليه من ذخائر آل منور (منذر .lis) ونهب العوامّ قصر سرقسطة
اثر خروجه حتى قلعوا مرمره وطمسوا اثره لولا تعجيل سليمان
ابن هود فملك البلد فى محرم سنة ٣١ واورثه بنيه حين توفى
سنة ٤١ ھ

XVII.

(Ibn-al-Khatib, article sur Mondzir ibn Yahyâ, man. E.)

منذر بن يحيى التجيبي'

امير الثغر المنتزى بعد الجماعة بقاعدة سرقسطة يكنى ابا
الحَكَم ويلقّب بالحاجب المنصور وذى الرياستين' حاله قال ابو
مروان [1] كان رَجُلًا من عُرض الجند وترقّى الى القيادة اخر دولة
ابن ابى عامر وتدعى امره فى الفتنة الى الامارة وكان ابوه من
الفرسان غير النبهاء فاما ابنه منذر فكان فرسا نقى الفروسية
خارجا [2] من حدّ الجهل يتمسّك بطرف من الكتابة الساذجة

---

1) Ibn-al-Khatib a mal compris les paroles d'Ibn-Hayyân (plus haut n° XIV), car chez lui elles ne se rapportent pas à Mondzir, mais à son père Yahyâ. 2) Le man. porte خلعا.

وكان على غدره لربه وحب قتاله مملا عظيمة تودّدوا عليه
وعمرت لذلك حضرته سرقسطة فحسنت ايامه وكثر المدائح
بذكره وفيه يقول ابو عمرو[1] بن درّاج القسطلي قصيدته المشهورة
حين صرف اليه وجهه وقدم عليه في سنة ٤٢٨[2]

بشراك من طول الترحّل والسرى
صبح بروح السّفر لاح فأسفرا

الابيات[3] . سيرته قال وسنّ الاوّل ولايته عظيم الفرنجة[4]
فخفضت اطرافه وبلغ من استمالته لطوائف النصرانية ان جرى
على يديه[5] بحضرته عقد مصاهرة بعضهم فقرّبته الالسنة لسعيه
في نظام سلك النصارى وعمر به الثغر الى ان اتوت به المنيّة
وقد اعترف له الناس بالرأى والسياسة . كتابه واستكتب عدّة
كتّاب كابن مدوّر وابن ازرق وابن واجب وغيرهم ، وصوله الى
غرناطة وصل غرناطة صحبة الامير المرتضى الآتي ذكره وكان ممّن
انهزم بانهزامه وذكروا انه مرّ بسليمن بن هود وهو مثبت للافرنج
الذين كانوا في المحلّة لا يريم موقفه فصاح به النجاة يابن
الفاعلة فلست اقف عليك فقال له سليمن * جئت والله بها

---

1) Ibn-Bassâm, Thaâlibî et Ibn-Khallicân ne l'appellent pas Abou-Amr, mais Abou-Omar. 2) Cette date est fausse, car d'après Homaidî (man. d'Oxford, fol. 49 v.), Ibn-Darrâdj mourut vers 420, et Ibn-Khallicân (t. I, p. 62 éd. de Slane) nomme l'annee 421, en indiquant le jour de la semaine et du mois. Peut être faut-il lire 408 chez Ibn-al-Khatîb. 3) Ibn-al-Khatîb donne soixante-cinq vers de ce poème; Ibn-Bassâm (t. I, fol. 15 v., 16 r.) n'en a que vingt-huit. 4) Dans le man. الفرجة. 5) Ce mot manque dans le man.

صلعا [1] وفضحت اهلَ الاندلس ثم انقلع وراءه وفاته وكانت على يدى رجل من ابناء عمّه يدعى عبد الله بن حكم كن مقدما فى فؤاده أَضْمَرَ غدره فدخل عليه وهو غافل فى غلالة ليس عنده الّا نفرٌ من خواصّ خدمه الصقلب قد أَكَبَّ على كتاب يقرؤه فعلاه بسكين اجهز به عليه وأَجْفَلَ الخدمُ الّا شَيْءٌ منهم فمات معه وملك سرقسطة وتمسّك بها اياماً ثم فرّ عنها وملكها ابن هود وكان الايقاع به غرّة ذى حجة سنة ٤٣٠ رحمه

XVIII.

(Note pour la page 239.)

De nouveaux textes d'un grand intérêt, ceux d'Ibn-Haiyân, et des monnaies qui n'étaient pas connues non plus lors de la publication des deux premières éditions de ce livre, m'ont fait modifier sensiblement les résultats que j'avais obtenus en étudiant l'histoire des rois Todjibides de Saragosse. Les additions sont nombreuses et il serait inutile de les signaler ici, mais je dois rendre compte du changement le plus important.

Deux chroniqueurs arabes, Ibn-al-Athîr (t. IX, p. 204, copié par Abou-'l-fedâ, t. III, p. 38 [2], et par Nowairî) et Ibn-Khaldoun (plus haut, n° XIII), attestent qu'il y a eu à Saragosse deux princes de la maison des Beni-Hachim, savoir Mondzir et son fils Yahyâ-Modhaffar. D'après Ibn-Khaldoun,

---

1) Le man. porte جبت والله بها صلعا ; chez Ibn-Haiyân (ap. Ibn-Bassâm, t. I, fol. 120 v.) حبت والله بها ثلعا, avec بد sur la marge. Ma correction est certaine, voyez un autre exemple de cette locution plus haut, n° XIV. 2) Il faut consulter le texte arabe de ce passage; dans la traduction latine quelques mots ont été sautés.

Mondzir serait mort en 414 (1023), et son fils aurait été assassiné en 431 (il faudrait 430). J'ai suivi ces auteurs dans ma première édition. Pour la deuxième j'avais en outre le long article d'Ibn-al-Khatîb (plus haut, n° XVII), qui montre à n'en point douter que Mondzir, pas Yahyâ, a été assassiné en 430, et d'où il fallait conclure qu'il n'y a eu à Saragosse qu'un seul roi Todjibide, à savoir Mondzir, celui qui prit part à la campagne de Mortadhâ en 409. Croyant cette version meilleure, je l'ai adoptée, de sorte que dans ma deuxième édition il n'y a pas de roi Yahyâ. Cependant l'existence de ce dernier a été constatée en 1874 par M. Codera dans ses *Cecas arábigo-españolas*, p. 39, où il dit qu'il y a deux monnaies frappées à Saragosse en 415 et en 417 par le hâdjib Yahyâ, la première au nom de l'imâm Câsim ibn-Hammoud, la seconde au nom de «l'imâm, le serviteur de Dieu, al-Mowaiyad billâh.» Puis M. Codera observe qu'on possède des monnaies du hâdjib Mondzir Moizz-ad-daula à partir de l'année 420 jusqu'à l'année 428, et il conclut de ces faits qu'il y a bien eu deux rois Todjibides de Saragosse, mais qu'ils ont régné dans l'ordre inverse, d'abord Yahyâ, puis Mondzir. Il serait inutile de discuter cette opinion, parce que M. Codera l'a dernièrement modifiée lui-même, en disant dans la revue *La Ciencia Cristiana* d'avril 1878 et dans son *Tratado de numismática arábigo-española*, publié en 1879, p. 165, qu'il y a eu *trois* rois: Mondzir ibn-Yahyâ, Yahyâ ibn-Mondzir et Mondzir ibn-Yahyâ ibn-Mondzir. Voilà enfin l'exacte vérité, et quoiqu'aucun des chroniqueurs qui nous restent ne donne cette série, on peut cependant prouver qu'elle est bonne. D'abord, comme l'a déjà observé M. Codera dans une lettre qu'il m'a adressée en m'envoyant l'empreinte d'une des monnaies de Yahyâ, par le témoignage d'Ibn-al-Abbâr (mon n° XVI), qui appelle le prince assassiné *Mondzir al-akhir*, ce qui ne peut signifier que Mondzir II,

ensuite par les renseignements que donne Ibn-Haiyân (mon n° XVI), selon lequel le prince assassiné était le fils d'une sœur d'Ismâîl de Tolède et avait deux frères encore *jeunes* (*gholâm*), ce qui ne pourrait convenir pour le Mondzir de 409, qui appartient à une époque plus reculée, à une autre génération.

Les historiens que j'ai nommés en premier lieu n'ont donc connu que Mondzir Ier et Yahyâ, tandis qu'Ibn-al-Khatib a fait une seule personne de l'aïeul et du petit-fils en éliminant Yahyâ. Il n'a pas été le premier à tomber dans cette erreur; elle se trouve déjà chez un auteur bien plus ancien, à savoir chez Ibn-Bassâm, qu'il a suivi. Ce dernier, là où il donne des extraits d'Ibn-Haiyân sur Mondzir, les place dans l'ordre qui, dans mon Appendice, est celui-ci n° XIV, n° XI, n° XVI; il est donc clair qu'à son avis ces extraits se rapportent au même personnage. Quant à Ibn-Haiyân, cet excellent historien contemporain est certainement innocent de ce quiproquo; mais Ibn-Bassâm, qui n'était pas historien, mais seulement homme de lettres, qui écrivait environ soixante-dix ans après la chute des Todjibides de Saragosse et dans une autre partie de la Péninsule, dans l'Ouest, pouvait le faire facilement. Chaque fois qu'il en avait besoin, il feuilletait ceux des soixante volumes du *Matîn* d'Ibn-Haiyân qu'il avait (car il ne les avait pas tous) et y prenait ce qui lui convenait; mais il ne les étudiait pas: de là sa bévue dans cette circonstance.

XIX.

(Extrait d'Ibn-Haiyân, *apud* Ibn-Bassâm, t. I, fol. 192 r., sur Abou-Yahyâ Mohammed d'Huesca.)

قال ابن حيان كان جدّه (جدّ المعتصم) محمد بن احمد

ابن صمادح المكنى[1] ايضا بابى يحيى صاحب مدينة وشقة وعملها اتّلعت نباهته فى ايام المويد هشام ثم كان له بسليمن اتّصال فنفى له الوزارة وامضاه على عمله وكان اوّل امره مجاملا لابن عمّه منذر بن يحيى التجيبى يظهر موافقته ويكاتمه من حسده ما لا شىء فوقه حتى خَذَلَهُ تحمّله فلم يلبث ان تفرّجت الحال بينهما بعد مضىّ سليمن وتحاربا على ملك وشقة فعجز ابن صمادح عن منذر لكثرة جموعه واسلم له البلد وفرّ بنفسه فلم يبق له بالثغر معلق وكان اوّل ساقط من الثوّار لم يتمهّل سلطانه ولا اورثه[2] من بعده وكان ابو يحيى هذا رَجُلَ الثغر رأيًا ومعرفة وذهنا ولسانا وعارضة لم يك فى اصحاب السيوف من يعدله فى خلاله هذه ۞

XX.

(Extraits du chapitre d'Ibn-al-Abbâr sur Motacim.)

هو محمد بن معن بن محمد بن احمد بن عبد الرحمن ابن محمد بن عبد الرحمن بن صمادح بن عبد الرحمن بن عبد الله بن المهاجر بن عميرة الداخل الى الاندلس ابن المهاجر بن سُرَيْج[3] بن حرملة بن تميم وفى عبد الرحمن بن عبد الله يجتمعون مع محمد بن هشم واهل بيته التجيبيين ولاةِ سرقسطة وامرائها فى الفتنة وقبلها وامُّه بُرَيْهة بنت الناصر عبد الرحمن بن المنصور محمد بن ابى عامر وكان جدُّه ابو يحيى

---

1) Man. المكتنى. 2) Man. اوثه. 3) Le man. porte سريح.

محمد بن عبد الرحمن [1] وأتيا عن وشقة ونخ وما والاها دار هولاء التجيبيين من الثغر الشرقي بالاندلس وقد أُخرج منها في الفتنة صار الى ابى الحسن عبد العزيز بن عبد الرحمن بن ابى عامر صاحب بلنسية ويلقب بالمنصور فأدناه واوطنه بلاده وصاهر ابنيه مَعْنًا ابا الاحوص وصمادح ابا عُتبة زوّجهما [2] اختيه ثم راى اللحاق بالمشرق فبادر غرق في البحر وكان أنبههما اقصى اثره وبقي ابنه معن في كنف صهره عبد العزيز بن ابى عامر فقدّمه على المرية ثمّ صارت من عمله بعد مقتل زهير العامرى بمدّة قريبة وذلك في سنة ٣٢ وقبل سنة ٣٣ فستبدّ بضبطها وتوفى معن في سنة ٤٤٣ فجلس بنو عمّه وجلّه ابنه ابا يحيى محمد بن معن هذا وهو لم يستكمل ثمان عشرة سنة وقد كان ابوه اخذ البيعة له في حياته وأحكم أمرها بعد ان عرضها على اخيه ابى عتبة صمادح فدفعها وأبى قبولها فتمّت له الامارة بعد ابيه وسمّى نفسه معزّ الدولة فلما تلقّب سائر امراء الاندلس بالالقاب الخلافية تلقّب هو ايضا بالمعتصم بالله والواثق بفضل الله تقبّلا من القاب خلفاء بنى العباس مناغاة [3] لصاحب اشبيلية عبّاد بن محمد لما تلقّب بالمعتضد بالله المنصور بفضل الله · وكان حسن السيرة في رعيته وجنده وقرابته فانتظمت

1) Au lieu de بن عبد الرحمن, il faut lire بن احمد, comme on trouve dans Ibn-Khallicân (livr. VII, p. 112 éd. Wüstenfeld). Il est clair que, dans le texte, ce Mohammed a été confondu avec son bisaïeul. 2) Le man. porte زوجها. 3) Le man. porte منغة. Voyez sur la signification de la IIIe forme du verbe نغى, mon Suppl. aux dict. arabes.

الملك والسلطان دونه واستقضى امره وقال ابو عمر محمد بن احمد بن عمر السفّي في تاريخه وكان المعتصم هذا كان رحب الفناء جزل العطاء حليما عن الدماء والاجرام فطافت به الآمال واتسع فيه المقال واعملت[1] اليه حضرته الرحال[2]. قال وله لكن من محونة ملوك الاندلس بل اخلد الى الدعة واكتفى بالضيق من السعة. واقتصر على قصر يبنيه وعلق يقتنيه. وكانت بينه وبين اكثر ملوك الطوائف فتن مبيرة غلبهم عليها[3] واخرجوه من ساحته مدرك البنيان. قال وقدم المعتصم اقبال الدولة عليّ بن مجاهد العامري وانكحه ابنته وخاطب عنه ابو محمد بن عبد البر من دانية يعني عند زفافه اليه برسالة بديعة وقال غيره كان المعتصم سلكن الطائر مامون الجانب حصيف العقل شاعرا مَعْنيًّا بالدين واقامة الشرع يعقد المجلس بقصره للمذاكرة ويجلس يوما في كل جمعة للفقهاء والخواصّ فيتناظرون[4] بين[5] يديه في كتب التفسير والحديث ❊

ثم توجّهوا جميعا الى حصن الييط من اعمال لورقة وقد تغلّب عليه النصارى فخرج المعتصم للقائهم وبذل لهم موديا حتى ابن تاشفين ومن معه فجاءه المعتمد بنفسه عن طريق لقنت

---

1) Le man. porte واعلمت. 2) Dans le man. الرجال. 3) *Ils l'y forcèrent*. Comparez al-Fath, *Calâyid*, p. 192: غلبوه على المسير معهم وألزموه مجتمعهم، فخرج وهو مكره. 4) *Disputer sur*. Comparez Ibn-al-Khatib, man. G., fol. 23 r.: تبيّت ليلة واحدًا في التناظر والتذاكر. 5) Le man. porte وبين.

فكتب اليه

يا بعيدا وان دنا كم تمنّيت قربنا
انت حسبى من المنى ليتنى كنت حسبكا

وتلاقيا بعد ذلك عند ابن تاشفين فى تلك الغزوة والمعتصم قد تزيّى بحَملِ التعمة ولبس البرنس يتقرب بذلك على عزمه فنظر اليه المعتمد وفهم المعتصم انه يهزا به وانصرف فضاحك المعتمد فى ذلك مَن جالسه من وزرائه واهدى ذو الوزارتين ابو الحسن بن اليسع منهم عشى ذلك اليوم مَنًّا نرجس فكتب اليه المعتمد معرضا بابن صمادح

ارف النسيم وزار نور النرجس
فلقيت[1] زورته بحث الاكؤس
فى ليلة دارت علىّ نجومها
حتى سكرت بلف قوت الانفس
خود تملّكت الفؤاد فريدةً
بندى التثنى والمحيّا المشمس
وجعلت نقلى ذكر موصل زفرتى
فجمعت اشتات المنى فى مجلسى
ولقد ذكرت فزاد عينى قرّة
حسن النسيم وخزى ربّ البرنس ۞

---

1) Le man. porte فلغيت.

XXI.

(Extraits du *Dictionnaire biographique des Grammairiens et des Lexicographes*, par Soyoutî, man. de M. le docteur Lee.)

Dans l'index qu'il a ajouté à son ouvrage (fol. 182 r.) Soyoutî dit qu'il y a eu deux écrivains du nom d'Ibn-okht-Ghanim, savoir Abou-Abdallâh Mohammed *ibn-Mamar* et Mohammed *ibn-Solaimân* (sans *conya*). Aussi trouve-t-on ces deux articles dans son Dictionnaire. Les voici:

محمد بن سليمان النحوى ابو عبد الله المعروف بابن اخت غانم الاندلسى قال ابن عات فى الريحانة كان من احفظ اهل زمانه للنحو لا سيما لكتب ابى زيد[1] والاصمعى قائما على المدونة لعبد الوهاب[2] والافادة[3] حافظا لكلام الاشباه واصول الديانات على مذهب الاشعرى روى عن خاله غانم النحوى الاديب وسمع الصحيحين على الدلائى وسنن ابى داود على ابى الوليد الوقشى[4] سمع عليه ابو الوليد بن خيرة وسكن المرية فقيل له ما صيرك الى المرية وتركت خالك مع براعته فقال انه كان يقول * ان خمة اليوم او غد[5] وبأس رئيس غرنتة غير

---

1) Voir Ibn-Khallicân, t. I, p. 291 éd. de Slane. 2) C'est un livre de jurisprudence; voir Ibn-Khallicân, t. I. p. 423. 3) Il se pourrait que cet *Ifâda* ait été un livre de *fikh*, puisque Soyoutî le nomme après le *Modawana*, ouvrage de même nature. Mahmoud ibn-Hamza Kirmânî a écrit sous ce titre un traité de grammaire; mais peut-être cet auteur est-il trop récent pour qu'il puisse être question de lui en cet endroit, car il mourut au commencement du VIe siècle de l'hégire (Yacout, cité par Soyoutî, fol. 164 v.). 4) Le man. porte par erreur الرقشى. 5) Dans le man. ليت هامة او غد; mais il faut corriger comme je l'ai fait.

مأمون على الكتب فلما كنت بالمرية فإن قتلني بغيبت انت
وانت في اول فتوتك فعطني من كتبه جملة وافهمت بها حدثني
عنه ابو عبد الله بن عبادة الانصاري انتهى ❊

محمد بن معمر ابو عبد الله يعرف بابن اخت غانم اللغوي
قال في المغرب [1] من اهل المدينة المسدسة من علماء مالقة
المشهورين متفنن في علوم شتى الا ان الاغلب عليه علم اللغة
وفيه اكثر تواليفه ❊

Je pense que Soyouti s'est trompé. A mon avis il n'y a eu qu'un seul Ibn-okht-Ghânim, savoir *ibn Mamar*, car c'est ainsi que l'appelle aussi Maccari (t. II, p. 270). En effet, ce que Soyouti dit d'Ibn-*Solaimân* s'accorde très bien avec les détails que donne Maccari sur Ibn-*Mamar*; et dans l'article de Soyouti sur Ibn-*Mamar* il n'y a rien qui ne convienne aussi à Ibn-*Solaimân*, car Ibn-okht-Ghânim, qui vivait encore l'année 524, lorsqu'il avait atteint l'age de cent ans, appartient tant au Ve qu'au VIe siècle de l'hégire. Il faut donc supposer qu'Ibn-At, l'auteur auquel Soyouti a emprunté son premier article, s'est trompé en disant qu'Ibn-okht-Ghânim était le fils de Solaiman. Que Soyouti ne se soit pas aperçu de l'erreur et qu'il ait fait deux personnages d'un seul, c'est ce qui ne doit pas étonner chez un compilateur fort laborieux, mais dépourvu de critique.

XXII.

(Maximes d'Ibn-Charaf, tirées du *Calâyid* d'al-Fath.)

التعجل في الصلاح السعي كالتعجل في التراخي قد كان يعني
في تركه الفاسد ❊

1) L'auteur du *Mogrib* est Ibn-al-Yasa.

مثلى بالحيا المتراكمة اعظم مثال بالحيا المتناهية.. فعصمه
لخير الدارين الا البلوغ ۞

مثلى بطلقاء الخصف مثال بالشمس غيمه في الخفى يتجلب
وثمه تحدث؛ اقوى من اليبس على أقدام الحملة وفي ثمار..
تبعثه فرقة الاذهان وليست في ارض منبتة ۞

الحازم من ملك فوقه وابقى فمارة ۞

لولا التسويف لتم العلم ۞

قول الحق من لدن تعتصر دموعه كلما كرم حدثها أرتك
حقائق الصفات ۞

رب سمح بلفظه عن باخل بالقبول ۞

ليس المحروم من سأل فلم يعط وانما المحروم من أُعطى
فلم ياخذ ۞

يا ابن ادم تذم اهل زمانك وانت منهم فلك وحدك البرى،
وجميعهم الجرى.. كلا بل جنيت وجُنى عليك؛ فذكرت ما
لديهم ونسيت ما لديك.. ۞

اعلم ان الفضل الذى لا ينتفع امرؤ او يظهر قدره.. كسراج
لا تظهر انواره او يرفع منبره.. والنقص الذى لا يُبلَغ لنفعه،
الا بوضعه.. كبرجل السفينة لا ينتفع بضبطه؛ الا بعد الغاية
في حطه.. ۞

(Textes sur Ibn-al-Haddâd.)

Ibn-Bassâm, t. I, fol. 181 v.:

وأصل ابى عبد الله من وادى اش الا انه استوطن المرية اكثر

عمره، وفي ابن [1] صمادح معظم شعره، ومع ذلك فلّب عنده غدنان، وخفّ بثغر بني هود، وله فيهم ايضا غير ما قصيدة، — — وكان ابو عبد الله قد مُنِيَ في صباه بصبية نصرانية ذهبت بلبّه كلّ مذهب، وركب اليها اصعب مركب، فصرف نحوها وجه رغبته، وحكّمها في رأيه وهواه، وكان يسمّيها [2] نُويرة كما فعله الشعراء الظرفاء قديما في الكناية عمن احبّوه، وتغيير [3] اسم من علقوه. Fol. 184 v. plusieurs poëmes sur cette chrétienne; 186 r.: ولهم عن خُلُقية جميلة. Fol. 190 v.: il arriva à Saragosse en 461, et retourna plus tard à Almerie, où il jouit de nouveau de la faveur de Motacim.

Ibn-Abdalmelic Marrécochi, man. de Paris, n° 682 suppl. ar., fol. 3 r.:

محمد بن احمد بن عثمان القيسي ثم التميمي مروي الوادي آشي الاصل ابو عبد الله بن الحدّاد وامّه اخت القاضي ابي عمر بن الحدّاد — — وكان شاعرا مجيدا مغلقا مفخما من مفاخر عصره متصرّفا في فنون من العلم متقدّما في التعاليم والفلسفة مبرّزا في فكّ المعمّى لا يكاد يُدرَك فيه شأوه. له مصنّفات في العروض لا نظير لها نُبلا وافادة منها المستنبط في علم الاعاريض المهملة عند العرب ثم نقضتها الدوائر الاربع من الدوائر الخمس التي تنفكّ منها اشعار العرب ومنها قيد

1) Lisez ainsi à cause de عنده qui suit. Man. [illegible]. — 2) Man. يسميه. — 3) Man. وتغير.

للولائد وتمهّد للشوارد في ايراد الشواذّ والردّ على الشذّاذ ومنها الاعتراض للخليل وهو كتاب مزج فيه الادب الموسيقى بصنعة العروض بزّ فيه على سعيد بن فتحون السرقسطي المنبوز بالحمار في ما تعقّب على الخليل والفرد به من احكام العروض وشعب كثير جيّد مدوَّن وقفت على نسخة منه في ثلاثة اسفار ضخمة مبوّبا على حروف المعجم — وفد المنادم بثقة من ملوك الاندلس واختصّ بالمعتصم ابي يحيى محمد بن معن بن صمادح واكثر من امتداحه وكان لابي عبد الله هذا ابن فقتل رجلا وكان ابا عبد الله بسببه مطالبة اخفى نفسه من اجلها سنينا حتى قبض على الخبيث واعتقل فحصل ابو عبد الله الى مرسية ونفذ منها الى سرقسطة فحلّها يوم السبت لثلاث عشرة ليلة خلت من شعبان ٤٦١ فغتنم وفادته المقتدر احمد ابن المستعين ابن هود وقابله من الاقبال عليه والتحقّق به بما لا كفاء له واقام في كنفه مدّة وامتدحه وابنه المؤتمن ثم فصل عنه في جمادى الاولى سنة ٤٦٤ وعاد الى المريّة قاصرا امداحه على اميرها المعتصم الى ان توفي في حدود الثمانين واربع مئة ٭

XXIV.

(Extraits des chapitres d'Ibn-al-Abbâr sur les fils de Motacim.)

عبيد الله عزّ الدولة ابو مروان٭

كان ابوه المعتصم قد انفذه في اخر دولته رسولا الى يوسف ابن تاشفين عند كونه بغرناطة فعتقل وقيّد فكتب الى ابيه

أَبَعْدَ السنا والمعالي خمول
وبعد ركوب المذاكي كبول
ومن بعد ما كنت حرا عزيزا
انا اليوم عبد اسير ذليل
حملت رسولا بغرناطة
فحل بها بي خطب جليل
ونقّعن[1] اذ جئتها مرسلا
وقد كان يلقاهم قبلي الرسول
فقدتُ المرية اكرم بها
فما للوصول اليها سبيل

فجابه ابوه

عزيز علي وتوجعي كبير
علي ما اقاسي ودمعي يسيل
لقنّعن البيض اغمادها
وشقّت بنود وناحت طبول
كما كان يعقوب في حزنه
ويوسف انت فصبر جميل

ثم ان ابا المعتصم تحيّل في خلاصه حتى اخذ من حراسه وهرب به على البحر فوافى المرية وعلى ابوه خلاصه :

---

1. Le verbe نقّعن signifie [illegible] arab.

الحول رفيع الدولة

ذكره ابو عمرو عثمان بن علي بن الامام في كتابه الموسوم بسمط الجمان وسقط الاذهان وقال يسمى وكنيته ابا يحيى وللملك الله ابو عمر السالمي في تاريخه وكذا صاحب المسهب ابا زكريا

ومن

ابا العلاء لبوس الراح مترعة[1]

والندامى سرور في تعاطيها

والغصون تثنى فوقها طرب

والحمائم شجو في اغانيها

تشرب على النجم من [illegible] صافية

كانما عصرت من خد ساقيها

ومن

بادر الى [illegible] ابا عمر فانما نجح المقتنى في البكر

من قبل ان يمسح كف الصبا دمع الغوادي من خدود الزهر ☆

رشيد الدولة ابو يحيى محمد بن عز الدولة ابي مروان عبيد الله بن المعتصم.

ذكره ابو عمر السالمي في تاريخه وقال نشأ بعد انقراض ملكهم فتحلى بالاداب وبرز فيها ثم تاق الى الرياسة فقيد من قوله في السجن

احبتنا الذين بغوا علينا وبغي امر معتبة[2] ونار

---

1) Dans le man. on lit mal à propos مترعة. 2) Le mot معتبة, qui manque dans les Dictionnaires, semble signifier *mort*. Le man. d'Ibn-Abdalmelic Marrécochi, où ces vers sont cités fol. 120 r., porte مخبئة [illegible]

وقتلوا البنجر ثم يعلمون   وعجز القول منقصة وعر
صبرت على مقرعة الدواهي   وشيع الحر صبر وانتجار
وقلت تعلبا ظلم انمتّ   وحال الليل اخرها النهار
فان تكن الرزى يكن اصطبار   وان تكن المنى[1] يكن اغتفار

وقوله

صبرا على نائبات الدهر ان له
يوما كما فتك الاصباح بالظلم
ان كنت تعلم ان الله مقتدر
فثق به تلق روح الله من امم[2]
وقلما صبر الانسان محتسبا
الا واصبح في فضفضة النعم[3]

وذكر ابو على بن الاشيرى[4] انه — فقال رفيع الدولة وكان له بديهة

بعيد الموت الملك   بدور السعد في الفلك

فقال ابو يحيى

خصه نور غرته   لضوء البدر في الحلك

فقال ابن الاشيرى

فسيف تاجد ملكا   عليه سكينة الملك
ولا تحرج فليس له   على القصد من درك

---

1) Ainsi chez Ibn Abdalmelic; dans le man. d'Ibn-Abbâr il y a ici un blanc. 2) Ibn Abdalmelic في. 3) Voyez sur le mot نعم mon Glossaire sur Ibn Badroun. 4) Voyez ce texte dans mes Notices, p. 197.

وفي ١ هذا الخبر أن ابن الصخراوية دون بتلمسان وقد تقدم
عن ابن الاشيري أن أبا بكر بن مردنيش كان واليا عليه في
تلك السنة المذكورة فلعلّه ولي بعده أو دون هذا ثم في تلك
المدة ؛

XXV.

(Sur les noms des fils de Motacim.)

Les historiens arabes ne sont pas d'accord entre eux, quand ils donnent les noms de ces princes:

1. L'aîné est nommé *Ahmed* par Ibn-al-Abbâr et par Ibn-Khaldoun (dans le man. de Paris, car le nom manque dans le manuscrit de Leyde et dans l'édition de Boulac), et *Abou-Mohammed Abdallâh* par Maccari (t. II, p. 250); mais il semble avoir suivi un auteur mal informé, car si les vers qu'il cite étaient réellement du fils aîné de Motacim, celui-ci aurait embrassé la profession d'orfèvre, ce qui, vu le silence des historiens, me semble peu probable. Je les attribue à Fakhr-ad-daula, un fils du roi détrôné de Séville, qui devint réellement orfèvre; voyez ma *Lettre à M. Fleischer*, p. 187, 188, où j'ai corrigé le texte de cette pièce. Dans un autre endroit (t. II, p. 280), Maccari l'appelle *al-wâthic Yahyâ*. Il porte le titre d'*Izz-ad-daula* chez al-Fath, chez Ibn-al-labbâna (deux auteurs contemporains) et chez Maccari (t. II, p. 250); dans ce dernier endroit il porte encore le titre d'*al-wâthic*. Mais Ibn-al-Abbâr lui donne constamment le titre de *Moizz-ad-daula*, et c'est son frère Abou-Merwân Obaidallâh qu'il nomme Izz-ad-daula. Ibn-al-Khatib (*apud*

1) Voyez le commencement de ce passage dans mes *Notices*, p. 199.

Casiri, t. II, p. 214) donne au prince héréditaire le titre de *Hosâm-ad-daula.*

On voit que les noms *Izz-ad-daula Ahmed* ont pour eux les autorités les plus graves. J'ajouterai encore qu'Ibn-al-Athîr (à la fin de son chapitre sur les Abbâdides) et Abou-'l-fedâ (t. III, p. 274) qui l'a copié, ne nomment pas notre prince, mais qu'ils lui donnent le titre de *hâdjib.*

II. Un autre fils de Motacim est appelé par Maccarî (t. II, p. 251) *Rafi-ad-daula al-hâdjib Abou-Zacarîyâ Yahyâ.* Ibn-al-Abbâr semble avoir ignoré son nom, mais il nous apprend que deux historiens lui donnent le prénom d'*Abou-Yahyâ* (aussi chez Ibn-Bassâm, t. I, fol. 193 v.), et il ajoute, ce que nous savions d'ailleurs, qu'al-Fath lui donne celui d'*Abou-Zacarîyâ.*

III. Abou-Merwân Obaidallâh est appelé Izz-ad-daula par Ibn-al-Abbâr; mais je crois qu'il se trompe.

IV. Abou-Djafar, dont j'ignore le nom propre, n'est mentionné à ma connaissance que par Maccarî (t. II, p. 252).

XXVI.

(Article d'Ibn-al-Khatib sur le poète Abou-Ishâc d'Elvira. Man. B.)

ابرهيم بن مسعود بن سعيد التجيبى الالبيرى ابو اسحق الزاهد الفاضل الورع الفقيه الاديب المحدث،

روى عن ابن ابى زمنين سعى به * يوسف بن اسمعيل ابن نغرالة [1] اليهودى الوزير الى مُوَزِّرِه [2] الى ملك باديس

---

1) Dans le man., où les mots اسمعيل بن se trouvent sur la marge, on lit : اسمعيل بن يوسف بن نغرالة. 2) Voir sur la IIe forme du verbe وزر (*nommer* quelqu'un à la dignité de vizir) mon Vaquel [illegible]

ابن حمدون فخرج وازعجه وسكن البيرا منقطعا الى الله
وكان متبتلا هذا اليهودي بسبب شعر حفظ عنه يحرض
صنهاجة عليه ويغريهم به فثاروا واقتحموا عليه قصر السلطان
وقد لجأ اليه فقتلوه وانطلقت الايدى على قومه آل السلطان
وبلغ عدد القتلى من اليهود حينئذ نيفا على اربعة الاف
رجل وانتهبت اموالهم وذلك يوم السبت لعشر خلون من صفر
سنة ٤٥٩ وله شعر فلا تجد حادى جذوه ولا مذكر
مندبة[1] ولا واعظا[2] الا وهو مكثر منه ومن ذلك قوله

ألا حَيِّ العقابَ وقاطنيه
وقل اهلًا به وبساكنيه
حللتُ به فنفّس ما بنفسي
وآنسني فما استوحشتُ فيه
وكم ذيب يجاوره ولكن
وجدتُ الذيب اسلم من فقيه
ولم اجزع لفقد اخٍ لانّي
رايتُ المرء يُوبِقُ[3] من اخيه
وآيسني من الايام انّي
رايت الوجد يزهد في الوجيه
فآثرتُ البعد على التداني
لانّي لم اجد من اتّقيه

1) Le man. porte مدنه; voir Lane. 2) Le man. porte واعظ. 3) Man. يوبق.

ومن محاسن قوله

لا قوّة لي بما ربّي فانتصر
ولا براءة من ذنبي فاعتذر
فإن تعاقب فعدلا للعقاب وإن
تغفر فعفوك مأمول ومنتظر
ان العظيم اذا لم يعف مقتدرا
عن العظيم فمن يعفو ويقتدر

ومن قصيدته المحرضة على اليهود حسبما تقدّم

ألا قُل لصنهاجة اجمعين
بدورِ الزمان واسد العرين
مقالة ذي مقة مشفق
بعدُ النصيحة زُلفى (1) ودين
لقد زلّ سيّدكم زلّة
تقرّ بها اعين الشامتين
تخيّر كاتبه كافرا
ولو شاء كان من المؤمنين
فعزّ اليهود به وانتخوا
وتاهوا وكانوا من الارذلين

(1) Le mot زلفى signifie التقرب الى الله ; comparez Ibn-Djobair, p. 330 : بتصدّق تقرب الى الله وتزلف ; Nowairi, *Hist. d'Espagne*, man., p. 476 : التزلف الى الله. Maccari, t. I, p. 376.

وملّوا عندهم وصاروا الملاحي

وقد كان[1] ثمّ وقد يسمعون

فلمّا تسلّم راغب راهب

ألا زال قوم من المشركين

وقد كان ذلك من سعيهم

ونحن منّا نقوم المعين

فما لا اقتدى فيهم بالاولى

من السادة الخيرة المتّقين

وانزلهم حيث يستدخلون

وردّهم اسفل السافلين

فضاقوا تلكّينا بافواههم

عليهم صغار وذلّ وهون

ولم يستخفّوا باعلامه

ولم يستطيلوا على الصالحين

ولا جالسوهم وهم فتنة

ولا راكبوهم مع الاقربين

أبديس انت امرأ حاذق

تصيب بظنّك نفس اليقين[2]

فكيف خفى عنك ما يعبثون

---

1) Le man. porte حز. 2) Comparez le proverbe bien connu: ظنّ العقل اصحّ من يقين الجاهل «la conjecture du sage est plus sûre que la certitude de l'ignorant».

وفى الارض تُضْرَب منه القرون
وكيف تحبُّ فراخ الزنا
وقد بغَّضوك الى العالمين
وكيف يتمُّ لك المرتقى
اذا كنتَ تبنى وهم يهدمون
وكيف استنمت الى فاسق
وقارنْتَه وهو بئس القرين
وقد انزل الله فى وحيه
يحذّر عن صحبة الفاسقين
فلا تتخذْ منهُمُ خادما
وذرْهم الى لعنة اللاعنين
فقد ضجّت الارض من فسقهم
وكادت تميد بنا اجمعين
تأمّلْ بعينك اقطارها
تجدهم كلابا بها خاسئين
وكيف انفردتَ بتقريبهم
وهم فى البلاد من المُبْعَدين
على انك الملك المرتضى
سليل الملوك من الماجدين
وان لك السبق بين الورى
كما انت من جلة السابقين
وانى حللتُ بغرناطة

فكنت اراهم بها عابثين

وقد فسموها واعمالها

فمنهم بكل مكان لعين

وهم يقبضون جباياتها

وهم يخصمون وهم يقضون

وهم يلبسون رفيع الكسا [1]

وانتم لاوضعها لابسون

وهم امناءكم على سركم

وكيف يكون امينا خؤون

ويأكل غيرهم درهما

فيقصا ويدنون اذ ياكلون

وقد ناعضوكم الى ربكم [2]

فما يمنعون وما ينكرون

وقد لابسوكم باسحارهم [3]

فما تسمعون ولا تبصرون

وهم يذبحون باسواقنا

وانتم لاطريفهم [4] آكلون

وزخم قدرهم دارّ

واجرى اليهم نمير العيون

---

1) Le man. porte الكسا. 2) Dans le man ربكم (*sic*). 3) Le mot اسحار signifie ici: *les paroles que prononce le moëzzin au lever de l'aurore*; voyez mon *Suppl. aux dict. ar.* 4) أطريف est le mot hébreu טְרֵפָה.

وصارت حوائجنا عنده
ونحن على بابه قائمون
ويضحك مِنَّا ومن ديننا
فانَّا الى ربنا راجعون
ولو قُلتُ فى مائة أنه
كمالك كنتُ من الصادقين
فبادِرْ الى ذبحه قربةً
وضحّ به فهو كبش سمين
ولا ترفع الضغط عن رهطه
فقد كنزوا كلّ علق ثمين
وفَرِّقْ عُراهم [1] وخذ مالهم
فانت احقُّ بما يجمعون
ولا تحسبن قتلهم غدرة
بل الغدر فى تركهم يعبثون
فقد نكثوا عهدنا عندهم
فكيف تُلام على الناكثين
وكيف تكون لنا عمّة
ونحن خمول وهم شاكرون
ونحن الاذلّة من بينهم
كأن اسأنا وهم محْسنون [2]
فلا ترض فينا بافعالهم

1) Dans le man. علاقبهم. 2) Le man. porte محسنون.

فانت رعيتين نحن نفعلون

وراقب الاعمال فى حزبه

فحزب الاله هم المفلحون

فكانت هذه القصيدة سبب استئصال شأفتهم وقد كان هذا اللعين بلغ من سحب اذيال التيه والشموخ بانف الصلف الى غاية تجاوز حتى جراه ذلك على التهكم على بعض الآى والمجاهرة [1] بالالحاد فاخذه الله اخذا وبيلا، قلت وعندى رسالة بخطى فى الرد عليه فيما زعمه متعارضا من الايات من تاليف الوزير الحافظ ابى محمد بن حزم رضه انتهى، وتوفى الالبيرى اخر سنة ٤٥٩ ودفن بها ۞

XXVII.

(Extrait d'Ibn-al-Khatîb, man. G., fol. 5 r. et v., et C., sur Castîlia.)

فصل فى اسم هذه المدينة ووضعها على اجمال واختصار، يقال غرناطة ويقال اغرناطة وكلاهما اعجمى وهى مدينة كورة البيرة فبينهما فرسخان وثلثا فرسخ والبيرة من اعظم كور الاندلس ومتوسطة ما اشتمل عليه الفتح من البلاد وتسمّى فى تاريخ الامم السالفة من الروم سنام الاندلس، وتدعى فى القديم بقسطيلية وكان لها من الشهرة والعمارة ولاهلها من الثروة [2] والعُدّة وبها

---

1) Le man. porte والمجاهدة. 2) C. الثورة; G. النورة.

من الفقهاء والعلماء ما هو مشهور قال ابو مروان بن حيان كان
يجتمع بباب المسجد الجامع من البيرة خمسون حسكة [1]
كلّها من فضّة لكثرة الاشراف بها، ويدلّ على ذلك اثارها
الخالدة واعلامها الماثلة كطلل مسجدها الجامع الذى تحامى
استطالة البلى كسلت عن شمس معلمه اكفّ الردى، الى بلوغ
ما فسح له من المدا" بناها[2] الامير محمد بن عبد الرحمن
ابن الحكم امير المومنين الخليفة بقرطبة رحمه على تاسيس حنش
ابن عبد الله الصنعانى الشافعى رحمه وعلى محرابه لهذا الوقت

بسم الله العظيم بنيت لله امر ببنائها الامير محمد بن عبد
الرحمن اكرمه الله رجاء ثوابه العظيم وتوسيعا لرعيته فتمّ
بعون الله على يد [3] عبد الله *بن عبد الله [4] عامله على
كورة البيرة فى ذى قعدة سنة خمسين ومائتين، ولم تزل
الايّام تخيف ساكنها، والعفاء يتبوّء مساكنها، والفتن الاسلامية
تجوس اماكنها.. حتّى شملها الخراب، وتقسّم قطنها الاغتراب،
وصار الذى فوق التراب تراب.. وانتقل اهلها مدّة ايّام الفتنة
البربرية سنة اربعمائة من الهجرة فما بعدها ولجُوا الى مدينة
غرناطة فصارت حاضرة الصقع ۞

---

1) Cette excellente leçon (voyez mon *Suppl. aux Dict. ar.* et aussi dans les Addit. et corr.) se trouve dans C., G. حسكة avec كذا au-dessus. 2) Quoique le mot مسجد soit masculin, j'ai conservé le pronom féminin des deux man., parce que le féminin se trouve aussi deux fois dans l'inscription, l. 9. 3) C يدى. 4) Ces trois mots manquent dans G.

XXVIII.

(Expédition d'Alphonse le Batailleur contre l'Andalousie. Texte d'Ibn-al-Khatîb, man. G., fol. 8 r. — 9 v., et C., et du *Holal*, man. de Leyde, nº 24, fol. 37 r. — 38 v. Les passages qui se trouvent chez Ibn-al-Khatîb seul sont entre ( ), et ceux qu'on ne rencontre que dans le *Holal* entre [ ]. J'ai cru devoir noter presque toutes les variantes.)

(ذكر ما آل اليه حال ساكنى[1] المسلمين بهذه الكورة من النصارى المُعاهدين على الايجاز والاختصار

قال[2] المؤلّف ولمّا استقرّ بهذه الكورة الكريمة اهل[3] الاسلام وانزل الامير ابو الخطّار[4] قبائل العرب الشاميين بهذه الكورة واقطعهم ثُلُثَ اموال المعاهدين استمرّ بمكنائهم فى عُمّار من الروم يعالجون فلاحة الارض وعمران القرى يرأسهم اشياخ من اهل دينهم أُولُو حُنْكَة ودهاء ومُداراة[5] ومعرفة بالجباية اللازمة لرؤسهم واخرهم[6] رجل يعرف بابن القلاس له شهرة وصيت وجاه عند الامراء بها وكانت لهم بخارج الحضرة على غلوتين تجاه باب البيرة فى اعتراض الطريق ....[7] كنيسة شهيرة[8] اتّخذها لهم احدُ الزعماء من اهل دينهم استركبه بعض امرائها فى جيش خشن من الروم فاصبحت

1) Les man. portent ساكن 2) Dans les man. وقل. 3) G. اصل. 4) Les man. portent ابو الخطا. 5) G. ومدارة 6) C. واحدهم. 7) G.: والعبايبقين الماء الى قوجر; C., avec deux signes qui indiquent que le texte est altéré: والعبياد بقبير الماء الى قوبيحر. Ibn-al-Khatîb (fol. 13 r.) nomme قوجر parmi les villages de Grenade. 8) G. شهرة.

فريدة فى العمارة والحلية امر بهدمها الامير يوسف بن تاشفين لتأكّد رغبة الفقهاء وتوجّه فتواهم قال ابن الصيرفى خرج اهل الحضرة لهدمها يوم الاثنين عقب جمادى الاخرة من عام ٤٩٣ [1] فصُيّرت للوقت قاعًا وذهبتْ كلُّ يدٍ بما اخذت من انقاضها وآلاتها قلت ومكانها اليومَ مشهور وجدارها ماثل ينْبئ عن احْكام واصالة وعلى بعضها مقبرة شهيرة لسهل [2] بن مالك رحمه الله

[3] ولمّا تحرّكت لعدوّ [4] الله الطاغية ابن ردمير ريحُ الظهور على عهد الدولة المرابطية قبل ان يحصد الله شوكته على افراغة بما هو مشهور أمّلت المعاهدةُ من النصارى بهذه [5] الكورة ادراك الثِّرَة واطّمعت [6] المملكة فخاطبوا ابن ردمير من هذه الاقطار وتوالت عليه كُتُبُهم وتواترت رسلهم مُلحّة * فى الاستعداد [7] مُطْمعة * فى دخول [8] غرناطة فلمّا [9] ابطأ عنهم وجّهوا اليه زمامًا [10] يشتمل على اثنى عشر الفًا من انجاد مقاتلتهم [11]

---

1) Bon dans C.; G. اثنين واربعمائة: le dernier jour de Djomâdâ II tombait réellement un lundi dans l'année 492. 2) Dans les man. لابن سهل 3) Dans le *Holal*: وفى هذه السنة سنة ٥١٩ خرج الطاغية ابن ردمير الى بلاد المسلمين بلاد الاندلس فتحركت له ريح الشرور وذلك ان النصارى المعاهدين بكورة غرناطة وغيرها خاطبوه من تلك الاقطار وتوالت الخ. 4) C. بعدو. 5) Les man. portent لهذه. 6) Si cette leçon est bonne, il faut ajouter la VIIIe forme du verbe طمع aux Dictionnaires. 7) K بالاستدعاء. 8) H بدخول. 9) H. وانه لما 10) H. تفسيرا. Voyez sur le mot زمام (*catalogue, registre*) mon *Suppl. aux dict. ar.* 11) C مقاتليهم, G. مقاتلهم.

انه بعدّوا فيها شيخا ولا غرّا [1]) واخبروه [مع هذا] ان من سمّوه [2] ممن شهدت أعيُنهم لقرب مواضعهم * وان بالبعد [3] من تخفى اثره [4] ويظهر عند وروده [5] شخصه فاستثاروا [6] طمعه، وابتعثوا جشعه،، واستفزّوه [7] باوصاف غرناطة وما لها من * الفضائل على [8] سائر البلاد (وبفحصها الأفيح) وكثرة فوائدها من القمح والشعير والكتان وكثرة المرافق من [9] الحرير والكروم والزيتون وانواع الفواكه وكثرة العيون والانهار ومنعة قصبتها [10] وانطباع رعيتها وتأتّى اهل حاضرتها (وجمال اشرافها واطلالها) وانها المباركة التى يملك منها غيرها المسمّاة [11] سنام الاندلس عند الملوك فى تواريخها فرموا حتى اصابوا [12] غرضه [13] فانتخب واحتشد [14] وتحرّك [فى اربعة الاف فارس اختارها من بلاد رغونة بتوابعهم وتعاقدوا وتحالفوا بالانجيل انه لا يفرّ احد منهم عن صاحبه فخرج عن [15] سرقسطة] * فى منسلخ شعبان من هذه السنة [16] (قد اخفى مذهبه، وكتم أربه،،) * واجتاز

---

1) Leçon de C. (dans le sens de *iuvenis*, que donne le *Vocabulista*); G. semble porter عزا. 2) H. ajoute هو. 3) K. وبالبعد. 4) K امره. 5) H. وروده عليهم. 6) K. فاستاثروا. 7) G. واستنفروه. 8) H. الفضل من. 9) H. و, au lieu de من. 10) K. قبتها. 11) H وانها, au lieu de المسماة. 12) G. صدبوا. 13) C. غربه; G. غربة; H. عزمه. 14) G. وحشد; C. واحشد. La VIIIe forme de ce verbe se trouve dans le même sens chez Ibn-Çâhibi ç-çalât, fol. 26 v. 15) Le man. porte على. Plus loin, dans la phrase وقد ارتفع طمعه عن المدينة, ce man. porte encore une fois على au lieu de عن. 16) K اول شعبان من عام ٥١٩. — خمسة عشر, au lieu de تسعة عشر. est sans doute une erreur des copistes, et non pas d'Ibn-al-Khatîb

على[1] بلنسية [وبها الشيخ ابو محمد بن بدر بن ورق بجماعة من المرابطين واقام بها يقاتلها مدّةً وفى اثناء ذلك وصله عددٌ وافر من النصارى المعاهدين يكثرون سواده ويدلّون على الطريق وينبهون على المراشد التى تضرّ المسلمين وتنفعه واجتاز على جزيرة شقر فقاتلها اياما خسر فيها ولم يربح ثم رحل منها الى دانية وقاتلها ليلة عيد الفطر من هذه السنة وشقّ بلاد المشرق مرحلةً مرحلةً ومنزلةً منزلةً وشنّ الغارة على كلّ قطر مرّ به واجتاز على فحص شاطبة حتى اتى] مرسية[2] (ثم الى بيرة) ثم اجتاز بالمنصورة ثم انحدر[3] الى برشانة ثم تلوّم بوادى[4] تجلة [ثمانية ايام] ثم تحرّك الى [مدينة] بسطة[5] [فلحقه الطمع فيها لكونها فى بسيط من الارض واكثر حاراتها غير مسوّرة[6] فلم يعنه الله عليها] ثم [توجّه] الى وادى آش [فى يوم الجمعة اول ذى قعدة وقاتل المدينة من جهة المقابر الى يوم الاثنين واقلع الى السند فى يوم الثلاثاء[7] وفيه كمن الكمائن ثم اقلع من السند يوم الاربعاء ونزل بقرية غيانة وقاتلها من غربها] (فنزل بالقرية المعروفة بالقصر وصافح المدينة بالحرب ولم يحل بطائل) فاقام[8] عليها * نحو شهر[9] قال مصنّف[10] كتاب الانوار الجليّة[11] فبدا نجيبُ[12] النصارى

1) K. فوافى. 2) K. ثم الى مرسية. 3) H. صعد. 4) K. الى وادى. 5) K. بصطة. 6) Le man. porte مصورة. 7) Le man. porte الثلاثة. 8) H. omet le ف. 9) K. شهرا. 10) K. صاحب. 11) K. الجليلة. 12) H. نجيب. K. نجيب.

المعاهدين[1] بغرناطة فى استدعائه فافتضح تدبيرهم * فى اجتلابه[2] وهمّ اميرُها[3] بثقافهم[4] فاعياه[5] ذلك وجعلوا ينسلّلون الى محلّته على كل طريق [وكان يومئذ على الاندلس الامير ابو الطاهر تميم بن يوسف وحضرة سكناه قاعدة غرناطة] * فاحدقت به جيوش المسلمين وامدّه اخوه امير المسلمين من العدوة بجيش وافر وصارت الجيوش كالدائرة على غرناطة[6] وهى فى وسطها كالنقطة[7]، وتحرّك [ابن ردمير] من وادى آش فنزل بقرية دجمة وصلّى الناسُ بغرناطة صلاة الخوف يوم عيد النحر من هذه السنة فى الاسلحة والاعبة[8] (وبُعَيْدَ الظهر من غده ظهرت اخبية الروم بالنبيل[9] شرقى المدينة وتوالى الحرب على فرسخَيْن منها وقد اجلى السواد وتزاحم الناس بالمدينة) [ولم يصل ابن ردمير الى غرناطة حتى كان معه خمسون الفًا ثم نزل بوادى فردس فى يوم عيد الاضحى واقلع منها الى الطروقة ومنها نزل على غرناطة ونزل بقرية النبيل][10] واقام[11] بمحلّته بضع عشر ليلة لم تسرح له سارحة [بتوالى الامطار وكثرة

---

1) K. المعاهدة. 2) C. باجتلابه ; G. باجتلائه. 3) G. هم, au lieu de ها. 4) K. بتثقيفهم, ce qui est bon aussi. Voyez sur ce verbe mon *Suppl. aux dict. ar.* 5) K. هم, à la place de ه; c'est une faute 6) K. وقد احدقت جيوش المسلمين من اهل العدوة والاندلس بغرناطة حتى صارت كالدائرة. 7) K. ajoute لما انذروا بغرضه. 8) G. والابهة ; C. والاسهمة. 9) G. بالنيل ; C. بالخيل ; voyez la note ajoutée à la traduction. 10) Le man. porte النّيبل K. ajoute ici: وتوالى الجليد وأظلّت الامطار 11) K ajoute العدو.

الجليد] الّا ان المعاهدة [كانت] تجلب اليه [1] الاقوات فاقلع [2] وقد ارتفع طمعه عن [3] المدينة (لاربع بقين من ذى الحجة عام ١٩ [4] بعد ان فرّع [5] مستدعيه اليها وكبيرًا [6] يعرف بابن القلاس فانجُوا ببطئه وتلوّمه حتى تلاحقت الجيوش وانهم قد وقعوا مع المسلمين فى الهلكة) فرحل عن [7] قرية مرسانة الى بينش [8] * ومن الغد [9] الى السكة من احواز * قلعة بجصب [10] (ثم اتّصل) الى لك وبيانة [واسجة] ثم [11] نكب الى [12] قبرة [13] والبيسانة * والجيوش المسلمة [14] فى أذياله (واقام بقبرة اياما ثم تحرّك الى بلاى والعساكر فى اذياله) * تكافحه فى اثناء ذلك [15] مناوشة وظهورا عليه [فتبعه الامير ابو الطاهر الى ان اجتمعا [16] على مقربة البيسانة بارنبيسول فطمعوا فيه وانتدبوا لقتاله اول النهار وكبسوه واخذوا له جملة من الاخبية ولما كان فى وقت الظهر تدرّع وتعبّى بناسه للقتال وعقد عليهم اربعة الوية وساروا فرقا اربع وحملوا على المسلمين بعد فشلهم وافتراقهم وسوء الراى فى نزولهم وحكم الله باحكامه فكانت الوقيعة

1) K. له. 2) K. ثم اقلع. 3) H. على. 4) Les man. portent par erreur عشرين au lieu de تسعة عشر 5) G. تفرع; C. تفرغ. 6) Les man. ont وكبير. 7) H على, et ici cette préposition pourrait convenir. 8) G ببيش; C. شمش (*sic*) 9) H ومنها. 10) H القلعة, ce qui est bon aussi. 11) K و. 12) H على 13) H. قبرية. 14) H وجيوش المسلمين 15) G وسكنه فى كذا ؛ C وبعكنه فى تحص فحص الدنبيسول مدافحة فى اثنائها المرنبيسول الخ. 16) Le man porte اجتمع.

تستتبعه على المسلمين] ولما جنّ الليل امر اميره برفع خبائه
من وَعْدِه، كان فيها الى تَجَدُّد.. فساءت الظنون، واختلّ الامر
فعرّ الناس والمسلمون.. فنهب [1] العدو المحلة ولم [2] يدخلها
الا بعد هدوء من الليل، واستولى عليها [3] وتحرّك [4] *بعد الغد
منها [5] الى جهة الساحل فشقّ (العمالة [6] الآمنة من) الاقليم
والبشارات (فيقول بعض شيوخ تلك الجهة انه) اجتاز [7] بوادى
شاوبنية [8] المطلّ الخافت المنحصر [9] المجاز فقال [10] بلُغَته [لاحد
رجاله] أيّ قبرٍ هذا لو أُلقينا من يصبّ [11] علينا التراب ثم
عرج يَمْنَةً [12] حتى انتهى الى [البحر] بلش وانشأ بها جَفْناً [13]
صغيرا * صيد له به الحوت [14] اكل منها كانّه نذر (كان عليه)
وَفَى به او حديث [15] *اراد ان يخلد عنه [16] ثم عاد الى
غرناطة * فاضطرب بها محلّته [17] بقرية دلر [18] (على ثلاثة فراسخ

---

1) Dans les man تهيب C'est une de ces fautes qui y sont fréquentes (voyez p. e. ci-dessus, p. VIII, l. 14 et n. 8, p. IX, l. 13 et n. 8) et qui tiennent à la prononciation vicieuse des Grenadins, lesquels disaient *í* pour *á*. فهاب est devenu d'abord فهيب, ensuite تهيب. 2) Les man portent فلم. 3) H. على محلتهم 4) H. وانتقل 5) Leçon de C ; G بعد العدها avec كذا ; H seulement منها. 6) *Province*. Les man. portent العمامة. 7) H. واجتاز. 8) H. متربيل (*lisez* منتريل). 9) K. المتحصر: H. تحصر 10) Le ف manque dans les man. Le *Holal* donne: فيقال انه لما اجتاز به قال 11) H. يرد 12) H. يمينه. 13) Voyez sur le mot جفن (*navire, vaisseau*) mon *Suppl. aux dict. ar.* 14) K. يصيد له حوتا. 15) G حديثا. 16) H. احبّ ان يخلفه بعده. 17) H فاضطربت بها المحلة 18) K. ذكر: c'est une faute.

منها قبلةً ثم انتقل (بعد ذلك بيومين) الى قرية همدان [1]
وكان بينه وبين عساكر المسلمين مواقف [2] عظيمة (ولاهل
غرناطة بهذا الموضع حدثان ينظرونه من القضايا المستقبلة قال
ابن الصيرفي وقد ذُكر في بعض كُتُب الجَفْر هذا الفحص
بِحَرْف [3] ندحى [4] عن يَتَامى وأَيَامى فكان هذا اليوم مُعْرِضًا
لذلك فوقى الله) ثم انتقل بعد يومين الى المرج (مُضيقًا عليه)
والخيل تُخرِجه فنزل بعين اطسة [5] (والجيوش محدقة به) وهو
في نهاية من كمال التَّعبِئَة واخذ الحذر بحيث لا تصاب فيه
فرصة ثم تحرّك على البراجلات [ومنها] الى اللقون [ومنها] الى
وادى آش وقد اصيب كثير من حاميته وطوى المراحل الى
الشرق فاجتاز على [6] مرسية الى جوفي [7] شاطبة والعساكر في
كلّ ذلك تتبعُ اذياله والتناوش يتخطّف به والوباء يسرع اليه
حتى * لحق بلاده [8] (وهو يفتخر بما تمّ في سفره من هزيمة
المسلمين وفتكه في بلادهم وكثرة ما اسر وغنم مع انه لم يفتتح
مدنا مسوّرًا صغيرا ولا كبيرا الّا انه اخلى ديار بادية الاندلس
وعفا آثارها) (وهو ينظر الى قفاه [9] تختزم مفلولا من غير حرب

1) K. ajoute ici ces mots, qui sont sans doute altérés وبرز بالكتب
غرسطة من المدينة (ou جا) بما. 2) K. موافقة (sic). 3) Le
copiste de G. a écrit ce mot sans points diacritiques, et il y a ajouté لذا.
4) Même observation. Le copiste de C. a laissé ces deux mots en blanc.
5) Telle est la leçon de K., H. اطسن ou نطسن, car dans ce man.
l'*alif* et le *lâm* sont souvent écrits de la même manière. 6) K. الى. 7) K.
جوف. 8) H. وصل الى بلاده. 9) Ce mot, écrit ainsi dans G.,
est sans doute altéré; C. ففاه.

بعد الموت بستأصل محلّته وجملته) اوكان مقامه فى بلاد المسلمين صادرا وواردا سنة كاملة وثلاثة اشهرا؛ ولمّا بان للمسلمين مِنْ[1] مكيدة جيرانهم[2] المعاهدين ما أَجْلَتْ عنه هذه القضية[3] اخذتهم الارجاف ووغرت[4] لهم الصدور وتوجّه[5] الى مدافعتهم الحزم فاحتسب[6] القاضى ابو الوليد بن رُشْد الاجر وتجشّم المجاز ولحق * بالامير على بن يوسف[7] بن تاشفين * بحضرة مراكش[8] فبيّن له * الامر بالاندلس[9] وما مُنِيَتْ[10] به من * النصارى المعاهدين[11] وما جنوه عليها من استدعاء الروم وما فى ذلك من نقض العهد والخروج عن الذمّة وافتى بتغريبهم واجلائهم عن اوطانهم وهو اخفّ ما يؤخذ به من عقابهم فاخذ بقوله ونفذ بذلك عهده وازعج منهم الى (برّ) العدوة (فى رمضان من العام المذكور) عدد جمّ[12] انكرتهم الاهواء * واكلتهم الطُّرُق[13] (وتفرّقوا شذر مذر *واصاب كثير من الجلاء جهنّم من اليهود[14] وتقاعدت بها منهم طائفة قبّت لها

1) Ce mot manque dans H. 2) H ajoute النصارى. 3) H. القصة. 4) H. وتوغرت, ce qui est bon aussi. 5) K. ووجه. 6) H. فاحتسب. 7) K. بالامير يوسف: H. بعلى بن يوسف 8) K. بمراكش. 9) K. امر الاندلس. 10) K. بنيت. 11) K. معاهدها. 12) Le *Holal* donne deux fois ce passage, au commencement et à la fin du récit, et on lit dans ce livre: ونفذ عهده الى جميع بلاد الاندلس بازعاج المعاهدين الى ناحية مكناسة وسلا وغيرهما من بلاد العدوة.

13) K. واكلتهم الطروق; voyez d'autres exemples de فُعُول pour فَعْل (pl.) dans le Glossaire que M. de Goeje a ajouté à son édition des *Fragm. Histor. Arab.*, p. 68, et dans mon *Suppl. aux dict. ar.* sous لحف. 14) Cette phrase est altérée: C. porte جمنتهم.

بمُمَالَأَة بعض الدُّوَل ريحٌ فأَثْرَوْا [1] واكثروا الى عام ٥٥٧ [2] ووقعتْ فيهم وقيعة احتشّتْهم الّا صبابة [3] لهذا العهد قليلة قديمة مذلّة مُحالفة [4] الصغار جعل الله العاقبة لاوليائه ۞

XXIX.

(Extrait d'Ibn-al-Wazzân.)

ابتدأ رحمه باسْمع كتاب التحصيل المذكور اوّل المحرم سنة ٥١٠ — — الى ان انقطع ذلك بالنازل المُهِمّ خروج الطاغية ابن رذمير اهلكه الله الى بلاد المسلمين عصمها الله فى شهر رمضان المعظم سنة ٥١٩،

ثم اشتغل بالد بامر الطاغية فلم يُقْرَأْ عليه شىء الى ان انقضت الكائنة بين المسلمين نصرهم الله وبينه اهلكه الله يوم الاربعاء الثالث عشر من صفر سنة عشرين وخمسمائة بموضع يقال له ارنيسول على مقربة من قرطبة وولّى على عقبيه فاستخار الله تعالى القاضى ابو الوليد المذكور فى النهوض الى المغرب مُبَيِّنًا على امير المسلمين، وناصر الدين، على بن يوسف بن تاشفين.. ادام الله امره، واعزّ نصره.. ما لجزيرة عليه ولمّا ازمع على التوجه اوّل ربيع الاول من السنة سالته غداة يوم الاثنين لليلتين خلتا منه الخ،

وخرج متوجّها الى العدوة غدية يوم الثلاثاء الثانى لهذا

---

1) Dans les man. فمروا 2) Les man. portent par erreur تسعة, au lieu de سبعة 3) Voyez sur ce mot mon Suppl. aux dict. — Les man. portent صدبة. 4) C. حذفت, G. وصفت.

اليهم ووصل الى امير المسلمين، ونصر الدين.. فلقيه اكرم لقاء،
ومضى عنده ابرّ بقاء.. حتى استوعب فى مجالس عدة ايراد
ما ازعجه اليه، وتبيين ما اوفده عليه؛ فعتقد ما قرّر لديه..
ووعد بالنظر للمسلمين وانفصل عنه ووصل قرطبة ضحى يوم
الاربعاء الثانى والعشرين من جمادى الاولى من السنة واورد
على المسلمين، ما رأى من امير المسلمين.. من حفى الاكرام،
والخبر التمّ.. فسرّ المسلمون بذلك ۞

FIN DE L'APPENDICE DU PREMIER VOLUME.

ADDITIONS ET CORRECTIONS

Pag. 27, avant-dern. l. Après Berlin ajoutez : et dans les deux manuscrits que possède le Musée britannique (voir le Catalogue, p. 581 et 743).

Pag. 138, n. 1. Le man. porte بلنتردّى et cette leçon est la véritable.

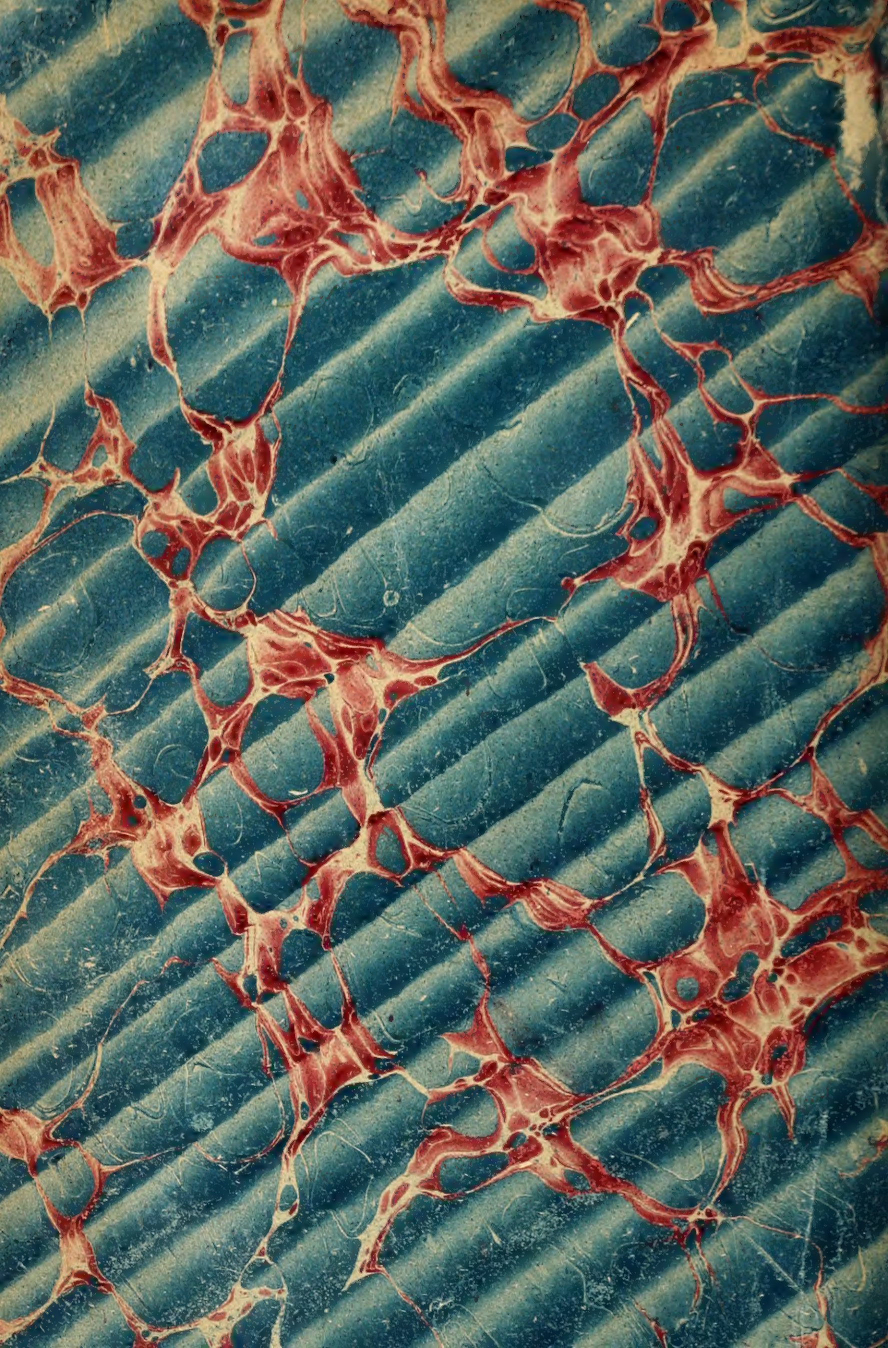
Pag. 271, l. 22. Wâsmâwâ. Chez Abd-al-wâhid (p. 99, l. 11) ce nom berbère est Wâsnou (وَاسْنُوا).

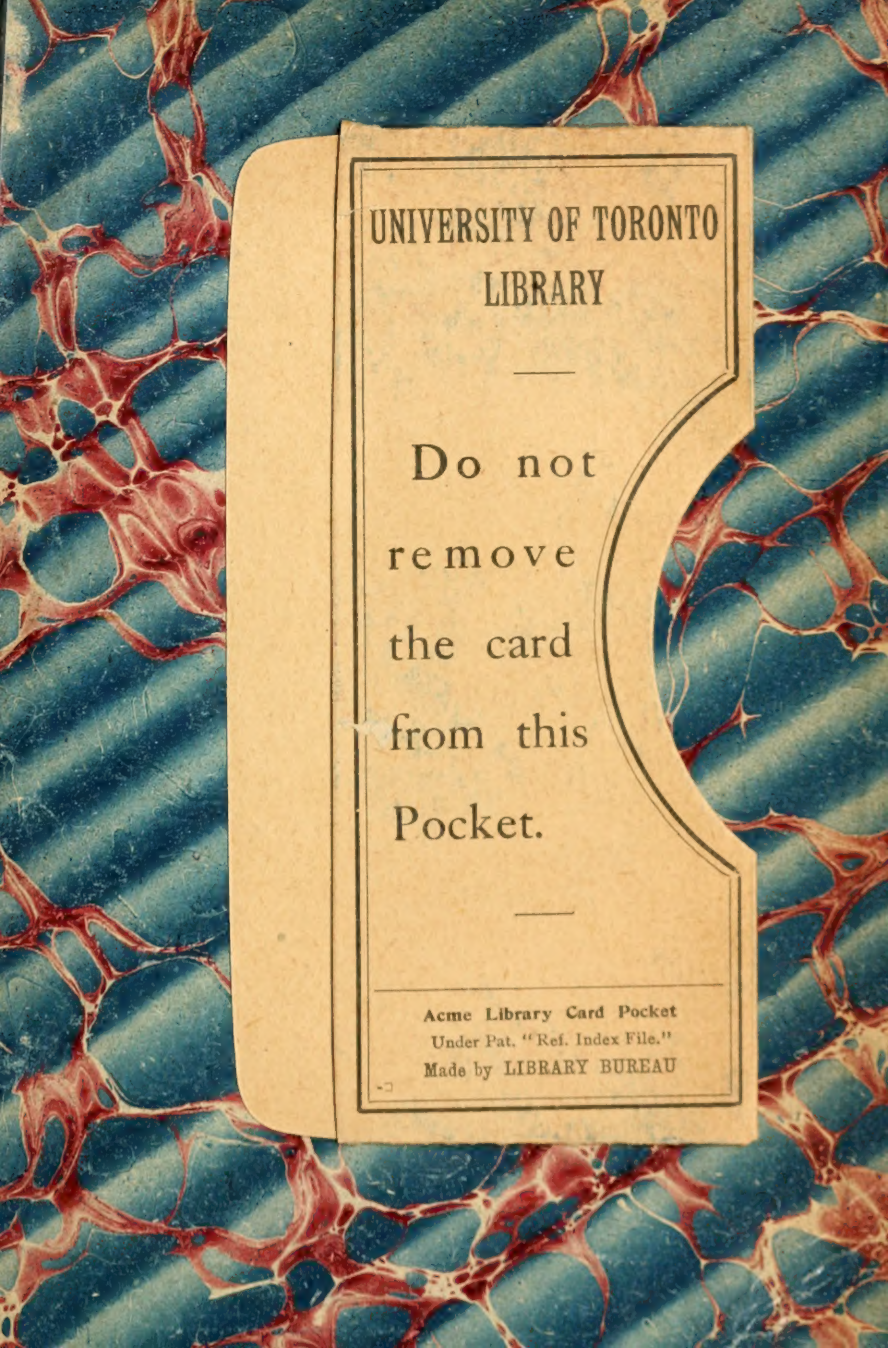
Pag. 288, l. 27 et 28. Lisez : et vous mangez la chair qui pour eux-mêmes est immonde !

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME PREMIER.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU PREMIER VOLUME.




UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY
Do not
remove
the card
from this
Pocket.
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File."
Made by LIBRARY BUREAU

